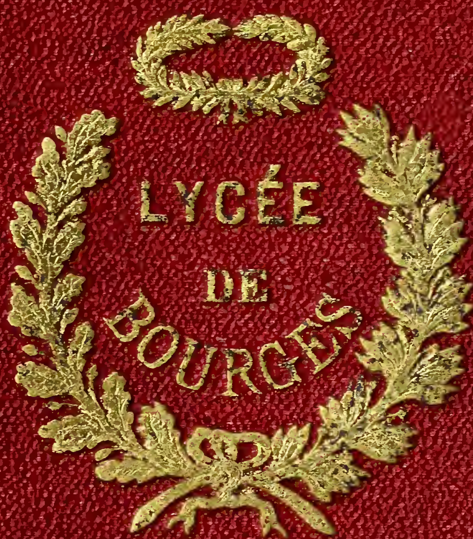

LYCÉE
DE
BOURGES

Acadé

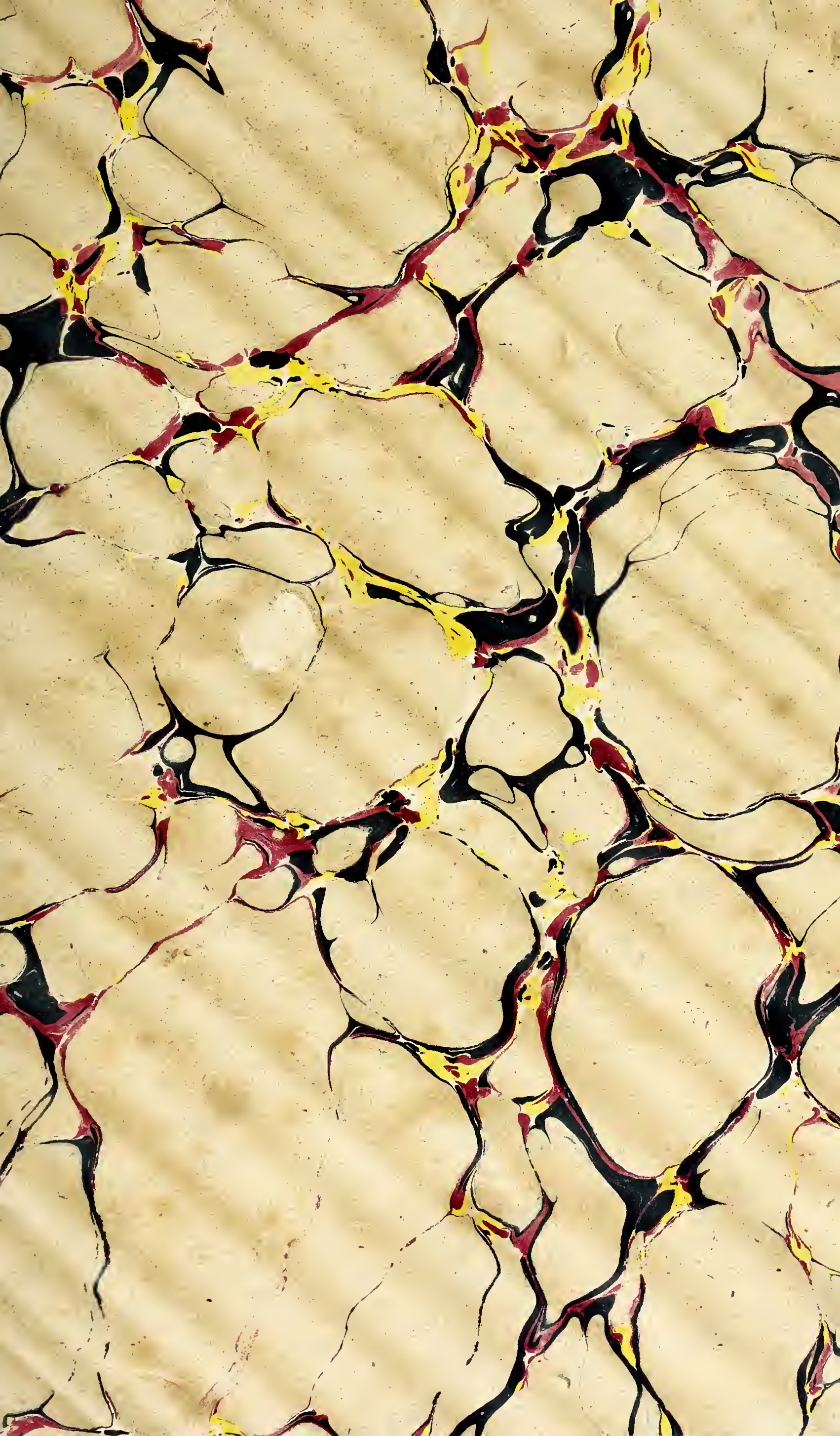
YCÉE DE B

Année scolaire 187

de

BOURGES, LE AOUT 188

H. SIRE— IMP. BOURGES.



Léopold Robert
peintre.

LÉOPOLD ROBERT

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE INÉDITE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

GÉRICAULT

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

AVEC LE CATALOGUE RAISONNÉ DE L'ŒUVRE DU MAITRE

Un volume In-8° — **6** fr.

PRUD'HON

SA VIE, SES ŒUVRES ET SA CORRESPONDANCE

Un volume in-8° — **6** fr.

LIBRAIRIE HETZEL

MICHEL-ANGE, LÉONARD DE VINCI, RAPHAËL

AVEC DES CATALOGUES RAISONNÉS

Un volume grand in-18 — **3** fr.

LIBRAIRIE MICHEL LÉVY FRÈRES

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS

EN FRANCE

Un volume grand in-18 — **3** fr.

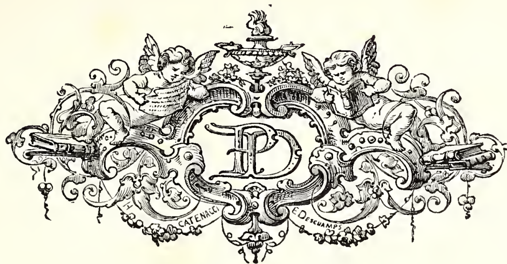
LÉOPOLD ROBERT

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE INÉDITE

PAR

CHARLES CLÉMENT



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1875

AVANT-PROPOS

En commençant cet ouvrage je n'avais pas l'intention de donner une étude complète sur la vie et sur les ouvrages de Léopold Robert. La notice publiée, dès 1838, par M. Delécluze, qui avait intimement connu Robert, et surtout le livre beaucoup plus étendu de M. Feuillet de Conches, qui a si ingénieusement utilisé l'importante correspondance du peintre des *Moissonneurs* avec MM. Marcotte d'Argenteuil, Schnetz, Navez, etc., semblaient rendre un pareil travail entièrement superflu. Mais pendant des séjours prolongés que j'ai faits depuis quelques années dans la patrie de l'illustre

artiste, j'ai recueilli un grand nombre de documents précieux qui jettent sur quelques périodes peu connues de la vie de Robert, sur sa première jeunesse en particulier, un jour plein d'intérêt. M. Aurèle Robert, le frère, le fidèle compagnon de Léopold, lui-même peintre de grande valeur, a bien voulu non-seulement rassembler à mon intention des souvenirs déjà lointains, quoique encore vivants dans son esprit, mais me confier de nombreuses lettres, jusqu'ici jalousement et pieusement conservées comme un trésor de famille. D'une autre part, M. Albert de Meuron, fils du peintre éminent que la Suisse vient de perdre, et lui-même paysagiste distingué, m'a également communiqué la correspondance de l'artiste avec son père; d'autres personnes ont mis un empressement, dont je les remercie vivement, à compléter cette récolte, de sorte que là où je croyais d'abord ne glaner que quelques épis, j'ai fait une abondante et précieuse moisson. Ce travail servira donc à compléter des ouvrages qui existent déjà; il comblera quelques lacunes;

il permettra aux admirateurs de Robert de lire plus profondément dans sa noble et belle âme ; il fera mieux comprendre les rouages intimes, les ressorts secrets du caractère d'un artiste qui ne se bornait pas à produire, mais qui, toujours en face de sa conscience et de sa pensée, savait voir en lui-même et exprimer abondamment ses sentiments. Ce n'est pas que je veuille faire de Robert un écrivain. Dans ses premières lettres surtout, il est un peu long, un peu lourd et diffus ; comme ses idées pittoresques, ses idées générales se dégagent laborieusement. Mais sa nature droite, sérieuse, patiente, scrupuleuse, se montre à chaque ligne, dans ces sincères et naïfs épanchements, et il me semble que le spectacle de ces luttes intérieures, de ces efforts obstinés, de ces aspirations énergiques et continuelles vers un but toujours plus élevé, est propre à captiver l'observateur du cœur humain, le philosophe, le moraliste aussi bien que l'artiste de profession. Robert n'est à aucun degré un improvisateur, un esprit de prime saut. Il élaborait

péniblement et longuement ses conceptions pittoresques. Il avait plus de talent que de facilité, et, si l'on me permet ce mot, que de *virtuosité*. Aussi ses lettres donnent-elles de tous points l'image de son génie et celle de son âme.

J'en ai dit assez pour expliquer que je me mettrai en scène le moins qu'il me sera possible. C'est Robert qui parle, et on ne se plaindra pas de ma réserve. Je me bornerai à relier ses lettres par un récit succinct des principaux événements de sa vie et par un examen sommaire de ses ouvrages les plus importants, afin de mettre les uns et les autres à leur place et dans leur jour, me réservant d'insister davantage sur les périodes, peu ou mal connues, auxquelles se rapportent plus particulièrement les pièces inédites que je publie.

Fleurier, octobre 1870.

LÉOPOLD ROBERT

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE INEDITE

I

(1794 à 1814.)

Famille de Robert. — Son enfance. — Il étudie au collége de Porrentruy. — On le met en apprentissage de commerce à Yverdon. — Il part pour Paris et suit l'atelier de Girardet et celui de David. — La famille Girardet. — Lettres de Robert à ses parents. — Naissance du roi de Rome. — Opinion de David sur l'Académie. — Robert se prépare au concours pour le grand prix de gravure. — Séjour de Mme Robert à Paris. — Entrée des alliés à Paris. — Robert obtient le second prix. — Il grave le portrait de Mme David. — Séance de l'Institut pour le couronnement des lauréats. — Visite à David et à de Humboldt.

Louis-Léopold Robert naquit aux Éplatures, près de la Chaux-de-Fonds, le 13 mai 1794 [1]. Il appar-

1. Extrait des registres civils de la circonscription de la Chaux-de-Fonds :

« *Robert Louis-Léopold*, fils d'Abram-Louis, fils d'Abram-Louis Robert, et de Suzanne-Charlotte, fille d'Abram-Louis-

tenait à l'une de ces honnêtes, intelligentes et laborieuses familles d'horlogers dont l'industrie a rendu si prospères les hautes vallées du Jura neuchâtelois. Il avait deux frères, Alfred et Aurèle, dont il était l'aîné, et trois sœurs : l'une mourut à quatorze ans; l'autre épousa M. Huguenin, honorable négociant du pays, et la troisième resta fille pour se consacrer plus complétement aux siens. Le père de Robert était un habile ouvrier; sa mère, une de ces femmes au caractère droit, sérieux, plein de tendresse et d'élévation, comme on en rencontre fréquemment dans ce pays où les vertus domestiques sont restées en honneur. C'est cette mère excellente qui exerça une influence décisive sur le jeune homme et qui lui inculqua de bonne heure ces principes sévères qui gouvernèrent sa vie. C'est à elle aussi qu'il dut une délicatesse de sentiment, une sensibilité profonde et presque maladive, une disposition à une sorte de tristesse et de rêverie, à la concentration, à une vie

Robert (*sic*), sa femme, né le 13 mai, baptisé le 1er juin mil sept cent quatre-vingt-quatorze.

« Parrain et marraine : Claude Robert avec Henriette Roulet sa femme, oncle et tante de l'enfant.

« Délivré conforme au registre, par moi, officier de l'état civil de et à la Chaux-de-Fonds, le 5 septembre 1874.

« HENRI HÄNNI. »

tout intérieure et dévorante, qui fut la source de ses jouissances et peut-être aussi de ses malheurs. Comme la plupart des hommes supérieurs, Léopold Robert est avant tout le fils de sa mère.

« De très-bonne heure, dit M. Aurèle Robert dans une courte notice[1] qu'il a consacrée à son frère, Léopold Robert manifesta beaucoup d'intelligence dans ses premières leçons, et une aptitude particulière à représenter les vaches qu'il voyait paître dans les prairies environnantes, au moyen de ciseaux avec lesquels il faisait des découpures variées. Un grand chien du voisinage, avec lequel il était souvent en lutte plus ou moins sérieuse, lui donnait journellement l'occasion d'exercer sa force et son courage. Dans les écoles, il comptait parmi les élèves qui manifestaient un sincère désir de se distinguer. » Cependant, à cette époque, la Chaux-de-Fonds ne présentait pas de grandes ressources pour l'instruction d'un jeune homme. Ce magnifique village, qui, aujourd'hui, ne compte pas moins de 22,000 habitants, venait d'être désolé par un incendie qui, en 1794, l'avait presque entièrement détruit. Il ne possédait, vers 1800, qu'une seule école, tenue par

1. Cette notice anonyme, qui, j'en ai la certitude, est bien du frère du célèbre peintre, a été insérée dans un volume intitulé *Livre de lectures*. Neuchâtel, Jules Sandoz, 1868, in-18.

un régent qui remplissait en même temps les fonctions de chantre et de lecteur, qui sonnait les cloches, réglait l'horloge, nettoyait l'église et suppléait le pasteur dans ses fonctions non sacerdotales. Aussi, pour satisfaire à l'avidité d'instruction que témoignait le jeune Léopold, ses parents l'envoyèrent-ils au collége de Porrentruy, où plusieurs habitants de la Chaux-de-Fonds avaient déjà leurs enfants.

« Le collége qui jouissait alors de la plus grande réputation, dit M. Nicolet [1], était celui de Porrentruy; les élèves accouraient de toutes les parties de l'ancien évêché de Bâle, du Locle, de la Chaux-de-Fonds et de la Suisse pour fréquenter cet établissement nouvellement fondé. Le célèbre Dupuis, l'auteur de l'*Origine des cultes*, avait dirigé son organisation. Dans cette institution, qui tenait du lycée et de l'académie, les études scientifiques, littéraires et même *réales*, furent poussées très-loin. Les jeunes gens de la Chaux-de-Fonds s'y rendirent en grand nombre..... »

« Parmi les professeurs du collége de Porrentruy qui s'y distinguèrent et qui dirigèrent l'éducation de nos compatriotes, on peut citer le maître de pensionnat Kuhn, chef d'une pléiade de virtuoses,

1. *Léopold Robert, élève du collége de Porrentruy* (1800), par M. C. Nicolet. *Musée neuchâtelois*, décembre 1867.

aussi habile directeur que bon professeur de géographie et de langue allemande. Ce bon directeur avait substitué le violoncelle à la batterie de tambour au point du jour, en usage dans plusieurs colléges pour éveiller les élèves, et il parcourait lui-même les dortoirs du collége en jouant de son harmonieux instrument. Le philologue Delanoue, l'agronome Denier, le naturaliste Lehman, le littérateur Gresset, l'artiste Bandinelli, le premier maître de Léopold Robert, qui, dans son activité extraordinaire, embrassant l'art et le métier, formait des artistes et des ouvriers. Bandinelli peignait le portrait et l'histoire naturelle avec fidélité; M. Louis Huguenin possède le portrait de son oncle Léopold Robert en costume de collégien de Porrentruy, peint par Bandinelli [1]. »

« Le système d'enseignement adopté au collége de Porrentruy, qui était celui des classes pour les langues et celui des cours pour les sciences avec les applications pratiques, a singulièrement contribué à attirer nos jeunes montagnards, parce qu'ils étaient tous destinés à des professions industrielles pour l'intelligence desquelles les études réales étaient nécessaires. On formait dans cet établissement des savants, des artistes, des industriels et des ouvriers,

1. M. Bachelin a publié un dessin d'après ce portrait. *Musée neuchâtelois*. Décembre 1867.

car toutes les branches des connaissances y étaient enseignées. « Et, dit un des plus célèbres élèves de « cette école, X. Stockmar, auquel nous empruntons « plusieurs citations, il y régnait un esprit d'émula- « tion, d'initiative et de progrès qui mérite surtout « d'être signalé..... » Kuhn avait un pensionnat plus fréquenté que ne le furent jamais ceux qui lui ont succédé ; il voulait que les récréations ne fussent pas seulement consacrées aux jeux et aux courses, mais que chacun se livrât aussi à un travail manuel. L'un prenait le rabot et la scie, l'autre la lime et le marteau ; les maladroits et les récalcitrants façonnaient le bois. On cartonnait, on reliait les livres ; il fallait les couvrir : vite Bandinelli ouvrait un atelier, presque un laboratoire de chimie, où, après maintes combinaisons, on fabriquait des papiers de couleur. De là, on passait naturellement au badigeonnage ; mais les vernis, on ne les achetait pas, il fallait les composer avec des matières brutes, et c'était encore de la chimie usuelle ; puis on broyait les couleurs et on vernissait à tort et à travers, mais de préférence les étiquettes du jardin botanique. On a pu voir longtemps sur les murs blancs des corridors les initiales L. R. noires, rouges, bleues, avec des figures grotesques. C'était Léopold Robert enfant qui avait essayé son glorieux pinceau. Il est facile de comprendre que, sous cette

habile direction, les élèves durent faire des progrès rapides dans la plupart des branches de l'enseignement, et si nous pouvions suivre nos compatriotes dans les diverses carrières auxquelles ils furent ensuite destinés, qui à l'industrie, qui au négoce, qui à la médecine, nous pourrions prouver que la méthode inaugurée à Porrentruy a exercé une salutaire influence sur leur avenir. »

Léopold Robert fut un des élèves marquants de cette époque du collége de Porrentruy. Son premier biographe a dit de lui[1] : « Là, ses études l'absorbaient tout entier; il ne s'occupa plus de dessin, et même il le prit en dégoût au point d'employer l'heure destinée à cette leçon à toute autre occupation, quelque aride qu'elle fût; il se distinguait cependant par une aptitude au travail et une persévérance telle, que sa santé en fut altérée et ses jours en danger.» M. Aurèle Robert nous apprend, en effet, qu'à la veille d'un examen, il fut atteint d'une fièvre nerveuse qui le mit à deux doigts du tombeau. Sa tendre mère quitta tout pour aller le soigner, et dès qu'il fut en état de supporter le voyage ses parents le ramenèrent à la maison.

« A son retour à la Chaux-de-Fonds, ajoute

1. *Messager boiteux* de Neuchâtel, 1836.

M. Nicolet, il fréquenta le collége nouvellement créé par quelques philanthropes; ces patriotes avaient organisé, en 1785, sous l'initiative et la direction de M. Jacques-Louis Perret, une chambre d'éducation chargée de recueillir des fonds pour la construction et la dotation d'un collége. Près de vingt ans après, M. le pasteur P.-F. Touchon organisa, en 1805, l'institut d'éducation de notre village. MM. J.-L. Würflein, Fabre et d'autres maîtres habiles, secondèrent de leur mieux le savant organisateur du collége. »

« Parmi les lauréats dont les noms sont souvent répétés dans la *Notice des écoliers qui se sont distingués dans l'examen de l'Institut*, en 1806, figurent Léopold Robert, Auguste Bille, etc. Léopold était le premier de son ordre à la salle de dessin. M. Fabre, maître de dessin, s'exprimait ainsi dans deux rapports qu'il adressait à la chambre d'éducation, et dont le dernier porte la date du 31 mars 1809, époque où son élève quitta la salle du dessin :

« Léopold Robert, excellent écolier, qui a les
« plus belles dispositions et qui les met en œuvre.....
« Léopold Robert déploie constamment de nouveaux
« talents; il joint à la délicatesse la fermeté et un
« coup d'œil très-juste. »

Ce n'est pas sans motif que j'ai emprunté ces

longues citations à MM. Aurèle Robert et Nicolet. Ce collége de Porrentruy, dont les études à la fois théoriques et pratiques étaient si bien combinées, est un phénomène pour son temps, et je suppose que son existence même était inconnue de la plupart de mes lecteurs. Puis on croyait généralement, jusqu'ici, que Léopold Robert n'avait reçu que l'éducation primaire dans l'école de son village. Or nous savons maintenant que s'il n'a pas fait d'études classiques proprement dites, il a cependant poussé assez loin les études générales, et ce fait explique ces habitudes de réflexion, cette ouverture d'esprit, cette disposition à analyser, à remonter aux causes, à se rendre compte de toutes ses impressions, à *philosopher* en un mot, que l'on remarque dans ses lettres, et qui s'expliqueraient difficilement chez un jeune homme qui n'aurait reçu que l'éducation ordinaire d'un simple ouvrier.

« Plus tard, nous dit encore M. Aurèle Robert, c'est-à-dire en 1810, si je ne me trompe, il fallut songer au choix d'une carrière, car alors les parents ne pouvaient, en général, faire pour leurs enfants des sacrifices qu'à la condition qu'ils rapporteraient bientôt des fruits. Léopold, qui, au collége de Porrentruy, aimait mieux apprendre quelques pages d'allemand que de prendre la leçon de dessin,

n'avait point encore fait préjuger ce qu'il deviendrait plus tard. Son père le plaça à Yverdon, où il avait des parents, chez un marchand épicier, pour apprendre le commerce. Au bout de cinq à six semaines, le pauvre Léopold, consumé par l'ennui, supplia ses parents de le reprendre; ceux-ci y consentirent. On le plaça alors dans un atelier de graveur, et dès ce moment il s'appliqua avec une assiduité remarquable à l'étude du dessin. Peu de temps après qu'il eut fait sa première communion, M. Charles Girardet, graveur neuchâtelois établi à Paris, étant revenu dans son pays pour des affaires de famille, vit quelques ouvrages exécutés par Léopold et en porta le jugement le plus avantageux, ce qui engagea ses parents à lui demander de bien vouloir l'emmener à Paris et à le recevoir dans son atelier. M. Girardet accueillit favorablement cette demande, et Léopold partit avec lui pour Paris dans le courant du mois de juin 1810 [1]. »

1. J'emprunte à un travail très-complet de M. Bachelin (*Musée neuchâtelois,* septembre-octobre 1869 et numéros suivants) quelques détails sur cette intéressante famille d'artistes. Samuel Girardet, dont les parents, d'origine neuchâteloise, étaient fixés en Prusse, naquit en 1730 à Dantzig ou à Königsberg. Il apprit l'état de relieur, voyagea en Allemagne, et, après avoir séjourné à Neu-

Voilà donc le jeune Léopold nageant dans son élément et pouvant donner essor autant à son goût du beau qu'à son désir sincère de prouver son amour à sa famille par une vie laborieuse et irréprochable. Une partie de son temps fut alors employée à graver en taille-douce, sous la direction de M. Girardet, et l'autre à fréquenter l'académie impériale pour y dessiner d'après nature. L'année suivante, il se décida à entrer comme élève dans l'atelier du célèbre peintre David, où il resta pendant cinq ans, dessinant beaucoup et peignant quelque peu, mais s'adonnant toujours avec ardeur à la gravure.

C'est à ce moment que se rapporte la première des lettres que l'on a bien voulu nous confier. Elle est encore très-juvénile, mais pleine de cette tendresse, de ces bons sentiments filiaux que nous retrouvons partout dans cette correspondance. Robert n'habitait Paris que depuis quelques mois. Il a vu l'impératrice; il vient d'entendre le bourdon de Notre-Dame qui annonce la naissance du roi de

châtel, vint se fixer au Verger près du Locle, où il ouvrit un magasin de librairie et de reliure, et se mit à colporter lui-même ses livres dans les villages des environs. Dès 1766, il commença à publier quelques ouvrages : le premier fut le *Recueil des articles de lois*. Il eut onze enfants, dont deux moururent en bas âge. Deux de ses fils, Abraham, né en 1764, et Alexandre,

Rome. Ce sont de bien grands événements pour lui. Mais il n'a encore que bien peu de relations ; quand

en 1767, montrèrent des aptitudes précoces pour le dessin. Sur le conseil du pasteur Sandoz, Samuel laissa ses enfants se livrer à leur goût et, à l'âge de quinze ans, Abraham commença les gravures de sa célèbre Bible (466 sujets) que son père publia en 1779. Il alla à Paris, où il fréquenta l'atelier du graveur Nicolet, puis revint à Neuchâtel, où il occupa pendant quelque temps la place de professeur de dessin. En 1794, il était à Rome. Il revint à Paris, où il grava la pièce la plus célèbre de ses nombreux ouvrages : la *Transfiguration de Raphaël*, qui fut exposée au Salon de 1806. Abraham Girardet mourut à Paris le 2 janvier 1823.

Alexandre Girardet avait beaucoup moins de talent et d'études que son frère. Il a gravé un certain nombre de scènes neuchâteloises. Ces ouvrages ne manquent pas de finesse, mais ils n'ont pourtant rien de remarquable. Cet artiste fantasque, bizarre, devint tout à fait fou et mourut à Neuchâtel en 1836.

Abraham-Louis Girardet, que l'on confond souvent avec Abraham, l'auteur de la *Transfiguration*, voyagea beaucoup et fit un grand nombre de gravures représentant des scènes et des vues des pays qu'il avait visités. L'une de ses meilleures planches est *l'Éboulement du Rossberg*, publiée en 1808. Abram-Louis, atteint de la même maladie que son frère Alexandre, mourut en 1829, au château de Valengin, où on avait dû l'enfermer.

Charles-Samuel Girardet, le cadet de la famille, nous intéresse tout particulièrement, car c'est lui qui fut le maître de Léopold Robert. Il naquit en 1780 et apprit la gravure sous la direction de ses frères Abraham et Alexandre, qu'il aida dans leurs travaux. Ce n'est qu'à partir de 1804 que l'on trouve des planches signées de son nom ; entre autres la *Résurrection de Jésus* d'après Lebrun.

sa journée de travail est finie, il se trouve bien seul; il demande à ses parents de lui envoyer son violon.

Il grava en Suisse un certain nombre de sujets pittoresques; puis se rendit à Paris, où il continua ses études. Il revint dans son pays en 1810, pour épouser M[lle] Favre, fille du pasteur du Locle. C'est alors qu'on lui confia le jeune Léopold Robert. — Charles Girardet abandonna bientôt la gravure en taille-douce et s'adonna presque exclusivement à un genre nouveau, où s'était déjà essayé son frère Alexandre : la gravure sur pierre. De 1811 à 1812, il exécuta, dans cette manière, les *Histoires de la Bible* de Jean Hubner. Il reproduisit aussi, par le même procédé, la *Transfiguration* de son frère Abraham; la pierre se brisa après six épreuves. Il recommença courageusement ce grand ouvrage, qui parut en 1821. En 1825, il publia les *Batailles d'Alexandre,* d'après Lebrun, et bientôt après la *Mort d'Eudamidas,* d'après Poussin. En 1828, la Société d'encouragement de Paris proposa un prix de 2,000 francs pour la gravure sur pierre. Charles Girardet l'obtint, et, l'année suivante, il publia une brochure où il expliquait ses procédés, qui lui valut une médaille de première classe de la même Société. A partir de cette époque, Charles Girardet prit une très-large part aux publications illustrées, entre autres à la *Mosaïque,* de l'éditeur Roissy, et au *Magasin universel* (1833 à 1840).

Charles Girardet, qui à ce point de vue ne ressemblait pas à ses frères Abraham et Alexandre, était économe et rangé et avait conquis par son travail une position honorable. En 1840, il publia une *Notice sur la gravure en relief.* A cette époque, sa famille était élevée. « Son fils aîné, Karl, exposait son premier tableau au Salon de Paris en 1836; Édouard en 1839, et Paul sa première gravure en 1842. Sa fille, M[lle] Pauline, étudiait aussi et exécutait déjà des peintures à l'aquarelle avec beaucoup de finesse. Mariée

« Paris, le 16 mars 1811.

« Mes chers parents,

« J'ai reçu, etc., etc... C'est singulier comme l'argent s'en va vite ici ; je tâche d'économiser tant que je peux, mais toujours pas assez à mon gré. Si je n'avais pas l'espérance de faire pour mes frères et sœurs ce que vous faites pour moi, oh! bien certainement je ne souffrirais pas qu'ils fussent frustrés de ce qui leur vient. Je rends donc grâces à Dieu qu'il m'ait accordé une bonne part de cette vertu théologale. Je vous marquerai aussi que j'ai très-bien vu l'impératrice et de très-près. Sa position actuelle la fait paraître vieille. Comme elle se promène tous les

plus tard à M. le Dr Roulet, au Locle, elle renonça aux arts, dans lesquels elle débutait avec tant de promesses. »

Charles Girardet grava encore, en 1844, le tableau de son fils Karl : *Une assemblée protestante surprise par des troupes catholiques*. Mais le graveur était âgé, et cette grande page ne rend qu'imparfaitement l'ouvrage du peintre. A partir de ce moment, Charles Girardet vécut dans la famille de ses fils Édouard et Paul, à Versailles, où il s'éteignit en 1863. Léopold Robert conserva toujours un excellent souvenir de son maître. Lors de son séjour à Paris, en 1831, sa première visite fut pour Girardet. « Je viens, lui dit-il, faire honneur de mes couronnes à celui qui m'a mis le crayon à la main », et il lui fit cadeau d'une réduction en dessin de son tableau l'*Enterrement d'un fils aîné de paysans romains,* dont Girardet fit une gravure sur pierre.

jours sur une terrasse des Tuileries par ordre des médecins, on peut très-bien la voir. Je crois qu'elle n'est pas très-loin du terme qui doit la rendre mère d'un successeur de Napoléon (à ce que je crois). Lorsque je l'ai vue, elle était accompagnée de trois dames d'honneur et de chambellans; elle était mise avec une extrême simplicité — un chapeau de taffetas jaune, un châle de même couleur et une robe blanche, bordée de dentelles et très-peu de bijoux. Tout le monde se plaint que les affaires vont mal. Je suppose que c'est la même chose en Suisse.

« *P. S.* Nous avons entendu le bourdon de Notre-Dame qui annonce la délivrance de l'impératrice, cette nuit le 20 du mois. Je vous demande aussi des nouvelles de mon violon; s'il était possible de me l'envoyer, je serais si content! J'ai pris un goût étonnant pour la musique. J'en ai trop pour mon état pour que cela lui nuise, mais le soir, en quittant mon ouvrage, au lieu de ne rien faire, je prendrais mon violon. J'attends votre décision, mais je vous assure que, comme que vous fassiez, je serai parfaitement content. — Mes très-chers parents, je vous embrasse et vous prie de continuer d'avoir la tendresse que vous avez pour votre Léopold qui n'oubliera jamais ce qu'il vous doit et qui vous aimera

toujours plus que lui-même. Je dois encore vous dire que je suis très-bien portant : tout le monde me fait compliment sur mon embonpoint. Veuillez aussi saluer toutes les personnes qui s'intéressent à moi en les assurant du souvenir que j'aurai toujours de leurs bontés.

« Léopold Robert. »

Au commencement de janvier 1813, Léopold fréquentait depuis un an ou deux l'atelier de David, et suivait en même temps les exercices de l'académie de peinture. Il n'avait pas pour cela abandonné la gravure et son maître Girardet. Mais il sentait grandir son ambition avec ses progrès, et c'était plutôt par occasion que par choix qu'il s'était voué à un art relativement ingrat. D'ailleurs, quoiqu'il soit toujours resté profondément attaché à son premier maître, il jugeait déjà alors avec son précoce bon sens un artiste dont il disait dix-sept ans plus tard, dans une de ses lettres à M. Marcotte, datée de Rome, juin 1830 : « Mes parents qui ont tant veillé sur leurs enfants pour qu'ils ne souffrissent pas d'un trop grand isolement, ne s'en séparaient qu'en étant sûrs de les laisser sous la direction de personnes sages... Je me trouvai engagé à suivre la même branche que mon maître, et je devins

graveur, un peu malgré moi, surtout lorsque j'eus fait la différence de la gravure et de la peinture. Mon maître, que j'ai toujours considéré comme un parfait honnête homme, n'avait cependant pas, à mes yeux, un talent qui me donnât l'espoir d'en acquérir. C'est ce qui m'engagea, tout en restant chez lui, à entrer dans l'atelier d'un maître pour apprendre à dessiner. Je choisis celui de M. David, et je m'en félicite actuellement[1]. »

On verra dans les lettres qui suivent que David ne tarda pas à discerner les rares dispositions de son élève, et on ne lira pas sans intérêt les détails que Robert donne à ses parents sur ses études, sur l'emploi qu'il fait de son temps, et sur les grands événements dont il fut le témoin.

« Paris, le 3 janvier 1813.

« Mes chers parents,

« Veuillez recevoir les vœux ardents que je forme pour votre bonheur en ce renouvellement

1. J'ai à peine besoin de prévenir que les fragments de lettres engagés dans le récit sont empruntés à des pièces déjà publiées ailleurs. Je n'en donne que juste ce qui est nécessaire pour remplir les lacunes de la correspondance inédite, objet principal de ce travail. On trouvera ces lettres *in extenso* dans les ouvrages de MM. Delécluze, Feuillet de Conches, Gaullieur, Ch. Berthoud, etc.

d'année. Quoique je ne cesse d'en faire pour d'aussi bons parents, c'est à cette époque mémorable que je viens vous les présenter en vous assurant que si mes souhaits étaient accomplis, votre bonheur serait parfait... Le commencement de cet hiver a été très-rigoureux, puisque la Seine a gelé. Il y a douze ans qu'on n'avait vu cela. Cependant je n'ai pas eu froid du tout. Je vous dis ceci pour que vous ne craigniez pas que je souffre de la saison. Ma santé est si bonne; cela m'effraye quand je pense qu'il faudrait si peu de chose pour la changer. Quand notre cousin G*** est revenu de province, il paraissait si bien portant, et le voilà maintenant qui se débat avec la mort. Dieu veuille lui rendre la santé et nous la conserver à tous! Je veux cependant vous dire un petit mot de mes occupations. Je ne vais travailler à l'académie que les semaines de médailles une fois par mois; l'explication sera un peu longue. Au commencement de la grande réputation de M. David, il y a trente ans à peu près, les professeurs lui ont offert une place parmi eux. Il l'a refusée en disant qu'il regardait l'académie comme une chose nuisible aux jeunes gens, parce que les professeurs n'ont pas tous la même manière pour enseigner; ils ne voient pas tous du même œil; ce que dit l'un, l'autre le défend. Pour cette raison, les membres de l'académie ont une

rancune contre M David, qui est très-invétérée; ce n'est pas une bonne recommandation quand on va leur dire qu'on est élève de M. David. Lui, de son côté, n'aime pas les professeurs et recommande toujours à ses élèves de ne pas aller à l'académie. Leur pouvoir ne s'étend pas hors de l'enceinte de leur école, car pour le jugement des grands prix, ils n'ont rien à faire; c'est l'Institut qui juge. M. David en est, et l'empereur lui a donné deux voix; il aime ses élèves et les protége beaucoup. Je veux vous dire, mes chers parents, que, depuis quelque temps, je vais très-souvent au Theâtre-Français, le meilleur de la France et du monde même, où sont les plus grands acteurs. C'est un jeune homme de l'atelier qui me donne des billets quand je lui en demande. Je vous assure que c'est bien agréable et que je voudrais que vous puissiez aussi en profiter.

« Léopold Robert. »

« Paris, 3 mars 1813.

« Mes chers parents,

« ... Je vous dirai : que ma santé est excellente et que je suis occupé plus que jamais, n'ayant pas même les dimanches de libres ; il faut travailler quand on est jeune : que M. David est content de moi pour la peinture principalement! Il me dit que j'aurai du

talent pour être graveur et que j'annonce beaucoup de disposition pour la peinture : tous les fameux graveurs peignaient, dit-il. Oh! que je serai heureux si je pouvais réussir selon mon gré; avec quel plaisir je vous reverrais, je vous serrerais dans mes bras! Je n'ai pas la place pour vous marquer combien je vous aime et combien voudrait pouvoir faire pour ses parents votre enfant.

« Léopold Robert. »

Le pays qui forme aujourd'hui le canton de Neuchâtel, alors sous la domination du prince Berthier, était considéré sinon comme français, au moins comme une sorte d'annexe de la France, de sorte que les Neuchâtelois jouissaient des mêmes droits que les Français, mais étaient soumis aux mêmes obligations. Robert s'était décidé à concourir pour le grand prix de Rome. Il est plein de courage et d'espoir; cependant la perspective d'être compris dans la levée militaire qui se prépare (et à laquelle par le fait il échappa) ne laisse pas de troubler sa quiétude, et il écrit à ses parents les deux lettres suivantes :

« Paris, le 10 mars 1813.

« Vous me dites, chers parents, dans vos lettres, de ne pas me décourager : quand on est parvenu

à un degré un peu avancé, on éprouve un si grand plaisir à travailler! Quand le métier est acquis et qu'on a de la facilité, ce qu'il peut y avoir d'ennuyeux dans l'art est passé, tout le reste n'est que charme et jouissance. Je sais que l'on peut être découragé en voyant que l'ouvrage que l'on fait n'est pas ce que l'on voudrait qu'il fût; mais il ne faut pas se laisser abattre par le chagrin, c'est avec une nouvelle ardeur qu'on doit se remettre à l'ouvrage; il est impossible de ne pas avoir quelques moments de dégoût dans la vie, mais quel plaisir n'éprouve-t-on pas quand on voit qu'on avance dans la carrière épineuse des arts? Tout le monde éprouve ces sensations, mais elles sont plus sensibles pour moi qui aime tant mes parents et qui sait que le moindre de mes succès leur cause de la joie! Dans un an nous concourons pour les grands prix; je me prépare à force, je vais faire tout mon possible pour faire honneur à mon cher pays et à mes bons parents. Le concours sera très-fort; nous serons au moins une quinzaine, et l'année passée ils n'étaient que trois. Vous devez penser si c'est avec peine que je vois partir Mme Girardet. Elle a toujours été si bonne avec moi! ma reconnaissance sera éternelle. Que je voudrais être à sa place pour aller vous revoir et vous embrasser!... M. Girardet se décide à ne pas partir de

suite à cause de ses occupations, ce qui ne fait que retarder mon isolement. Que ce mot ne vous fasse pas de peine, ô mes chers parents! L'Être suprême veillera sur votre enfant et le ramènera dans le sein paternel... à la suite du temps. Je suis assez habitué au genre de vie d'ici. Il est plus commode pour étudier, car depuis le déjeuner au dîner que je prends très-tard on n'est dérangé par rien. M. et Mme G... vous disent mille choses en attendant le plaisir de vous revoir.

« L. R. »

« Paris, 18 mai 1813.

« Mes chers parents,

« Vous serez sans doute surpris du départ précipité de M. Girardet, il ne comptait partir que dans un mois; mais des nouvelles l'ayant déterminé à partir de suite, il m'a confié la garde de son appartement que j'ai loué avec tous ses meubles et dans lequel je me trouverai très-bien. Je vous en ferai la description, et vous jugerez si ce n'aurait pas été une folie de le quitter. Il y a très-longtemps que je désire avoir de vos nouvelles parce que nous sommes dans un moment de crise à l'égard de cette levée qui inquiète beaucoup ici. Je vous prie donc de m'écrire aussi promptement que vous pourrez. Ce n'est pas

que je craigne, car avec la protection de M. David on s'en tire aisément ici, et je suppose que chez vous ce serait la même chose. M. Girardet se propose de revenir ici; j'aurais été très-fâché si son absence avait dû se prolonger indéfiniment. Mes bons parents, vous allez être inquiets de me sentir seul dans cette capitale; mais j'espère fermement en la protection de l'Être suprême; je suis toujours dans les mêmes dispositions et je puis vous assurer que je ne n'en changerai jamais. M. Girardet vous apporte une étude peinte dont M. David a été bien content, surtout de l'épaule [1]. Vous verrez sans doute le portrait peint que j'ai fait de madame et qu'il a emporté également pour donner à ses parents. J'étais en train ces jours passés de graver une figure que j'ai dessinée, mais je dois maintenant graver un petit portrait pour un libraire qui me le payera 100 francs [2]. Combien de compatriotes j'ai déjà vu retourner en Suisse depuis que je suis ici! Ils ne s'en font pas une fête comme je m'en ferais une; mais j'espère qu'après le concours des grands prix!... O mes chers

1. Cet ouvrage est probablement l'étude du jeune homme la tête de profil, une draperie blanche sur l'épaule gauche, que possède M. Aurèle Robert.

2. Quelle est cette gravure? Peut-être le portrait de la duchesse de Nemours, que Léopold n'a pas terminé.

parents, vous ne pouvez vous faire une idée des tressaillements que j'éprouve lorsque j'y pense! J'ai reçu les chevaux de mon cher petit Aurèle qui m'ont fait beaucoup de plaisir; j'en avais déjà deux que j'avais pris en partant de la maison; il y a une très-grande différence. Je l'embrasse de tout mon cœur, etc.

« Léopold Robert. »

Cependant ces lettres si bonnes, si affectueuses, si raisonnables, ne suffisaient pas à la tendre mère de Léopold. Dans sa sollicitude elle voulut voir de ses propres yeux, questionner David, savoir de lui si les espérances de son fils étaient motivées. Elle vint à Paris, vit l'auteur des *Sabines*, qui lui dit « que le petit Léopold mordait à la peinture comme un gourmand ». C'est à la fin de l'année 1813[1] que se rapporte ce séjour dont Robert garda toujours le plus reconnaissant souvenir.

1. Il s'est glissé, je crois, deux légères inexactitudes dans la notice de M. Aurèle Robert. Il dit, en effet, que Léopold avait présenté des ouvrages au concours de 1813 où il obtint un second grand prix, et plus loin que, quelque temps après la rentrée de l'empereur en France, il eut la joie de recevoir la visite de son excellente mère. Or, la lettre que nous donnons prouve bien que c'est en octobre 1813 que Mme Robert arriva à Paris, et on verra plus loin que c'est en 1814 seulement que Léopold concourut et obtint le second grand prix de gravure.

« Paris, 4 octobre 1813.

« Chers parents,

« Je ne veux pas laisser partir cette lettre de notre chère mère sans vous marquer ma reconnaissance de l'avoir engagée à faire le voyage de Paris et de m'avoir procuré un aussi grand plaisir. On ne peut décrire la sensation délicieuse que j'ai éprouvée. Je laisse à vous en faire part dans une plus longue lettre : vous voyez comme celle-ci est déjà remplie et en état d'intéresser tout le monde. Nous nous hâtons pour la remettre à la poste. C'est hier que ces dames sont arrivées, mais ce qui me fait bien plaisir c'est que j'espère que cette tendre mère se rappellera toujours son séjour à Paris avec moi, et j'ai espérance que cela ne vous découragera pas, ô mon cher père, de venir une fois... Je suis votre dévoué fils, frère, neveu, cousin, etc.

« Léopold Robert. »

En mai 1814, au moment où les alliés arrivent devant Paris, Léopold est en loge. Il rend compte à ses parents des événements et de ses propres impressions, et ces pages sont à mon avis parmi les plus curieuses et les plus piquantes qu'il ait écrites.

« Paris, 22 mai 1814.

« Enfin les événements qui nous ont empêchés si longtemps de nous donner réciproquement de nos nouvelles sont terminés !... Avec quelle impatience ne l'ai-je pas désiré ce temps !... quelles inquiétudes n'ai-je pas éprouvées en pensant à vous !... et surtout en pensant à ce qui serait arrivé si les alliés avaient été repoussés !... mais grâce à la divine providence, son doigt est marqué dans tous ces événements ; sa bonté a enfin daigné répandre le calme sur le globe.

« La paix, cette paix tant désirée, va succéder aux temps de deuil et d'épouvante, le commerce va renaître, les arts vont fleurir, nous pouvons espérer le bonheur.

« Mes occupations ne me permettent pas dans ces moments de vous écrire plusieurs lettres, car nous sommes en loge depuis six heures du matin jusqu'à la nuit sans être un moment interrompus. Je voudrais pouvoir avec certitude vous donner de l'espérance, mais c'est si incertain !... O mes chers parents ! quel bonheur pour moi, après avoir été couronné, d'aller me jeter dans vos bras !... A. J. vous a sans doute dit que Forster était du concours; il pourrait bien réussir, et voilà la quatrième fois

qu'il est en loge, et de plus ayant eu un second prix, il ne peut prétendre qu'au premier. Quoique nous ayons perdu beaucoup de temps, j'espère avoir fini. Vous savez sans doute que c'est une figure que nous dessinons tous ensemble, que nous sommes obligés de graver. Le concours a été arrêté pendant six jours qu'on nous rendra sans doute. Quelles sensations n'ai-je pas éprouvées le jour de la bataille, d'entendre un jour entier le fracas de l'airain meurtrier et de voir le soir l'arrivée d'un nombre incroyable de blessés et la retraite de troupes jadis invincibles!... et le lendemain l'entrée triomphante de l'empereur de Russie et du roi de Prusse à la tête de leur brillante armée. Nous fûmes le jour suivant voir le champ de bataille où l'affaire avait été la plus chaude; c'est affreux... quoiqu'on eût enlevé presque tous les morts; les maisons démolies, pillées, brûlées; mais ce qui m'a fait le plus d'effet, c'est de voir camper des Cosaques, des Tartares sur ce même champ de bataille, couchés et dormant à côté de cadavres d'hommes et de chevaux. Nous fûmes une semaine après dans le bois de Romainville où on s'était battu en tirailleurs; on n'avait encore enlevé aucun mort; il y en avait un nombre considérable. Nous fûmes obligés plusieurs fois de rebrousser chemin, sans quoi nous aurions été obligés de marcher sur les cadavres. Les Fran-

çais ont perdu 8,000 hommes et les Russes conviennent eux-mêmes qu'ils en ont perdu le double, car ils avaient à attaquer des positions très-fortes. Ils étaient plus de 200 000, tandis qu'il n'y en avait pas 40 000 pour la défense de Paris. Ils ont attaqué sur une ligne, l'espace de plus de quatre lieues, depuis la barrière de Charenton jusqu'à celle de Neuilly. L'École polytechnique, où Ami Favre est entré, s'est comportée très-bien. Ils étaient au nombre de 300 à la barrière du Trône avec 28 pièces de canon, sans être soutenus ni par infanterie, ni cavalerie, ce qui a fait que leur artillerie a été prise ; mais ces braves, le sabre en main, s'en sont remis en possession. A^{te} C^{sse}, qui est officier de ligne, s'est aussi battu à la barrière de Belleville. Fitz-James, le ventriloque que ma mère se rappelle d'avoir vu au Palais-Royal, a été tué à la bataille de Paris servant comme garde national. J'ai fait un portrait peint dans le courant de décembre à un tailleur qui m'a fait en échange une redingote qui vaut 100 à 110 fr. Dites à toutes mes connaissances, à ma chère sœur Sophie, à son mari, à Alfred, Adèle et Aurèle, à mon cher oncle Constantin et à toute sa chère famille les choses les plus affectueuses. Je vous embrasse mille fois et suis pour la vie votre tout dévoué,

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Paris, 30 juillet 1814.

« Ma chère mère !

« C'est pour vous parler de Paris et aussi de ma personne que je vous adresse cette lettre. Vous me demandez des nouvelles de M. David et de sa famille? je m'empresse de vous satisfaire. — Je vais assez souvent chez lui; figurez-vous le malheur qu'il a eu : ce bouleversement universel a fait un si grand effet sur Mme*** que sa raison en a été altérée momentanément. Je ne puis vous donner des nouvelles de ses fils, mais ses gendres sont fort considérés à la cour, particulièrement le général Meunier. — M. David me montre toujours une affection particulière. Après le départ d'A. T. nous fûmes quelque temps assez tranquilles : les Parisiens s'occupaient à célébrer les victoires de l'empereur (celles de Château-Thierry et de Montereau), ils regardaient comme impossible que les alliés vinssent jusqu'à Paris ; ils se croyaient par conséquent dans la sécurité la plus profonde. Pendant ce temps, Paris prenait un aspect militaire. Jadis le centre des arts, cette ville ressemblait alors à un vaste camp : les blessés qui arrivaient continuellement, les parcs d'artillerie ajoutaient encore à cet aspect terrible ; cependant les prisonniers qu'on ne cessait d'amener ranimaient encore l'espé-

rance des Parisiens, quoiqu'on ne pût dissimuler l'approche du théâtre de la guerre; on ne put nous cacher les avantages que les alliés avaient remportés sur le duc de Raguse, qui était placé à la tête d'un corps d'armée près de Paris, tandis que l'empereur Napoléon cherchait à les couper par derrière. Les Parisiens eurent une crise lorsqu'ils virent refluer dans leur ville ces malheureux habitants de la campagne, qui arrivaient avec leurs bagages, et leur bétail, croyant les sauver de l'avidité des Cosaques. Ils ne se figuraient pas quel gouvernement arbitraire, plus avide que les Russes, ils venaient trouver. Ces malheureux pouvaient-ils penser qu'en arrivant ici, on saisirait leur bétail, ou qu'on leur refuserait l'entrée, en un mot qu'on les priverait de leur seul refuge? Les deux jours qui précédèrent la bataille de Paris ne furent qu'alarmes continuelles : la tristesse était peinte sur tous les visages, et l'on voulait encore nous faire croire que ce n'était qu'une colonne égarée et coupée qui arrivait près de Paris, tandis qu'on était bien persuadé que l'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à la tête de cette faible colonne. Le soir du jour qui précéda l'affaire fut terrible : les habitants étaient dans une épouvante qui allait jusqu'à la folie, ils croyaient lire dans le ciel l'anéantissement de cette capitale, et qu'en détruisant cette ville

on les ferait périr sous les cendres. — Nous rentrâmes et nous nous livrâmes de bonne heure au sommeil, qui fut interrompu contre (vers) une heure du matin par la générale que nous entendîmes : jamais je n'ai éprouvé une sensation aussi forte. Je croyais voir l'arrêt de mort d'une quantité de malheureux habitants de Paris ; nous nous rendormîmes cependant, mais le bruit terrible de l'airain creusé interrompit encore notre sommeil. Nous pensâmes que nous offenserions le ciel si nous nous livrions encore au repos, tandis que tant de malheureux étaient dans la peine. O ma mère ! que de sentiments divers m'accablèrent en ce jour ! !... — J'étais impatient de sortir pour satisfaire ma curiosité ; le bruit du canon, les feux de files et les feux de pelotons que nous distinguions parfaitement allumaient mon courage. Lorsque nous sortîmes, toutes les dames de la maison étaient sur leurs portes pour implorer notre assistance en cas de danger : nous en étions les seuls habitants valides (il n'y a que des vieillards). Nous longeâmes les quais et arrivâmes aux Tuileries, dont l'aspect sévère annonçait l'absence du souverain. Il est bon de vous dire que le dimanche auparavant, il y avait eu une revue très-brillante : toutes les troupes avaient défilé devant le roi de Rome, l'impératrice et le roi Joseph. L'impératrice et le

roi de Rome étaient partis le lendemain. — Des Tuileries, nous allâmes à la place Vendôme, où étaient placés des dépôts de troupes de ligne et de garde nationale. Nous suivîmes les boulevards, où quantité de scènes différentes attirèrent nos regards : ici, c'étaient de malheureux blessés qui arrivaient, l'un placé sur son cheval, ayant la tête enveloppée d'un linge qui n'était pas assez grand pour empêcher son sang de se frayer un passage et de couvrir tous ses vêtements ; un autre traînant son cheval qui était plus maltraité que lui, d'autres ayant des blessures plus considérables se laissaient conduire par leurs chevaux, ne montrant qu'une stupidité ou plutôt un stoïcisme, effet des souffrances militaires.

« Plus loin c'étaient des prisonniers qu'on conduisait avec toute la dureté possible : nous vîmes aussi plusieurs espions qu'on avait pris dans une auberge et nombre d'officiers blessés, prisonniers, qu'on amenait dans des charrettes. Quantité de paysans, ne trouvant pas de place dans les hôtels, étaient obligés de rester sur la rue avec leurs bagages et leurs bestiaux, qui joignaient leurs beuglements et leurs bêlements au son du canon, aux cris et au bruit des chevaux, ce qui faisait un ensemble effrayant. Le temps lourd rendait tous ces sons plus distincts. La canonnade ne discontinuait pas; au

contraire, elle semblait s'échauffer encore. Nous eûmes envie d'aller la voir de près, malgré le danger, mais toutes les rues qui conduisent aux barrières étaient gardées et on empêchait d'aller plus avant. Nous reprîmes le chemin de la maison, où nous restâmes jusqu'au dîner.

« La canonnade ne faisait plus entendre que quelques coups éloignés : les Parisiens chantaient victoire : « Ils ont manqué leur coup, disaient-ils, le « roi Guillaume est prisonnier avec quarante mille « hommes et son état-major ; l'empereur Napoléon « est arrivé, nous sommes vainqueurs, etc. » C'était ainsi que le grand nombre s'abusait et était abusé, mais ils virent les affaires telles qu'elles étaient lorsque le feu recommença contre trois heures et devint plus vif et plus terrible qu'il ne l'avait été de la journée. Nous fûmes curieux de faire encore un tour sur les boulevards ; nous passâmes le Pont-Neuf, nous prîmes la rue de la Mégisserie, où nous rencontrâmes plusieurs voitures de blessés, nous suivîmes le quai et nous arrivâmes à la rue Saint-Martin où se portait toute une affluence : c'est là que nous vîmes tout ce qu'il y a de plus affreux. Il y avait un si grand nombre de charrettes, et on les avait chargées de tant de blessés, les uns morts et presque tous n'étant pas loin de leur fin, que plusieurs tombèrent et furent

écrasés par les autres charrettes ou par la cavalerie. Ceux qui étaient moins blessés étaient à pied et conduits par leurs connaissances, insultaient les bourgeois et leur reprochaient leur lâcheté. La garde nationale faisait des patrouilles continuelles pour maintenir l'ordre, mais menaçait les curieux de leur faire prendre les armes. Nous arrivâmes enfin sur le boulevard, nous dirigeant du côté de la porte Saint-Denis. Nous vîmes entrer par cette porte un corps d'infanterie; ces pauvres soldats étaient harassés, leurs visages, leurs mains étaient toutes noires de poudre, on voyait qu'ils s'étaient battus vaillamment. Leur front se déploya et remplit tous les boulevards; quoiqu'ils n'allassent pas très en ordre, leur aspect martial étonnait; le mouvement de ces armes jadis victorieuses qui s'accordait si bien avec le pas de ces braves, cette masse de redingotes grises, de shakos, à la nuit tombante, présentait un aspect lugubre et morne qui fut augmenté encore par la pluie: j'aurais bien versé des larmes. Tout le monde s'accordait à dire que c'était un changement de position; cependant à leur air triste et abattu, il me semble maintenant qu'on aurait bien pu deviner la vérité et que ce changement de position n'était autre chose qu'une retraite. Après l'infanterie vint la cavalerie, qui était plus en désordre; l'infanterie traversa la ville, et la

cavalerie, pour éviter la confusion, donna le tour par les boulevards. J'ai dit que la cavalerie arriva en désordre, cuirassiers, dragons, grenadiers, chasseurs, carabiniers arrivèrent au galop pêle-mêle : ils se rallièrent sur le boulevard et partirent. Il arriva un second corps plus en désordre que le premier, principalement les derniers : ils criaient, ils juraient « rentrez, fermez vos portes... les voici, les voici! » l'alarme était fausse, mais cela n'empêcha pas de donner l'alarme aux curieux qui filèrent, s'éclipsèrent en un clin d'œil. Nous prîmes la route de la maison, où nous arrivâmes un peu tard; toutes les boutiques étaient fermées, il faisait une obscurité profonde. Cependant la vue de tant d'horreurs n'empêcha pas la faim de se faire sentir : j'allai chez ma fruitière, où j'entendis dire qu'on avait capitulé, que les troupes françaises se retiraient, et que les alliés entreraient le lendemain. Le lendemain nous sortîmes de bonne heure et on nous confirma ce que j'avais entendu dire la veille ; les Russes devaient entrer à dix heures du matin. Pour gagner les boulevards, nous passâmes par les Tuileries, que nous vîmes abandonnées, les grilles étaient toutes fermées, aucun factionnaire ne se montrait, les corps de garde étaient abandonnés, les grilles du jardin étaient aussi fermées, le temps était très-beau, et l'astre du jour ne

cessa de se montrer pendant toute cette journée, jour à jamais mémorable. Une sombre tristesse s'empara de moi en voyant ce jardin des Tuileries dans tout son éclat, ce palais désert, abandonné par son souverain et qui serait bientôt au pouvoir de ses vainqueurs! O ma mère, vous auriez fait les mêmes réflexions!... Nous passâmes par la place Vendôme; les feux de tous les papiers du gouvernement étaient presque éteints; plusieurs sections de la garde nationale étaient là en réserve. En arrivant sur le boulevard, nous vîmes une dizaine de jeunes écervelés à cheval, la cocarde blanche sur le chapeau, qui criaient : « Vive l'empereur de Russie, vive le roi Louis XVIII ; » on faisait courir partout des proclamations d'Alexandre et des autres princes ; il y avait sur ces boulevards une foule comme jamais je n'ai vu et les dames étaient parées avec tous leurs atours. Plusieurs détachements de troupes alliées arrivèrent pour s'emparer du gouvernement de la ville. La garde impériale arriva contre dix heures, et nous ne cessâmes de voir passer des troupes jusqu'à six heures. Alexandre, Frédéric-Guillaume et le prince de Schwarzenberg, Blücher, Sacken, le prince Constantin et quantité d'officiers généraux entrèrent ce jour-là. Lorsque je fus fatigué, je pris la route de la maison. L'ami Sandol s'était égaré, j'étais resté avec plusieurs jeunes

gens de l'atelier de M. David, avec lesquels je fis la route. Nous apprîmes que les souverains avaient passé la revue de leurs troupes sur la place de la Concorde et qu'ensuite ils avaient été logés chez Talleyrand, prince de Bénévent. Nous passâmes sur la place de la colonne Vendôme, où nous vîmes une grande foule : la canaille faisait tous ses efforts pour abattre la statue de Napoléon : ce sont ces mêmes êtres qui auparavant le prônaient tant. On avait attaché une quantité de câbles à son col et à ses bras, et depuis le bas de la colonne une cinquantaine de butors tiraient les cordes ; cette foule imbécile croyait que l'empereur tomberait aussi promptement, mais leur projet ne réussit pas ; plusieurs des leurs, maréchaux de leur métier, serruriers et autres, montèrent, essayèrent de scier les jambes de la statue et de doubler les cordes ; après une heure de travail au moins, on mit en réquisition une dizaine de chevaux pour tirer, outre les gens qui voulaient bien s'employer à cela ; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse que l'autre, quoique les forces fussent triplées, et ces manants se trouvèrent tout à fait découragés ; ils ne savaient s'ils devaient continuer leur entreprise ou la laisser là, lorsqu'un ordre d'Alexandre vint empêcher que l'on continuât. Alors nous retournâmes à la maison, en faisant toute sorte de remar-

ques sur les troupes alliées. Nous allâmes dîner avant tout, car nous n'avions pas mangé de la journée. Je rentrai après et je trouvai Ulysse qui était de retour. Voilà comme j'ai passé ces deux journées ; je ne sais si ces détails vous intéresseront. Ces lettres doivent être remises à la poste. Écrivez-moi aussi longuement que je le fais, je vous prie, si vous en avez le temps. — Je vous embrasse tous, etc.

« Léopold Robert. »

P. S. La mort de M. Fabre (son maître de dessin à la Chaux-de-Fonds) m'a fait beaucoup de peine.

Enfin le concours est jugé. Le cœur du jeune artiste déborde de joie. Il a eu le second prix, et c'est un de ses amis, un autre Neuchâtelois, Forster, qui a remporté le premier. Robert n'est pas jaloux ; il sera plus heureux au prochain concours. Il ne regrette qu'une chose, c'est que ses parents ne puissent assister à son couronnement.

« Paris, 2 juillet 1814.

« Mes chers parents,

« Enfin je puis vous faire savoir le résultat du concours, ô mes chers parents ! quelle joie j'éprouve en vous annonçant cette nouvelle ! L'Institut s'assem-

bla samedi et décerna deux grands prix à deux Suisses : le premier à Forster, et j'obtins le second. Quelle joie j'éprouvai en pensant à vous, ô mes bons parents, en pensant au plaisir que cela vous ferait, à la joie d'avoir un enfant qui sera couronné dans la capitale de l'univers ! et par le corps le plus révéré par les connaissances qu'il y ait dans le monde entier : l'*Institut de France !* Ce couronnement aura lieu dans le mois d'octobre. Que je serais fier alors que vous soyez témoins de mon triomphe ! Mais si ce n'est pas cette année, ce sera au premier concours, quand j'obtiendrai le premier grand prix.

« Nous descendîmes nos ouvrages de loge mardi pour les exposer dans la salle destinée à cela. Pendant trois jours je n'espérais pas avoir un prix ; je ne pouvais pas me figurer que deux étrangers pussent emporter les deux grands prix la même année. Tant que nos ouvrages furent exposés, toutes les personnes qui me connaissaient m'assurèrent que ce serait moi qui aurais le premier prix, mais je ne m'abusais pas, Forster ayant eu un second prix et étant graveur : j'entends sachant le métier de la gravure depuis dix ans qu'il est ici. Tout ça relevait bien son ouvrage ; mais moi, au contraire, la première fois que je mets au concours, n'ayant jamais gravé d'après aucun dessin, étant tout à fait neuf, de plus le temps

qu'on nous a fait perdre. Je pense que je n'ai pas mal employé les quatre années de séjour ici. Chers parents, c'est à vous que je dois cela ; c'est à vous que je dois et que je devrai tous mes succès. Quelle émulation n'ai-je pas reçue de vous ! Lorsque je pense à ce que je vous dois, tout mon cœur est plein de reconnaissance. Je suis pour la vie votre tout dévoué,

« Léopold Robert. »

« Paris, 19 septembre 1814.

« Je continue de graver le portrait de Mme David. J'ai été voir Maurice aujourd'hui ; il m'avait fait demander pour savoir de vos nouvelles, m'a-t-il dit. Il vous porte une affection particulière ; aussi, je l'aime. F. D., de la Chaux-de-Fonds, nous a été recommandé, à Ulysse et à moi. Il est souvent avec nous. Il a beaucoup de dispositions, et s'il pouvait passer quelques années à étudier, cela lui ferait grand bien. Nous cherchons par nos conseils et plus par notre conduite à l'engager de se conduire sagement et prudemment. Il est si facile ici de faire de mauvaises connaissances et si difficile d'en faire de bonnes, etc. »

« Paris, 26 septembre 1814.

« Mes chers parents,

« Vous serez étonnés de recevoir un billet comme celui-ci, car ce n'est pas mon habitude, mais c'est pour vous dire que j'ai reçu, etc... Je suis obligé de me faire faire des habits pour le couronnement, etc... Chers parents, que je désirerais que vous fussiez témoins de cette cérémonie! quel plaisir plus grand que de recevoir une récompense comme celle-là en présence de tout ce que j'aime! O chers parents! cette séance me paraîtra froide, puisque aucune personne qui prenne un intérêt bien vif à mes succès ne sera présente à mon couronnement; mais si vous n'y êtes pas cette fois, je prie Dieu bien ardemment que vous y soyez une seconde. J'aurais bien du plaisir à vous écrire une plus longue lettre, mais je dois aller la porter à la personne qui a bien voulu s'en charger.

« L. R. »

Dans les lettres suivantes, Robert fait à ses parents un récit des plus curieux et des plus animés de la séance du couronnement des lauréats, ainsi que des avanies dont le grand David fut l'objet. Il leur apprend en même temps que les Neuchâtelois,

ayant cessé d'être Français, n'avaient plus droit à la pension de Rome, et leur rend compte de son entrevue avec M. de Humboldt et de sa visite à son maître David.

« Paris, 11 octobre 1814.

« Mes chers parents,

« C'est par l'occasion de F. D., qui s'est décidé à retourner au pays, que je vous écris la présente, pour vous donner les détails de mon couronnement. Vous savez sans doute que le duc d'Angoulême y a assisté et que c'est lui-même qui a bien voulu distribuer les couronnes. Le mauvais temps qu'il fit les jours précédents faisait présumer que nous n'aurions pas le beau, mais le ciel se découvrit le matin et annonça la plus belle journée. Le beau soleil d'automne vint égayer l'univers et me remplit d'un plaisir extrême. Je ne désirais que votre présence pour être parfaitement heureux en ce jour ; mais voyant que ce souhait ne pouvait se réaliser, je pris le parti de chercher le plus possible à me faire illusion, jusqu'à me figurer que vous étiez présents à cette fête et que vous jouissiez de mon triomphe. Cette idée me causa une parfaite jouissance ; je vous voyais tous, ô mes chers parents ; je vous voyais, mon père, ma mère ! vous me regardiez... oh ! quels regards ! je bénissais le

ciel! Mais cette douce illusion ne devait pas durer : après avoir été dans l'Élysée je me trouvais tombé dans une assemblée insipide et froide quoique nombreuse. J'avais besoin de réfléchir pour ne pas être fâché d'y être. Mais venons au fait. Les jours précédents, j'avais reçu une lettre de l'Institut qui m'invitait à me rendre à deux heures et demie à la bibliothèque, qui est attenante à la salle où nous avons reçu nos couronnes, et m'invitait encore à aller dîner avec ces messieurs à l'issue de cette cérémonie. La lettre renfermait deux billets, pour faire entrer deux personnes. N'en ayant pas assez à mon gré, je fus le lendemain chez M. Le Breton, secrétaire de l'Institut, qui eut la complaisance de m'en donner quatre autres. Étant donc arrivé à ce jour, je fis plusieurs courses le matin. Après mon déjeuner j'allai chez un ami, élève de M. David, qui a remporté un second prix de peinture, pour nous entendre afin de nous rendre ensemble à la bibliothèque; je ne revins à la maison que contre onze heures et n'eus que le temps de m'habiller. Je vous dirai jusqu'aux habits que je mis. J'avais un habit bleu, une culotte en drap de soie, bas de soie et gilet noirs. Vous pensez bien que je n'oubliai pas les belles chemises que vous m'avez envoyées et qui me font grand plaisir. Mon ami Rioult se trouvant sur mon chemin,

nous partîmes de chez lui pour aller à l'endroit assigné pour le rendez-vous des prix. Nous fûmes des premiers, mais nous n'attendîmes pas longtemps. Comme tous les membres de l'Institut se trouvaient réunis dans cette salle, nous vîmes parmi eux M. David, avec lequel nous causâmes un moment. Il paraissait être gai et ne savait pas l'affront qu'on allait lui faire.

« Lorsque l'horloge eut frappé trois heures, ces messieurs défilèrent par un passage étroit et entrèrent dans la salle, où tout le monde les attendait. Nous étions immédiatement après eux; on nous reçut avec des applaudissements. Vous trouverez que j'allonge ma lettre par beaucoup de détails qui vous paraîtront peut-être insignifiants, mais je suis dans tout comme cela; je ne fais qu'ébaucher une chose, ou je la traîne en longueur à n'en pas finir. Que je vous dise un mot du local : la salle est longue et grande; elle peut contenir douze cents personnes; c'est un dôme, par conséquent le jour vient de très-haut et éclaire d'une manière piquante cette salle, au milieu de laquelle il y a une table où nos couronnes étaient déposées. Les jeunes gens qui ont remporté des prix sont placés autour et immédiatement après sont des bancs en amphithéâtre, et plus haut (comme sont les secondes galeries dans les

salles de spectacle) sont les tribunes, seulement de trois côtés, qui peuvent contenir encore passablement de monde. On peut monter sur le théâtre par cinq marches d'escalier; la statue de l'empereur était adossée à la muraille, mais on l'a enlevée. C'est sur cette espèce de théâtre qu'était placé le duc d'Angoulême et sa suite. Au-dessus des deux grandes portes était l'orchestre, qui peut contenir une cinquantaine de musiciens. Mais revenons-en à mon discours. A peine fûmes-nous assis qu'on vit entrer le duc et les princes de sa suite; il fut obligé de saluer l'assemblée assez longtemps, car les applaudissements ne pouvaient finir. C'est alors que je fus forcé de faire des réflexions. Il a un air si peu noble, si commun même, qu'il m'a surpris, mais surpris singulièrement; je me figurais que les grands devaient toujours avoir une belle tournure, mais j'ai vu que je me trompais; mais malgré cela, il a l'air d'un brave homme. Lorsque tout le monde fut placé, M. le secrétaire perpétuel de la classe lut un aperçu des travaux des pensionnaires de Rome; on lut ensuite un ouvrage sur l'architecture sarrasine, et Le Breton débita ensuite une notice sur la vie de Grétry qui ennuya tellement que, malgré la présence du prince, on se mit à applaudir en signe de dérision. Les musiciens faisaient entendre leurs instru-

ments; il fut obligé d'abréger son discours qui finit enfin. Nous commencions à nous lasser d'être assis, on aperçut, à la satisfaction générale, que le plus intéressant de la cérémonie allait se passer. Je vous envoie un programme afin que vous voyiez l'ordre de la cérémonie et le nom des jeunes gens qui ont été couronnés. J'ai oublié de vous dire que, des deux côtés du théâtre, les bancs qui occupent la moitié de la salle sont ceux de l'Institut, et qu'il n'y a que les membres de ce corps respectable qui puissent s'y placer. M. Le Breton se leva et lut le programme. Le premier prix de peinture a été remporté par M. Vinchon, natif de Paris, élève de M. Serangelli. Le maître des cérémonies alla le prendre par la main et le conduisit devant le duc, qui avait désiré distribuer les couronnes; il reçut la sienne et les félicitations du prince; d'un autre côté on lui donna la médaille, et le maître des cérémonies le reconduisit à sa place. Les applaudissements les plus bruyants se firent entendre depuis le commencement jusqu'à la fin de la distribution; mais la cérémonie était plus touchante les autres années, parce que les élèves allaient tous embrasser leurs maîtres. On vint nous avertir que la présence du prince nous obligeait à ne pas le faire cette année. Lorsque le tour de Rioult vint, M. Le Breton lut seulement qu'il était élève

de M. Renaud, quoique sur le programme il y eût : *élève de M. David.* Toute la salle était remplie de programmes qu'on avait distribués, le duc d'Angoulême en avait même un. J'étais dans une telle colère, que je n'éprouvai pas le moindre sentiment de crainte pour me rendre auprès du prince, mais je fus bien plus stupéfait. Je me figurais qu'il ne pourrait pas cacher le nom de mon maître, n'en ayant qu'un sur le programme. Après avoir lu « Léopold Robert, natif de la Chaux-de-Fonds, principauté de Neuchâtel », il resta un moment là. *Il n'a pas d'élève en gravure,* dit-il, en place de : il n'a pas de maître en gravure. Tout le monde vit bien qu'il s'était de nouveau embarbouillé et fit retentir les échos de la salle des risées précédentes. J'étais réellement fâché de voir à quel point la jalousie se montrait, surtout après avoir blâmé tellement les envieux de Grétry dans le discours qu'il venait de terminer. Après la distribution des couronnes et des médailles, on exécuta le premier prix de musique. Mme Albert, une des meilleures cantatrices du grand Opéra, chanta. On n'eut pas plutôt fini qu'un officier parut et vint se présenter devant le prince après avoir sauté pardessus tous les bancs. L'assemblée crut au premier moment qu'on voulait attenter aux jours du prince, ou que c'était un jeune homme qui avait été blessé

et qui venait demander vengeance. On l'arrêta tout de suite, mais il put parler au prince; il lui dit : « Prince, il y a quatre ans que j'ai la croix, mon père la mérite depuis vingt ans !... j'en appelle à toute cette assemblée, c'est le président de la classe des beaux-arts! » Cette scène troubla tout le monde; le prince partit avant la fin de la cérémonie, car il restait à exécuter en musique un morceau de Méhul. Nous nous rendîmes chez le Gaque, un des premiers restaurateurs, où on nous servit le plus beau dîner que j'aie pu imaginer. Nous étions une trentaine. M. David n'y fut pas. Nous étions isolés nous deux Rioult, tous les autres étaient à côté de leurs maîtres. J'ai encore bien des choses à vous dire qui vous intéresseront, mais je suis forcé d'attendre une autre occasion; je n'ai eu qu'une veillée pour vous écrire; départ demain matin. Je vous embrasse, et suis votre dévoué,

« Léopold Robert. »

« Paris, 14 octobre 1814.

« Chers parents,

« J'ai reçu, etc. Vous ne pouvez douter de ma reconnaissance pour les preuves toujours renaissantes de votre bonté; mon cœur en est pénétré. Me voilà

installé chez moi pour un assez long espace de temps, pendant lequel je n'aurai aucune dépense à faire outre mon entretien, et je vivrai économiquement, mais j'ai eu dans ces circonstances tant de dépenses à faire! Après avoir fini le portrait de Mme David, je compte, s'il plaît à Dieu, entreprendre des travaux lucratifs. Les jeunes gens que nous voyons sont plusieurs élèves de l'atelier, entre autres Rioult qui a eu un second prix avec moi. Nous voyons des jeunes gens de Neuchâtel et de Bâle qui sont très comme il faut. Il y en a un qui étudie la médecine, les autres sont commis dans une maison de Neuchâtel, établie ici en cette ville. Sans doute vous recevrez cette lettre avant celle dont F. D. est porteur, mais c'est égal, je la continue, je n'avais pas eu le temps de la finir. J'ai oublié de vous dire que plusieurs grands personnages ont assisté à la séance de l'Institut où nous avons été couronnés, tels que Wellington, le fameux général anglais, l'ambassadeur de Russie, celui de Prusse, le ministre de l'intérieur, etc., etc., qui accompagnaient le duc d'Angoulême et sa suite. Avant de continuer ma dernière lettre, je veux répondre à votre demande qui concerne Forster et sa pension. Il a paru un arrêté qui statue que les étrangers ne pourront plus avoir la pension, quoiqu'ils puissent en remporter l'honneur.

Nous y sommes compris; mais l'Institut, s'intéressant aux étrangers, nous remit une lettre à nous deux Forster pour M. le baron de Humboldt, personnage important, associé à l'Institut royal de France. Nous fûmes chez lui, il y a deux mois environ; il nous reçut parfaitement bien; nous lui présentâmes de nos épreuves. Comme il aime beaucoup les arts, il connaissait le jugement des prix et même il savait que j'avais mis au prix du torse peint; il les avait vus et m'a parlé du mien avec avantage; il nous invita à faire un rouleau de plusieurs épreuves, et il se chargeait de les faire parvenir au roi de Prusse, mais il ne nous donna aucune espérance sur le succès de cette entreprise. Il faut pourtant l'avouer en passant : il n'y a aucun pays comme la France pour encourager et protéger les arts et les sciences. Nous sommes dans l'attente. Si Forster l'obtient, il est bien probable que je l'aurai aussi, quoique le second. Cette nouvelle vous surprendra : cet arrêté de l'Institut a toujours existé, mais comme sous l'empereur nous étions regardés comme Français, nous pouvions prétendre à la pension. H.-Franç. Brandt l'a obtenue. On dit que pour tous les étrangers pensionnaires à Rome, leur pension cessera dès le 1er janvier 1815.

« Le lendemain du 1er octobre nous allâmes,

Rioult et moi, faire visite à M. David; il nous reçut parfaitement. »

« — Eh bien, messieurs, nous dit-il, la journée d'hier se passa bien drôlement; vous voyez comme l'envie et la jalousie sont toujours éveillées lorsqu'elles trouvent quelque endroit à mordre; mes ennemis m'ont fait *bien grand* hier, sans qu'ils s'en doutent, en me mettant en parallèle avec les Bourbons. »

« Nous eûmes l'air de demander une explication.

« — Comment, mes amis, vous ne savez pas que j'ai été député avec Carnot, Cambacérès et autres grands hommes, enfin que j'ai figuré dans la révolution, que nous avons fait notre possible pour rendre la France heureuse?

« — Nous étions bien jeunes alors, lui dîmes-nous, nous n'en avons entendu parler que vaguement.

« — Eh bien, hier, le président de la classe vint me dire : Monsieur David, je vous estime beaucoup ; je viens en conséquence vous engager à vous retirer, vous seriez sans doute fâché de vous trouver avec un Bourbon. — Monsieur Taunay, lui ai-je répondu, *le vin est versé, il faut le boire;* je resterai, je suis ici à ma place.

« Mes ennemis, voyant ma fermeté, cherchèrent

les moyens de taire mon nom; le maître des cérémonies alla vous avertir de ne pas embrasser vos maîtres, disant que la présence du prince rendait cette abstention nécessaire, et ensuite M. Le Breton ne le prononça pas lorsqu'il vous appela, mais les programmes qu'on avait répandus firent faire beaucoup de réflexions aux assistants. »

« M. David nous demanda ensuite comment le dîner s'était passé, s'il avait été aussi tristement que ceux des autres années. Nous lui dîmes que oui, qu'on ne s'était pas amusé du tout. Il nous demanda encore beaucoup de détails, nous restâmes chez lui plus d'une heure et demie, et en le quittant il nous dit : « Il faut pourtant que je vous embrasse, « mes chers amis; on m'a privé de cela hier, j'es- « père que je le pourrai aujourd'hui. » On nous avait fait savoir le samedi soir que tous les prix devaient se réunir lundi pour être présentés à l'abbé Montesquiou, ministre de l'intérieur. Nous étions conduits par M. Le Breton, secrétaire, M. Lecomte, trésorier, et M. Taunay, président de la classe des beaux-arts. Le secrétaire du ministre lui lut le nom des grands prix seulement. M. Le Breton observa qu'il y avait ordinairement très-peu de différence d'un premier prix à un second, puisque les juges étaient eux-mêmes souvent très-embarrassés de les

juger. Son Excellence consentit à entendre leurs noms; il parla beaucoup des arts, et assura ces messieurs qu'ils seraient aussi protégés sous ce règne que sous celui de l'empereur, et nous sortîmes autant avancés que nous l'étions en entrant. Nous allâmes ensuite faire nos visites aux membres de l'Institut, et nous nous entendîmes pour le dîner que nous devions donner aux camarades des loges qui n'avaient rien eu. Ce repas d'usage m'a coûté *25 fr.* »

« Paris, 3 décembre 1814.

« Chers parents,

« ... Je vous annoncerai aussi que notre indemnité a été payée. J'ai reçu pour cela *cent* francs, et le roi, par l'entremise de son ministre, nous a envoyé (aux élèves de M. David) des brevets qui nous autorisent à porter la décoration du Lys. J'ai été très-surpris dernièrement de recevoir la visite d'une personne qui venait de la part de M. Fréd. de Chambrier (fils adoptif de notre gouverneur), pour me prier de lui remettre une épreuve de mon prix. Il me dit que M. de Chambrier était grand amateur des arts et qu'il s'intéressait vivement aux succès de ses compatriotes. Comme Forster lui avait déjà donné une de ses épreuves, je lui en remis une des

miennes, très-flatté comme vous pensez bien. Je ne vais pas à l'atelier de M. David dans ce moment, ayant pendant plusieurs mois encore d'autres occupations qui me retiennent à la maison. Je suis pénétré de l'intérêt que ces messieurs de la Chambre d'éducation de la Chaux-de-Fonds prennent à mes succès; cela ne peut que me donner une nouvelle énergie. Vous devez penser combien je m'intéresse vivement à la Chambre d'éducation, et particulièrement à la salle de dessin, moi qui aime tant ma chère Chaux-de-Fonds. J'approuve beaucoup le changement que M. Foulques (le maître de dessin) a proposé à ces messieurs, de faire dessiner ses élèves d'après la bosse : il n'y a que cette manière qui puisse faire quelque bien; je trouve aussi que s'il accoutumait les jeunes gens de joindre l'estompe au crayon, ce serait une très-bonne chose.

« J'allai lundi chez un marchand de bosses, où je fis une note de tous les plâtres qu'on pourrait envoyer sans trop de difficulté. Dans ma note, je ne parle que de bustes et de têtes, quoique vous me demandiez aussi des petites figures, mais je vais vous en dire la raison : toutes ces figures de petite dimension ne sont que des copies de l'antique, faites par des artistes médiocres, et ces copies sont bien inférieures aux originaux; ces têtes, ces bustes, au

contraire, sont moulés sur les belles figures de l'antique et en conservent toute la beauté, et je trouve qu'ils seraient bien préférables aux copies; cependant, je vous donne la note de trois petites figures, les meilleures, pour donner une idée de l'ensemble d'une figure aux jeunes élèves. J'envoie par occasion une caisse contenant : un portrait que j'ai destiné à ma chère Sophie, persuadé qu'il lui fera plaisir [1], quelques épreuves de mon prix, que vous pourrez distribuer aux personnes qui pourraient en désirer, la couronne dont le duc d'Angoulême *me ceignit* le jour du couronnement, et la médaille que j'ai reçue et qui certifie mes succès. J'ai pensé que ces objets pouvaient vous faire plaisir. Ne pensez cependant pas que ce soit un grand mérite à moi : j'y attache assez peu de prix pour mon compte; le diplôme que j'ai reçu de l'Institut m'est beaucoup plus utile; étant donc persuadé que vous en ferez plus de cas que moi, j'ai pris le parti de vous les envoyer. »

« 9 janvier 1815.

« La même personne qui est venue chez moi pour me prier de lui remettre une épreuve pour M. Fréd. de Chambrier m'a apporté une lettre de

1. Portrait de la mère de Léopold, qui est chez M. Louis Huguenin, ainsi que la couronne.

M. de Chambrier, gouverneur de notre pays, dans laquelle il me remercie et me fait compliment de mes succès, en m'assurant de plus de sa bienveillance et de son amitié. Son fils adoptif chargeait cette personne de lui en procurer pour lui, je lui en ai remis encore une. M. B. vient dans l'instant de me faire une visite et de me remettre les lettres dont il était chargé, qui m'ont fait grand plaisir. M. B. m'a dit aussi qu'il était chargé de mon violon : je vous en remercie mille fois; j'espère que vous ne pensez pas que je sois assez peu raisonnable pour m'en occuper au point de nuire à mes études, du moins j'aime à le croire. »

Voilà Robert en bonne voie, encouragé, excité par le succès qu'il vient de remporter au concours de 1814. Maintenant il ne doute plus de lui; il a pleine conscience de son talent. Il va se remettre bravement au travail pour affronter une nouvelle épreuve, et nous verrons plus loin que s'il n'atteignit pas le but qu'il poursuivait avec tant d'ardeur et d'efforts, c'est uniquement aux circonstances qu'il faut l'attribuer.

II

(1815 à 1818.)

Les Cent-Jours. — Robert lit Thucydide, Xénophon et Bossuet. — Visite de Napoléon à David. — Le champ de mai. — Retour des alliés. — Mort d'Ulysse Sandol, ami intime de Robert. — Robert termine la gravure du portrait de Mme David. — Visite à M. de Humboldt. — Il envoie à ses parents des académies et des études. — David ayant été exilé, il reçoit quelques conseils de Gérard. — Il monte en loge pour la deuxième fois et pense à se faire naturaliser Français. — Il est mis hors concours comme étranger. — Retour à la Chaux-de-Fonds. — Il y fait quelques portraits. — Liste de ses gravures. — Lettres à Brandt. — Aidé par MM. de Meuron et Roulet de Mezerac il part pour l'Italie.

Nous avons laissé Robert au moment où, après avoir remporté le second prix de gravure, il rêvait une couronne nouvelle et un triomphe plus complet. Sa correspondance ne reprend qu'en avril 1815. Napoléon vient de rentrer en France et les études que le jeune artiste poursuit sans relâche ne l'empêchent pas de suivre d'un œil attentif et perspicace les préparatifs du grand drame dont le dernier acte va se jouer. Son esprit actif ne néglige rien. Tout en lisant Thucydide, Xénophon et le *divin* Bossuet avec son ami Ulysse Sandol, il visite le

musée d'artillerie et les Catacombes, fait ses réflexions sur l'organisation de la garde nationale et les préparatifs pour la défense de Paris, assiste à la fête du Champ de Mai et donne un croquis plein de vie et de vérité de l'aspect de Paris pendant les Cent-Jours.

«Paris, 14 avril 1815.

« Mes chers parents,

« J'étais loin de supposer en vous écrivant ma dernière lettre que des événements aussi extraordinaires arriveraient; que de changements j'ai déjà vus dans ce Paris! Cette cité a offert, dans un bien court espace de temps, tout ce qu'en un siècle il s'est rencontré dans les annales de l'histoire : les contrastes de la guerre et de la paix, de la gaieté et de la tristesse, de l'abondance et de la misère, de la grandeur et je dirais presque de l'avilissement, mais portés à l'excès! Celui qui a dit : La vie n'est qu'un songe, a fort bien dit à mon avis ; en vérité, on est tenté de croire au péripatétisme, car je vous assure que j'ai eu des moments où je croyais rêver, enfin, je doutais de ce que je voyais. J'ai pris le parti de rester ici, quoique la proposition que vous me faites de retourner au pays me soit extrêmement agréable, mais plusieurs raisons m'en empêchent. J'ai grande envie de terminer ma planche;

ensuite, les frais de voyage et l'incertitude où je serais sur la longueur du voyage et la curiosité de voir ce qui se passera ici, m'engagent aussi un peu à y rester, quoique généralement on appréhende ce choc terrible. Nous espérons passer entre les gouttes comme l'année passée, et si toutefois nous voyons du danger, nous chercherons les moyens d'aller vous rejoindre; toutefois nous sommes toujours sous la main de la Providence. Cependant je dois vous dire un mot de la levée en masse qu'on a affichée ici, c'est-à-dire de 60,000 gardes nationaux pour la ville de Paris, et comme on fait tous les jours de nouveaux recensements, on pourrait être plus sévère avec nous cette fois qu'on ne l'a été l'année passée.

« Le cinquième jour que l'empereur était ici, il a été rendre visite à M. David pour voir ses tableaux, et entre autres son dernier, *les Thermopyles*. Il lui a témoigné son contentement; il a trouvé que la tête de Léonidas était sublime, et a nommé M. David commandeur de la Légion d'honneur, de simple officier qu'il était. On dit ici que l'empereur va se nommer généralissime des armées de la république. La première quinzaine qu'il a été ici, il a passé en revue plus de 200,000 hommes de bonnes troupes, animées du meilleur esprit. Je n'oublierai pas de vous dire que V. J. est ici en

garnison, fourrier de grenadiers à cheval de la vieille garde. Il a changé à son avantage : il est beaucoup moins pétulant qu'il y a deux ou trois ans. J'ai été hier au dépôt central de l'artillerie : c'est un des musées les plus curieux qu'il y ait ici; on y voit quantité de cuirasses anciennes et toutes sortes d'armes de toutes les nations, entre autres le poignard de Ravaillac, les cuirasses de Bayard, de Godefroy de Bouillon, de Charles le Hardi, trouvées en Suisse, de François Ier, de Louis XIV, du duc de Guise le Balafré, de la Pucelle d'Orléans, d'Henri IV, et beaucoup d'autres; les casques du féroce Attila et du grand Théodoric m'ont frappé. J'ai visité aussi les Catacombes, que je n'avais jamais vues; j'ai profité avec plaisir de l'occasion d'un aimable compatriote : si on pouvait être seul quelques heures sous ces voûtes immenses, le spectacle de ces os de morts rangés par milliers devrait nécessairement faire naître plus d'une réflexion sur ce monde et rappeler ce proverbe de Salomon : « Vanité des vanités, tout est vanité. »

« 1er mai 1816.

« Nous ne voyons rien de nouveau ici pour le moment, sinon que Paris offre l'aspect le plus brillant et que, de plus, on n'est que trop persuadé ici que la guerre va éclater; les coups seront

terribles. Quoique Paris soit assez tranquille, il y a une très-grande fermentation dans les esprits; la majeure partie est disposée, s'il le faut, à partir. Il y a un enthousiasme en France qui est bien autre que l'année passée; on était effrayé de la marche rapide des alliés : la nouveauté de la chose (j'entends de voir la France attaquée) avait consterné les Français. Ils sont préparés maintenant : *la grande nation* opposera un mur d'airain par son énergie et son union aux entreprises qu'on pourrait former pour affaiblir sa gloire. D'un autre côté, je sais que les alliés sont formidables. Le parti le plus sage est d'attendre la fin d'un choc épouvantable et dont on n'aura pas d'exemple. Cependant tranquillisez-vous sur notre compte, nous serons prudents. La liberté de la presse est rétablie. »

« Paris, 19-23 mai 1815.

« J'ai reçu vos deux chères lettres, qui m'ont fait grand plaisir et ont satisfait en partie ma curiosité; je vais répondre à leur contenu avec tous les détails que vous désirez. Je vous parlerai d'abord de M. David, que je vois quelquefois et dont je reçois toujours l'accueil le plus gracieux. Il a été incommodé ces derniers temps; j'eus par là l'occasion d'aller lui faire une visite. Son fils E. est rentré au service, colonel de cavalerie. C'est son gendre,

le général Joannin, qui a ouvert les portes de Grenoble, où il commandait, à l'empereur. Oh! notre patron est maintenant au pinacle de la fortune. Nous avons ici un spectacle tout à fait nouveau et qui m'a fait une impression singulière. Les habitants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se sont confédérés et sont allés dimanche passé en corps offrir leurs services à l'empereur, en cas que l'on vît encore l'ennemi aux portes de la capitale. Hélas! on gémit de voir qu'on a besoin de cette classe de la nation et de lui faire connaître sa force. Leur nombre montait de 12 à 15,000 hommes, tous robustes et la majorité ayant servi. Ils seront organisés et seront l'avant-garde de la garde nationale. On dit que nous verrons dimanche ceux des faubourgs du Temple, Saint-Martin et Saint-Denis, qui iront aussi s'offrir comme défenseurs de la patrie. Après avoir vu les confédérés, nous fûmes curieux d'aller voir les fortifications de Montmartre. Tous les endroits où le terrain est favorable on y établit des retranchements et on en forme des redoutes, et pour garantir plus encore on creuse des fossés. Saint-Denis sera inondé. Enfin si la nécessité l'exige, les plateaux de Montmartre, Menilmontant et Chaumont seront couverts de 300 bouches à feu qui vomiront la mort. Voilà la bombe, gare aux éclats. Le com-

merce, comme vous devez penser, est dans une stagnation complète; cependant chacun est tranquille et dans une entière sécurité sur l'avenir. La crainte que les communications ne soient interrompues m'engage à envoyer cette lettre par R. J'ai vu des lettres de Neuchâtel, qui font craindre qu'on demande les absents; je serais bien aise que vous m'en disiez un mot. Les journaux annoncent ici que la Suisse se déclare contre la France; quoiqu'elle ne soit pas certaine, cette nouvelle nous a fait peine. Comme qu'il en soit je me confie en la Providence, et comme je suis persuadé que tout arrivera par son ordre, je ne murmurerai pas de ses décrets. Je vous embrasse de cœur, mes chers parents, et suis pour la vie votre dévoué fils,

« Léopold Robert. »

« Paris, le 3 juin 1815.

« Chers parents,

« Je vais vous faire une petite relation du fameux champ de mai, de cette belle fête dont nous avons été les témoins oculaires. Il est inutile que je vous détaille la marche de cette cérémonie, les journaux vous en donneront une idée bien plus juste que je ne pourrais le faire; je me contenterai de vous marquer ce qui m'a frappé, les émotions que m'a fait

éprouver la vue de tant d'illustres personnages, et surtout celui qui fait remuer le monde! Quelle foule de réflexions philosophiques ce jour m'a fait naître? — Ulysse n'a pas voulu interrompre ses travaux ce jour, mais je n'étais nullement dans les mêmes dispositions, et je fus forcé de sortir seul. Je ne sais quel hasard heureux me fit plutôt diriger ma course du côté des Tuileries qu'au champ de Mars, car je n'étais pas instruit que j'y verrais le cortége et que j'y rencontrerais Ch. Henri Montandon [1], avec lequel j'ai été toute la journée, ce dont je me félicite; car sans lui et sans sa hardiesse, je n'aurais pas été sur la tribune, d'où l'empereur a fait un discours aux troupes, discours que nous avons entendu mot pour mot, sans en perdre une syllabe.

« Nous suivîmes le cortége qui traversa le jardin des Tuileries et prit la route du champ de Mars; en arrivant sur l'amphithéâtre qui l'entourait, nous fûmes ravis de la vue imposante que nous présentèrent la garde impériale et la garde nationale : la première surtout, incomparable avec toute autre troupe, par l'air martial de ceux qui la composent, l'aspect terrible de ces vieilles moustaches, la richesse

1. Le portrait en profil de M. Montandon, peint à l'huile par Léopold, se trouve au collége de la Chaux-de-Fonds, ainsi que ceux de deux de ses parents.

et le bon goût de leurs costumes; la cavalerie surtout se distingue encore plus par la beauté et la variété de l'uniforme : il faut avoir vu cela pour en avoir une idée juste. Maman pourra vous dire de quelle grandeur est le champ de Mars; il était rempli de troupes; jamais je n'ai vu de manœuvres aussi belles : les dragons, les grenadiers, les lanciers marchaient cinquante hommes de front : vous devez vous figurer quelle ligne cela devait faire. Le soleil resplendissait sur les casques, qui brillaient au loin d'un éclat tempéré par les tourbillons de poussière, ce qui mettait une harmonie singulière dans ces beaux tableaux : que n'aurais-je pas donné pour vous voir spectateurs de cette belle fête, qui est la plus brillante dont j'ai été témoin, non-seulement à cause du nombre des troupes, mais le temps était si beau et les spectateurs paraissaient contents et gais. Nous étions, dis-je, sur un des amphithéâtres qui entourent le champ de Mars; une partie des troupes faisait un cordon pour empêcher les spectateurs d'entrer dans l'enceinte; malgré cette difficulté, nous sûmes si bien nous faufiler, que nous parvînmes au pied de la tribune d'où l'empereur devait adresser son discours aux troupes en leur distribuant les aigles et les faisant ensuite défiler devant lui. Ma lettre ne me permet pas de vous rapporter en entier

son discours, quoique je m'en rappelle assez bien : il est très-énergique, et il l'a débité avec feu, mais les phrases en étaient coupées et sans ordre, et il n'était pas difficile de voir que c'était d'abondance et sans préparation qu'il l'a fait. Il dit en parlant aux troupes : *Vous jurez de périr pour défendre ces aigles aux couleurs nationales, pour conserver la liberté et soutenir le trône?...* Il a une voix très-forte, quoiqu'elle soit un peu aigre, et l'accent italien. Pendant que les troupes défilèrent, nous montâmes sur la tribune ; une dizaine de personnes nous en séparaient, ministres, chambellans, maréchaux : nous étions les seuls bourgeois, et heureusement assez proprement mis. Nous avons parlé à des généraux qui nous ont assuré que le champ de Mars contenait 300,000 personnes au moins. Le soir il y eut une illumination.

« Mais le concert, le feu d'artifice et une grande illumination auront lieu demain.

« Vous me pardonnerez si je vous ai entretenus si longtemps de cette fête. Nous nous portons parfaitement, nous ne sommes pas tracassés pour les levées ; c'est très-heureux, car on incorpore tout homme de seize à soixante ans dans la garde nationale ou dans les fédérés : si nous échappons, c'est une chose bien singulière, etc... Je vous embrasse et suis votre dévoué fils,

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Paris (sans date), 1815.

« Chers parents,

« La sœur de mon ami Ulysse Sandol vous remettra un carreau de papier coupé à jour et vous enseignera comment vous devez faire pour avoir des nouvelles de Paris, que nous ne pourrions pas vous envoyer autrement[1]. V. J. vient chez nous assez souvent; il nous a dit hier que son régiment, qui était de 900 hommes il y a huit jours, est à présent de 1150, tous vieilles moustaches rentrées; la vieille garde est maintenant de 12,000 hommes, et la jeune, qui n'est pas encore organisée, sera du double; les corps francs se reforment avec une activité toute

1. Chacun des correspondants avait un de ces cartons découpés de la même manière. Celui qui écrivait appliquait le carton sur son papier et mettait dans les vides les mots exprimant en abrégé ce qu'il voulait faire parvenir. Ainsi :

| Vous saurez | Napoléon | a été battu | le 18 juin |
| à Waterloo | etc., etc. | etc. | |

puis entre ces mots on intercalait des phrases quelconques, mais qui devaient présenter un sens et se relier autant que possible avec la dépêche et surtout dissimuler la nouvelle que l'on faisait ainsi passer en contrebande à travers le cabinet noir. Le récipiendaire plaçait son carton sur la lettre et lisait facilement ce que son correspondant lui mandait d'important.

particulière. Il y a un parc d'artillerie à Vincennes, qui est au moins de 12 à 1,500 pièces de canon. L'empereur a annoncé hier, à une revue de troupes de ligne, infanterie et cavalerie, que les Turcs avaient déclaré la guerre à la Russie. On a licencié les quatre régiments suisses au service de France; la majeure partie des soldats du jeune régiment sont entrés dans d'autres corps; parmi eux est F. F., du Locle. Ulysse vient de recevoir des nouvelles de sa sœur. Elle lui apprend que votre pays est occupé par des Bernois et que les nôtres sont du côté du Tessin. Je serais curieux de savoir qui est parti parmi les jeunes gens que je connais. Il paraît qu'on nous a oubliés. »

« Paris, le 16 juin 1815.

« Chers parents,

« Je viens d'apprendre, par un de nos amis de Bâle, que les alliés venaient avec un corps d'armée considérable de passer par cette ville ou à Rheinfelden. Je vous écris à la hâte pour vous rassurer sur notre compte. J'ai vu aussi M. H. R., qui compte reprendre du service ici. Il nous a débité plusieurs nouvelles qui d'abord nous ont effrayés, mais en réfléchissant nous avons vu que ce ne pouvait être que des faussetés : il nous a assuré qu'on levait encore 500 hommes dans notre village. — On est

certain ici que la décision de la Suisse n'est pas à l'avantage de la France, et on craint de voir encore ce qu'on a vu l'année passée. La meilleure chose qu'on puisse faire dans ces circonstances effrayantes est de se remettre entièrement entre les bras de la Providence, car sans cela on est beaucoup moins sûr encore de savoir ce que Dieu décidera de nous. J'ai appris avec peine que mon cher frère Alfred était incorporé dans une des compagnies qu'on a organisées dernièrement, car qui sait les mesures qu'on prendra encore pour être plus redoutable en cas d'attaque? Nous sommes toujours très-bien ensemble, nous deux Ulysse. Nos caractères se conviennent parfaitement. Nous avons tous deux les mêmes goûts, tous deux les mêmes principes, et notre but est également de faire le bonheur de nos chers parents. Si je ne puis y atteindre, que vous ayez du moins la certitude que je fais et ferai tout pour y parvenir. Nous passons toujours notre temps le soir à lire. Un de nos amis nous a prêté Thucydide, Xénophon et le divin Bossuet. Si vous connaissiez ce jeune homme, vous nous féliciteriez d'avoir une pareille connaissance, car il joint à de nombreuses connaissances une érudition profonde et des principes très-sévères qui lui attirent l'estime de toutes les personnes qui le connaissent. Je dois vous dire à quel

point en sont mes travaux. Je compte avoir fini ma planche dans un mois. Je voudrais pouvoir vous en faire passer quelques épreuves quand elle sera terminée. Je compte retourner après à l'atelier de M. David. — Les habitants de Paris travaillent aux fortifications. La ville sera entourée de fossés avec des redoutes de distance en distance. On parle déjà d'approvisionner Paris. Les femmes se fédèrent aussi. Enfin tout s'organise, etc. Je suis pour la vie votre dévoué et affectionné

« Léopold Robert. »

Dans les lettres qui suivent, Robert oublie les événements publics, pour parler d'un grand chagrin personnel qui l'atteignit alors. Son ami intime, Ulysse Sandol, jeune homme de la Chaux-de-Fonds, dont il parle si souvent dans ses lettres, tomba gravement malade et mourut, malgré les soins que lui prodigua Robert. C'est pendant qu'il soignait son ami que Robert dessina une étude de la mère des Niobés que possède M. Alphonse Petit-Pierre. Il a mis dans ce beau travail toute la tendresse de son âme.

« Paris, 10 août 1815.

« Chers parents,

« Devais-je, à la suite d'événements si malheureux et après avoir été privé si longtemps de vos

nouvelles, reprendre notre correspondance en vous annonçant une nouvelle qui ne pourra que vous faire du chagrin? je ne puis trouver des moyens de vous prévenir avant de vous instruire de cette fâcheuse nouvelle. Ulysse est tombé malade le dimanche 3 juillet et sa maladie s'est déclarée au bout de quelques jours pour être une fièvre putride. J'ai demandé au médecin qui vient le voir tous les jours si je devais faire savoir cette nouvelle à ses parents; il m'a conseillé de le faire, en leur disant aussi qu'il ne trouvait encore aucun symptôme alarmant; qu'il ne pouvait que conjecturer avant le quatorzième jour quelle force aurait la maladie. Je vous laisse penser dans quelle cruelle position je me trouve! Enfin, celui qui n'a pas souffert en ce monde ne mérite pas d'avoir part à la félicité de l'autre monde. Je vous prie de tranquilliser ses parents sur la manière dont il est traité. Il a d'abord un médecin distingué, M. Rougeot-Desessarts, qui a traité Mme Girardet pendant une maladie semblable; il a ensuite une garde qui ne lui laisse manquer de rien. Je l'ai veillé les premières nuits, mais je n'ai pu continuer; je suis obligé de prendre des distractions pour m'étourdir un peu. Plusieurs compatriotes montrent beaucoup d'empressement à nous servir; toutes les personnes de la maison s'intéressent vivement à lui et nous ont offert leurs ser-

vices. Enfin il ne manque de rien, c'est de quoi ses parents doivent être persuadés. Espérons en la bonté de Dieu. Il m'est impossible de vous écrire plus longuement. Je vous donnerai dans trois ou quatre jours un bulletin de l'état de sa santé. Quel génie malheureux a voulu que je ne vous écrivisse qu'à présent? Vous attendez avec impatience de nos nouvelles, et cette lettre n'est pas propre à vous causer de la joie. Ulysse a toute sa connaissance et a perdu déjà beaucoup de fièvre. Remettons-nous-en à la bonne Providence, c'est ce que je me dis sans cesse. Je vous embrasse tous.

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Paris, 19 août 1815.

« Chers parents,

« Vous devez être inquiets de n'avoir pas reçu cette lettre plus tôt, mais j'ai toujours attendu pour pouvoir vous marquer quelque chose d'un peu positif à l'égard de la santé d'Ulysse; il est, grâce à Dieu, à peu près sauvé : le médecin parle même de sa convalescence comme d'une chose peu reculée : notre malade parle déjà de manger du gâteau au fromage; il a un autre symptôme très-favorable, et je commence à respirer un peu; mais le jour où je

vous ai adressé ma dernière, j'étais réellement malade; j'ai été obligé même de me ménager beaucoup pendant une dizaine de jours; maintenant je suis parfaitement bien. Rassurez les parents d'Ulysse sur la manière dont il est soigné; j'ai pris une femme qui se trouve être une très-bonne personne, qui fait tout ce que le médecin ordonne. Enfin j'espère pouvoir vous annoncer la convalescence dans quelques jours. Je ne puis vous cacher que depuis qu'Ulysse est malade je n'ai pas fait grand'chose. Cependant la première semaine je concourus pour le prix du torse; j'en fis un assez bon. Le jeune homme qui a remporté le second prix de peinture cette année a aussi eu celui du torse. Forster m'a dit que M. Gérard, professeur, lui avait fait savoir que le baron de Humboldt avait chez lui deux médailles en or que le roi de Prusse lui avait fait remettre pour nous : nous attendons tous les jours une invitation pour aller les chercher. M. David a écrit à ses élèves qu'il comptait bientôt être parmi eux, qu'il s'en faisait une fête : enfin beaucoup de choses flatteuses. J'ai reçu dernièrement une lettre de M. Girardet qui me marque qu'il a eu le plaisir de voir M. David à Neuchâtel, où il a séjourné un jour. La première personne qui partira d'ici sera chargée du journal que je vous ai promis. Je me fais une fête de recevoir de

vos chères nouvelles, dont j'ai été longtemps privé. J'ai été tellement tracassé ces derniers temps, que j'en ai pris un peu de noir; j'avais un si fort découragement en voyant Sandol malade ! Je n'avais qu'une chose qui pût me soutenir, c'était de penser à vous, ô mes chers parents ! de me rappeler le séjour de ma bonne mère ici, de nos promenades au jardin des Tuileries, etc. Ces souvenirs si chers à mon cœur me rendent le courage, parce que je pense que je pourrai encore en jouir quand je serai dans le sein de ma famille. O ma chère mère, vous ne pouvez savoir combien je me reproche de vous avoir laissée si longtemps seule des journées entières ! Oh ! que je me rappelle toujours avec un douloureux souvenir cette fois où je rentrai presque de nuit, et où je vous trouvai tout inquiète : bien sûr je ne vous causerai plus des peines comme celle-là, je ne voudrais plus vous quitter. Soyez toujours persuadée de mon attachement inviolable.

« Léopold Robert. »

« Paris, 31 août 1815.

« Mes chers parents,

« Le ciel en avait décidé ainsi ! Ulysse, mon malheureux ami, m'a été enlevé ! il a été enlevé à ses connaissances, à ses parents ! O mort impitoyable ! ô

mort, que tu es affreuse! Quelle perte, ô mes chers parents, pour votre enfant! il ne sait s'il pourra la supporter autrement qu'en allant se consoler dans votre sein, pleurer avec vous! Il est maintenant en repos, ce bon Ulysse! Ses vertus lui ont acquis une place auprès de son créateur! il a rejoint sa cousine qu'il a tant regrettée, et j'aime à croire qu'ils abaissent des regards de compassion sur ceux qui les pleurent. Quel coup affreux cette nouvelle va causer à ses parents, surtout après les nouvelles rassurantes que vous aviez reçues! Je ne puis vous donner aucun détail sur sa mort; la plaie de mon cœur est encore trop saignante; je vous dirai seulement que jusqu'à dimanche, on avait tout lieu d'espérer une prompte guérison; mais lundi matin il s'est plaint d'un point qui pendant plusieurs heures l'a fait souffrir cruellement; le médecin l'a vu deux fois chaque jour, et a fait des visites de plusieurs heures; ce point s'est apaisé le lendemain, et même il ne s'en plaignait plus, ce qui fit déjà beaucoup craindre au médecin que la gangrène ne s'y fût mise; ses craintes n'étaient malheureusement que trop fondées; elle a fait des progrès si rapides, qu'elle nous l'a enlevé hier mercredi à quatre heures et demie du soir; il n'a pas souffert du tout dans les derniers instants, il était à ce qu'il prétendait *parfaitement bien;* il s'est éteint

insensiblement; je le tenais dans mes bras quand il eut les premières convulsions; je risquai de me trouver mal en pensant qu'il était si près de sa fin; je sortis de la chambre en sanglotant et je ne l'ai plus revu! Je me loue beaucoup des soins de C^sse^ et de L. Borel qui m'ont aidé et qui m'aident encore de tous leurs moyens, et je suis persuadé que sans eux je serais au lit. Il m'est impossible de vous écrire plus au long. J'invite les malheureux parents de Sandol à m'envoyer le plus promptement possible l'ordre de régler ses affaires ici, car on pourrait poser les scellés, non-seulement sur ce qui lui appartient, mais aussi sur ce qui est à moi; je ne sais pourquoi le seul nom de Sandol est à la mairie. J'attends de vos nouvelles avec la dernière impatience. Tout à vous, mes bons parents. Votre fils,

« Léopold Robert. »

« Paris, 5 septembre 1815.

« Mes chers parents,

« Je ne veux pas mettre trop d'intervalle entre mes lettres dans ces moments où un silence un peu long pourrait vous alarmer; je commencerai d'abord par vous dire que grâce à Dieu et grâce à vous, mes bons parents, je me trouve assez bien de corps; l'âme

ne se rétablit pas aussi promptement; les douleurs que j'éprouve sont, à la vérité, moins vives, mais, ô mes chers parents, que de regrets la déchireront continuellement! J'ai perdu un ami! un ami qui m'était si cher! nous vivions si bien ensemble! Aucun de nos moments n'était employé d'une manière frivole, parce que l'un et l'autre nous n'étions nullement portés vers ces plaisirs bruyants que recherchent tant les jeunes gens; nous avions le même plaisir de causer ensemble des arts ou des sciences, parce que tous deux nous y trouvions du goût, mais plus que cela encore, les mêmes principes de morale étaient profondément gravés dans nos cœurs; et perdre un tel ami, ô mes chers parents! Le ciel en avait donc décidé ainsi! Il a voulu m'affliger pour éprouver ma constance à souffrir; c'est avec le cœur bien serré et pourtant avec résignation que je dis : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Il est maintenant heureux, ce cher Ulysse! Quand je suis seul, je vois son ombre voltiger sans cesse autour de moi; cette idée que je ne peux repousser ne m'est pas pénible du tout, au contraire, j'éprouve une douce mélancolie qui me rend (vous le dirai-je?) insensible à tout, aux arts, à mes amis; il n'y a que votre souvenir, mes chers parents, qui soit toujours délicieux à mon cœur; il me soutient, il me redonne cette

envie de me distinguer pour contribuer à votre bonheur; votre souvenir chéri ne me quittera pas, tant que je vivrai. Je voudrais voler dans vos bras, mais je me dis que mes études en souffriraient et que le plaisir sera bien plus grand quand mon esprit ne sera plus occupé que faiblement de la perte que je viens de faire. Je n'ai plus que quelques mois avant le concours; la planche de M[me] David n'est pas terminée et j'ai la plus grande envie d'en faire quelque chose. Je sens aussi que les arts pourront me distraire en m'y livrant avec assiduité. Je suis obligé ces jours de courir de côté et d'autre, chez le juge de paix, à la municipalité, ce qui me donne un ennui mortel.

« Je vais aussi changer d'appartement. J'irai quelques mois loger dans l'hôtel où est notre cher ami le D[r] Borel, de Neuchâtel, dont la compagnie me fait toujours grand plaisir, parce qu'elle me rappelle celle de mon cher Ulysse. J'irai demeurer rue Hyacinthe, numéro 13, où vous pourrez m'adresser vos lettres dorénavant. Je vais employer le reste de mon papier à vous parler de mon cher Ulysse. (Suivent tous les détails de la maladie)... Il me disait au souffle « qu'il était *parfaitement bien*, qu'il ressentait une douce chaleur », bien-être perfide, qui annonçait sa fin prochaine! Il s'éteignit insensible-

ment et mourut sans douleurs; mais ce qui m'a toujours effrayé dans sa maladie, c'est qu'il a paru insensible à tout : jamais il ne m'a fait une seule question sur ses parents, qu'il chérissait tant!... enfin rien ne l'inquiétait, et il ne s'attendait pas du tout à mourir. Le matin, il avait fait placer un petit portrait du roi de Prusse et un buste de Niobé au pied de son lit, et il les faisait remarquer à toutes les personnes qui l'approchaient : il avait en les regardant une figure heureuse et contente. Les plus petits soins qu'on lui prodiguait le dernier jour, il les reçut avec beaucoup de reconnaissance; il ne parlait plus, mais sa figure était toujours extrêmement expressive... Enfin il nous fut enlevé! quels moments affreux! je ne puis me les rappeler sans éprouver un excès de désespoir!... Ulysse, nous ne te verrons plus! Oh! perte déchirante!... Je ne puis assez dire combien Borel et C^sse^ me furent utiles ces jours. Il fut enterré le surlendemain de sa mort, aussi décemment que nous le jugeâmes convenable, sans faire trop de frais. Il y avait une quarantaine de personnes qui suivirent le convoi; il fut placé dans une fosse particulière au cimetière de Vaugirard. M. le ministre Marron fit une oraison funèbre, laconique, mais touchante.

« Je viens de recevoir vos chères lettres dont

je vous remercie. Hélas! elles m'ont bien affecté; je maudis bien celle qui vous a donné des espérances, de même qu'aux parents de mon ami. Vos lettres sont un baume précieux pour mon cœur; veuillez les renouveler souvent : c'est ce qui contribuera plus qu'aucune autre chose à guérir cette plaie.

« Soyez assurés tous de mon continuel attachement.

« Je vous envoie, etc., etc.

« Léopold Robert. »

« Paris, 15 septembre 1815.

« Chers parents,

« J'ai reçu de bien charmantes lettres des parents d'Ulysse : notre ami a quitté de bien bons parents; mais qu'ai-je fait pour mériter tant à leurs yeux? j'ai fait ce que le cœur le plus insensible n'aurait pu s'exempter de faire. Hélas! si la moitié de mon existence avait pu conserver la vie à mon ami, et le rendre à des parents qui le chérissaient si tendrement, je l'aurais sacrifiée avec joie, et je me serais estimé heureux! Mais le ciel en avait ordonné autrement. Il avait marqué là le terme de sa carrière; il est heureux bien certainement, car il a bien mérité aux yeux de la Providence. Combien j'aime M. P., quel excellent homme! quelle délicatesse! quel cœur!

Je me propose de lui répondre incessamment pour lui donner tous les détails de la maladie et de la mort de notre ami, comme il me le demande.

« Veuillez dire mille choses à mesdames S. et P. J'ambitionne une place dans le cœur de la mère et d'une sœur tant aimées de mon ami : quel soulagement pour mon cœur si je pouvais mêler mes larmes aux leurs!... Tout ici me paraît froid! Qu'il y a peu de personnes dans ce monde qui sachent aimer véritablement! J'excepte pourtant mon ami Borel et Comtesse; c'est avec eux seuls que je puis parler de mon cher Ulysse sans trouver des cœurs de glace. Ma santé est meilleure que je n'aurais osé l'espérer; les chagrins de l'esprit, qui la ruinent si souvent, ne lui ont causé aucune atteinte, du moins en apparence; il est vrai que je me ménage, et je suis d'une complexion si bonne, qu'elle résistera certainement à cette secousse. Mes occupations me distraient, je m'occupe de ma planche, je fais maintenant le portrait peint de Borel, et ensuite je ferai deux petites copies de celui d'Ulysse; j'en destine une à sa malheureuse mère, l'autre pour M. Perrot. Je travaille avec plaisir; c'est la seule chose qui me désennuie; aussi je suis assidu du matin au soir. Je sens qu'il n'y a que cette distraction qui me conserve la santé; d'ailleurs, je suis si bien dans mon nouvel apparte-

ment, surtout à cause du voisinage de mon cher ami Borel, qui pourra remplacer en partie le vide que la mort d'Ulysse me cause. Les qualités morales que j'estime tant chez un jeune homme, il les possède toutes; l'instruction brillante qu'il a reçue et qu'il cultive toujours est très-propre à me faire passer des moments bien agréables. Nous avons aussi dans la maison un compatriote fribourgeois, bon enfant, avec lequel nous sommes ordinairement. Nous sommes à deux pas du charmant jardin du Luxembourg, où nous allons souvent.

« Enfin, je sens que je suis très-bien, je n'ai que ce vide affreux qui me mine; le temps amène beaucoup de changements. O mes bons parents, si je ne vous avais pas, que ferais-je dans un monde où je ne pourrais placer aucune affection décidée sur aucun de ses habitants? Je vous aime, je vous aime, ô mes chers parents; ma plume est trop froide pour exprimer ce que voudrait mon cœur. Que je me réjouis de vous serrer tous dans mes bras! quelle félicité! je ne puis plus y penser sans avoir une espèce de délire bien agréable.

« J'ai reçu deux lettres de Mme P... et deux de M. Perrot. Je n'ai pu les lire sans verser des larmes et sans regretter encore plus ce cher ami. Je puis dire que j'ai été parfaitement heureux pendant le peu de

temps que j'ai passé avec ce cher Ulysse, et son amitié m'a été d'une grande utilité dans les jours malheureux qui suivirent le départ de la meilleure des mères. Dans quelle profonde affliction il laisse ses parents! sa bonne mère qu'il aimait tant! sa sœur! et M. Perrot! quel homme!

« J'attends beaucoup de lettres de la maison, et j'espère de plus les recevoir promptement; c'est un plaisir si grand pour moi! Je vous embrasse encore et suis votre dévoué,

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Paris, 5 décembre 1815.

« Mes chers parents,

« Je viens vous apprendre une nouvelle qui, j'en suis persuadé, vous fera plaisir. J'ai reçu hier une lettre de M. le baron de Humboldt, qui me priait instamment de me rendre chez lui le même jour pour me communiquer une chose qui me concernait; vous pensez bien que je ne manquai pas le plaisir de le trouver : il me reçut parfaitement. Il me dit qu'il était chargé de la part du roi de Prusse de me remettre une médaille pour le prix que j'avais remporté, et dont je lui avais fait parvenir quelques épreuves. En même temps que la médaille, il me remit un rou-

leau de trente ducats en or, en me disant que la médaille n'étant pas d'un poids ordinaire, ce n'était qu'un dédommagement. Nous parlâmes ensuite un moment; il me demanda à quoi je m'occupais et il apprit avec plaisir que je gravais le portrait de Mme David, qu'il connaissait, et dont il me fit un grand éloge; il m'engagea ensuite à lui remettre quelques épreuves, quand elles seraient terminées, pour en faire passer au roi de Prusse. En me quittant, il me pria de l'excuser s'il m'avait mandé pour si peu de chose, et je sortis très-satisfait. La médaille est très-belle et un peu plus grosse que celle du second prix, que vous avez déjà. Les trente ducats sont aussi fort beaux, mais je crois qu'ils ne seront pas gardés comme de vieilles reliques. Malgré toute la peine que j'éprouve de vivre éloigné d'aussi bons parents, de tout ce que j'ai de plus cher au monde, je dois persévérer dans le parti que j'ai pris et me mettre à même de vous faire honneur. Cependant votre avis prévaudra certainement et j'attends votre décision; mais vous devez sentir que pour un artiste, le théâtre d'une grande ville est préférable à un petit endroit où on ne peut apprécier les arts ni même les sentir. L'arrivée d'un ami (B.) nous a bien réjouis : nous avions tant de choses à nous dire! Nous parlâmes d'abord beaucoup du bon Ulysse, nous nous atten-

drîmes en parlant de ce bon ami ! B... nous instruisit de tout ce qui s'est passé en Suisse pendant que tous les grands mouvements politiques s'étaient opérés. Nous allâmes dîner ensemble, et nous nous rendîmes de là au Théâtre-Français, où je vis avec un singulier plaisir une des bonnes pièces de Molière, *les Femmes savantes*. Il y avait très-longtemps que je n'avais été à ce théâtre, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la jouissance que j'éprouvais. Ma lettre vous arrivera sans doute avant les journaux, qui annonceront la mort du maréchal Ney, prince de la Moskowa. Il a été condamné par la chambre des pairs à être fusillé : il est mort comme un maréchal de France : en brave ! C'est lui qui a commandé le feu aux soldats, qui ne voulaient pas se prêter à cela. Gare aux autres !... C'est après le spectacle que je vous écris cette lettre ; vous me pardonnerez si elle est si peu lisible ; il est une heure du matin, j'ai besoin de repos. Ma santé est fort bonne ; veuillez me donner promptement des nouvelles de la vôtre ; il y a longtemps que je suis privé de vos chères lettres. Je vous embrasse mille fois et suis toujours votre

« LÉOPOLD ROBERT.

« Notre concours commence dans deux mois ; je compte retourner auparavant et pendant quelques se-

maines à l'atelier de M. David, pour me remettre un peu. Il y a longtemps que je n'ai dessiné d'après nature. »

« Paris, 1er janvier 1816.

« Minuit frappe! Je ne puis commencer l'année, mes chers parents, qu'en vous faisant part des vœux que je forme pour que vous la passiez heureusement! Avec quelle ardeur, quelle sincérité ils sont présentés à l'Être des êtres! au dispensateur de toutes choses! puisse-t-il les exaucer, ce Dieu tout bon, en qui est toute notre espérance! Je pense à vous, mes bons parents, avec un plaisir inexprimable; mon imagination me transporte au milieu de tout ce que j'aime, au milieu de ma famille : je me vois entonner « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* » Nous disons tous *bis, bis, bis,* mille fois! je vous vois tous! nous causons! quelles illusions charmantes! ces idées délicieuses réjouissent mon cœur. L'année passée, à la même heure, nous nous entretenions avec Ulysse de nos bons parents! C'est un souvenir qui m'attriste : j'étais si heureux de pouvoir communiquer mes pensées, surtout à un ami aussi précieux!...

« 8 janvier.

« Pardonnez si j'ai retardé l'envoi de ma lettre. La vôtre, reçue le 31 décembre, m'annon-

çait un paquet de lettres; j'ai cru devoir attendre pour pouvoir y répondre. La joie que leur lecture me procura fut bien grande : il y avait si longtemps que je les attendais! Je vous ai envoyé un rouleau qui contient plusieurs dessins et une épreuve seulement de ma planche, parce que je compte la terminer davantage. M. David en a été très-content et, pour me faciliter, il m'a engagé de prendre chez moi le portrait peint qu'il a fait lui-même. Toutes les fois que je vais le voir, j'en reçois un accueil tout à fait amical; il ne m'appelle que « son ami Léopold ». Depuis quelque temps, nous parlons beaucoup de la Suisse, et, quoiqu'il y ait été assez mal reçu, il se la rappelle avec grand plaisir.

« Outre les académies, vous trouverez dans le paquet quelques bouts d'études que je me suis amusé à faire les soirs : elles sont destinées à Aurèle, qui pourra s'en servir pour modèles, s'il montre toujours du goût pour le dessin. Vous verrez aussi un dessin de cette belle tête de Niobé qu'Ulysse regardait avec tant de plaisir le jour funeste où il mourut. Si elle faisait plaisir à sa sœur, je désire que vous la lui remettiez sans lui dire que c'est moi qui vous en parle; mais ce n'est qu'autant que vous y tiendriez peu. J'ai passé le jour de l'an de cette année plus gaîment que celui de la précédente : nous avons dîné

avec sept ou huit jeunes gens suisses, avec lesquels nous nous sommes assez bien amusés : le refrain de toutes les chansons qu'ils ont chantées était :

« O ma patrie,
O mon bonheur!
Toujours chérie,
Tu rempliras mon cœur. »

« Je dois vous dire, cher père, combien le projet que vous m'annoncez de venir faire un tour ici cet été m'a causé de joie. J'espère beaucoup, pour qu'il vous soit plus agréable, si vous vous chargez de marchandises, voir reprendre un peu le commerce, qui est dans une stagnation très-grande. Malgré la paix dont nous jouissons, on se plaint davantage que durant la guerre : on est écrasé sous le poids des contributions qui sont, grâces à *nos amis les alliés*, un peu rigoureuses (mais je ne fais pas attention que je suis maintenant Prussien). Un grand nombre d'étrangers ont quitté Paris ; bon nombre de malheureux s'y réfugient; enfin cette capitale n'a plus l'aspect brillant qu'elle avait il y a six mois. Je m'informerai pour ce que vous désirez savoir, mais j'ai l'âme si peu mercantile et le génie si rétréci pour tout ce qui regarde le commerce, que je craindrais de ne faire que des bévues, et la crainte m'en ferait faire peut-être de bien graves. »

David avait été exilé par les Bourbons. Robert reçut quelques conseils de Gérard, à qui son maître l'avait chaudement recommandé et qui lui montra à cette époque et plus tard encore le plus vif intérêt. Le jeune artiste n'avait pas renoncé à concourir pour le grand prix de Rome. Il monta en loge et, de l'avis général, sa gravure avait des chances sérieuses d'être couronnée. Il ne donna pas suite aux démarches qu'il avait déjà faites pour obtenir la grande naturalisation, et finalement il fut évincé du concours. Tout attristé, mais non découragé, Robert, comme on le verra par les lettres suivantes, se décida à rentrer dans son pays pour revoir ses parents et agir ensuite d'après les événements.

« Paris, 7 mai 1816.

« Mes chers parents,

« Je viens vous instruire par la présente que, d'après les informations que j'avais prises concernant la naturalisation, je m'étais décidé avant de recevoir vos chères lettres à ne pas faire des démarches dont j'aurais pu me repentir par la suite; car, outre les frais considérables que cela m'aurait occasionnés, les engagements qu'on est obligé de prendre sont si sérieux, que j'aurais craint de me compromettre auprès de notre gouvernement. Les étrangers après

un séjour de dix ans en France ont le droit de demander la naturalisation; mais moi, n'y étant pas depuis ce nombre d'années, je me serais vu forcé de déposer une somme assez forte. J'avais été recommandé à M. Champion de Villeneuve, pour m'informer au juste auprès de lui à quoi m'engageraient ces démarches : c'est un avocat au conseil privé du roi; il m'offrait de me faire obtenir seulement la jouissance des droits civils (qui, je l'ai appris depuis, n'auraient pas été suffisants), moyennant *cent écus*. Une naturalisation dans les formes demanderait beaucoup de temps et les frais seraient beaucoup plus considérables, par la raison que je vous en ai donnée; cependant je continue à travailler au concours, d'après les conseils de personnes importantes : vous pensez de qui je veux parler. Je n'ai pas vu M. le baron de Humboldt, mais M. Gérard m'a promis qu'il lui parlerait de ma reconnaissance, enfin j'espère beaucoup que tout ira pour le mieux. J'ai aussi eu le plaisir de voir M. Redouté, peintre de fleurs; c'est un homme extrêmement agréable et d'un commerce très-facile. Je dois aussi beaucoup de reconnaissance à M. David pour m'avoir recommandé à M. Gérard, dont j'apprécie toujours plus les qualités; il paraît me prendre en affection; je suis maintenant avec lui comme avec M. David. Comment ne vous ai-je point encore

remerciés des démarches que vous avez eu la bonté de faire pour moi? J'en suis pourtant pénétré. Je vous prie de m'écrire promptement; vos lettres ont la propriété de me redonner une nouvelle énergie, *qui ne m'est pas nuisible* dans quelques moments, car je vous assure que parfois dans ces concours on se trouve bien découragé. Je vous embrasse tous bien tendrement.

« Votre affectionné, LÉOPOLD ROBERT. »

« Paris, 17 juin 1816.

« Vous attendez de mes nouvelles avec impatience, mes chers parents; je viens enfin vous donner un signe de vie et vous prier de me pardonner si je ne l'ai pas fait plus tôt, mais maintenant que nous sommes sortis de loge et que par conséquent je me trouve plus libre, je puis vous écrire plus en détail, et tout en satisfaisant votre curiosité, je me procure le plaisir de renouveler ces longues épîtres qui vous intéressent et que j'aimais tant à vous adresser. Nous sommes descendus de loge, comme je viens de vous le dire, samedi passé, et nous serons encore occupés une dizaine de jours avant le jugement, qui aura lieu le 29 du courant; mais je dois vous prévenir auparavant qu'il est très-incertain si mon ouvrage sera jugé de même que les autres, comme M. Gérard

me l'avait fait espérer. Je vous avais dit dans une précédente qu'il avait été nommé pour revoir les règlements des concours. Il a proposé à ses collaborateurs d'y admettre les étrangers, comme les Français, sans cependant qu'ils aient les avantages de la pension; mais sa proposition a échoué complétement, et malgré cela il m'a engagé, la dernière fois que je l'ai vu, de continuer, puisque nous étions avancés, et il m'a fait espérer qu'il pourrait y avoir quelques exceptions à cette exclusion des étrangers.

« Vous concevez facilement que j'en suis fâché, mais je ne suis pas assez satisfait de mon ouvrage pour être certain de remporter le prix s'il était admis au jugement, et je suis toujours satisfait de la décision que j'ai prise. Je n'ai pu finir aussi bien que je l'aurais désiré, car outre le temps qu'on m'a fait perdre, je comptais si peu concourir que je ne m'étais pas préparé. J'ai été obligé d'être une quinzaine de jours en loge avant de pouvoir commencer ma gravure, mon dessin n'étant pas fini, mais je suis toujours très-content de n'avoir fait aucune démarche sérieuse pour ma naturalisation. Je pourrai en tout cas me munir d'une copie des arrêtés de l'Institut par lesquels j'ai éprouvé des difficultés, et par lesquels je serai obligé de me retirer du concours, si toutefois les choses vont comme je le crains. M. Gérard est tou-

jours charmant, et je pourrai par la suite lui devoir beaucoup, mais je ne conçois pas ce qui a pu lui faire prendre autant d'intérêt à moi, car dans toutes les démarches qu'il a faites, on aperçoit l'envie qu'il avait de m'obliger.

« Nous avons eu ces derniers jours des fêtes assez brillantes à l'occasion du mariage du duc de Berry. Nous allâmes voir l'entrée de la princesse Caroline, maintenant son épouse. Elle est très-jeune, mais elle n'est pas jolie du tout. Je croyais voir une figure italienne, mais elle est extrêmement blonde et ses traits sont loin d'avoir la sévérité et la régularité qui distinguent les Italiennes. Le lendemain, qui était le jour du mariage, nous nous rendîmes chez de jeunes compatriotes, d'où nous vîmes très-bien le cortége qui se rendait à l'église métropole pour la cérémonie. Le beau temps contribua à rendre cette fête très-gaie. Nous passâmes la soirée aux Champs-Élysées, où se fit une distribution de vin et de pain au peuple, comme dans toutes les grandes fêtes.

« C'est là où on peut *jouir* de la vue de la lie de la populace, mais les personnes qui n'ont pas vu cela ne peuvent s'en donner une idée et se figurer à quels excès elle se porte : on est étonné de voir des hommes s'avilir à un tel point, etc., etc.

« Léopold Robert. »

« Paris, 3 juillet 1846.

« Mes chers parents,

« Ce que j'avais prévu est arrivé; ces messieurs m'ont mis hors de concours, c'est-à-dire les membres de l'Institut ont décidé, dans la dernière assemblée avant le jugement, que si je ne justifiais point de mes lettres de naturalisation avant l'exposition publique, mon ouvrage ne pourrait être jugé. Ainsi vous voyez que j'ai été poursuivi l'épée dans les reins (si je puis m'exprimer ainsi) depuis le commencement à la fin de ce malheureux concours, et qu'on est parvenu à m'écarter, pour avoir plus de facilité d'en favoriser d'autres. Mais si je dois gémir de ce fâcheux contre-temps, quel serait mon chagrin, si en ayant obtenu *la faveur d'être jugé*, je n'eusse pas obtenu le prix? C'est où je vois que le Ciel nous laisse toujours quelques consolations. Je ne sais si vous m'entendez, mes chers parents, et si vous comprenez sur quoi je fonde mes espérances. Je crois cependant ne pas me faire illusion en pensant que ce qui pourra m'être utile auprès de notre gouvernement, c'est la manière dont je me suis conduit pendant le concours et ensuite, plus que cela, les difficultés que

j'ai eues et l'acharnement qu'on a mis à me poursuivre; car, bien certainement, si je n'avais pas été craint de mes concurrents et par conséquent de leurs maîtres, on ne se serait pas donné autant de peine pour me mettre de côté. Il est vrai qu'il avait été question de naturalisation au commencement du concours, mais le ministre de l'intérieur, dans sa lettre, ne m'avait nullement fixé une époque, et je pouvais croire que l'Institut n'irait pas contre sa décision, et que mon ouvrage aurait été exposé, comme M. Gérard me l'avait fait espérer ; mais le Ciel en a décidé autrement, et qui sait si ce n'est pas pour mon bien, car je vous l'avouerai : il m'aurait été bien pénible de renoncer à ma patrie, qui renferme tout ce qui m'est cher, pour me faire citoyen d'un pays auquel je ne tiens pas autant, et tout cela pour des vues d'intérêt!!... Ah! je sais bien que l'intérêt est le grand mobile des hommes, qu'il l'a toujours été et qu'il le sera jusqu'à la fin des siècles, et peut-être que si j'avais été bien persuadé d'obtenir le prix, j'aurais pu me décider autrement, car qu'est-ce qui doit m'occuper principalement, si ce n'est de chercher les moyens qui me mettent en état de n'être plus à votre charge? et que m'importent les lieux où je pourrais vivre indépendant si je pouvais toutefois avoir la facilité de prouver ma reconnaissance à d'aussi bons parents, car c'est

là ma plus chère espérance. Il s'agit maintenant de vous dire quelles sont mes vues et ce que je me déciderai de faire maintenant que le concours est fini et que je n'ai aucun ouvrage entrepris. Devinez-vous quels sont mes projets et de quelle espérance je me berce?... C'est de vous revoir enfin, ô mes bons parents, et d'oublier dans les tendres embrassements de ma famille mes soucis et jusqu'à mes peines! Oh! idée chère à mon cœur, que je ne puis me figurer sans éprouver de ces émotions qui font le bonheur de ma vie, et qui me procure une joie aussi grande et aussi pure! Et ce dont je suis le plus fier sera de pouvoir vous assurer que le séjour de cette capitale, d'un endroit aussi dangereux, n'a en aucune façon gâté mon cœur, ni porté atteinte à mes mœurs, parce que je n'ai jamais oublié les leçons et les exhortations que j'ai reçues de vous. Et comment ne les aurais-je pas suivies?... Vous qui nous avez toujours donné l'exemple des vertus qui élèvent l'homme. Quel autre que vous a fait germer dans nos cœurs cet amour du beau, ces idées relevées? Si vos enfants sont dans la route du bien, ils en bénissent le Ciel, mais ils vous en attribuent tout le mérite.

« Pour en revenir à mes affaires, je vais vous parler des démarches que je compte faire. Je me munirai d'abord d'une copie des arrêts de l'Institut qui me

concernent[1], j'en ferai part à M. le baron de Humboldt qui doit revenir de la campagne aux premiers jours; je lui remettrai de mes gravures, et il m'instruira si je puis compter sur la pension. D'après les conseils de M. Gérard, je ferai d'autres démarches auprès de notre gouvernement; il m'a promis de me donner

1. Copie de deux lettres de M. Phlipault, surveillant des élèves qui concouraient au palais de l'Institut de France.

« Paris, ce 9 mars au soir.

« C'est avec le plus grand regret, monsieur, que j'ai l'honneur de vous adresser ci-dessous l'arrêté pris par la classe des beaux-arts à votre sujet, dans sa séance d'aujourd'hui 9 mars 1816, conçu ainsi qu'il suit : « La classe des beaux-arts de l'Institut a rejeté la demande « de M. Robert, comme contraire au règlement; il ne doit en aucune « manière être admis au concours; l'autorisation du ministre ne suffi- « rait même pas pour l'y admettre. Il faudrait pour cela des lettres « de naturalisation en forme. »

« Agréez, je vous prie, l'assurance de mes regrets et du sincère attachement de votre dévoué serviteur,

« Phlipault. »

« Vous serez toujours le maître de venir dessiner à l'école quand vous le jugerez à propos, et à votre rang de second prix. »

« M. Phlipault fait prévenir M. Robert qu'il a été compris pour *cent francs* dans l'état des indemnités des concourants aux prix de gravure de 1816; il lui fait bien ses sincères compliments, et le prie de donner à quelqu'un à Paris l'autorisation nécessaire pour toucher à sa place ses cent francs.

« Phlipault.

« Ce 7 février 1817. »

plusieurs lettres pour Neuchâtel qui pourront m'être très-utiles; ainsi vous voyez que j'ai des batteries dressées de deux côtés; il faut espérer qu'une au moins fera effet. Depuis la fin du concours je n'ai pas fait grand'chose; ces affaires m'ont tracassé. Maintenant je vais reprendre mon ancienne énergie, car je dois en avoir pour mettre mes affaires en bon train. Je vais pourtant vous parler un peu de mon ouvrage dont je n'étais pas content avant d'avoir vu les autres. Je puis dire hardiment que mon dessin est mieux que les autres, et même qu'il y a une différence marquée pour la gravure. Toutes les personnes qui l'ont vue m'ont assuré qu'il y avait certainement une différence, mais comme je sens que je puis faire beaucoup mieux, et que par conséquent je n'en suis pas content, je n'ai pu comparer d'une manière bien sûre[1]. Un de nos amis nous a quittés hier, peut-être pour toujours! C'est un Russe qui a été reçu docteur en médecine à Édimbourg et qui est venu passer quelques mois à Paris : il est fils du médecin de l'empereur de Russie; nous l'avons vu très-souvent : c'est un excellent homme. Je vous ai parlé de notre arrangement pour manger ensemble; c'était très-agréable pour nous,

1. Un de ses concurrents, Joseph Coiny, qui obtint le premier prix, lui dit en effet en voyant sa planche : « Il est bien heureux pour moi que vous ayez été mis hors de concours. »

tout en étant plus économique. Le départ de cet ami (S.) nous dérangera et nous serons obligés de nous séparer. Je veux aussi vous parler un peu de mon ami Borel qui partira sans doute avec moi. Je serai charmé de vous le faire connaître, et vous verrez si je ne sais pas choisir mes amis. Il recevra son diplôme de docteur dans une quinzaine de jours et il ira ensuite faire un tour en Suisse. Nous sommes très-liés et j'espère que nous le serons toujours. Je vous prie de dire mille choses à toutes nos connaissances. Maintenant que je compte bientôt vous revoir, je deviens paresseux pour écrire, parce que je me refie sur ma langue. Combien je me réjouis de vous revoir ; j'espère que je passerai de bien beaux moments. A la vie et à la mort. Adieu, au revoir, je vous embrasse tous. Votre dévoué,

« Léopold Robert. »

Léopold arriva à la Chaux-de-Fonds en septembre 1816, avec son ami le Dr Borel. M. Aurèle Robert m'écrit, « que quoiqu'il n'eût alors que douze ans, cette heureuse scène de retour sera toujours gravée dans sa mémoire. » Jusqu'à son départ pour Rome, en juin 1818, Léopold Robert partagea son temps entre la Chaux-de-Fonds et Neuchâtel, où il fit un assez bon nombre de portraits gravés, dessinés, ou

peints. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance dans les meilleures familles de Neuchâtel, surtout dans celles de MM. Roulet de Mezerac et Maximilien de Meuron. Il écrivit en 1817 de la Chaux-de-Fonds les deux lettres suivantes à son ami le Dr Borel, qui était retourné à Paris.

« Chaux-de-Fonds, le 24 août 1817.

« Cher Jacques,

« Ce n'est pas sans me faire très-souvent des reproches du long silence que j'ai gardé, cher ami, en ne répondant pas de suite à la lettre que vous m'aviez promise et qui m'est parvenue en son temps. Il est inutile de vous dire combien a été vif le plaisir qu'elle m'a fait éprouver. Votre amitié m'est si précieuse ; tout ce qui me la rappelle ne peut manquer de me procurer des jouissances ; et c'est cependant contre mon cœur que j'ai agi en tardant si longtemps de vous écrire, puisque ça m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles. Une des raisons qui m'en a empêché est la crainte de vous ennuyer ; je ne dirai pas que c'est à cause du peu de choses intéressantes que j'ai à vous marquer, c'est parce que je n'en ai aucune ; par conséquent toutes les lettres que je vous écrirai seront dans le but d'entretenir une liaison qui

me sera toujours chère et vous rappeler un ami qui soupire après le moment où il se retrouvera auprès de vous. Je vous laisse à penser combien la société des jeunes gens d'ici me paraît insignifiante, après une liaison intime avec vous, cher ami; il n'y a que la force des circonstances qui puisse m'obliger à supporter ce changement. Il est vrai cependant que je sors peu; mon goût m'a toujours porté à la retraite et plus ici que partout ailleurs. Quand je ne m'occupe pas de mes travaux, la lecture me charme tant que tous mes autres moments y sont destinés. Ce n'est pas sans plaisir que j'ai relu Voltaire. Ses contes, que je ne connaissais nullement, m'ont enchanté. Quelle philosophie! comme il a bien su cacher son grand art par la naïveté de sa diction. Le bon Roussel m'a fait passer aussi des heures bien agréables. J'ai trouvé une sensibilité, une finesse dans son système physique et moral de la femme qu'on ne retrouve pas dans la continuation de l'ouvrage par M. le Dr Allibert. Mais je vous entretiens ici de choses que vous savez et que vous sentez mieux que moi; pardon, mais en vous parlant de Roussel, je veux vous dire deux mots de notre docteur, puisque c'est lui qui m'a prêté l'ouvrage : c'est ici le seul ami avec lequel je sois lié un peu intimement. Il exerce son état avec beaucoup de bonheur, et plusieurs cures l'ont rendu célèbre

dans nos montagnes. Il a fait dernièrement l'opération de la hernie étranglée qui a été suivie d'un plein succès; je vais quelquefois voir avec lui les cas les plus curieux, tant en médecine qu'en chirurgie, et j'irais plus souvent si cela ne portait pas préjudice à mes occupations, car j'aime toujours ce qui me rappelle Paris et le temps où je visitais les hôpitaux avec vous, mon cher, et le citoyen Ducrest. Ce qui m'étonne ici, c'est le nombre prodigieux d'écrouelles qu'on y rencontre. Comment un climat aussi sec que nos montagnes peut-il entretenir ce vice scrofuleux parmi un si grand nombre d'habitants? Un jeune homme de dix-huit ans, fort et robuste, domestique ici, a fait une chute depuis le faîte d'une maison et est tombé de telle manière qu'il s'est fracturé les deux fémurs; mais ce qu'il y a de très-étonnant, c'est qu'une des articulations du genou a été luxée, mais si extraordinairement que le fémur a percé. Le maître l'a fait de suite transporter à l'hôpital Pourtalès, où M. Castella lui a fait l'amputation au bout de deux mois seulement. Il espérait probablement que les os s'ankyloseraient, mais des dépôts se sont formés et l'amputation est devenue nécessaire.

« Notre docteur a fait ces jours une opération très-délicate; il a enlevé à la main d'un jeune homme scrofuleux le troisième doigt avec l'os du métacarpe

attenant qui étaient cariés. Il craint ne pas avoir grandement travaillé à sa guérison. Il est très-hardi, mais enfin nous devons nous consoler. Il est heureux quelquefois et puis le plus grand ennemi du magnétisme.

« J'ai à vous faire mille salutations d'Aug. Baillif, que j'ai trouvé bien portant à la Neuville, où sa mère et son oncle, M. le ministre Baillif, se sont retirés. Ce n'est pas sans plaisir que j'ai revu un ami que j'aime et que je craignais ne revoir jamais. La destinée ne lui paraît pas heureuse. Elle l'avait porté dans une région éloignée où il commençait à former un établissement qui lui donnait de brillantes espérances; elle l'a rappelé dans notre vieux monde et le tient fixé dans un petit endroit où il s'ennuie.

« Pour moi je ne sais nullement où la mienne me poussera; elle n'a jamais été assez heureuse pour qu'elle puisse maintenant me donner l'espoir positif de revoir Paris. Peut-être que dans quelques mois je serai mieux instruit. Vous, vous êtes toujours infatigable au travail. Je crois vous voir encore au Luxembourg, lisant votre Stoll. Je suppose que vous n'avez pas quitté le quartier Latin, mais, comme vous avez pu vous décider à quitter la mère Misbach, je prends le parti de l'envoyer dans une lettre que j'adresse à

Comtesse, et pour ne pas faire le paquet trop gros, je prends encore le parti de finir mon épître en vous priant de saluer mille fois les citoyens Ducrest, d'Église et compagnie.

« Je vous prie de vous rappeler quelquefois un ami qui vous est tout dévoué.

« Léopold Robert. »

« Vos parents, que j'ai l'avantage de voir chaque fois que je descends, se portent bien. Madame votre mère est maintenant au Vauxseyon. Ma famille et ma mère entre autres me chargent de mille choses agréables pour vous. »

« Mon cher,

« Je viens d'apprendre par Aug. Baillif, qui est venu passer quelques jours à la maison, que vous restiez toujours chez la mère Misbach ; je préfère donc vous envoyer directement la présente par la poste que de vous la faire passer par Comtesse. Il me marquait dans sa dernière qu'il avait été malade assez grièvement et qu'il n'était pas rétabli entièrement d'hémorragies violentes. Je viens vous demander, mon cher, à vous qui devez être instruit, ce qui en est, si on doit craindre, quelles sont les causes, tout en vous assurant que les motifs qui me portent

à vous faire ces questions ne sont dictés que par l'attachement bien vrai que j'ai pour Comtesse. Les soucis, le changement de vie, le chagrin, n'entreraient-ils pour rien dans les causes de cette maladie? Enfin, mon cher, j'espère que vous me connaissez assez pour ne pas craindre de m'informer de la vérité, et j'ose vous prier de ne pas m'imiter dans ma longueur à vous répondre, d'abord pour me satisfaire sur ce point et me procurer le plaisir bien grand de recevoir de vos nouvelles. Je suis toujours tout à vous,

« Léopold Robert. »

« Mille choses à toutes nos connaissances : à l'ami Ducrest, au citoyen d'Église en particulier. Saluez mille fois Comtesse et veuillez lui dire que je vais lui répondre[1]. »

Les travaux que Léopold Robert fit à Paris : études d'atelier, projets, gravures, n'ont laissé que peu de traces. Ceux qu'il exécuta à la Chaux-de-

1. Monsieur, monsieur Jacques-Louis Borel, docteur en médecine, rue Hyacinthe Saint-Michel, n° 13, Paris.

L'adresse, timbrée de la Chaux-de-Fonds et de Pontarlier, porte la date du 29 août 1817. Cette lettre paraît avoir servi d'enveloppe à la précédente, datée du 24 août 1817.

Fonds et à Neuchâtel ne sont ni très-nombreux ni très-importants, et, par leur caractère, ils sont loin de faire pressentir le talent du peintre des *Moissonneurs*. Cependant, je l'avoue, j'éprouve un invincible attrait pour ces premiers efforts, ces premiers bégaiements de l'artiste; j'y cherche avec avidité des promesses qu'ils ne renferment souvent pas. Les riches portefeuilles de M. Aurèle Robert m'ont permis d'étudier les essais de son frère, et j'en veux dire au moins quelques mots. Chez Robert, le peintre a tellement effacé le graveur que ces travaux, dans ce genre en particulier, sont à peu près inconnus, et il me semble que je comblerai une lacune importante en donnant une nomenclature aussi complète que possible des principaux ouvrages peints, dessinés ou gravés qu'il a produits pendant ces années d'apprentissage.

Les études d'atelier faites à Paris par Léopold Robert qui existent encore appartiennent presque toutes à son frère, qui les conserve pieusement. Ce sont des ouvrages exécutés avec beaucoup de soin, de conscience, d'application, par un homme qui dessine déjà très-correctement et avec un sentiment du style ou tout au moins du caractère remarquable. Quelques-uns de ces dessins sont réellement très-bien et dépassent la moyenne; mais il faut cependant le dire :

en général ces académies ne diffèrent pas très-sensiblement des travaux du même genre dus à tant de jeunes artistes qui ne sont pas devenus de grands peintres, et il n'est pas nécessaire de s'y arrêter longuement[1]. Je ne mentionne que pour mémoire deux ou trois copies de gravures médiocres du XVIIIe siècle, que Robert fit avant son départ pour Paris à l'école de la Chaux-de-Fonds, et qui appartiennent également à son frère.

En fait d'exercices de peinture, d'académies proprement dites, M. Aurèle Robert possède deux belles études faites par Léopold à l'atelier de David; l'une représente un homme nu jusqu'aux cuisses, s'appuyant des deux mains à une colonne et tournant la tête à droite; l'autre un buste d'adolescent, portant une draperie blanche sur l'épaule gauche. Ce dernier ouvrage surtout, d'un dessin ferme et vrai, est exécuté avec beaucoup de précision et de solidité. Il n'est pas sans analogie avec des peintures d'Ingres de la même époque. Il est probable que le portrait en buste du Dr Borel, qui existe encore à la Chaux-de-Fonds, est celui dont Léopold parle dans sa lettre du 15 septembre 1815. Je n'ai pu

1. Quelques-uns de ces dessins portent des mentions qui indiquent qu'ils furent faits pour les concours périodiques de l'académie et sont datés des années 1811, 1812 et 1813.

retrouver la trace de l'original du portrait d'Ulysse Sandol et des deux répétitions qu'il fit au même moment de cet ouvrage.

De retour à la Chaux-de-Fonds, Robert dut sérieusement songer à tirer parti de son talent. Ses portraits plaisaient, et il en fit alors un assez grand nombre. Je citerai en première ligne ceux de son père et de sa mère, en buste et de grandeur naturelle, que conserve M. Aurèle Robert. Le premier représente un homme d'une cinquantaine d'années, menton accusé, aspect sérieux : une tête de conventionnel. Mme Robert est vue de face, vêtue d une robe brune avec un fichu blanc. L'expression est très-intelligente, un peu soucieuse et *intérieure*, mais la bonté, la sensibilité, se font jour et illuminent ce visage pensif et presque sévère. Les autres ouvrages de même dimension dont j'ai connaissance sont les portraits de M. Courvoisier, du Dr Borel, de M. Perrot-Jacquet Droz et une copie du buste du roi de Prusse par Gérard, qu'il fit pour M. de Sandoz Rollin. Les portraits de Robert en demi-nature et au-dessous sont assez nombreux. Je mentionnerai ceux de sa sœur Adèle, un livre à la main, à la Chaux-de-Fonds; de Mme Maximilien de Meuron, resté dans la famille; de M. et Mme Moritz et de M. Racine Perrot; trois portraits de la famille Mon-

tandon, au collége de la Chaux-de-Fonds; trois ou quatre dans la famille Mairet; trois, père, fils et fille, dans la famille Prince, etc. Robert fit à la Chaux-de-Fonds un seul tableau de petite dimension : *Priam redemandant le corps d'Hector*, qui appartient à M. Huguenin.

Malgré tous mes efforts, je n'ai pu découvrir que huit ou neuf gravures parfaitement authentiques dues au burin de Robert; ces estampes sont pour la plupart d'une extrême rareté. Ce sont :

1° La planche qui obtint le deuxième prix au concours de 1814. Elle représente un jeune homme debout, le bras droit sur la tête penchée à droite, l'autre pendant et tenant un long bâton. Cette figure est gracieuse et charmante, mais le travail, dans le haut surtout, manque de force et de netteté ;

2° La planche pour le concours de 1816. C'est une étude d'après le modèle *Polonais*, bien connu dans les ateliers à l'époque de l'empire. Il appuie le genou gauche sur une marche et pose la main sur le gradin supérieur; la jambe droite est tendue, la main porte sur une colonne; tout le corps est renversé sur la droite. Cette attitude violente n'est pas des plus heureuses, le travail est beaucoup plus poussé que dans la planche précédente, mais par places il est inégal et charbonné. M. Aurèle Robert

conserve les dessins pour ces deux ouvrages et ils sont certainement très-supérieures aux gravures ;

3° Athalie interrogeant Joas, gravure de petite dimension dans le genre des *têtes de lettres* de Prud'hon. Il est probable que Léopold exécuta cette planche dès 1811. M. Aurèle Robert possède la seule épreuve que l'on connaisse de cet ouvrage. L'auteur l'avait envoyée à M. Favre, son maître de dessin à la Chaux-de-Fonds, avec une dédicace manuscrite ;

4° Portrait de la duchesse de Nemours ; copie de la gravure de Drevet d'après Rigaud. La tête seule est achevée, encore la partie gauche est-elle restée en blanc. On ne connaît que deux épreuves d'essai de cette planche qui, d'après M. Aurèle Robert, serait de 1811 comme la précédente : l'une appartient au frère du peintre ; l'autre au musée d'Avignon. Ce portrait de la duchesse de Nemours, dernière souveraine de la maison de Longueville, du canton de Neuchâtel, devait faire partie, ainsi que le portrait du roi de Prusse dont il sera parlé plus bas, d'une collection des principaux personnages qui avaient régné sur ce pays. Robert ne donna pas suite à ce projet ;

5° Scène du déluge d'après Gérard, représentant un jeune homme qui tient embrassée une jeune fille

à genoux. D'après M. Aurèle Robert, cette petite planche ovale en largeur aurait été exécutée en 1813. C'est peut-être celle que M. Feuillet de Conches nomme « scène champêtre, effet de nuit » ;

6° Portrait de la femme de David, d'après une peinture de ce maître. Mme David est représentée de face, les mains croisées sur les genoux, un schall sur le bras gauche, décolletée, coiffée de plumes. Cette pièce est très-soignée, mais d'une exécution sèche. La correspondance de Robert prouve que cette planche était presque terminée à la fin de 1815. Elle fut publiée sans nom, mais comme elle se vendait peu, l'éditeur eut l'idée de faire inscrire au bas celui de la duchesse d'Orléans-Penthièvre; cette supercherie donna une certaine vogue à l'ouvrage du graveur inconnu;

7° Portrait de Frédéric-Guillaume III, d'après la peinture de Gérard. Cette planche ovale est noire et manque de franchise. Elle a été exécutée à la Chaux-de-Fonds; Robert en fit une répétition en plus petit format pour un ouvrage de M. Sandoz-Rollin intitulé : *Essai statistique sur le canton de Neuchâtel;*

8° Portrait de Jacques-Louis de Pourtalès, petite gravure d'un faire un peu minutieux, de la même grandeur, du même format que la précédente et également exécutée à la Chaux-de-Fonds et à la même époque.

Pendant ce premier séjour dans son pays, Robert fit encore des dessins pour la *Suisse délivrée*, de Florian, qui devaient être gravés par Charles Girardet. Il travailla aussi à une grande planche de la bataille de Sempach, du même graveur[1]. Enfin, pour n'avoir pas à revenir à ce genre de sujets, je mentionnerai encore cinq ou six lithographies que Robert fit pendant son second séjour à la Chaux-de-Fonds, en 1831, pour les éditeurs Rittner et Goupil, à Paris; ainsi que les figures dans les paysages dessinés par le prince Napoléon et lithographiés par sa femme, la princesse Charlotte[2].

Cependant, malgré le bonheur qu'il éprouvait à vivre au milieu de sa famille, Robert étouffait dans son étroite vallée du Jura. Il avait entrevu de plus vastes horizons. A la Chaux-de-Fonds, il manquait d'émulation, de modèles, d'appréciateurs, de conseillers. Son imagination le portait tantôt à Paris, tantôt à Rome, au milieu des chefs-d'œuvre des maîtres. Lui, si modeste, entendait pourtant cette

1. Je crois que les dessins pour l'ouvrage de Florian n'ont pas été gravés. Quant à la planche de la bataille de Sempach, je ne saurais dire si elle a été exécutée à Paris ou à la Chaux-de-Fonds.

2. Il y a une douzaine de ces planches. Elles sont imprimées chez Salnein et portent en bas : *Napoléon inv.; Robert fig.; Charlotte lith.*

voix intérieure du talent qui lui criait : Tu ne fais pas ici ce que tu pourrais faire. C'est à son compatriote, le graveur Brandt[1], qui, après avoir remporté le grand

1. Henri-François Brandt naquit à la Chaux-de-Fonds en 1789. Son père, qui était horloger, le mit d'abord en apprentissage chez un graveur de montres, puis l'envoya terminer son éducation chez son compatriote Jean-Pierre Droz, directeur de la Monnaie de Paris. Brandt suivit aussi l'atelier du sculpteur Brideau, et reçut quelques conseils de David qui s'intéressait à lui. En 1813, il remporta le grand prix de gravure en médailles. Par suite de la réunion de la principauté de Neuchâtel à la Prusse, Brandt ne resta que trois ans à la villa Médicis. De retour à Paris, en 1816, Denon, directeur des musées, lui commanda la médaille allégorique représentant l'*Aigle française sur le Borysthène*. En 1817, il fut appelé à Berlin et devint premier graveur à la Monnaie de cette ville. Brandt fit plusieurs voyages à Paris et en Italie, et mourut en 1846. Son œuvre est très-considérable, et on cite parmi ses meilleures médailles : le portrait de Louis XVIII, restaurateur de l'académie de France à Rome; celui de Pie VII; des représentations de monuments : la *Trinité des Monts,* la *Villa Médicis,* etc. Brandt n'est pas un artiste de premier ordre, tant s'en faut, et Robert, qui avait pour lui la plus vive affection, s'exagérait certainement son mérite. C'était un ouvrier d'une extrême habileté : c'est tout ce qu'on en peut dire. Il est intéressant de remarquer les rares aptitudes des artistes neuchâtelois pour l'art de la gravure, auquel, il faut le dire, le travail de l'horlogerie les prépare admirablement. Brandt obtint le grand prix au concours de 1813; Forster, du Locle, à celui de 1814; enfin Robert paraît l'avoir mérité en 1816, et il est probable que les circonstances seules empêchèrent qu'il ne lui fût décerné. Du reste, ce petit pays a fourni et possède encore un nombre considérable

prix en 1813, à Paris, où Robert l'avait trouvé, venait d'être appelé à Berlin par le roi de Prusse, que le jeune peintre confie ses anxiétés et ses espérances. « Mon cher, lui écrit-il[1], tu ne peux savoir quel désir j'ai de voir l'Italie et avec quelle ardeur j'entreprendrais ce voyage dans l'espoir de faire des progrès et de vivre peut-être quelque part avec toi. Je me sentirais fort si j'étais appuyé de tes conseils. Quand on a rencontré des obstacles, on se défie de son talent et de ses moyens. Pour m'exciter, mon cher, il faudrait que je fusse auprès de toi ou que je reçusse souvent de tes nouvelles... Une seule page, si tu n'as pas le temps d'écrire davantage, suffira pour me rappeler que ma destinée n'est pas de rester à la Chaux-de-Fonds, et pour me rendre cette énergie dont malheureusement je manque trop souvent. »

Dans une autre lettre au même ami, il s'exprime ainsi : « Je dois te communiquer mes plans, mes

d'artistes de talent : les graveurs Girardet, Forster, Brandt; les peintres Léopold Robert, Grosclaude, Maximilien de Meuron, et parmi ceux qui vivent encore MM. Aurèle Robert, Fritz Berthoud, Léon Berthoud, Albert de Meuron, Karl, Paul et Édouard Girardet, Bachelin, etc., etc.

1. Je ne donne que de courts extraits de ces intéressantes lettres à Brandt, qui ont déjà été publiées dans un bon travail de M. Gaullieur sur Léopold Robert, donné dans la *Revue suisse*, année 1847.

études et l'irrésolution pénible qui m'arrête sur l'art auquel je dois me vouer. Mes désirs me portent à la peinture, mais ma raison me dit que j'ai encore beaucoup à faire avant de parvenir à une médiocre importance. Les études d'un peintre sont coûteuses... Pour la gravure, au contraire, il ne me manque qu'un peu d'exercice du burin, et je dessine assez bien pour pouvoir, en m'habituant un peu plus au maniement des outils, exécuter des planches qui passeront pour de bons ouvrages. D'un autre côté, je vois que je manie facilement le pinceau; tous les portraits que j'ai faits ont été trouvés très-ressemblants. M. Meuron lui-même m'en a dit beaucoup de bien, quoiqu'il pense à peu près comme moi sur la détermination qui j'ai à prendre. La vue de l'Italie me donnera, je l'espère, quelques pensées plus grandes et plus relevées. Nous nous rouillons ici, M. Meuron me le dit tous les jours; il se plaint souvent d'être forcé de rester chez lui. » Il écrivait encore à Brandt : « Ce qui me fait espérer encore des progrès, c'est qu'aucun de mes ouvrages ne me plaît et que je sens que je ne puis faire mieux maintenant. »

Malgré les difficultés, qui étaient grandes, car il ne pouvait songer ni à demander, ni même à accepter que ses parents qui s'étaient déjà épuisés pour le soutenir à Paris fissent de nouveaux sacrifices, le vœu

de Robert ne tarda pas à se réaliser. M. de Meuron avait mis le jeune artiste en relations avec un riche particulier de Neuchâtel, M. Roulet de Mezerac, qui venait de faire une longue excursion en Italie. M. Roulet aimait les arts; Robert lui plut; M. de Meuron intervint de la manière la plus amicale, et il fut convenu que M. Roulet fournirait au peintre les moyens de séjour en Italie, et que celui-ci rembourserait en tableaux les avances de son généreux protecteur. Dans une lettre en date du 30 avril 1818, Robert annonce son départ à son ami Brandt : « Enfin, mon cher, toutes mes inquiétudes se dissipent; je vais partir. Je sens en moi une partie de ta force; ta manière élevée de voir se communique à moi, et, quoique en ce moment il se trouve ici beaucoup d'ouvrage pour moi, je laisse tout pour ne suivre que tes conseils. Un découragement (bien pardonnable après les fâcheux événements qui m'ont contrarié) me faisait voir tant de difficultés invincibles, que je ne pouvais m'arrêter à aucune détermination; maintenant tout me sourit, l'espoir d'une heureuse réussite se présente à moi. J'aspire à de nouvelles études, et il me semble que ce sentiment est l'avant-coureur des progrès. »

III

(1818 à 1821)

David et la nouvelle école. — Voyage de Robert à travers la Suisse et l'Italie. — Il arrive à Rome. — Ses premières impressions. — Son opinion sur Michel-Ange, sur Raphaël et sur Poussin. — *La Religieuse mourante.* — Lettres à ses parents, à Brandt et à M. de Meuron. Relations avec Granet. — Brigands de Sonnino transportés à Rome et enfermés aux *Termini.* — Robert s'installe au milieu d'eux. — Transformation de sa manière. — *Maria Grazia* et *Teresina.* — Robert exécute : *les Brigands dans une grotte; une Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonnino; Religieuses effrayées par des brigands qui envahissent leur couvent; Pêcheurs et jeunes filles de l'île de Procida, etc.* — Voyage à Naples. — Études et croquis pour *Corinne au cap Misène.* — *L'improvisateur napolitain* et autres tableaux.

A l'époque où Léopold Robert arriva à Paris, l'école de David régnait encore officiellement en France et même en Europe. On ne jurait que par ce grand maître, qui recommandait à ses élèves l'étude de la nature, mais à condition qu'ils ne vissent dans le modèle que ce qui confirmait la forme abstraite qu'il donnait comme l'idéal. Cependant cette école, basée sur un sentiment erroné de l'antiquité, n'avait plus que l'apparence de la vie, et déjà alors il n'était

pas difficile d'apercevoir, chez une partie des élèves de David, des symptômes d'indépendance et même de rébellion. A côté des disciples fidèles qui répétaient servilement et à satiété les sujets, les types consacrés, qui reproduisaient sans se lasser des compositions fastidieuses, disposées en bas-relief, d'une couleur terne, sans air, sans effet, quelques jeunes gens, entraînés par le mouvement romantique, par les idées générales qui avaient déjà transformé la littérature, s'efforçaient de s'émanciper du joug qui pesait depuis longtemps sur l'école, et de rompre le faisceau que les puissantes mains de l'auteur des *Sabines* avait si fortement lié. Nous ne voulons pas parler de Prud'hon, qui depuis le commencement du siècle suivait en dehors des traditions communes une route solitaire. Son exemple n'eut pour ainsi dire aucune influence sur ses contemporains. Mais, dès 1812, Géricault avait exposé son *Chasseur à cheval*, et un grand nombre de jeunes peintres, dont plusieurs avaient étudié chez David ou chez Guérin, faisaient de vigoureux efforts pour se rapprocher de la nature vraie, pour donner essor à des sentiments individuels et pour imprimer à leurs conceptions pittoresques à la fois plus de précision et de naïveté. Ce naturalisme prit diverses formes, mais on retrouva son influence vivifiante non-seulement chez Schnetz, Delacroix,

Decamps, Scheffer, mais chez Ingres lui-même, et très-marquée chez Léopold Robert.

Quoique Léopold Robert n'ait pour ainsi dire jamais parlé des artistes ses contemporains (il n'a guère fait exception que pour Ingres, Schnetz, Horace Vernet et Granet), il est certain qu'en quittant la Chaux-de-Fonds pour Rome, il était, dans une certaine mesure tout au moins, sous l'empire de ses idées nouvelles qui étaient celles de plusieurs de ses camarades de l'atelier de David. La vérité ! telle était sa préoccupation constante ; ce mot revient dans la plupart de ses lettres, et on doit voir dans l'insistance qu'il met à faire ressortir la nécessité par l'artiste de suivre la nature pas à pas, une sorte de protestation indirecte contre le système conventionnel de son maître. Mais Rome devait agir sur lui comme elle l'a fait sur un si grand nombre de jeunes artistes : dessiller ses yeux, émanciper son imagination, lui faire découvrir dans cet admirable pays une foule d'éléments qui répondaient et correspondaient à ses aspirations secrètes, et que jusqu'alors il n'avait pas aperçues. L'Italie lui révéla son talent ; elle devint sa patrie d'élection ; il y trouva les modèles vivants de ses rêves.

La lettre suivante, que Robert écrit à ses parents peu de jours après son arrivée, témoigne de l'impres-

sion profonde que firent sur lui, dès le premier moment, la campagne romaine, ainsi que les monuments antiques et ceux de la renaissance qui abondent dans la ville éternelle.

« Rome, 10 juillet 1818.

« Mes chers, mes bons parents !

« Me voici donc arrivé dans la mère-ville du monde, dans Rome ! après une course assez rapide. Lundi, parti de Neuchâtel ; arrivé bien portant à Lausanne ; à Vevey le lendemain matin, charmante ville ; à Saint-Maurice le soir ; c'est là où je pris une petite idée des Alpes. La route jusqu'à Brigg est tout à fait curieuse par l'horreur qu'elle inspire, mais la nature brute et sauvage, jointe à ce qu'elle a de plus grandiose, se fait admirer au passage du Simplon. Le Piémont, le lac Majeur sont d'une nature absolument contraire : ce serait un paradis si on n'y trouvait pas des Italiens. A Milan, j'arrivai assez fatigué ; je me rendis à la pension suisse comme M. C. m'avait conseillé. Je me fis conduire de suite chez MM. H. G. et Ce, chez lesquels j'ai trouvé de véritables bons compatriotes ; ils ont acquis une place dans mon cœur. Dans cette lettre, je ne puis vous donner d'autres détails, cela m'entraînerait trop loin. Après trois jours de séjour à Milan, je partis avec

une voiture particulière; ce fut encore M. C. qui se chargea de ce soin et qui m'empêcha d'être volé. J'ai été, si ce n'est en admiration, du moins en étonnement toute la route : Plaisance, Parme, Bologne, Florence la belle, cette dernière surtout, méritent l'attention d'un artiste : j'ai vu la galerie avec un plaisir singulier. Jusqu'à Rome, la route n'est pas assez intéressante pour que je doive vous en parler, voulant me renfermer cette fois dans des bornes étroites. Mais ce qui m'a étonné prodigieusement, c'est le désert que nous traversâmes pendant la dernière journée ; cette route est triste, mais elle a bien plus de caractère que la ville de Rome. L'imagination n'est arrêtée par rien ; on peut se représenter les grands Romains, mais non à Rome, où on ne rencontre plus que des prêtres. Ce n'est pas pour dire qu'elle ne m'ait pas fait une grande sensation, mais Rome est une ville moderne, bâtie sur les ruines de Rome ; c'est le second jour que je suis arrivé, je juge un peu promptement. Enfin je suis arrivé bien portant.

« Le lendemain de mon arrivée, ce que j'ai eu de plus pressant à faire, ç'a été de voir mes amis de l'académie de France : ils sont heureux de revoir d'anciennes connaissances, malgré celles qu'ils ont faites ici. Je vous laisse à penser combien c'est agréable pour celui qui arrive sans en avoir aucune, et sans

connaître la langue du pays, ce qui est des plus ennuyeux. J'ai donc trouvé Coiny, mon concurrent heureux, Léon Cogniet, Romand, sculpteur, et plusieurs autres. Coiny m'a conduit dans la chambre de Bourgeois, le graveur, élève de M. David; je l'ai trouvé sur le bord du tombeau; c'est une étisie dont il avait déjà le principe à Paris. Coiny m'a ensuite conduit chez Schnetz, que nous avons trouvé. Ces messieurs se sont de suite occupés à me trouver un appartement, et deux heures après j'ai eu le plaisir d'être chez moi, et c'est de ma chambre que je vous écris enfin. O mes chers parents, qu'il me serait difficile de vous exprimer tous les sentiments que votre cher souvenir me fait naître! lorsque l'on est tant attaché, pourquoi la nécessité oblige-t-elle à se séparer? Comme ce n'est que pour un temps, je me console, étant distrait surtout par la présence de tant de choses intéressantes; pour les voir avec fruit, je veux les voir séparément et à mon aise. Je vais suivre les conseils de M. de Meuron, rester quelques semaines sans entreprendre quelque ouvrage suivi; mon idée est de faire ensuite quelques dessins finis, de même que quelques copies d'après de bons tableaux, ce qui n'est pas rare ici. J'ai fait connaissance du banquier auquel MM. de R. et V. m'ont recommandé; il me reçut fort bien et me fit voir un

assez grand nombre de tableaux qu'il possède, ainsi qu'une maison très-bien montée ; il est d'origine zuriquoise. — Je ne fis pas grand'chose dans la journée, il fait si chaud ! mais le soir j'allai à l'académie de France. Je trouvai un de mes amis qui me proposa de passer notre soirée à un petit Tivoli ; comme il avait quelques visites à faire, je le quittai et j'allai seul me perdre dans Rome ; j'eus le sort de tomber heureusement sur les monuments, mais il faudrait des volumes pour peindre et décrire toutes les choses curieuses que l'on aperçoit. Oh ! Rome est bien Rome !... Je parvins, à une extrémité de la ville, à l'église de Saint-Jean de Latran, qui a vu tant de conciles et de disputes théologales ! La vue s'étend sur une campagne magnifique, qui est ornée d'immenses aqueducs, ouvrages des anciens Romains, qui sont restaurés en partie, mais qui n'en font pas moins bien. Au milieu de ces belles et magnifiques choses, je vis le plus beau coucher de soleil que l'on puisse se figurer. Comme l'heure du rendez-vous approchait, je m'acheminai par les mêmes rues ; la belle église de Sainte-Marie-Majeure est sur cette route. J'allai prendre quelque chose chez le restaurateur, où mes amis vinrent me trouver, et nous nous rendîmes au lieu projeté ; j'y éprouvai réellement du plaisir, mais un plaisir tout différent ; je me croyais

transporté en France, j'y retrouvai la même gaîté. C'est un petit Colisée; les gradins 1, 2, 3, 4 sont chargés de beautés romaines; les amusements consistent dans la musique et ensuite un fort beau feu d'artifice; c'est le même emplacement qui sert pour les combats de taureaux. Mais ce qui vous surprendra fort, je suppose, c'est d'apprendre que c'est sur les ruines du tombeau du grand Auguste que l'on donne ces divertissements parisiens. Je n'ai donc pas honte de vous dire qu'ils m'ont amusé.

« Lundi, je partis à sept heures, dans l'intention de faire une nouvelle course; je rencontrai un ami, élève de M. David, qui me mit sur la voie pour aller à Saint-Pierre et au Vatican. C'est immense, non-seulement l'église, mais les palais qui sont attenants. J'ai eu certainement beaucoup de plaisir; mais une société intime serait bien agréable pour pouvoir émettre des opinions et en faire jaillir de lumineuses. J'ai admiré le chef-d'œuvre de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, le *Jugement dernier*. C'est une chose dont on ne se fait pas d'idée [1]. Je suis parti

1. Si Robert parle peu des artistes modernes, il n'a pas été moins discret à l'égard des peintres anciens. Poussin, Michel-Ange sont les seuls dont il paraît très-vivement préoccupé. Comme on le voit, il les comprit d'emblée, et son admiration pour eux ne

sans voir le Vatican, mais je veux voir avec fruit ; je veux que chaque chose me fasse plaisir. M. Kaisermann est à Frascati ; M. Catel, à Naples. J'ai remis la lettre et la musique, dont M[me] R. de M. m'avait chargé, à M[me] P. ; j'ai trouvé une personne très-aimable, qui a des demoiselles qui parlent très-bien français. J'y retournerai. Mon banquier, M. S., est un charmant homme. Rome commence à me plaire, mais me plaire *à la folie :* tout est beau ; on ne peut faire un pas sans admirer ; la tête se monte, le goût s'épure, on devient artiste. Je remercie le ciel de m'avoir accordé la faveur de voir cette mère des arts. Je n'ai pas encore fait un trait, cependant je sens que

cessa de s'accroître. Tout à la fin de sa vie, le 9 octobre 1832, il écrivait à M. Marcotte : « J'ai été enchanté de me rapprocher de vous à propos de ce que vous me dites du Poussin ; les ouvrages de cet homme font toujours mon admiration à cause de la pensée profonde et toujours élevée qui s'y trouve. Tout ce qu'il a fait prouve tant de fond, un sentiment si réfléchi, que l'on ne peut voir certains de ses tableaux sans s'arrêter longtemps pour les considérer. C'est lui et Michel-Ange qui me remuent le plus : le premier, par le fond de philosophie si bien écrit ; le second, par une imagination si gigantesque et si originale. » Dans une autre lettre au même ami, datée du 30 novembre 1832, il ajoutait : « J'accorde que Raphaël a fait un nombre prodigieux d'ouvrages admirables, mais Raphaël est Raphaël ! Il a été de tous les artistes le plus heureusement doué, si l'on en excepte Michel-Ange qui, à mon idée, lui est supérieur encore. »

j'ai gagné beaucoup ; on travaille plus de la tête que mécaniquement. — J'ai vu ce matin le Colisée ; c'est la chose qui m'a fait le plus de plaisir. Oh ! c'est magnifique ! on ne peut rien voir de plus imposant : quel grand caractère il donne des anciens, et, de plus, il est aussi bien entouré qu'on pourrait le désirer : les arcs de Constantin et de Septime-Sévère, les temples du Forum et les bains de Tite sont très-rapprochés, et quantité d'autres débris qui conservent encore un caractère de beauté que l'on distingue dans tous les ouvrages antiques.

« On est sur le Capitole, on foule la terre qui a vu tant de choses étonnantes, tant de bouleversements, et on se trouve aussi comme électrisé. J'y ai passé ma journée et je compte bien y faire quelques études d'intérieur. O mes chers parents ! tout en jouissant, en changeant d'être pour ainsi dire, je n'en pense pas moins à vous ; je me dis : Ah ! si ma mère était à mes côtés, combien elle jouirait ! J'entends ses réflexions philosophiques ; je me représente également toutes les personnes qui me sont chères : combien mon plaisir serait doublé si j'en trouvais une seule à mes côtés ! Les premiers jours, je me suis trouvé un peu indisposé à cause des fatigues du voyage ; je me suis figuré que j'allais devenir bien malade, jamais je n'ai eu des idées plus

sombres et plus bizarres. Je suis bien différent maintenant ; je vois tout en beau, je suis heureux ; je le suis d'autant plus que jamais votre cher souvenir ne me quitte ; je vous avoue que tout me paraîtrait bien froid sans cela. Je veux vous parler un peu de mon intérieur. J'ai une chambre meublée en artiste, chez des personnes qui ne parlent pas le français, ce qui fait que j'ai de la peine à me faire comprendre, mais cela va mieux que les premiers jours. Je paye quatre piastres, c'est fort bon marché. On déjeune légèrement le matin, avec une tasse de café ; à midi, je dîne chez un traiteur où nous nous trouvons tous réunis ; le soir, à l'*Ave Maria*, à huit heures, on soupe. Plusieurs jeunes gens m'ont dit qu'il fallait, pour étudier commodément, cent louis, dix-huit cents francs au moins. J'ai été voir ce matin le musée du Vatican ; il y a des statues magnifiques et en grand nombre ; elles sont rangées avec infiniment de goût, mais à l'égard des tableaux, il y en a une vingtaine seulement, sans comprendre les fresques. Je vais chercher à me procurer une carte du musée, où j'irai travailler quelques mois. — Je dois vous avouer que je n'ai pas encore fait de journal de mon voyage, cela ne m'a pas été possible ; mais j'ai cependant fait une dizaine de pages de notes qui pourront me servir quand je trouverai le temps.

« Rien de particulier pendant le voyage, sinon que notre voiture s'est cassée à Saint-Maurice, et nous avons versé une seconde fois. Les brigands, si communs dans ce divin pays, nous ont fait peur aussi. — Oh ! combien vos chères nouvelles vont me faire de plaisir ! J'ai le ferme espoir que le ciel ne m'en enverra pas de mauvaises ! C'est ce que je lui demande avec la plus grande instance. — Je vous embrasse donc, ô mes bons parents, et je vous prie, écrivez-moi. Votre tout dévoué fils,

« LÉOPOLD ROBERT.

« Nous avons visité hier soir le Colisée au clair de lune, et tout le Forum. Je ne puis m'empêcher de faire des réflexions tristes sur les vicissitudes humaines; on ne reconnaît plus les grands Romains que par des ruines.

« Mon adresse est : via Gregoriana, n° 46, près de la Trinité des Monts[1]. »

Cette première vue de Rome a donc jeté Robert dans une véritable ivresse. A mesure qu'il connaît mieux cette merveilleuse cité, son enthousiasme s'accroît. Lui, si calme et si réservé d'ordinaire, ne peut

1. Plus tard, Robert demeura via Felice, 136, et de 1822 à 1831, via Felice, n° 115.

pas se contenir. Quelques jours après avoir écrit la lettre que l'on vient de lire, il mande à son ami Brandt :

« Rome, 19 juillet 1818.

« C'est de Rome que je t'écris, mon cher, et ce n'est pas un rêve! Quel séjour enchanteur! quel paradis pour un artiste! Ah! mon ami, je n'oublierai jamais que je te dois ce bonheur. Tout fait naître en moi des sentiments inconnus, délicieux. Je sens que jusqu'ici je n'ai pas vécu. On est ici forcé de penser et on ne peut avoir de ces pensées étroites et mesquines comme on en a chez nous. Mon cœur est trop plein; je ne sais comment commencer ma lettre!...

« Ah! mon cher, quelle joie j'ai éprouvée en voyant le Vatican! Quels beaux ouvrages et quelle quantité! Ah! David disait bien vrai quand il disait que le ciel d'Italie pouvait seul inspirer l'artiste. Je cours beaucoup; je ne puis rester en place. Tu vois avec quelle hâte je remplis cette lettre; il me semble toujours que je perds mon temps quand je ne vois rien de nouveau.

« Je veux d'abord faire un grand nombre d'esquisses, surtout dans les premiers mois. J'ai l'intention d'essayer ensuite quelques études au pinceau, d'après des bons tableaux, et puis nous verrons si

j'oserai moi-même entreprendre un tableau; mais pour cela il faut tâcher de manière ou d'autre de gagner de l'argent, car, naturellement, avec cinquante louis on ne peut rien entreprendre. Cependant tout ira bien, j'espère; jamais je ne me suis senti si content et si heureux. »

Je tiens de M. Aurèle Robert que l'intention de Léopold, au moment où il quitta la Chaux-de-Fonds, était de faire une série de dessins, d'après les maîtres, et de les graver. Il pensait trouver là un moyen de gagner sa vie tout en poursuivant ses études de peinture. Mais il ne donna pas suite à ce projet. Il avait retrouvé à Rome ses camarades Schnetz et Navez, ainsi que Granet, le célèbre peintre d'intérieurs. Leur exemple, le pays, les beaux modèles qu'il rencontrait à chaque pas l'entraînèrent. Le jour il parcourait Rome, visitait les galeries et les musées, faisait des croquis d'après les maîtres; le soir il dessinait le modèle avec son ami Navez. C'est avec lui qu'il fit les deux belles études de femmes au crayon noir que possède M. Aurèle Robert. Puis il essaya quelques tableaux d'intérieur. Le premier qu'il exécuta à Rome et qui représentait des *Pèlerins faisant baiser des reliques à des enfants dans une cour à Rome*, lui fut demandé par le colonel Fischer. Un autre amateur, M. de Fæglin, lui acheta une *Vue de l'église souter-*

raine de Saint-Martin des Monts. Il fit encore, pendant ces deux années 1818 et 1819, *Une Procession de moines dans l'église de Saint-Cosme et Damien; Religieux avec une mère abbesse; Intérieur de la sacristie de Saint-Jean de Latran; Brigand retiré avec sa famille dans le creux d'un châtaignier et se préparant à la défense;* enfin des *Pèlerins dans la campagne de Rome* et la *Religieuse mourante.* Ces deux ouvrages forment pendant; Robert les envoya, au commencement de 1821, à M. Roulet de Mezerac[1].

La Religieuse mourante est un joli tableau qui caractérise bien la peinture de Robert à cette époque, et ce qu'on pourrait appeler sa première manière. La pauvre fille expirante est à demi couchée dans son fauteuil; une autre religieuse l'assiste debout auprès d'elle. Dans le fond, on voit les prêtres qui apportent les sacrements. Ces derniers ont une grande tournure, qui fait déjà pressentir le Robert peintre d'histoire; l'expression de la mourante est touchante; il

1. M. Aurèle Robert se rappelle très-bien que ces deux tableaux n'arrivèrent à Neuchâtel qu'en 1821. Mais on ne peut se tromper à leur aspect, ils appartiennent aux débuts de Robert et ont probablement été exécutés en 1819 ou 1820, avant les études que Robert fit d'après les *Brigands de Sonnino.* Cette supposition est, du reste, pleinement confirmée par la lettre de Robert, en date du 14 août 1820, que l'on trouvera plus loin.

y a dans l'ensemble une mélancolie, quelque chose de saisissant : cette atmosphère physique et morale du cloître, cette vérité, en un mot, qui montre que déjà alors Robert était l'observateur et le penseur que nous retrouverons avec plus d'éclat dans ses grands ouvrages. Et cependant ce tableau est un peu faible, et bien loin des intérieurs de Granet, par exemple. La toile paraît vide et l'architecture, minutieusement étudiée, joue un rôle trop important; l'exécution est sèche et mince, et c'est surtout par sa date que cette peinture a de l'intérêt.

Dans les trois lettres suivantes, écrites dans le courant de 1819, Robert donne à M. de Meuron d'intéressants détails sur sa manière de vivre, ses études, ses projets, et sur les ouvrages qu'il exécuta pendant les dix-huit premiers mois de son séjour à Rome.

« Rome, le 5 mars 1819.

« Mon cher monsieur,

« Que pensez-vous de moi, monsieur, et du silence que j'ai gardé jusqu'à présent? Vous m'accusez de négligence? je crains cependant davantage qu'il ne vous ait fait passer de la mémoire que je suis à Rome; et je suis étonné que moi-même je me sois mis dans le cas d'appréhender une chose qui me cau-

serait une aussi grande peine. Mais non! votre bonté me fait espérer que vous aurez fait quelques suppositions justes sur le retard que j'ai mis pour répondre à votre bien chère lettre, et que vous aurez pensé qu'il ne pouvait être occasionné que par mon désir de vous adresser une lettre dans laquelle je puisse vous parler avec quelques détails de mes travaux, de mes projets, enfin de mes espérances. Je prendrai donc la liberté de m'étendre avec beaucoup de minutie sur tous ces points, certain que l'intérêt que vous me portez, monsieur, dont pour en douter j'ai trop de raisons, vous engagera à y répondre et à me faire connaître votre sentiment. Les premiers mois de mon séjour ici ont été employés à voir bien Rome, à prendre connaissance de tant de choses intéressantes qu'elle renferme; j'ai fait aussi assez d'études peintes, d'intérieurs, et beaucoup de croquis; je réfléchis en même temps mûrement quel genre j'embrasserais, pour pouvoir espérer et me mettre à même d'obtenir une indépendance que j'ambitionne : la gravure m'offrait peu d'attraits, et je ne fus pas long pour me décider à n'y plus penser; l'histoire, que Brandt me conseille, et que mon goût me faisait trouver remplie de charme, ne me parut plus que semée de beaucoup d'épines lorsque je me rendis compte de quelle manière je pourrais l'exercer, c'est-à-dire lorsque je

pensai qu'à Berlin je ne serais qu'avec des artistes allemands qui méprisent tant tous ceux qui ont quelque penchant pour l'école française. Je vous avoue, monsieur, que ces idées ne me faisaient entrevoir ni de grandes espérances, ni une grande réussite. Je pensai donc que le genre était ce que je devais embrasser, et j'y suis tellement décidé que rien ne me ferait changer; je me suis formé un plan, que pour réussir je dois suivre; j'en sens tellement la nécessité que je craindrais même d'avoir le moindre regret pour cette décision, et tout mon goût, tous mes efforts seront pour acquérir quelque talent dans cette branche des arts que l'on aime et qui offre certainement moins de difficultés que d'autres. — Je suis cependant obligé, pour recevoir vos conseils, monsieur, de vous faire part des projets que je forme pour la suite, et qui ne laissent pas d'avoir beaucoup d'attrait pour moi. Je penserais volontiers, après avoir employé mon temps convenablement en Italie et prouvé par quelques ouvrages que je peux espérer une réputation (pardon, monsieur, vous devez voir que ce ne sont que des suppositions), je penserais à l'établir en choisissant les choses piquantes que notre Suisse doit offrir dans ce genre. Il me semble donc, en jugeant d'après mon sentiment celui général, que ça pourrait offrir un intérêt non-seulement aux com-

patriotes, mais même aux étrangers; cependant, je sens que, pour en être certain, il faut déjà avoir quelque réputation. Je ne vous cache pas, mon cher monsieur de Meuron, que si ces suppositions pouvaient avoir quelque fondement de réussite, je n'ambitionnerais pas d'autre bonheur.

« Si vous pouviez supposer, monsieur, combien j'ai hésité longtemps, combien je me suis tourmenté avant de commencer mon premier tableau, vous m'auriez plaint. Qu'il est pénible de ressentir en tout les effets d'une trop grande timidité, dirai-je d'un manque de caractère que l'on ne peut vaincre, accompagné d'un sot amour-propre qui m'empêchait de demander aucun conseil, même à mes amis? Après avoir fait plusieurs esquisses, je me décidai à représenter une petite scène que j'avais vue et qui m'avait plu assez : c'est le repas d'un pèlerin devant lequel étaient réunies plusieurs figures de costumes différents; une mère fait embrasser à son enfant quelques fleurs qui étaient sur son chapeau. J'arrangeai ce sujet dans l'intérieur d'une cour, dont j'avais fait une maquette : je cherchai à faire tous les costumes sur la nature, prenant beaucoup de modèles, louant des habillements, enfin me donnant une peine très-grande, d'autant plus que le peu que je savais de la langue du pays m'empêchait de me faire comprendre; toutes

ces difficultés me tinrent à cet ouvrage assez longtemps. Il y a cependant deux mois que je l'ai terminé, et toutes les personnes qui l'ont vu y ont trouvé quelque mérite. M. Kaisermann, M. Granet m'ont fait assez d'éloges; ce qui me fait espérer de faire mieux, c'est que je le trouve très-faible. Cependant je vous avouerai que ça me donne un courage très-grand et que je me promets de mettre mon temps à profit. J'ai fait depuis sur la nature une étude de même grandeur, où je suis à faire des figures maintenant; c'est un intérieur dans les souterrains de l'église Saint-Martin des Monts, qui sont assez piquants d'effet et de ton; je me flatte que l'on verra quelque différence. Le premier tableau est destiné à M. Fischer, et le second à M. Fæglin, dont je réclame le bon souvenir et auquel je vous prie, monsieur, de présenter mes salutations. J'ai grande envie de les faire partir ensemble et de les faire passer à Neuchâtel, pour savoir votre sentiment, monsieur. J'ai beaucoup de projets pour cet été, et je demande au ciel de me conserver toujours une bonne santé pour pouvoir les exécuter.

« M. Granet a fait l'été dernier un tableau conséquent, qui a été exposé assez longtemps dans son atelier. Il représentait l'intérieur de l'église du couvent de Saint-Benoît, à Soubiaco; c'est un ouvrage qui a,

à ce que j'ai trouvé, le plus grand mérite, mais il n'a pas plu aussi généralement que son tableau de l'intérieur du chœur des Capucins, qui a un effet si piquant; ils sont partis les deux pour Paris. Les ouvrages de M. Granet sont de grandes leçons pour moi, qui ai tant de sécheresse et de maigreur dans ce que je fais; je désirerais cependant finir davantage mes figures; je trouve que toutes celles qu'il fait sont remplies de sentiment et faites dans un grand style, mais je crois cependant qu'elles plairaient davantage si elles étaient plus rendues.

« M. Granet m'a chargé de vous faire mille excuses de ce qu'il ne répond pas à votre lettre, mais ses occupations lui prennent tout son temps; il me disait encore l'autre jour que de toutes les personnes de sa connaissance qui avaient quitté Rome, vous étiez celle qu'il regrettait le plus. Je vous dirai aussi, monsieur, que j'apprécie réellement M. Kaisermann et que je suis très-content de le connaître; je veux faire en sorte d'être toujours bien avec lui. Ce ne sont pas seulement ses conseils sur la peinture que je trouve bons, mais c'est un homme qui a une si grande activité que l'on ne peut le voir sans être stimulé. Il a passé toute la belle saison à Frascati, dont il est enthousiasmé de la nature pittoresque. Il y a fait plusieurs ouvrages que je trouve très-bien, et il pré-

tend que, s'ils étaient à l'huile, ce seraient des Claude. Je me suis procuré quelquefois l'honneur de voir Mme la princesse Czartoriska, qui m'a engagé encore dernièrement de vous prier de prendre en considération la demande qu'elle vous a faite dans sa dernière lettre; c'est pour remplir son désir que je vous en parle, monsieur, sachant bien que ma lettre ne peut rien ajouter à ce qu'elle souhaite. Je dois aller voir un de ces jours un tableau de M. Verstappen, qu'il vient de terminer, toutes les fois que j'ai le plaisir de le voir, il me parle continuellement de vous, monsieur, ce qui me fait voir que votre départ a fait un grand vide dans toutes vos connaissances. M. Kaisermann a encore votre tableau, monsieur; mais, à la première occasion, je vous assure que vous le recevrez : au moins il m'a promis de me le remettre. Je viens de voir M. Catel, qui m'a beaucoup parlé de Domenico; il lui a fait obtenir, à ce qu'il m'a dit, une pension d'un *paule* par jour; avec les assistances de quelques personnes il vit; mais il est vieux et ne peut plus rien faire. Cependant je le vois quelquefois et il paraît jouir encore d'une bonne santé. M. Catel me charge de vous dire mille choses; M. Verstappen aussi, que je viens de voir à présent. Il vient de terminer un grand tableau, qui est bien, mais il me semble que j'ai vu de meilleures choses de lui.

— Je reçois aujourd'hui votre bonne lettre, monsieur, dont je vous remercie; je vois que je me trompais en pensant que vous n'aviez plus souvenir de moi, et il ne me reste qu'à vous demander des excuses sur mon silence. J'ai appris avec un grand contentement la nouvelle que vous m'annoncez sur l'augmentation de la famille et sur votre bonheur; j'y prends une grande part en m'en réjouissant beaucoup; veuillez présenter mes respects à madame, avec mes félicitations. Je vous remercie mille fois de votre lettre, à laquelle je voudrais répondre, mais la mienne est remplie, il ne me reste plus qu'à vous saluer.

« Votre dévoué, Léopold Robert.

« Permettez encore un mot : j'ai changé de demeure depuis quelque temps, et je vous prie d'adresser vos lettres, monsieur, via Felice, N° 136. »

« Rome, 15 juillet 1819.

« Mon cher monsieur,

« Voici la quatrième lettre que j'ai le plaisir de vous adresser, monsieur, sans avoir l'avantage de recevoir de vos nouvelles. Je vous en prie, tirez-moi de peine; l'anxiété que votre silence me donne est d'autant plus grande que j'ignore absolument ce qui

l'occasionne. Dernièrement M. Lardy m'a cependant tranquillisé à l'égard de l'état de votre santé, monsieur, et celle de votre précieuse famille. Je ne puis penser qu'une chose : c'est que quelque lettre a été égarée. Vous m'annonciez, monsieur, dans la dernière que j'ai eu le plaisir de recevoir, une autre lettre par l'occasion de M. le colonel de May. Ne la recevant pas, je me suis informé si M. de May était arrivé à Rome. Après plusieurs perquisitions, j'ai appris à mon grand étonnement qu'il était à Naples, et quelque temps après, je fus instruit tout à la fois de son retour et de son départ de Rome. J'ai pensé qu'il avait oublié cette lettre, ou bien que vous n'aviez pas pu la remettre, monsieur. Ensuite j'ai attendu, toujours attendu, avec une impatience que vous ne pouvez pas vous figurer. Avouez, monsieur, que j'ai fait grande preuve de patience en espérant si longtemps; enfin je n'ai plus pu y tenir. J'ai remis une lettre à un de mes amis qui est parti il y a quinze jours, une autre dans la caisse des tableaux que j'ai pris la liberté de vous adresser, monsieur, et la présente qui pourra arriver avant les autres, puisqu'elle va par la poste. C'est à M. Schnell que j'ai remis la caisse contenant mes tableaux. Il m'a dit qu'elle ne pourrait arriver à Neuchâtel que vers le 20 ou le 25 août. Il y a aussi trois portraits que je vous

prie de vouloir remettre à M. Girardet, qui est chargé de faire tenir les frais de port. Je suis extrêmement impatient de recevoir vos conseils, monsieur. J'appréhende que vous ne soyez trompé en mal, mais vous devez penser, monsieur, que les coups d'essai ont toujours leur cachet. Je les envoie sans les avoir fait vernir. Je ne puis vous dire, monsieur, combien Rome est pour moi un séjour enchanteur. Si j'avais l'espérance de faire mes petites affaires, je serais heureux. Mais je suis si peu sûr de moi, que des jours je me figure que je suis le plus infâme croûton. Ces idées me tourmentent un peu. Mais à la garde de Dieu. Je fais et ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. J'ai cependant l'idée que les premiers (prochains) ouvrages se ressentiront de moins de défauts; au moins on trouve que dans les études que j'ai faites dernièrement il y a plus d'harmonie et moins de lourdeur. Si les tableaux qui vont vous arriver pouvaient me valoir quelques commandes, je serais extrêmement encouragé et joyeux, car vous, monsieur, qui connaissez Rome, vous devez savoir qu'il est impossible avec 50 louis par an de pouvoir étudier et s'entretenir. Des malheurs de famille me mettent dans la nécessité de chercher par mes ouvrages à retirer quelque chose. Ç'a été un grand avantage pour moi d'avoir eu de suite les demandes

de M. Fæglin et M. Fischer. Ils me les ont faites sans savoir comment je pourrais les remplir. Maintenant qu'on l'a vu, le sort peut-être ne me favorisera plus.

« Je pense un peu que vous ferez un voyage à Paris à l'occasion du Salon. Je suis extrêmement impatient d'apprendre la sensation que produira vos ouvrages, monsieur. Nécessairement elle vous fera plaisir; au moins je n'y ai jamais vu de tableau capital de la Suisse, ou ceux qui étaient d'une grande dimension n'attiraient ni par l'exécution, ni par le choix, et votre tableau des ruines, que je me rappelle très-bien, sera aussi regardé dans les meilleures choses pour le caractère et l'effet. Si je ne me trompe pas, monsieur, dans ma conjecture que vous pourrez aller passer quelque temps à Paris, je vous prierais de faire remettre la caisse à M. Girardet; si, dans tous les cas, vous faisiez une absence trop longue, de vouloir l'informer à quelles personnes il doit les adresser. Veuillez me pardonner, monsieur, toutes les demandes que je prends toujours la liberté de vous faire.

M. Jeanrenaud est revenu de Naples enfin. Je lui ai parlé de se charger de votre étude des *Cascatelles*. Lorsqu'il a su que c'était pour vous, monsieur, il m'a dit qu'il s'en chargerait volontiers; ainsi j'ai le plaisir

de penser qu'elle vous arrivera bientôt après l'avoir attendue si longtemps.

« Brandt ne me donne aucune nouvelle et j'ignore pourquoi il ne m'écrit pas ; je sais cependant indirectement qu'il se trouve toujours bien.

« Vous avez sans doute fait encore plusieurs tableaux depuis le dernier dont vous me parliez. Je suis très-impatient d'apprendre quel en est le choix.

« Je prends la liberté de vous instruire, monsieur, dans la lettre que j'ai remise à mon ami Beauvoir, des ouvrages des artistes qui ont paru dernièrement ; comme je n'en ai pas vu de nouveaux depuis, je laisse à ma première lettre de vous en parler. Cependant je dois vous dire un mot d'un tableau d'un de mes amis qui attire beaucoup de monde ; le sujet est bien choisi et l'exécution, originale et large, plaît beaucoup. C'est Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem. L'auteur, qui est d'origine suisse, est pensionnaire du ministre de l'intérieur de France.

« Mme la princesse Czartoriska, qu'il y a très-longtemps que je n'ai eu l'honneur de voir, est cependant bien portante ; au moins dernièrement je l'ai rencontrée à midi dans le cours, par une chaleur des plus vives.

« J'espère beaucoup, monsieur, que vous voudrez bien avoir la complaisance de me répondre à cette

lettre; au moins si je ne reçois pas de nouvelles, je serai extrêmement chagriné, puisque j'en suis déjà à jeun depuis six mois passés. Je vous prie, monsieur, de présenter mes respects à madame et de vouloir me parler un peu du petit Max, et me dire le nom que vous avez donné à votre dernier enfant. J'ai tant de plaisir d'apprendre tous ces petits détails de personnes dont le souvenir me sera toujours si précieux, que je ne pense pas que mes demandes peuvent paraître déplacées. Je vous supplie de me rappeler au souvenir de Lory et Moritz. J'ai l'honneur, monsieur, tout en vous priant de vous rappeler un peu de moi, de vous présenter mes respects, et je vous prie aussi de croire à l'attachement de votre dévoué serviteur,

« Léopold Robert. »

« Rome, 15 novembre 1819.

« Mon cher monsieur,

« Combien je vous remercie de votre bonne lettre, monsieur, et de vos bons conseils! j'en suis d'autant plus reconnaissant que j'y ai trouvé tant de bonté et d'intérêt que je ne puis douter que vous ne me conserviez toujours cet attachement qui m'est si précieux. Ah! je sens que si je pouvais les recevoir ici j'en tirerais plus d'avantage encore, vous me donneriez un

peu de courage; ils sont remplis de tant de justesse, que je m'y abandonnerais entièrement. J'ai bien ici beaucoup de connaissances et d'amis dont les avis me font plaisir et me sont utiles; quelquefois cependant ils ne se rencontrent pas tout à fait, parce qu'on a, ou trop de ménagement, ou trop peu d'intérêt pour mes progrès, et cette froideur me tue quelquefois. Ce qui entretient mon courage plus que toute autre chose, c'est que je crois sentir que je peux faire quelques pas d'avancement, par la manière dont je vois ce que je fais; je ne m'abuse pas et je me juge plus sévèrement que personne : je sens qu'au premier abord je ne pourrai jamais observer assez bien une chose pour pouvoir la rendre avec intérêt; je serai toujours obligé de voir, revoir souvent, pour avoir plus d'assurance; je suis persuadé que si je recommençais ce que j'ai fait ça serait un peu mieux. Je termine plusieurs tableaux qui me paraissent plus transparents et un peu plus harmonieux que ceux que j'ai envoyés, et quoique la dimension ne m'ait pas permis d'étudier les figures comme je l'aurais pu si elles avaient été plus grandes, j'ai cherché un ensemble plus vrai. M. Catel, que j'ai eu le plaisir de voir il y a quelques jours, a trouvé qu'ils étaient d'une assez bonne couleur; enfin je travaille toujours et toujours avec plus de plaisir. Rome m'enchante; c'est un

séjour unique : plus on l'habite, plus on s'y attache. Les premiers mois je n'étais nullement frappé de bien des choses que maintenant je vois avec tant de plaisir ; rien ne me paraît indifférent. Quel caractère on trouve dans les moindres choses, et combien ce calme, cette solitude y ajoutent ! J'ai bien des projets, mais le temps s'envole avec une si grande rapidité que l'on est toujours obligé d'en rabattre ; — j'aimerais aussi beaucoup aller passer quelques mois à Tivoli, il y a tant de belles choses ! je n'y ai encore été que quelques jours, que j'ai employés à faire des croquis. C'est encore une chose bien bonne et utile ; il me semble que rien ne forme autant le goût, et c'est un point si précieux dans les arts ! Lorsque je pense que voilà bientôt une année et demie que je suis ici, je suis autant étonné qu'affligé de voir que je n'ai presque rien fait, tout en ayant travaillé assidûment. Lorsque j'ai remis à M. Verstappen la lettre qui lui était adressée, il arrivait seulement de la campagne, où il a passé près de quatre mois de l'année. Il m'a fait voir un tableau qui n'était pas fini et auquel il travaille maintenant : c'est une vue du lac de Nemi, prise du bas de Gensano : — c'est un effet de soleil couchant qui m'a paru d'une couleur bien vraie, surtout les premiers plans ; il a fait aussi une vue des grandes Cascatelles, charmante. Il a une franchise

de ton et une vigueur dans ses devants que je ne retrouve dans aucun des autres peintres. Il vous remercie beaucoup de votre lettre, monsieur, et il m'a chargé de vous faire beaucoup de salutations en attendant qu'il ait le plaisir d'y répondre. M. Vogt a fait plusieurs tableaux, entre autres un avec des animaux du pays, qui sont charmants, pleins de vérité et d'une étude extrêmement soignée et sévère. Ingres vient de faire un petit tableau, sujet du Dante, qui ne pourrait être mieux; c'est un homme de bien du talent, on a beau dire qu'il est maniéré, qu'il se moque de la couleur, son goût si fin, si délicat, si rempli de sentiment et toujours avec un caractère si original, me fait une impression bien vive, — et je ne conçois pas pourquoi ses ouvrages ne plaisent pas. Il a envoyé plusieurs tableaux à Paris qui ont été trop tournés en ridicule; il y a même des journalistes qui osent lui conseiller de recommencer la peinture. Je le vois assez souvent chez M. Thévenin, directeur de l'académie de France. M. Kaisermann n'est pas encore revenu de la campagne; Domenico est toujours chez lui, il vient bien vieux. — J'aurais une envie d'enfant de faire, pendant le temps qu'on ne peut pas travailler dehors, un sujet d'histoire de genre; à juger d'après ce que je sens, il me semble qu'il me sera toujours bien difficile de faire des sujets

qui demandent cette touche franche et vive, cette promptitude d'exécution qui est nécessaire, dans le genre de MM. Granet et Catel. Je voudrais faire une étude plus sévère de figures, un sujet qui inspire à rendre quelques caractères. — Vous voyez, monsieur, que je vous dis tout ce qui me passe par la tête, mais c'est pour que vous me guidiez par vos bons conseils. — Je sais que l'on doit se laisser aller à son sentiment, mais des avis bien donnés sont si avantageux! Je réclame encore, mon cher monsieur, votre sentiment sur une chose; il me semble que je devrais faire quelque chose pour M. Roulet, pour lui témoigner ma reconnaissance. Je ne sais si je pense juste et si cela lui ferait plaisir; je ne pense pas faire un ouvrage qui me demande bien des frais, car je craindrais qu'il ne le trouve pas bon, mais seulement pour lui faire voir ce que j'étudie, quel genre j'ai pris. Il me tarde beaucoup de savoir quels tableaux vous avez faits dernièrement, si vous avez choisi la vue du Mont-Blanc comme dans votre chère lettre vous m'en parliez. Je pense cependant que vos occupations vous ont laissé et vous laissent encore quelques journées libres et que la palette n'est pas toujours en repos.

« J'ai reçu dernièrement un catalogue du Salon, qu'on m'a envoyé de Paris. En le parcourant, j'ai vu qu'il n'y avait aucun tableau représentant quelques

belles vues de notre belle Suisse, il me semble que vos ouvrages auraient si bien figuré que j'étais chagriné de ne les y pas voir du nombre, mais enfin c'est une chose faite et dont on ne peut plus parler. J'ai été surpris du nombre de tableaux de genre qu'il y a. Les peintres d'histoire prétendent que le goût se perd et qu'il est bien ridicule de donner de plus brillantes récompenses, et de plus distinguer une classe d'ouvrages qui ne marchent que bien après les tableaux de style. M. Catel a une vue des environs de la Cava. M. Verstappen n'a rien : on critique beaucoup l'armée de Charles III dans la vue d'Aquapendente de M. Chauvin, mais je ne réfléchis pas qu'étant beaucoup plus voisin que moi, vous devez être très-instruit. Dans une de mes lettres, monsieur, je vous marquais que M. Jeanrenaud se chargeait du tableau que M. Kaisermann m'a remis pour vous; j'ai été trompé et forcé de le garder, M. Lardy n'a pu même disposer d'une place pour le mettre. S'il était sur toile, il n'offrirait aucune difficulté; mais un panneau, quoique peu grand, exige plus d'espace et il paraît que ces messieurs n'en ont pas de trop.

« Nous approchons déjà d'une nouvelle année; je ne puis m'empêcher à toutes ces époques de faire une énumération de ce que j'ai fait. C'est toujours avec

peine en voyant le peu d'avance. Je voudrais beaucoup pouvoir suivre votre bon conseil de travailler sans peur, mais je ne suis pas assez raisonnable. Quoique je n'attende pas une époque pour faire des vœux pour vous, monsieur, et pour tout ce qui vous est cher, je choisis néanmoins celle-ci pour vous les adresser; vous dire combien ils sont ardents et sincères est inutile : je crois que vous me jugez assez bien pour penser que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur, je le désire autant que personne. Je vous prie bien, monsieur, en présentant mes respects à madame, de vouloir lui faire part des mêmes sentiments; j'embrasse le petit Max et la petite Marie, que j'aimerais tant voir à présent; c'est en vous suppliant de me conserver toujours votre tant bonne amitié que je termine ma lettre, monsieur, et veuillez recevoir les salutations de celui qui sera toujours votre dévoué serviteur,

« Léopold Robert.

« M. Catel, que j'ai eu le plaisir de voir aujourd'hui, me charge de vous dire bien des choses; il s'occupe toujours à faire des tableaux représentant des vues de Naples et de la Sicile. Il a fait entre autres un effet de clair de lune dans le couvent d'Amalfi, qui est très-beau. J'ignore absolument ce que fait

M. Roulet; il y a très-longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles. »

Cependant une circonstance imprévue devait fournir à Robert de nouveaux sujets et donner un nouvel essor à son talent. Ses premiers tableaux avaient été remarqués des amateurs qui affluent à Rome; mais les motifs qu'exploitait Robert étaient très-limités, et en voyant sa *Procession dans l'église des Saints Cosme et Damien*, Granet avait dit au jeune peintre : « Laissez donc ces tableaux de murailles pour les gens qui ne savent pas dessiner la figure. » Ce sont les brigands de Sonnino, amenés à Rome en 1819 ou 1820, qui offrirent à Robert l'occasion d'agrandir sa manière et de s'essayer dans un genre plus élevé. Je ne veux faire que rappeler sommairement cet épisode de la vie de l'artiste, que MM. Gaullieur et Feuillet de Conches ont raconté dans tous ses détails. Depuis la chute de Murat et du régime impérial, le brigandage avait pris des proportions effrayantes dans toute l'Italie et en particulier sur les confins des États romains et du royaume de Naples. C'était surtout à Frosinone et à Sonnino, non loin de Terracine, que se recrutaient les bandes. L'une d'elles, sous la conduite du *Borbone*, poussa l'audace jusqu'à arrêter le cardinal Gonzalvi, secré-

taire d'État de Pie VII. *Gasperone*, de Sonnino, portait la terreur jusqu'aux portes de Rome. On résolut d'en finir, et un maréchal des logis français, nommé Dubois, homme d'une rare énergie, fut chargé de faire une guerre à mort à ces bandits. On publia un édit qui promettait une gratification pour l'arrestation ou la tête d'un chef, et garantissait un dégrèvement d'impôt aux communes qui auraient détruit une bande, et qui ordonnait la démolition de Sonnino. On sursit, à ce que je crois, à cette dernière mesure; mais la population presque entière de cette bourgade fut enlevée, et deux ou trois cents personnes, hommes, femmes et enfants, furent amenées à Rome et enfermées au Château-Saint-Ange ou dans la maison de travail des *Termini*, située en face des Thermes de Dioclétien.

Robert eut alors l'heureuse idée de demander au gouvernement de Rome l'autorisation de travailler au milieu de cette étrange population. Il s'installa aux *Termini*, s'y enferma et, sans désemparer pendant plusieurs mois, fit études sur études d'après ces modèles d'un type si original, d'un caractère si pittoresque, si énergique et presque sauvage, et d'une fierté, d'une noblesse qui n'excluaient pas la grâce. Il apprit leur langue, étudia leurs mœurs et s'identifia pour ainsi dire avec eux. Puis il acheta à ces déportés

de la montagne toute une collection d'armes et de costumes qui lui fournirent, pendant toute sa carrière, de précieux et indiscutables éléments pour ses tableaux.

Tous ces gens coûtaient cher à nourrir, et, pendant que le procès des chefs s'instruisait avec la lenteur que l'on met à Rome à ces sortes d'affaires, le gouvernement papal se relâcha un peu de sa sévérité. On élargit d'abord les femmes et les enfants; puis quelques hommes furent autorisés à circuler librement dans la ville sur parole. A Rome, dans le peuple tout au moins, les prouesses des brigands sont regardées comme des actes de courage, et on ne fait pas une grande différence entre un héros et un bandit. Tous ces gens, d'une allure si frappante, inspiraient la curiosité et même l'intérêt. Les femmes surtout trouvèrent à s'employer. Les artistes les prirent pour modèles. « C'est ainsi, dit M. Feuillet de Conches, que *Maria Grazia,* la plus remarquable de ces femmes de Sonnino, fut bientôt comme chez elle, avec sa sœur *Teresina,* chez Schnetz et chez Robert. Tandis que le mari de la *Grazia* portait à la jambe l'anneau de fer du bagne et tenait une misérable et chétive contenance au château Saint-Ange et plus tard à Porto-d'Anzio, la belle montagnarde sonninèse errait par la ville et faisait la fortune des ateliers. C'était le vrai type de la femme du brigand; superbe de

stature et de forme, la tête couronnée de la plus magnifique chevelure, forte, fière, sans peur, l'œil et le geste du commandement, quelque chose de la *liberté* du dithyrambe de Barbier. Térésina, qui était comme sa sœur dans le suprême éclat de la beauté et qui devint la favorite de Robert, avait plus de finesse et de douceur dans les traits; on eût dit une femme de la ville en costume de *ciocciara* [1]. »

Du reste, Robert lui-même va nous donner des renseignements authentiques sur cette période de sa vie dans une lettre adressée à sa famille.

« Rome, le 14 août 1820.

« Chers parents,

« Comme je vais passer un mois à la campagne, je veux vous écrire auparavant pour vous dire que mes occupations vont toujours leur train, que je me trouve toujours plus heureux, parce que je me fais une réputation et que ma perspective devient de jour en jour plus belle : il faut que je devienne un homme de talent; ne vous tourmentez seulement pas trop pour vos affaires de la maison; c'est ce dont je vous

1. *Ciocciari : porteurs de sandales,* paysans de la campagne de Rome.

prie; quelques années peuvent amener beaucoup de changements, etc.

« Il faut que je vous dise que hier j'ai reçu une visite qui m'a fait grand honneur et beaucoup de plaisir : c'est celle de M. le comte de Forbin, directeur général de tous les musées de France. Sa place est si importante qu'il reçoit du gouvernement le même traitement que les ministres. C'est vous dire assez combien sa protection est avantageuse. Il avait entendu parler de mes tableaux ; il a voulu les voir et il en a été enchanté. Que puis-je penser des éloges d'un homme comme lui, sinon qu'ils sont vrais? Il m'a répété entre autres plusieurs fois que mes derniers tableaux étaient très-bien à mettre en parallèle avec les très-bonnes choses, qu'on y voyait l'empreinte d'un talent des plus distingués et que dans peu mes ouvrages seraient au premier rang, etc. Il m'a beaucoup engagé à envoyer autant de tableaux que je pourrais à l'exposition de Paris, qu'ils seraient tous très-bien payés; il m'a dit de plus que bien certainement, à son retour à Paris, il me fera quelques commandes pour le duc d'Orléans; qu'il était seulement fâché que je ne fusse pas Français, que j'aurais alors tous les encouragements que l'on donne aux artistes de talent. Si son parfait sentiment sur les arts n'était pas connu, je n'en parlerais pas, car

j'ai mis un peu de côté ma modestie, mais j'ai pensé que cela vous ferait plaisir et je me suis laissé entraîner. Voici quelles ont été mes occupations depuis que j'ai terminé ma *Religieuse*. J'ai su que, par mesure de police, on avait transporté à Rome une cinquantaine de familles des campagnes où se font les brigands : ce sont les ours des Apennins. Le gouverneur de Rome m'a donné la permission pour faire quelques études dans une espèce de prison où ils sont tous renfermés. J'allai de suite me faire ouvrir les grilles, et je trouvai, comme je m'en doutais bien, les costumes les plus pittoresques et les plus brillants de couleurs qui existent. On ne les connaît pas à Rome même. Je commençai à faire quelques études pour moi; on me donna une chambre très-bonne pour peindre, et je commençai un tableau de costumes : c'est une famille de *ciocciari*. J'en commençai encore un : c'est un vieux pâtre des montagnes avec sa fille, tous deux endormis au pied d'une madone de la forêt, à la suite d'un repas frugal. Mon troisième tableau est un sujet tout neuf et qui doit plaire, c'est une scène de brigands d'Italie; leur costume est d'une richesse étonnante et le même depuis des siècles. J'ai fait cela avec la plus grande vérité, puisque je les avais pour modèles et qu'on leur a laissé leurs effets et leurs habillements. C'est une

chose assez curieuse d'aller travailler dans un endroit comme cela. J'y ai cependant été plus de deux mois, sans manquer un jour. Voilà mon sujet : Dans l'intérieur d'une grotte, sur le premier plan, est un brigand blessé qui est pansé par un autre; quelques autres plus éloignés les avertissent qu'ils doivent être sur leurs gardes; ils sont tous cachés par des masses de rochers; au fond du tableau est l'issue de la grotte avec un torrent; on voit aussi un sentier dans l'intérieur de la forêt, où se trouve un pâtre de la montagne. Un détachement de soldats s'est arrêté près de lui et quelques-uns veulent le forcer de leur indiquer la retraite des voleurs; il les trompe en leur indiquant une fausse route; les brigands sont encore en possession de leur vol et sont sauvés par le pâtre qui est leur ami. Voilà une scène juste du pays. J'ai fait encore une dizaine de costumes pour moi et qui sont soignés, et j'ai fait encore en grand une jeune fille qui a une tête magnifique : c'est une beauté comme je n'en avais pas vu encore. Elle est dans la campagne, près d'une fontaine; elle se repose sur son vase. Tous ces ouvrages ne sont pas finis. Il faut que j'aille passer un mois à la campagne pour faire des études particulières de paysage. Je n'ai pas mal travaillé dans une saison où chacun fait si grande attention de ne pas se fatiguer, car pendant deux

mois je suis persuadé de ne pas avoir perdu une heure et j'ai toujours été bien portant.

« J'ai dépensé, il est vrai, beaucoup d'argent pendant ce temps, mais j'ai une foule de sujets nouveaux qui m'en rapporteront. C'est seulement après le carnaval que je pourrai parler de mes succès. J'ai reçu l'autre jour une lettre de M. R... de M... qui me charge de lui exécuter, outre les tableaux qu'il m'a demandés, deux pour le roi de Prusse et un pour le prince de Hardenberg. Un des artistes les plus distingués de Rome m'a demandé un tableau et il m'a fait la proposition de faire échange d'un de ses ouvrages avec un des miens. Il a une grande réputation, et en treize années de séjour à Rome il a fait fortune. Vous voyez que plus j'avance et plus mes affaires prennent une bonne marche ; soyez donc sans trop de soucis. Je me trouve toujours très-bien où je suis; on a pour moi des attentions particulières; je suis même gâté. Je vous embrasse tous mille fois et suis toujours votre dévoué

« LÉOPOLD ROBERT. »

Je n'ai rien à ajouter à la description que Robert vient de nous donner lui-même de ses *Brigands dans une grotte*, le plus considérable, je crois, et le plus complet des ouvrages de cette nature qu'il fit avant

d'entreprendre l'*Improvisateur napolitain*. Les figures, qui étaient subordonnées dans ses premiers tableaux, dominent ici, et le paysage très-étudié, très-*italien*, d'une grande vérité d'aspect, ne distrait cependant pas l'attention. Sa facture aussi a beaucoup gagné en largeur et en agrément[1]. Les costumes riches, pittoresques, variés, qui sont l'écueil de presque tous les peintres qui traitent l'Italie contemporaine, ne détournent pas l'œil du spectateur des mouvements, des attitudes, des expressions des visages qui concourent à donner à cette scène son caractère dramatique et son intérêt. Nous sommes encore en plein dans la peinture de genre; mais la noblesse, la tournure de quelques-uns des personnages de ce tableau font pressentir que Robert tend à s'élever. *Une Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonnino*, — *Religieuses effrayées par des brigands qui envahissent leur couvent*, — *Pêcheur et Jeunes Filles de l'île de Procida*, et quelques autres œuvres conservées dans les principales collections de l'Europe,

1. M. Aurèle Robert possède deux études faites aux *Termini*, l'une d'un jeune homme avec tout son attirail de guerre, l'autre d'une jeune fille. Ces deux petits ouvrages sont d'une exécution libre et charmante. Il est évident qu'au point de vue technique, Robert a fait d'énormes progrès et que son séjour aux Termini a eu sur son talent la plus heureuse influence.

sont de la même époque et appartiennent à la même inspiration.

Léopold fit au printemps de 1821 une courte excursion à Naples dont il rend compte à ses parents dans les deux lettres qui suivent. Il est heureux, plein de courage; l'avenir lui sourit. Il paraît que la famille Robert avait pris la résolution de vendre la propriété des Éplatures, grevée de quelques dettes. Le jeune peintre voudrait retenir le toit où sont nés les cinq enfants. Ses affaires vont bien et il pense qu'en quelques années il pourrait mettre de côté les quinze mille francs nécessaires pour affranchir la maison paternelle. Il voudrait aussi faire venir à Rome son jeune frère Aurèle, en décharger sa famille et en faire un artiste. Enfin il mentionne la commande d'un *grand tableau* qui lui aurait été faite à Naples par la princesse de Paterno. Ce tableau ne saurait être que *Corinne au cap Misène*, qui, de transformation en transformation, devint l'*Improvisateur napolitain*.

« Rome, 30 avril 1821.

« Ma bonne mère,

« Il m'est impossible aujourd'hui de faire une longue lettre; je suis sur mon départ pour Naples et

j'ai tant de choses à faire, que je ne sais où donner de la tête. J'ai reçu toutes vos chères lettres qui m'ont fait un sensible plaisir, mais je suis étonné que vous trouviez ma manière d'agir et mes sentiments si particuliers. Il me semble qu'il n'y a rien de si naturel; car dans le fait, si ma position et ma perspective sont brillantes, à qui le dois-je? si ce n'est à vous. Ainsi, plus je me trouverai bien, plus je rapporterai tout à ma famille. Vous me parlez de vendre les propriétés. Je ne puis donner mon idée contre celles de tous. Je dirai seulement une chose : mon intention serait de payer les dettes qui les grèvent. Je pense qu'il ne me faudrait que peu d'années sans me gêner pour cela. Je suis jeune; dans une dizaine d'années, je pense que je ne m'apercevrai pas beaucoup d'une quinzaine de mille francs, etc., etc. Il faut absolument qu'Aurèle vienne; il m'économisera plutôt qu'autrement. Il va sans dire que je m'en charge entièrement. Je le ferai peintre; nous ferons de bons tableaux. Je lui écrirais si je le pouvais, mais je vous adresserai une lettre de Naples. Ne soyez nullement en peine pour ce voyage; je le fais avec cinq ou six amis. Nous reviendrons ensemble dans six semaines. Toutes vos lettres me feront extrêmement de plaisir, la dernière m'a fait rire. Vous me dites que vous n'avez rien dit du petit effet qui

était dans ma lettre. Vous craignez que je n'en sois fâché! mais, en vérité, je voudrais savoir si ce n'est pas moi qui dois vous remercier. Voilà au moins comme je le sens. Ma chère mère, vous parlez de mes vertus! Si j'en ai quelques-unes, ce sont votre exemple, votre amour pour vos enfants qui les ont formées, etc., etc. Si vous pouvez me répondre promptement, adressez-moi votre lettre *all' esperanzella*. Si jamais vous étiez inquiète, écrivez à M. Thévenin, directeur de l'académie de France à Rome. J'envoie deux tableaux à M. R... de M...; ils seront à Neuchâtel dans cinquante jours. J'écris à M. de Roulet que vous irez les voir. Je suis persuadé qu'il vous recevra bien, de même que madame, etc. — Votre

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Naples, mai-juin 1821.

« Bien chers parents!

« Je ne veux pas partir de Naples sans vous adresser une petite lettre : le temps me presse un peu, mais dans un voyage comme celui que je viens de faire, on a peu de moments libres. Je remets donc à mon arrivée à Rome le plaisir de vous donner des détails, lesquels, bien certainement, vous intéresse-

ront. Ce n'est pas que j'aie beaucoup de bien à vous dire de Naples, qui, quoique très-grande ville, m'a ennuyé à la mort ; mais les environs sont délicieux et si différents de caractère, de nature, qu'on ne peut que jouir pleinement en les parcourant : le Vésuve surtout est une merveille, comme tous les phénomènes de la nature : on ne peut se les figurer.

« Pompeïa, Baja, la fameuse île de Capri, que Tibère a rendue célèbre, Ischia dont les eaux ont tant de réputation, Procida où j'ai trouvé des costumes qui se rapprochent beaucoup des costumes grecs. J'ai lu avec assez de plaisir Mme de Staël et M. Dupaty, quoiqu'ils soient tous les deux bien ampoulés, dans des genres particuliers : tout ce qu'ils disent n'est pas non plus très-vrai.

« Il faut voyager comme nous pour voir bien le pays, pour juger des mœurs. Je ne sais si je vous ai dit que j'étais en société de six amis, quatre architectes, un capitaine suédois et moi. Nous avons fait tous nos voyages, moitié à pied, moitié en voiture et sur mer. A propos de mer, elle ne me convient pas du tout, car j'ai été très-incommodé plusieurs fois quand elle était un peu agitée. Je suis bien impatient de me revoir à Rome : je soupire après la capitale du monde chrétien et des arts ; mais une grande raison, c'est que depuis que je l'ai quittée, je n'ai pas été

occupé de suite. J'ai fait beaucoup de croquis, souvenirs du pays; j'ai acheté très-cher beaucoup de costumes qui me serviront. Je pense trouver à Rome quelques lettres, je voudrais déjà y être pour les lire. Je suis pressé par mes camarades, je ne puis remplir ma lettre comme je le voudrais, mais je m'en dédommagerai quand je serai de retour à Rome.

« Adieu, ma bonne mère, je vous embrasse comme toute la famille.

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Depuis quelques jours que je suis revenu à Naples, de mes courses aux environs, j'ai eu l'occasion de voir plusieurs personnes de marque : le duc d'Albe et le duc de la Rocca Romana, la princesse de Paterno, qui est une dame extrêmement aimable, amante des arts et des artistes. J'ai un grand tableau à faire pour elle : c'est une des premières familles de Naples. Notre consul, M. Meuricoffer, m'a très-bien reçu : je m'étais fait donner une lettre de crédit pour mes achats de costumes, etc., etc. »

Robert revint de Naples en juin 1821. Il avait fait une ample provision d'études et de croquis pour son tableau de *Corinne improvisant au cap Misène*. C'était le premier ouvrage de cette importance qu'il entreprenait; il comptait l'envoyer à l'exposition de

Paris, et l'on verra dans les lettres suivantes qu'il y mit tous ses soins. Il continue aussi à insister pour qu'on lui envoie son frère Aurèle auquel il veut épargner les écoles qu'il a faites lui-même faute d'une bonne direction, et tout en rendant compte à ses parents de ses travaux, des distractions qu'il trouve dans la société de Rome, de ses succès présents et de ceux plus marqués qu'il se sent en état d'obtenir, il leur parle avec une tendresse qui prouve assez que son talent, en grandissant, n'a pas étouffé son bon cœur.

« Rome, 2 juillet 1821.

« Mon cher Aurèle,

« Ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir ; je vois que ce ne sera pas contre ton gré que tu viendras me rejoindre, mais il est vrai que tu aurais grand tort si tu hésitais un moment, car je crois que c'est un bonheur pour toi. Nous travaillerons tous les deux ; tu deviendras artiste comme moi, et nos affaires en iront mieux comme celles de notre famille. Je vais prendre un bel appartement que je garnirai. Je te conseille, puisque tu peux le faire, de prendre des leçons d'italien, qui te serviront beaucoup pour le voyage, et j'aimerais assez que tu en susses quelque

chose en arrivant. Je te promets que nous serons bien tous les deux. Je voudrais seulement que toute la famille pût venir, mais c'est un projet infaisable. Je conçois qu'à ton âge tu auras beaucoup de peine à quitter nos bons parents; mais, mon cher, il faut prendre le parti qui leur sera le plus avantageux. Si en travaillant, comme je ne doute pas que tu le feras, tu peux acquérir du talent, combien nous serons heureux tous les deux! Je te donnerai de bons conseils, tu les suivras, et tu ne seras pas long, j'espère, à commencer une carrière dans les arts. J'ai perdu à Paris beaucoup d'années en m'occupant de la gravure, elle ne me plaisait pas du tout; je ne savais pas ce que c'était que de travailler. Aussi, quelle multitude de journées je me rappelle avoir perdues! sans cela je suis sûr qu'il y a quatre ans que je serais dans la même position où je me trouve actuellement; et puis des frères, combien ils doivent s'encourager!... Il faut que nous fassions parler des Robert. Allons, prends courage et prépare-toi à être ici au nouvel-an. Je suis arrivé ici dans la grande chaleur; je n'en ai pas été incommodé, mais tout le monde ne serait pas comme cela. Je recommande bien qu'on m'écrive de suite. J'enverrai de l'argent pour ton voyage, car notre famille, qui a tant fait pour moi, ne doit pas s'inquiéter de toi. Je crois

réellement que tous les deux ici à Rome nous ne dépenserons pas plus que moi seul.

« Adieu, mon cher, je t'embrasse et suis tout à toi,

« Léopold Robert. »

« Rome, 6 juillet 1821.

« Ma bonne mère,

« Il m'est impossible de vous écrire aujourd'hui une longue lettre ; d'ailleurs je viens de remettre à M. L. une épître qui est un abrégé de mon voyage de Naples. Je suis un peu inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles ; il y a longtemps que vous ne m'avez écrit, etc. Je commence à me remettre un peu à mes occupations. Après une vie vagabonde comme celle que j'ai menée pendant des mois, on ne peut de suite reprendre la besogne. Il est vrai que le tableau que je vais faire m'occupe beaucoup (plutôt de tête que matériellement), aussi j'ai été et je serai encore des journées à refléchir, à penser à ma composition ; elle est cependant faite ; je crois réellement que ce sujet peut faire un beau tableau ; je sens qu'il m'inspire. Une belle Corinne? ce n'est pas peu de chose à faire. Enfin nous verrons. Je vais prendre un appartement qui soit inconnu à toutes mes con-

naissances. Je veux avoir la satisfaction de faire ce tableau seul, sans être ennuyé par cinquante avis différents qui me décourageraient. Je commence à me sentir un peu fort par moi-même, et l'étude de la nature est le seul bon conseil qu'on puisse prendre. Pendant tout le mois de juin le temps a été très-inconstant, mais voici les beaux jours qui commencent et la chaleur que j'aime tant. J'arrive bientôt à compléter ma troisième année de séjour à Rome. En y arrivant je n'aurais osé espérer en si peu de temps un sort aussi heureux. J'en rends mille grâces au ciel. Je vous adresse cette lettre, ma bonne mère, pour que vous receviez plus promptement de mes nouvelles; il est vrai que j'aurais dû le faire depuis quinze jours que je suis de retour. Il est déjà très-tard et j'attends un modèle demain à cinq heures pour travailler; je n'aurai pas trop de temps pour dormir.

« Je vous embrasse mille fois et suis tout à vous.

« Léopold Robert. »

« Rome, 6 octobre 1821.

« Ma bonne mère,

« Vous devez être indisposée contre moi par mon long silence, je suis cependant toujours le même, ce

ne sont que mes travaux qui m'occupent exclusivement : je suis dans un âge où les passions ont une force plus grande que dans toute autre époque de la vie; je m'aperçois que l'ambition de faire parler de moi a pour ainsi dire amorti toutes les autres. Ma santé est toujours parfaite, j'en rends mille grâces à Dieu. Je crois qu'avec l'ardeur qui m'embrase je ferai quelque chose; mon début heureux m'a monté la tête, il faut qu'il y ait de la suite, ou plutôt que mes succès s'augmentent. Votre souvenir, ma bonne mère, mes bons parents, me procure de ces jouissances indéfinissables; je sens vivement votre bonheur et votre contentement, et j'en suis d'autant plus touché que j'y contribue pour quelque chose, et cela produit chez moi des élans de reconnaissance envers la Divinité qui m'attendrissent toujours sensiblement. Elle a daigné exaucer mes prières. Je suis cependant sur une route où je pourrais encore m'égarer, si je n'avais pas bien pris mon parti; je veux dire que l'amour de l'argent pourrait m'empêcher d'aller plus avant dans la carrière que j'ai embrassée, si je n'étais presque persuadé d'arriver à un degré marquant : c'est pour cette raison que je fais une croix au mariage pour longtemps encore, pour être seul, occupé entièrement de mon art. J'engage beaucoup Aurèle à suivre mes conseils, et je suis très-content qu'il se décide avec

facilité à venir me joindre quand il en sera temps. J'ai des vues plus étendues, ma tendre mère. J'ai été bien touché de votre désir de venir me trouver : ce serait un grand bonheur et le plus vif pour mon cœur que je puisse avoir; si mon intention était de rester à Rome stable, cela s'arrangerait très-bien, mais je ferai des absences qui pourront quelquefois être longues, Aurèle viendra avec moi : dans ce cas, comment pourrais-je sans faire tort à mes travaux ou me donner des soucis et des inquiétudes cuisantes vous laisser dans une ville, sans en connaître la langue, où le climat est si pernicieux pour les personnes qui arrivent du nord, étant d'un certain âge? cette idée me donne une frayeur affreuse quand j'y pense. D'un autre côté, il ne me serait pas possible de vous engager à me suivre; si vous connaissez mon cœur et l'attachement vif que je vous porte, ma bonne mère, vous devez sentir avec quelle peine j'ai écrit ces phrases.

« Quelquefois le bonheur de vous voir auprès de moi me met dans l'indécision si je dois abandonner mes idées et mes plans et me mettre à faire des tableaux comme tant de peintres, mais je sens dans moi un fond de talent : ce serait une faute de ne pas l'exploiter.

« Figurez-vous, chère mère, ce que j'ai appris de Comtesse : les planches gravées que je lui avais

laissées, il paraît qu'il en a fait son profit ; les épreuves de celles de Mme David et de mes deux figures de concours se vendent chez les marchands d'estampes à Paris : un de mes amis qui en est revenu il y a huit à dix jours en a acheté ; il a eu la bonne idée de penser que je ne les avais pas fait paraître, surtout en voyant celles de Mme David. Comme ce n'est pas une femme qui puisse intéresser, on a eu l'adresse de mettre au-dessous le nom de la duchesse douairière d'Orléans pour faire croire que c'est son portrait. Mon ami me dit que M. David l'avait appris à Bruxelles, et qu'il en avait été très-mortifié, peut-être contre moi, ce qui me déplaît infiniment ; on n'aurait pas pu me faire un tour plus vexant, mais je ne puis imaginer comment Comtesse a eu assez peu de délicatesse pour faire une chose semblable. Pensait-il que je ne l'apprendrais pas? Si je savais son adresse, je lui écrirais une lettre que je ferais remettre par quelqu'un qui lui demanderait une explication. Faites-moi le plaisir de vous en informer et de me répondre là-dessus dans votre première lettre. Je suis toujours très-occupé, ma bonne mère ; mon grand tableau n'est pas encore près d'être terminé, mais j'espère qu'il sera bien, au moins je n'épargne rien pour cela. Personne ne l'a vu, même mes amis les plus intimes; je veux voir comment me réussira

un ouvrage que je fais entièrement sans observations : peut-être sera-t-il plus original. Je ne sais si je vous ai dit que j'avais fait deux petits tableaux pour le consul général de Prusse en Italie, le chevalier Bartholdy, oncle de Mendelssohn le compositeur, qui en est enchanté ; je lui avais été présenté par M. le colonel Fischer, de Berne, au commencement de mon séjour ici. A mon retour de Naples, il vint chez moi avec M. le colonel de Lamare et il me pria de lui faire quelque chose : comme c'est un homme d'esprit qui est toujours dans le monde, j'ai préféré m'en faire un partisan qu'un ennemi. Pardon, chère et bonne mère, si j'ai tardé si longtemps de vous donner de mes nouvelles : vous êtes persuadée, je n'en doute pas, que mon cœur est toujours tout à vous ; mais mes occupations sont si suivies depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, et je me trouve toujours si fatigué le soir, que je ne puis pas même commencer à écrire ; il faut une forte résolution. Vous m'avez demandé le sujet de mon tableau : c'est dans le second volume de *Corinne*, son improvisation au cap Misène, etc. Votre enfant dévoué,

« Léopold Robert. »

« Rome, 26 octobre 1821.

« Ma bonne mère,

« Je viens vous dire bien à la hâte que je suis décidé à ne pas faire le voyage dont je vous avais parlé, et j'attends Aurèle le plus promptement possible : s'il peut être rendu à Rome avant le nouvel an, cela me ferait bien plaisir, je m'en réjouis bien. Ma bonne et tendre mère, voilà encore un de vos enfants qui va s'arracher de vos bras, mais il faut penser que c'est pour son bonheur. J'espère que sa carrière sera plus facile que la mienne, elle sera moins traversée, et il trouvera toujours un bon frère qui en fera son meilleur ami; ainsi sa perspective est belle, il doit partir avec plaisir. Il faut qu'Aurèle aille voir M. Roulet de Mézerac, lui présenter mes respects et lui demander ses ordres et conseils, de même qu'auprès de M. Maximilien de Meuron. Vous lui procurerez aussi des lettres pour MM. N. et C., à Milan; il me rappellera à leur souvenir. C'est à la pension suisse qu'il logera à Milan, mais s'il peut faire le voyage avec M. B., ce serait beaucoup mieux : je vous prie de le bien saluer et de le lui recommander de ma part. C'est aussi vous, ma bien bonne mère, que j'aurais désiré avoir ici; le temps

fera j'espère que ce désir soit réel. Je vous écrirai encore par le premier courrier ; en attendant, je vous embrasse.

« Votre Léopold Robert. »

« Rome, 20 novembre 1821.

« Ma chère et bonne mère,

« Je viens de recevoir votre lettre du 5 novembre aujourd'hui, et je veux y répondre en détail ce soir, plutôt que de travailler, car c'est mon ordinaire. Je commencerai par vous dire que je ne vous ai pas bien expliqué mes idées, et que vous les interprétez mal. Si vous pouviez juger avec connaissance de cause, je crois que vous penseriez différemment, mais la suite fera connaître qui voit bien. C'est pour mieux sauter, ma bonne mère, que je ne pense pas à gagner de l'argent à présent, et je le dis encore : ce serait une honte à moi, après un succès comme celui que j'ai obtenu, de m'arrêter là pour ne penser qu'à mettre des sous de côté ; ça tue le talent, ça le perd. Les amateurs (il y en a de fins) s'en aperçoivent, vous blâment dans le monde, la réputation se perd, on finit par végéter, et on tombe enfin tout à fait ; mais il y a cent exemples comme cela à vous citer. Cela arrive surtout aux artistes qui ont la bêtise de se marier jeunes, et une fois qu'on

est tombé, il n'est plus possible de se remettre en vogue. Ces années-ci sont les plus précieuses de ma vie, je suis dans une très-bonne route pour ma conduite dans les arts : jeune (je puis le dire quoiqu'à vingt-sept ans), il y en a peu qui se trouvent à cet âge dans ma position, sans autre passion que mon art. Ce ne sont ni les femmes, ni le jeu, ni la société qui me prendront jamais de l'argent (et c'est une grande économie). Un amour du travail que chacun dit être excès, qui ne nuit pas à ma santé, au contraire, il m'est salutaire. Mettez avec cela mon amour exclusif pour ma famille ; vous ne pouvez pas savoir combien je suis souvent occupé de vous, combien je lie mon intérêt avec le vôtre. Vous trouvez mon ambition mal entendue pour mes intérêts ? et moi je la trouve très-bien et vous verrez. Je suis toujours avec l'espérance qu'Aurèle viendra bientôt; loin de m'être incommode, il pourra me servir beaucoup. Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant votre demande : « Comment je passais les dimanches ? » Ma réponse est que je n'y fais aucune différence avec les autres jours ; depuis le matin quand le jour vient, jusqu'au soir, toujours à travailler, et toujours avec un feu, un plaisir que je ne conçois vraiment pas, quand je vois toutes mes connaissances et mes amis. Depuis que je suis revenu de

Naples, je n'ai pas été une demi-journée sans être occupé (je me trompe d'un jour, qui a été employé à aller à la rencontre d'un de mes bons amis). Le soir, je travaille à faire des dessins, des compositions, et c'est toujours jusqu'à minuit passé. Je vais quelquefois aussi dans la haute société, où on me reçoit très-bien, mais c'est le plus rarement possible. Mon tableau de *Corinne* avance ; personne ne l'a encore vu, ainsi je ne puis rien en dire ; il sera fini j'espère pour le nouvel an. Il est vrai que j'aurai fait quelques autres tableaux depuis que celui-là m'occupe, mais cependant vous voyez que j'y ai mis beaucoup de temps et je vous donnerai une idée des dépenses qu'il m'a occasionnées : il est vrai que j'aurais pu le faire un peu plus petit, mais il sera à l'exposition de Paris ; j'ai pensé à cela et le propriétaire ne s'en trouvera pas lésé.

« Du 29 novembre 1821.

« Le duc d'Albe est arrivé dernièrement à Rome. Je l'avais vu à Naples ; il est venu de suite chez moi et a été enchanté de mes ouvrages. Mon grand tableau n'est pas encore près d'être terminé. Je me fais une fête de voir arriver Aurèle, car dans l'appartement que je vais occuper il me sera très-utile, et j'aimerai aussi avoir un frère qui sera pour moi un ami, que je

pourrai toujours avoir auprès de moi. Tous mes intimes vont partir ou sont partis : je me trouverai, avec beaucoup de connaissances, très-isolé. Je suis invité dans les sociétés, à des dîners, mais j'y vais le plus rarement qu'il m'est possible, quoique ce soit dans la société la plus relevée; chez M. le duc d'Albe, je vais plus souvent avec plaisir. C'est un charmant homme, d'une familiarité très-grande avec les artistes qu'il estime ; je croyais n'être nullement bon pour me conduire dans le monde, cependant je remarque que généralement on n'attend pas de caquet des artistes, et qu'au contraire une modeste réserve fait plus d'effet. Je vous réponds, ma bonne mère, que nos affaires iront bien, si le ciel nous donne la santé ; ne vous tourmentez donc pas. Il est vrai que j'ai beaucoup dépensé cette année : j'ai été deux mois dans mon voyage de Naples sans travailler et j'ai dépensé plus de quarante louis ; ensuite il m'a fallu me monter pour mon appartement qui m'a déjà pris plus de cinquante louis, mais ces dépenses une fois faites, c'est une grande chose. Mon grand tableau m'a pris beaucoup de temps et aussi beaucoup d'argent. S'il est goûté, je compte en faire une gravure à l'eau-forte qui pourra me rapporter beaucoup ; je n'y travaillerai que les soirs : cela ne m'empêchera pas de faire mes tableaux dans la journée. On m'a

déjà demandé une dizaine de tableaux : c'est une fureur à en crever de rire ; je ne sais quand je les ferai, car je suis loin d'avoir fait tous ceux que l'on m'a demandés l'année passée. Je vous embrasse tous, je suis et serai toujours votre dévoué,

« Léopold Robert. »

A la fin de 1821, le tableau de *Corinne* était donc très-avancé. Tout ce qu'il avait vu à Naples avait enchanté Robert. Il y avait rencontré à chaque pas, au milieu d'une nature admirable, ces scènes populaires, ces costumes presque antiques, ces figures pleines de caractère, d'une beauté naturelle et sévère que la civilisation n'a fait qu'effleurer. « La Sicile et le royaume de Naples, dit très-bien à ce propos M. Feuillet de Conches, ont conservé dans les traits et dans les mœurs de leurs races populaires de profondes traditions de leur généreuse origine. La vie en plein air, qui rend l'homme à la nature en l'enlevant à la société, l'habitude de la cadence dans la démarche, de la danse dans les fêtes religieuses et profanes, de la pompe dans les processions, des costumes éclatants, des tresses de fleurs et des ornements de fruits dans tous les usages publics et privés, tout rappelle l'antiquité païenne. C'est un violon en tête que les paysans se mettent en marche pour aller

ouvrir le labourage ; c'est au son du tambourin et des castagnettes qu'ils rentrent les moissons et les vendanges. La femme danse-t-elle ? son aspect revêt à l'instant une sorte de grandeur et de fierté, et son enthousiasme vertigineux et électrique finit par emprunter quelque chose du délire de la pythonisse. L'homme du peuple, comme pour attester que le laurier d'Horace, de Virgile et de Tasse n'a point épuisé le sein fécond de la *campagna felice*, a le don de l'improvisation poétique, cette liberté de la presse populaire de la vieille société italienne toujours divisée, quelquefois indépendante, jamais libre. La poésie est partout, dans le chant, dans la danse, dans les harmonies de la mer, dans tous les mystères d'une admirable nature qui fait vibrer à la fois les cordes de l'imagination, de l'âme et des sens. Robert en était encore à la fraîcheur des premières impressions d'un voyage à Naples ; comment n'eût-il pas été inspiré par cette population sauvage, il est vrai, indolente, frivole, dépourvue de dignité, mais non vulgaire, mais facile et bonne, si naïve surtout dans ses enthousiasmes et si fortement pittoresque ! »

Cependant *Corinne*, presque achevée à la fin de 1821, devait encore causer bien des soucis à Robert, et subir de nombreuses et importantes transformations avant d'être le tableau simple et complet

que nous connaissons. Robert avait l'intention de résumer dans cet ouvrage, et au moyen d'une de ces scènes populaires dont il avait été si souvent le témoin sur les rivages de la baie de Naples, l'impression poétique qu'il avait rapportée de ce beau pays. Il crut d'abord qu'il lui serait facile d'y adapter le sujet littéraire emprunté au roman de M[me] de Staël qui lui avait été demandé. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Ce compromis entre la vérité et la fiction, ce mélange de personnages du monde avec des pêcheurs et des paysans, répugnaient à sa conscience d'artiste, à la nature droite et scrupuleuse de son talent. Son tableau fut achevé deux ou trois fois, mais sans le satisfaire. Il modifia à plusieurs reprises son Oswald en particulier, l'essaya en costume civil, en costume militaire; mais, mécontent du résultat, il sollicita de la personne qui lui avait demandé le tableau l'autorisation de remplacer les deux figures principales par des personnages pris dans la réalité. Il paraît que cette autorisation lui fut refusée. Il renonça alors courageusement à cette commande, prit son rasoir, gratta les deux malencontreuses figures d'Oswald et de Corinne et recommença à nouveaux frais cette partie de sa composition [1]. C'est

1. Robert effaçait beaucoup. Il disait de Boileau : « Celui-là m'a appris à peindre autant que M. David. »

cette circonstance qui explique pourquoi la *Corinne au cap Misène,* inscrite au livret du salon de Paris pour 1822, en compagnie de quatre ouvrages exécutés pendant les deux années précédentes — *Brigands dans les montagnes de Terracine; Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonnino; Jeune religieuse recevant la bénédiction d'une abbesse; Procession de religieux dans l'église des saints Côme et Damien* — n'y parut pas, quoi qu'en pensent quelques-uns des biographes de Robert. Les quatre tableaux que je viens de mentionner furent seuls exposés, et quant à la *Corinne,* le peintre la garda, la modifia profondément, y travailla encore près de deux ans, et en fit l'ouvrage célèbre connu sous le nom de l'*Improvisateur napolitain.*

Cette composition est d'une extrême simplicité. Au centre du tableau, l'improvisateur, homme d'une quarantaine d'années, est assis sur un tertre de rochers qui forme le point culminant du cap Misène. Il a la jambe droite croisée sur le genou gauche et chante, la tête renversée, en s'accompagnant de sa mandoline; près de lui est un jeune lazzarone. Ce groupe se détache sur les eaux immobiles du golfe de Baïa. On aperçoit à l'horizon la ligne si poétique et si pure de l'île de Capri, et à gauche le promontoire qui s'avance dans la mer du côté de Naples. Toute

cette partie du paysage, qui a l'exactitude d'un portrait, semble faite exprès pour le tableau et forme un fond des plus heureux. En parcourant l'œuvre de Robert on aura souvent l'occasion de remarquer avec quel soin et quel tact il choisissait les encadrements de ses compositions.

A la gauche du tertre où se trouvent le chanteur et son compagnon, l'artiste a placé quatre figures principales. La plus remarquable est une femme, vue de face, accroupie, vêtue de l'ajustement rouge rehaussé d'or de l'île d'Ischia. Elle a le bras droit placé sur sa fille, enfant de huit ou neuf ans, étendue près d'elle et qui pose sa tête sur ses genoux. Plus à gauche, deux pêcheurs à demi couchés écoutent attentivement le rhapsode. Au delà du tertre, on aperçoit le haut du corps d'une jeune mère qui presse son enfant dans ses bras et paraît s'efforcer de calmer ses pleurs.

De l'autre côté, deux jeunes filles, vêtues du riche costume des îles, debout et immobiles, suivent avidement les paroles du chanteur. En arrière, on voit une femme plus âgée, et dans l'espace resté libre, à gauche de ce groupe, des pêcheurs portant des rames, qui marchent vers le rivage.

Cet ouvrage, si supérieur par son importance aux tableaux de genre que Robert avait faits jusque-là,

manque d'ensemble, de concentration, et le premier plan est un peu vide. Robert n'a jamais entendu le clair-obscur, l'effet, qui relie les personnages et les groupes, joue un si grand rôle dans les ouvrages des coloristes et leur donne tant de charme. A cet égard il est resté l'élève de David. Ce défaut de cohésion est plus accusé ici que dans ses autres grands tableaux, où une composition savante, des lignes admirablement balancées, satisfont si pleinement les yeux et l'esprit, excitent à un tel point l'admiration, que l'on ne songe pas à une lacune d'un si beau talent, que je dois cependant signaler dès l'abord. Quant à l'exécution, autant que je peux m'en souvenir, elle était sèche, dure, et on pouvait remarquer une certaine incertitude de pinceau ainsi que quelques incorrections que l'on ne retrouvera ni dans la *Madone de l'Arc*, ni dans les *Moissonneurs*, ni dans les *Pêcheurs de l'Adriatique*. Mais chacune des figures prises à part est une étude excellente. Les attitudes, les pantomimes, les expressions sont pleines de vérité et d'accent. Robert est déjà le peintre qui sut mieux qu'aucun autre artiste de notre temps donner de la noblesse et du caractère à des scènes populaires et presque communes, et dégager de la réalité la beauté et la poésie qu'elle renferme, mais qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'apercevoir et de représenter.

Ce tableau, exposé au salon de 1824 avec *Deux religieuses effrayées du pillage de leur couvent par les Turcs*, les *Pèlerins se reposant dans la plaine de Rome*, les *Chévriers des Apennins*, le *Brigand en prière avec sa femme*, la *Mort d'un brigand*, n'obtint dit-on qu'un succès modéré. On ne connaissait Robert que par ses tableaux de genre; on le trouvait bien audacieux de s'aventurer dans un domaine plus élevé. La même méfiance avait accueilli les premiers grands ouvrages de Géricault. Cependant l'*Improvisateur napolitain* fut acheté par le duc d'Orléans, plus tard le roi Louis-Philippe, pour la somme de 3,500 fr., et placé dans la galerie de Neuilly. Il fut détruit au sac de ce château en 1848. Cependant on en sauva quelques morceaux. Le plus important de ces fragments, qui renferme le groupe central, vient d'être acheté à Paris par le Musée de Neuchâtel, et quoiqu'il ait souffert, il peut encore donner une idée de ce bel ouvrage. M. Aurèle Robert a eu l'excellente idée d'exécuter, en s'aidant de ses souvenirs et d'un fort beau dessin fait par lui d'après l'original, une répétition de ce tableau, dont on possède d'ailleurs une bonne gravure par Zaché Prévost.

IV

(1821 à 1828)

Succès des tableaux de genre de Robert et en particulier de ses *Brigands*. — Portrait de Robert. — Arrivée de son frère Aurèle à Rome. — Robert traite quelques sujets gracieux. — Qualités et défauts de sa peinture. — Opinion de Gérard sur son talent. — Mort d'Alfred Robert. — Séjour de Mme Robert à Rome. — Robert projette de personnifier en quatre grandes compositions les saisons et les principales régions de l'Italie. — *Le Retour de la fête de la Madone de l'arc.* — Succès de ce tableau à l'Exposition de Paris. — Sejour de Robert à la Chaux-de-Fonds. — Mort de sa mère. — Il quitte la Chaux-de-Fonds pour revenir à Rome.

J'ai dit que l'*Improvisateur napolitain* n'avait obtenu qu'un assez médiocre succès, et Léopold se remit avec plus d'activité que jamais à ces motifs de genre : brigands, moines, bergers, pifferari, ermites, paysans, femmes de Rome, de Frascati ou d'Ischia, que les grands sujets poétiques et généraux, qu'il traita plus tard, ne lui firent d'ailleurs jamais abandonner. L'exposition qu'il avait faite dès 1821 dans son atelier de quelques-uns de ces petits tableaux avait excité au plus haut point la curiosité et l'intérêt. Des amis chauds étaient intervenus et

prônaient à l'envi le jeune artiste neufchâtelois. M. A. Snell, consul de la confédération suisse à Rome, lui avait amené la duchesse de Devonshire. Un autre de ses amis lui avait procuré la connaissance d'un riche amateur, le colonel de La Marre. Robert était devenu tout à coup le peintre à la mode, et depuis lors, comme le fait observer M. Feuillet de Conches, son nom courut de bouche en bouche, les générations successives de voyageurs qui passent l'hiver à Rome se le léguèrent, et la réserve du peintre le servit auprès d'eux autant que son talent. « Mon cher monsieur Robert, lui disait-on, un petit brigand, s'il vous plaît », et dans ce genre de tableaux, composés de deux ou trois personnages et qui *ne renferment qu'une idée*, suivant sa propre expression, il eut jusqu'à la fin de sa carrière des demandes d'ouvrages infiniment plus nombreuses qu'il n'en pouvait exécuter. Avec sa lucidité et sa modestie ordinaires, Robert se rendait parfaitement compte de cette situation, et le 3 octobre 1822, il écrivait à son ami Brandt : « J'ai été bien favorisé, je l'avoue. J'ai voulu choisir un genre qu'on ne connût pas encore et ce genre a plu. C'est toujours un avantage d'être le premier. Lorsque j'arrivai, je fus frappé de ces figures italiennes, de leurs mœurs et de leurs usages remarquables, de leurs vêtements pittoresques

et sauvages. Je pensai à rendre cela avec toute la vérité possible, mais surtout avec cette simplicité et cette noblesse que l'on remarque dans ce peuple et qui est encore un trait conservé de ses aïeux. Ce que j'ai fait jusqu'à présent ne me satisfait pas encore ; j'espère réussir mieux. Cependant mes tableaux, quoi qu'ils représentent d'abord, sont très-recherchés. Je dois me féliciter de mon voyage en Italie... Mon état me coûte beaucoup ; je suis forcé d'avoir continuellement des modèles pour mes tableaux, car je suis résolu à ne pas faire un trait sans ce secours, qui ne peut jamais tromper. Je fais des excursions dans les montagnes les plus sauvages et j'y trouve des motifs tout nouveaux pour ce genre. »

Robert a raison. Son succès extraordinaire s'explique en grande partie par cette circonstance qu'il traita le premier un genre qui répondait aux préoccupations du moment. Pendant les longues guerres de la République et de la période impériale, l'Europe était restée fermée pour ainsi dire. Avec la paix elle s'ouvrit de nouveau. Le goût des voyages s'éveilla. On se jeta avec une sorte d'avidité sur l'Italie, dont les costumes pittoresques et les mœurs originales piquaient vivement la curiosité. C'est de cette époque que date la manie de la peinture ethnographique, manie qui a fait de notre temps de si déplorables

progrès et qui menace de tout envahir. A côté de son mérite, Robert eut donc du bonheur, de la *chance*, et il trouva dans l'état des esprits et dans les circonstances extérieures des auxiliaires utiles et puissants. Par lui-même, le modeste peintre n'était guère fait pour violenter la fortune. « Je n'ai jamais eu de savoir-faire, écrivait-il plus tard à ce propos à M. Marcotte, pour me présenter aux amateurs qui viennent en grand nombre à Rome, et ma timidité était si grande alors, qu'elle me fit beaucoup de tort. » Je n'ai pu connaître Robert, mais ses contemporains m'affirment que, sauf quelques traits peut-être un peu forcés, le portrait qu'en donne M. Feuillet de Conches est d'une ressemblance parfaite. « L'extérieur chez Robert, dit-il, n'avait rien de séduisant pour qui le connaissait peu. C'était un homme petit, grêle, d'un aspect lourd et sans distinction. A ses vêtements de couleur foncée, étroits, exactement boutonnés; à son chapeau, rabattu sur ses yeux; à sa grosse tête, enfoncée dans les épaules; à son air gauche et refrogné; à l'arc de ses sourcils se fronçant l'un vers l'autre; au timbre discret et timide de sa voix on reconnaissait un caractère peu expansif, un esprit soucieux. Partout il prenait la dernière place et le dernier rôle. Comme tout homme à pensée unique, il respirait l'ennui. Il s'effrayait surtout de ce jeu de

miroirs, de ce feu croisé, de ce tonneau des Danaïdes, qu'il faut remplir tant bien que mal et qu'on appelle en France conversation; mais s'il ouvrait la bouche, sa parole, quoique embarrassée, peignait d'un mot bref et juste. Se sentait-il à son aise, le nuage qui obscurcissait son front se dissipait; et qui avait causé avec lui, finissait par lui trouver je ne sais quoi de fin et de vrai, de sensible, d'aimant et de triste, digne, à la fois, de sympathie et de respect. »

On a vu, dans les lettres que j'ai données plus haut, avec quelles instances Léopold Robert demandait à ses parents de lui envoyer à Rome son frère Aurèle. Ceux-ci consentirent enfin à se séparer de leur plus jeune fils, qui avait suivi jusqu'alors le métier de son père. Aurèle arriva à Rome en 1822, et depuis cette époque il resta presque constamment avec Léopold. Il fut son compagnon fidèle et dévoué dans les bons et dans les mauvais jours, son ami le plus intime et, quoique son cadet, bien souvent son conseiller et son confident; en un mot, son frère par le cœur comme il l'était par le sang. On ne sait vraiment ce que serait devenu Robert sans cette affection constante, attentive et délicate. A Rome et à Venise, ce n'est guère qu'avec ce frère bien-aimé que l'âme concentrée et anxieuse de l'artiste se détendait. Il lui représentait la patrie et la famille absente, les devoirs

qui rattachent à la vie l'homme de bien, et on est en droit de présumer que la présence d'Aurèle retarda la catastrophe qui termina l'existence du grand peintre. Léopold Robert n'avait pas cédé à une simple fantaisie en appelant son frère auprès de lui, et il a expliqué très-nettement les raisons qui l'ont déterminé dans sa lettre à M. Marcotte, en date du 27 juin 1830, dont j'ai déjà cité quelques fragments.

« C'est à compter de cette époque, dit-il, que la fortune m'a regardé d'un œil favorable[1]. Enfin, après quelques mois, je me trouvai dans la position d'engager mes parents à m'envoyer mon jeune frère Aurèle, qui déjà était occupé dans une petite branche d'horlogerie; mais voyant qu'en la suivant il aurait toujours une existence peu aisée, et me rappelant, d'ailleurs, qu'il avait montré des dispositions pour le dessin, je lui peignis favorablement les avantages d'un changement d'état. D'ailleurs, voyant ma nouvelle fortune, il fut naturellement entraîné à venir.

« J'avais contracté une dette considérable avec ma famille et une autre avec M. Roulet. Je n'eus pas de repos avant qu'elles ne fussent entièrement acquittées. C'est par cette raison que je fis une grande

1. Il s'agit du moment où ses petits tableaux commencèrent à avoir du succès.

quantité de petits tableaux qui m'en facilitèrent les moyens plutôt que d'autres, où j'aurais peut-être acquis davantage. J'avais un autre souci; l'incertitude de savoir si mon frère réussirait, craignant de l'engager tout de suite dans le grand genre, qui ne peut offrir de ressources que quand on a un talent tout à fait distingué. J'eus alors l'idée de lui faire commencer le recueil de dessins d'après mes tableaux, ce qui l'intéressa, pensant que l'entreprise de les graver pouvait être avantageuse à tous deux. Mais tout en s'occupant de ce travail, il ne perdait pas de vue la peinture. Il poursuivait les études nécessaires pour se mettre en état de faire des tableaux. Les premiers qu'il acheva furent des *intérieurs*. Il me semble que cette marche est bonne. Au moins quand on fait ce genre d'après nature, on a sous les yeux tout ce qui est indispensable; et couleur, effet, lignes, on n'a plus qu'à copier ce que l'on voit. Il en résulte, selon mon sentiment, qu'un jeune artiste travaille de cette manière avec plus de plaisir et qu'il réussit mieux que s'il se met tout de suite en face de son imagination, qui ne peut être rendue parce qu'il manque des moyens nécessaires pour le faire. Enfin je n'ai qu'à me féliciter au sujet d'Aurèle, car le voilà lancé. Il ne lui manque plus qu'une chose, c'est d'être lui. Pour cela je crois qu'un voyage de quelque

temps, qui l'éloignerait de moi qui l'influence trop, lui ferait du bien. »

Les affections de famille jouaient un si grand rôle dans la vie de Robert, qu'on ne songe pas à s'étonner de l'heureuse influence qu'eut sur son humeur et même sur son talent la présence de son frère à Rome. Il puisa dans sa société un redoublement d'activité.

De 1822 à 1827, époque à laquelle il exposa, à Paris, le second de ses grands tableaux : le *Retour de la fête de la Madone de l'Arc,* il multiplia ces petites toiles, que les amateurs s'arrachaient et dont le prix augmentait tous les jours. Sans renoncer tout à fait, comme on l'a prétendu sans raison, aux sujets de brigands qui avaient d'abord attiré sur lui l'attention, il s'appliqua plus fréquemment à traiter des motifs gracieux, qui éloignaient de son esprit les idées moroses, vers lesquelles il n'était que trop porté. Un connaisseur lui ayant demandé un jour la cause de ce changement dans la direction de son talent : « Je suis forcé, répondit-il, de chercher des sujets moins sombres, car je ne puis peindre sans m'identifier avec mon sujet, et quand j'ai achevé un de ces malheureux brigands, je me sens tellement épuisé et mélancolique, que, si je continuais longtemps, je finirais par perdre la tête ou du moins par tomber

malade sérieusement[1]. » C'est en effet de cette époque que datent, à côté de quelques tableaux ayant des brigands pour sujets : *Frascatane au rendez-vous; Berger romain; Deux jeunes filles napolitaines revenant de la fête; Vieux pâtre des Apennins endormi; Jeune chévrier des Apennins soignant une chèvre blessée; Danse napolitaine à Capri; Pêcheur improvisant; Jeunes filles de Frascati portant des corbeilles de fleurs; Jeune fille de Procida donnant à boire à un pêcheur*. Je n'ai pas l'intention de faire une étude critique, ni même de donner une nomenclature complète de tous ces petits ouvrages qui se distinguent par les mêmes qualités, et qui méritent les mêmes reproches. Mais je recommanderai aux personnes qui voudraient étudier à fond l'œuvre de Robert, les beaux dessins faits par son frère, et qui se trouvent encore entre ses mains. Qu'on me permette, à ce propos, d'exprimer mon étonnement de ce qu'aucun des grands musées de l'Europe, aucun des musées de la Suisse surtout, n'ait tenté de s'approprier une aussi précieuse collection. Depuis 1822, M. Aurèle Robert a reproduit, soit à la sépia, soit à l'encre de Chine, soit à l'estompe et au crayon, et en combinant ces divers procédés, la plus grande partie des tableaux

1. Gaullieur, *Revue suisse*, 1847.

de Léopold. Ces dessins, exécutés au quart ou au cinquième des originaux, sous les yeux de Léopold, avec ses conseils et souvent, suivant toute probabilité, avec son concours, sont d'une absolue fidélité et traités avec le sérieux et la conscience que M. Aurèle Robert met dans tout ce qu'il fait. On comprend même en les examinant la crainte amicale qu'exprimait Léopold de voir son frère se laisser par trop influencer par son exemple et perdre dans ce commerce continuel avec ses œuvres une partie de son originalité. C'est en parcourant cette belle suite qu'on pourra se rendre compte de toutes ces qualités plus sérieuses qu'éclatantes qui ont mérité à Robert le rang élevé qu'il occupe au milieu des artistes de notre siècle. Pendant sa courte carrière, Léopold Robert n'a pas exécuté moins de cent soixante à cent soixante-dix tableaux. Il en a répété plusieurs et, pour n'en citer qu'un exemple, on connaît, d'après M. Feuillet de Conches, quatorze répétitions avec des variantes plus ou moins importantes de la *Femme du brigand veillant sur le sommeil de son mari*. Tous ces ouvrages n'ont sans doute pas la même importance ni le même mérite, mais dans tous on retrouve, avec ce sentiment du caractère par lequel Robert se rapproche des peintres de haut style, cette pureté de dessin, cette correction soutenue, cette exactitude dans les détails,

cette constante vérité, aussi bien dans les figures que dans les accessoires et dans les fonds, qui sont le fait d'un artiste dont la conscience scrupuleuse n'est jamais endormie et dont le savoir n'est jamais en défaut. Mais à côté de ces rares qualités, on remarquera aussi dans ces précieux ouvrages, exécutés avec tant de soin, avec un désir si marqué de bien faire, avec un labeur si fécond en heureux résultats, les défauts inhérents à la manière du peintre habile : une couleur sans charme, quoiqu'elle soit souvent éclatante et relevée; l'extrême sécheresse de la facture, en un mot l'absence de cet agrément qui, en attirant les yeux, force l'esprit à discerner les beautés d'un ordre supérieur. Ce n'est certes pas au nom de cette partie de l'école moderne qui met dans l'exécution toute la valeur d'une œuvre d'art, que je parle. Mais les contemporains de Robert eux-mêmes s'étaient aperçus des côtés faibles ou au moins contestables de ce beau talent que j'ai eu déjà l'occasion de signaler à propos de l'*Improvisateur napolitain*, et il m'a paru intéressant et curieux de recueillir le jugement de l'un des hommes les plus compétents de l'époque, de l'un des admirateurs les plus sincères de Robert, du peintre Gérard, qui avait montré au jeune artiste neuchâtelois, dès ses débuts, un très-vif intérêt, et qui ne cessa de l'encourager en lui demandant des

tableaux et en lui donnant les conseils les plus éclairés.

Robert qui, en 1824, avait fait pour Gérard des *Chevriers des Apennins pansant une chèvre,* venait de lui envoyer, en 1826, un second tableau : *Une mère pleurant sur le corps de sa jeune fille exposée.* Gérard en accusant réception à Robert de cet ouvrage en fait cette appréciation délicate et pleine de justesse : « Le choix du sujet, dit-il, m'avait causé quelque inquiétude qui s'est bientôt dissipée à la vue du tableau. Votre composition est simple, noble et touchante. J'ai revu avec plaisir ces costumes, qui heureusement pour moi n'ont point changé. Cette scène m'a paru d'autant plus vraie qu'elle m'a rappelé en partie celle dont j'ai été témoin dans ma jeunesse : une fille de campagne, qui servait chez ma mère, mourut; ses parents vinrent pleurer sur son corps et lui rendre les derniers devoirs. Vous savez, monsieur, tout le cas que je fais de votre beau talent et avec quel plaisir j'ai vu vos succès si justement mérités. Si je me permets quelques observations, comme vous avez bien voulu m'y autoriser, je vous prie de les regarder comme une preuve de la haute estime que j'ai pour votre mérite.

« D'après ce dernier ouvrage, je crains (franchement) que vous n'adoptiez une manière un peu rude,

non par l'excès du fini, mais parce que les contours semblent peints à sec. Les plis de la manche de la mère ont quelque raideur, et la tête est peut-être trop vieille. Je suis ennemi de la beauté systématique, mais dans toutes les classes et à tous les âges il y a, surtout chez le peuple que vous savez si bien peindre, un genre de beauté relative que vous pouvez, mieux que bien d'autres, découvrir et retracer. Enfin, permettez-moi de vous rappeler que c'est au dessin et au caractère que vous avez su donner à ce genre, qu'on avait traité un peu trop négligemment avant vous, que vous devez la réputation bien méritée dont vous jouissez. »

La nouvelle de la mort tragique de leur frère Alfred, survenue le 18 mars 1825, vint porter à Léopold et à Aurèle Robert un coup terrible. Chez Léopold, cette impression ne fit que grandir avec les années, et c'est surtout depuis cette époque fatale que l'on remarque des traces fréquentes d'une mélancolie qui, dix ans plus tard, devait le porter lui-même à une résolution désespérée.

Robert écrivit à ce sujet la lettre suivante à M. de Meuron :

« Rome, 8 avril 1825.

« Mon cher monsieur,

« Un événement funeste et bien inattendu est venu nous accabler dans notre famille par la mort d'un frère pour lequel nous avions tous le plus vif attachement. Il faut incliner la tête et avoir recours à la Providence pour pouvoir trouver quelques consolations. Ma pauvre mère, qui était déjà fort souffrante, a essuyé ce coup terrible avec une fermeté et un courage inconcevables. Mais j'en crains si grandement les suites que je me suis décidé à engager mon jeune frère à partir, qui par sa présence pourra amener une diversion à la peine et à la douleur que ma famille a ressentie. Combien j'aurais voulu l'accompagner, Dieu le sait ; mais pour beaucoup de raisons je ne puis y penser dans le moment. A l'arrivée de mon frère, si j'apprenais malheureusement quelques fâcheuses nouvelles, je me déciderais bien promptement à retourner, ou si l'ennui de me trouver seul me prenait trop violemment. Mon cher ami, plaignez-moi ; je viens d'être frappé si sensiblement qu'il me faudra beaucoup de courage pour me remettre. Je suis dans un état si peu propre à écrire que je vous prie en vous recommandant mon frère Aurèle qui

vous remettra lui-même cette lettre avec mille salutations; veuillez l'accueillir avec votre bonté ordinaire; vous verrez qu'il a de grandes dispositions. Il éprouvera, il est vrai, un petit retard dans ses travaux pour un voyage de quelques mois. Mais j'espère au contraire que l'air natal lui donnera de nouvelles forces. Il emporte avec lui un petit portrait au crayon qu'il a fait de moi un des derniers jours avant son départ de Rome. Par la même occasion, je vous envoie enfin plusieurs articles que vous me demandez. Les voici en ordre :

	Piastres.	Paules.
Pierre d'Italie	1	8
Outremer, une once sup. . . .	16	—
Pinceaux, blanc de Naples . .	—	7
A Domenico, 19 mai 1824 . .	1	
26 juillet . . .	1	
6 décembre . .	1	
7 février 1825 .	2	
7 avril . . .	5	
Écus romains	28	5
« Il faut décompter ce que l'expéditionnaire m'a remis	1	—
P.	27	5

« Je vous suis redevable encore, mon cher mon-

sieur, de l'envoi que vous avez bien voulu faire à ma mère; je vous en serai toujours reconnaissant. Veuillez faire vous-même la balance. Je vous embrasse de cœur et suis pour la vie votre dévoué, mais affligé

« Léopold Robert.

« Je vous prie de présenter mes respects à madame et à tous les autres membres de votre chère famille. »

La mort de son fils Alfred affecta vivement Mme Robert et agit d'une manière grave sur sa santé déjà chancelante. Elle voulut voir son fils Léopold et vint le retrouver à Rome avec sa fille Adèle et Aurèle dans le courant de cette même année 1825.

Partie de la Chaux-de-Fonds le 18 septembre, Mme Robert était à Rome au commencement d'octobre et écrivait à son gendre, M. Louis Huguenin, et à sa fille restée au logis, la lettre suivante qui, commencée par elle, fut continuée par Léopold.

« Rome, le 13 octobre 1825.

« Mes très-chers enfants,

« ..... Le dôme de Saint-Pierre, pour des vues meilleures que la mienne, se dessinait sur l'azur du

ciel. Nous étions à trois lieues de la capitale du monde, et nous étions dans un désert, au dernier endroit que l'on trouve, et où il n'y a qu'une auberge et quelques remises (*la Storta*). C'est ordinairement là que les voitures s'arrêtent pour faire rafraîchir les chevaux. La nôtre s'arrête; il était environ onze heures, et depuis le matin nous n'apercevions pour ainsi dire aucune habitation ni habitants; jugez de l'effet que dut produire sur nous la vue de sept à huit voitures devant cet hospice, dans ce désert. Il ne faut pas vous imaginer que c'était des voitures chargées de marchandises; toutes elles étaient remplies d'étrangers, Anglais, Français, Allemands, toutes attelées de trois, quatre, cinq chevaux. Enfin, je ne puis assez vous exprimer ce que j'éprouvais, en me sentant si près de voir, d'embrasser ce cher, cet excellent Léopold. Je suis vraiment surprise que la nature puisse soutenir de pareilles émotions.

« En descendant, nous apercevons une charmante petite voiture, du goût le plus élégant, rangée par hasard derrière la nôtre, et dont les chevaux étaient dételés. En passant à côté, nous eûmes, Adèle et moi, la même pensée, c'est qu'il ferait trop beau dans cette jolie voiture. Nous suivons nos compagnons de voyage pour prendre notre repas. *Oh! comme le cœur me bat encore en vous écrivant ceci;*

je vous jure que ma main tremble; nous montons l'escalier. Aurèle nous dit en ce moment, d'un air très-ému : Léopold est en haut. J'étais si loin de supposer cela, que je crus qu'il le disait pour badiner. Enfin, nous n'avons plus que quelques marches à monter, et je vois deux bras prêts à me recevoir. Oui, c'était lui, c'était notre tout excellent Léopold !

« Je posséderais l'art d'écrire, d'exprimer les sentiments, que je serais bien loin de pouvoir vous peindre ce que j'éprouvais. Vos cœurs y suppléeront. Quel mélange de plaisir et de peine; que de douces joies, et pourtant que de cruels souvenirs! Oh! comme tu as bien dit, ma chère Sophie, en parlant du portrait de notre Léopold, que son image ne t'offrait rien de matériel. Oui, je l'ai bien trouvé tel. Son âme, son imagination, son cœur, tout y est peint à l'envi l'un de l'autre et a remplacé ces grosses joues que vous lui avez vues. Il a maigri, mais cependant il a l'air de la santé; Dieu soit loué et béni! Il est d'une activité et d'une très-grande vivacité dans tous ses mouvements. Il est continuellement en haleine, j'en suis tourmentée, il me semble qu'il devrait tomber de fatigue; il donne des soins à tout, je ne sais comment il peut y tenir. Joignez à tout cela la pratique de son art. Je suis

dans un ébahissement complet. Mais revenons-en à ma narration :

« Après les premiers épanchements, Léopold, qui était arrivé peut-être un quart d'heure avant nous, avait ordonné le dîner, qui ne fut pas aussi simple que celui que nous avions demandé. Depuis ce moment, nous voilà à la charge de ce pauvre Léopold.

« Après le dîner nous montâmes dans la voiture qui l'avait amené, et nous voilà tous les quatre dans le charmant cabriolet que nous avions convoité nous deux Adèle, etc. . . . .

Le lendemain Léopold continue ainsi :

Vendredi, 14 octobre 1825.

« Chère et bonne Sophie,

« Comment puis-je te peindre la joie, la consolation et le bonheur que j'éprouve, après tant de peines et de chagrins, en sentant auprès de moi notre excellente mère et notre si bonne Adèle !

« Je t'aimais de toutes les forces de mon âme, et il me semblait que mon amour pour toi ne pourrait aller plus loin ; mais quand j'ai appris par elles que c'était par tes persuasions, et celles de *notre* cher Louis, qu'elles avaient enfin pris la résolution de partir, ma reconnaissance de ce grand sacrifice

que tu t'es imposé pour moi s'est jointe à tous mes autres sentiments, et je ne sais comment te dire ce qui remplit mon cœur.....

« Notre chère mère te parlera de notre rencontre, mais elle ne peut te dire tout ce que j'ai éprouvé, après avoir reçu une de ses lettres datée de Florence, m'annonçant son arrivée ici pour mercredi 12 courant.

. . . .

Plus j'approchais de l'endroit où je voulais les attendre, plus je tourmentais mon cocher pour qu'il redoublât l'ardeur des chevaux; il me semblait qu'autrement il m'aurait volé des heures de jouissances.

« La *Storta* est une auberge avec quelques bâtiments attenants; elle se trouve dans l'immense plaine de Rome, et dans un des lieux les plus infestés du mauvais air. Pour cette raison, il ne s'y trouve habituellement que peu d'individus, conservant sur leurs figures l'empreinte de l'insalubrité de l'air.

« En approchant, j'aperçois cinq ou six voitures de voyage arrêtées là. J'avance, je vois partout des visages inconnus. Combien, dans ce moment, j'aurais désiré avoir l'anneau de Gygès! sans crainte alors, j'aurais pu regarder à mon aise partout. Fort heureusement que le conducteur d'une des voitures arrêtées me dit qu'une autre devait arriver en peu de

minutes, et qu'entre autres personnes elle contenait une mère, sa fille et son fils.

« Me voilà sûr de les embrasser en peu d'instants ! Je monte au premier, où il y avait une terrasse d'où la vue s'étendait davantage ; je redescends sans avoir rien vu, je remonte, je redescends ; enfin, j'ai fait ce manége jusqu'au moment où les sonnettes des chevaux m'annonçaient leur approche. J'étais sur la terrasse ; elle vient, elle s'arrête... je cours à la porte, je crie « cameriere ! (garçon) », je recours sur la terrasse et j'aperçois deux dames en chapeau dont les tournures ne me sont pas inconnues. Aurèle, que je vois très-bien, m'ôte toute incertitude. J'aurais battu ce garçon ! Je recours à la porte de l'escalier et m'évertue à crier ; enfin, après beaucoup de peine, une servante arrive : je lui donne ordre d'aller chercher bien vite le jeune homme *gros, gras* et *rouge* qui est sorti de la dernière voiture : la commission est faite, Aurèle est dans mes bras !... Je m'en sépare vite pour l'engager à aller prévenir notre bien-aimée mère ; il la ramène. Je la vois monter l'escalier péniblement et d'une manière peu assurée. Ses regards, où la beauté de son âme est peinte, se jettent sur moi ; elle cherche à reconnaître son enfant, depuis si longtemps éloigné d'elle. Dieu, quels moments ! Je te rends grâce de m'avoir

accordé tant de bénédictions ! Et notre chère Adèle !

« Après de longs embrassements muets, nos premières paroles ont été pour te nommer et te désirer près de nous. »

Du 15. — « Chère Sophie, nous sommes heureux, et moi en particulier, après avoir vécu si longtemps dans l'isolement ; il me semble que mon être est changé, que je ne suis plus le même ; j'ai repris beaucoup de gaîté et de contentement, et surtout quand nous serons rangés, notre sort sera tout à fait désirable. Combien nous sommes-nous déjà entretenus de toi, de ta chère famille, de *notre Louis*, de *ce bon frère !* » etc., etc.. . . . .

Mme Robert passa dix-huit mois environ avec ses enfants, et cette réunion de famille sur la terre étrangère fut très-douce au cœur affectueux de Robert. C'est pendant ce séjour de sa mère et de sa sœur dans la ville éternelle qu'il conçut, comme il résulte d'une lettre à M. de Meuron, que l'on trouvera plus bas, le projet de personnifier dans quatre grandes compositions à la fois les saisons de l'année et les principales régions de l'Italie. Robert souffrait de ne rien faire que ces petits tableaux qui lui procuraient le pain quotidien. Il espérait trouver l'occasion de développer dans ces

grandes pages, d'égales dimensions et qui formaient pendants, une idée intéressante, générale, poétique, et les hautes facultés d'artiste qu'il possédait et qui ne trouvaient pas leur emploi dans ses ouvrages de moindre importance. Dans sa pensée, le *Retour de la fête de la Madone de l'Arc* devait symboliser Naples et le printemps; les *Moissonneurs,* Rome et l'été; les *Vendanges,* Florence et l'automne; le *Carnaval de Venise,* l'hiver et le nord de l'Italie. On verra qu'il abandonna ce dernier sujet et qu'il le remplaça par les *Pêcheurs de l'Adriatique.* Au commencement de 1826, le premier de ces tableaux n'était encore qu'à l'état d'ébauche; à la fin de la même année, il se trouvait déjà fort avancé, et Robert en fait à M. de Meuron une description où l'on sent toute l'ardeur qu'il mettait à ce travail. Je donne sans commentaires ces lettres de l'artiste à son premier protecteur, qui était devenu son ami. Elles ne sont pas uniquement relatives au sujet qui nous occupe dans ce moment. Elles traitent en plus d'un endroit d'affaires personnelles et qui n'ont aucun rapport avec l'art; mais elles indiquent quelques traits nouveaux de cette belle âme réfléchie et profonde, qui savait se peindre elle-même sous tous ses aspects et qui se dévoile peu à peu dans ces naïfs épanchements de l'amitié.

« Rome, le 6 janvier 1826.

« Cher ami,

« Vous voyez que je me hâte de répondre à votre chère et tant bonne lettre; votre amitié m'est si précieuse que vous ne serez, je pense, pas étonné de la présente, et de la recevoir si vite; ne pensez pas vous-même, je vous prie, que ce sont les éloges flatteurs et trop grands que vous faites de mon talent qui me stimulent; si j'ai un peu plus de confiance dans ce que je fais que les premières années de mon séjour à Rome, je suis bien loin de me figurer d'être arrivé. Il est vrai néanmoins que les encouragements qu'on reçoit d'excellents amis sont plus précieux et font plus de plaisir que toute autre chose. Avec quelle joie moi-même ne me joindrai-je pas à tous les appréciateurs de votre beau talent pour vous encourager à ne pas regarder comme accessoire un art qui vous classe parmi les hommes habiles! Pour convaincre votre modestie, je vous répéterai ce que Catel m'a confié l'autre jour. Il a reçu dernièrement une lettre du président de l'académie de Berlin qui lui annonce que la place de professeur de paysage dans peu sera vacante, et qui l'instruit, de plus, que l'on a déjà pensé à trois sujets pour la remplir : que

lui se trouvant à la tête, on désire savoir s'il accepterait; comme on lui a fait connaître les deux autres auxquels on a pensé, il s'est empressé de me le dire, et de m'apprendre que vous en étiez un, avec un paysagiste à l'aquarelle très-distingué dont je ne me rappelle pas le nom dans ce moment. Catel m'a chargé de vous apprendre cette nouvelle en vous faisant mille salutations et de vous prier de faire savoir si cette place vous plairait. Je n'ai rien pu ou n'ai rien voulu lui dire moi-même; j'aime mieux que vous répondiez vous-même. Il aimerait à savoir, pour sa direction, si vous n'auriez pas de plaisir à reparaître sur un grand théâtre tout à fait en artiste; il n'a pu rien me dire des émoluments de cette place, que je me vois forcé de laisser en blanc. En confidence, Catel me disait qu'il était indécis; que, d'un côté, quitter l'Italie pour aller habiter un pays qui n'est rien moins que pittoresque, quitter un beau ciel pour un temps presque continuellement triste, c'est *très-triste*. D'un autre côté, un fixe assuré pour la vie, avec l'agrément d'habiter la capitale, la résidence de son souverain, a ses avantages; mais qu'en somme (me disait-il) si M. de Meuron aimait à l'avoir, je n'y penserais plus pour moi, et peut-être me rendrait-il un grand service en rompant mon indécision. Que puis-je vous dire de plus pour vous prouver combien

on vous considère? Que je serais pourtant heureux de vous revoir! Plus j'avance dans la carrière, plus je vois que l'intérêt, l'amour-propre et l'ambition sont les mobiles des hommes, et plus je vois qu'il est difficile d'avoir et de se conserver de bons amis; si vous obtenez la faveur des grands et leur bienveillance, c'est assez pour vous faire des envieux, et quelquefois des ennemis : humanité, pauvre humanité!

« On a toujours des tribulations dans ce monde. A présent que je jouis du grand bonheur de me trouver en famille, je regrette de ne pas avoir une petite aisance qui me laissât la liberté de faire ce que je voudrais : c'est alors que je travaillerais pour la gloire et tranquillement. Je crois me sentir des forces; elles sont bridées maintenant. Dieu sait quand il me donnera ce que je désire. On cherche à contenter les *amateurs*, et peut-être si on n'avait pas cette envie et *ce besoin* on y parviendrait plus facilement; je le sens trop par moi pour ne pas en être persuadé. J'ai remis mon tableau qui était destiné à l'ambassadeur de France (celui dont le sujet vous a plu). Je puis dire qu'il a eu du succès; mais une chose qui vous étonnera, c'est qu'après avoir reçu les éloges et les remerciements les plus flatteurs de M. de Montmorency, avoir été comblé de ses attentions, il s'est refroidi si prodigieusement avec moi que je ne le reconnais

plus. A quoi puis-je attribuer cela, je n'en sais rien: c'était le seul protecteur que je me trouvasse et j'y étais très-attaché. Ce n'est pas du chargé d'affaires de Prusse que je parlerai; pour vous donner une idée de sa conduite avec moi, je ne vous dirai qu'une chose : c'est qu'il m'envoya mon diplôme de l'académie de Berlin par un faquin, sans me faire dire un mot obligeant; toutes ces choses-là m'avilissent un peu. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé qu'il faut nécessairement que je fasse une page un peu marquante : j'ai le sujet et j'espère, avec l'aide de Dieu, de réussir. Je finis dans ce moment un tableau de la grandeur de ceux de M. Roulet, qui représente un sujet de l'époque : ce sont des pèlerins qui reçoivent l'hospitalité par des religieuses. Je vous dirai ce qu'on en pense avant de commencer mon grand tableau. Il faut que j'en fasse encore plus d'une demi-douzaine de petits. Mes alentours et ma mère, en particulier, me chargent de vous dire combien ils sont sensibles aux marques d'attention que vous leur donnez; ils me chargent de vous présenter les vœux qu'ils font pour vous et votre chère famille à ce renouvellement d'année; vous pensez bien, mon cher Max, que, pour mon compte, je ne reste pas en arrière et que tant que je vivrai je me dirai toujours votre tout dévoué ami,

« LÉOPOLD ROBERT.

« Il est possible que vous ayez dans peu quelque chose de moi à Neuchâtel. C'est un petit tableau que j'envoie à M. Roulet; je vous prie de ne pas en parler. Si je pouvais faire des épreuves ou des empreintes de mes tableaux, vous êtes sûr que je ne serais pas en arrière pour envoyer quelque chose à l'exposition de Neuchâtel; toutefois, je ne dis pas que je ne le ferai pas. Toutes vos connaissances ici me prient de vous demander pour eux que vous leur gardiez un souvenir, entre autres Verstappen, Chauvain, Catel, Ferlinck.

« J'oubliais de vous donner des nouvelles du vieux Domenico. Je lui ai remis de temps en temps quelque chose; encore dernièrement mon frère et ma sœur y sont allés et lui ont remis trois piastres ; il se conserve assez bien ; il me paraît être toujours le même. »

« Très-cher ami, bonjour et bon an pour vous et pour toute la famille.

« Pardonnez-moi, je vous prie, de ne pas avoir répondu de suite à votre aimable lettre ; elle est remplie de tant de marques de l'attachement que vous me portez qu'elle m'a donné des élans de sensibilité. Vous avez la bonté de me dire si bien que vous désirez me voir en Suisse; et moi, mon très-cher, combien ne

dois-je pas souhaiter cet heureux moment! Si le ciel me laisse exécuter mes projets, je présume qu'après l'exposition de Paris j'irai respirer l'air natal, j'irai me retrouver avec toutes les *affections* de mon cœur. Comment pourrais-je rester plus longtemps ici? ce sera déjà beaucoup pour moi et pour mon frère (après avoir passé plus d'un an avec ma bonne mère et une sœur) de rester six mois seuls; ma mère s'est décidée à partir au printemps prochain pour arriver en Suisse dans une saison bonne, et afin de ne pas craindre de retomber malade comme elle pourrait le faire en partant en automne comme nous. D'un autre côté, comme j'ai encore beaucoup d'entrepris, je prévois qu'il ne me restera que le temps nécessaire pour me rendre à Paris à l'époque de l'ouverture du Salon. Quelle joie délicieuse pour moi si je vous y trouvais! ce serait un de mes jours heureux. Mon tableau avance piano, piano. Avant d'être content de la disposition, j'ai été obligé de gratter si souvent! C'est précisément la raison qui fait que je suis plus retardé que je ne comptais en le commençant. Je pense ne plus rien changer à l'heure qu'il est, et même j'ai plusieurs figures finies presque entièrement et les autres qui sont ébauchées avec soin. Je ne l'ai fait voir encore qu'à peu de personnes : on en paraît assez content. M. James Pourtalès, en passant à

Rome, est venu me voir de suite avec madame et m'a demandé si instamment de voir ce que je faisais que je n'ai pu me dispenser de le faire voir. Il désirerait bien en faire l'acquisition, mais j'ai l'intention de le garder et de pouvoir en disposer quand il sera temps : je veux dire quand il sera fini et que j'aurai vu son effet. Je crois ne pas vous avoir parlé encore du sujet; c'est un épisode du retour de la fête de la Madone de l'Arco, près de Naples. Elle m'a plu tellement que j'ai voulu donner une idée des sensations qu'elle m'a fait éprouver. Elle m'a représenté les anciennes bacchanales, et il me semble qu'elle les rappelle tout à fait : mon motif est un de ces gros chars bien cossus traîné par des bœufs; on le voit de profil; sur le premier plan sont des danseurs et une femme qui bat le tambour de basque. Des six ou sept figures qui sont sur le char, les deux principales sont deux jeunes mariés; toutes les figures sont coiffées de fleurs, de feuillages des Madones et donnent plus encore le caractère que je cherche des peintures de Pompéi et d'Erculanum. Le fond est le Vésuve vu d'assez près. On le représente trop souvent dans les vues que l'on fait de Naples, mais il me semble que je ne pourrais trouver un fond plus convenable pour donner du poétique au sujet. Je suis assez encouragé et jamais je n'ai travaillé avec autant d'ardeur : tel-

lement il est vrai que les pages un peu grandes occupent infiniment plus et qu'on y met plus d'intérêt qu'à des petites choses. Et, à vous dire le vrai, je crois que je suis plutôt fait pour entreprendre des tableaux de longue haleine que pour faire et recommencer journellement des tableautins. J'ai beaucoup de patience et de courage : je le dis parce que ça est vrai. Après avoir fait une figure (dans un tableau) qu'on trouve bien, si je pense que ma composition gagnera en l'ôtant ou en la dérangeant, je le fais avec le plus grand plaisir. Je ne suis point un peintre d'adresse, et malheureusement j'en ai trop peu ; il m'est impossible de me résoudre à faire ce qu'on appelle de la touche ; je pense à rendre un caractère, une expression ; ça m'occupe trop pour me laisser le loisir de chercher et de viser à avoir un pinceau franc et facile. J'admire certains artistes, lesquels dans tous leurs ouvrages et toujours sont maîtres de leur instrument, le manient à leur volonté et se servent de toute sorte de procédés avec la même adresse pour rendre la nature. S'il y en a qui laissent l'essentiel pour l'agrément du faire, il y en a d'autres qui, tout en faisant très-bien, reconnaissent cependant que ce n'est pas la première chose, et c'est précisément votre cas, mon cher monsieur. M. Pourtalès m'a parlé avec le plus grand enthousiasme de votre talent

et de vos beaux ouvrages. Il paraît, d'après ce qu'il m'a dit, que vous faites dans chaque ouvrage nouveau des pas en avant. Je vous en félicite et je m'en réjouis du fond de mon cœur, mon très-cher. Je pense bien souvent à vous et à la manière brillante dont vous illustrez notre pays *dans le pays*, ce qui est plus difficile. Il me semble aussi quelquefois que je pourrais aussi y trouver quelques inspirations heureuses. Si cela était, j'aurais une perspective de bonheur; car enfin, comme homme, je suis presque fatigué de l'Italie, et l'idée d'y passer ma vie me paraît bien triste. Si la tête était toujours montée, si l'art seul pouvait suffire à constituer, je ne dirai pas le bonheur, mais un état paisible de l'âme, on serait content; il n'en est pas ainsi, et les artistes ont de terribles moments. Heureux ceux qui peuvent diminuer leur ennui et le faire passer dans un intérieur où ils ont placé leurs affections de cœur! Je l'éprouve actuellement, aussi ai-je changé du tout au tout : je vois approcher avec peine l'instant qui va me faire disparaître des moments heureux par le départ de ma mère. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis pour la vie votre dévoué ami et serviteur.

« Léopold Robert. »

« Rome, le 20 octobre 1826.

« Je vous supplie de présenter mes hommages les plus empressés à madame; j'espère qu'elle est bien portante, de même que toute la chère famille. Je vous prie, de plus, de dire à M. Perrot que je suis honteux de ne pas avoir encore répondu à sa lettre si excellente. Veuillez lui dire combien je lui suis attaché, en lui faisant mes salutations et en lui disant les souhaits que je forme pour son bonheur. Ayez encore la bonté, je vous prie, de me rappeler au souvenir de M. Coulon. Ma mère, mon frère et ma sœur me chargent de vous présenter leurs hommages respectueux. Mon frère termine dans ce moment un tableau de saint Paul, de quatre pieds de proportion, qui est fort bien et qui annonce beaucoup. M. Roulet m'a écrit que vous aviez vu le tableau que je lui ai envoyé. Tout en vous disant de me faire part de toutes vos observations, je vous avouerai que je désirerais qu'il eût réussi mieux. Je vous prie de lui présenter mes obéissances. »

« Rome, le 5 mars 1827.

« Cher monsieur et ami,

« Je viens vous apprendre que vos deux vieux serviteurs ont quitté cette terre et que leur pèlerinage

est fini. Ils n'ont pas souffert et leur mort a été très-tranquille. La Sensa Rosa s'est mise au lit et n'y a été que quelques jours; le bon vieux Domenico a eu tellement de chagrin de cette perte que son moral s'en est ressenti d'abord et qu'au bout d'une quinzaine de jours il l'a rejointe. J'ai le grand chagrin de ne pas les avoir vus et de n'avoir pas été instruit de leur état. Aurèle avec ma sœur y ont été il y a un peu plus d'un mois et les ont trouvés assez bien; c'est quelques jours après que la sœur tomba malade. Domenico, auquel j'avais expressément dit de me faire demander dans ce cas, ne s'en est pas rappelé, ou s'il en a chargé quelqu'un, sa commission n'a pas été remplie. Aurèle a voulu aller les voir avant-hier et a appris par les gens qui les ont remplacés que leurs peines étaient finies à tous deux. Ils ne parlaient que de leur bienfaiteur et l'ont béni jusqu'au dernier moment. Du reste ils n'ont manqué de rien et ont été assistés aussi bien qu'ils pouvaient désirer. Domenico a fait un testament et a laissé ses effets aux gens qui les ont assistés et qui habitent dans la même maison. Catel a été informé de suite après la mort de Sensa Rosa par Domenico de cet événement et y a envoyé son domestique qui y est retourné souvent. J'ai vu Catel aujourd'hui qui m'a donné les détails que je vous transmets. Je me suis plaint à lui

de ce qu'il n'avait pas pensé à me rien faire savoir de ce qui les concernait, d'autant plus qu'il savait que vous m'aviez chargé de les assister. Ç'a été un oubli de sa part. Les voilà en paix tous deux, et dans les bras du Seigneur; leur sainte vie les fera jouir des récompenses des justes, et Dieu n'a pas voulu les séparer longtemps. J'ai oublié, dans la dernière lettre que je vous ai adressée, de vous en faire passer une petite de Domenico; je la renferme dans ce pli; je suis persuadé qu'elle vous fera plaisir. On y voit toujours tant de reconnaissance! Son cœur en était plein. Catel m'a dit qu'il vous écrirait. Ainsi donc, je ne ferai que vous répéter combien je suis désolé, de même que les miens, de n'avoir pu les voir et chercher à adoucir les cruels moments de l'agonie. J'ai suivi votre volonté et leur ai remis ou fait remettre ce que vous désiriez. Il y a bien longtemps que j'attends une lettre de vous, mon très-cher. Ne me faites pas trop languir; elles me font toujours un si grand bien, elles me donnent toujours tant de calme que c'est un véritable trésor pour moi. Je suis tout à vous et vous prie de me conserver votre amitié qui m'est si précieuse. Votre dévoué serviteur et ami,

« LÉOPOLD ROBERT.

« J'ai reçu plusieurs lettres de ce bon Moritz qui

se trouve à Florence actuellement; je lui ai répondu avec beaucoup de plaisir; de cette manière nous sommes en correspondance. Son petit garçon se trouve beaucoup mieux ; il me dit aussi que ses affaires vont assez bien et qu'il est content. Mes occupations sont toujours très-suivies, et, grâce à Dieu, ma santé est excellente comme celle des miens. Ma bonne mère paraît avoir repris plus de force et ne craint plus d'aller habiter de nouveau nos montagnes. Elle partira, à mon grand regret, dans deux mois, je pense. Elle sera chargée de l'outremer que vous désirez; je chercherai à le choisir aussi beau que possible. Quand j'ai vu que mon grand tableau ne pouvait être terminé pour la saison où sont les étrangers, je l'ai mis de côté pour me reposer un peu. J'en ai déjà très-avancé un assez grand, et en ai recommencé un autre. Il faut absolument que je fasse aussi celui de M. Coulon pour l'exposition. Je suis impatient de le commencer, car le sujet m'inspire assez. Combien j'ai le désir de savoir aussi à quoi vous avez été occupé ces derniers temps! Je vous prie encore de me le dire dans votre première. Ma mère, mon frère me chargent de vous présenter leurs respects, de même qu'à Mme de Meuron. Veuillez aussi, je vous en prie, me rappeler à son souvenir. Les bontés et la bienveillance que j'ai trouvées chez vous font que je

tressaille de plaisir quand je pense aux moments heureux que j'aurai quand je m'y retrouverai. Veuille le ciel que nos projets s'effectuent! Je me regarde comme bien coupable de n'avoir pas répondu encore à M. Perrot. Si je ne connaissais sa grande bonté, je craindrais d'avoir perdu de l'intérêt qu'il m'a toujours montré.

« Je pense qu'on n'a pas encore quitté Neuchâtel pour la campagne. Si vous aviez l'extrême bonté de présenter mes obéissances à M. Roulet et à M. Coulon, je vous en aurais beaucoup d'obligation. »

« Rome, le 10 juillet 1828.

« Cher monsieur,

« Combien vous devez m'en vouloir de ce que j'ai été si longtemps sans vous écrire! mais depuis ma dernière lettre, où je vous annonçais si positivement mon passage en Suisse, bien des choses me sont arrivées qui ont fait changer mes projets. L'époque de l'exposition de Paris, que j'avais fixée dans mon idée pour être le moment de tant de jouissances, s'est passée et je me trouve encore à Rome bien affligé de n'avoir pu donner suite à une résolution qui avait été formée il y a longtemps. Ce qui a été la principale cause de cette variation d'idées a été la marche de

cette exposition, qui a eu si peu de suite, et dont on n'a pu connaître d'abord la durée. Mon grand tableau est parti de Rome dans le courant de novembre. Si j'avais pu le suivre de suite, je l'aurais fait bien certainement, mais, depuis longtemps, j'avais promis à M. le duc de Laval, ambassadeur de France ici, un pendant à un tableau qu'il a de moi. Il m'a été impossible de me dispenser de le faire; il n'a été terminé que dans le mois de janvier. Si M. de Forbin avait répondu à une lettre que je lui ai écrite et qu'il m'eût informé combien serait prolongé le Salon, je n'aurais plus eu d'hésitation; mais, au contraire, il m'a fait dire qu'il n'en savait pas lui-même le terme. Ces raisons, jointes à l'ennui de quitter notre beau climat de Rome, pour la pluie, le froid et la neige du Nord, et plus que ça, la peine de quitter une société de dames charmantes et très-aimables où j'ai été accueilli avec grande bonté, ont été les causes de mon changement de projet. Plusieurs personnes qui s'intéressent à moi m'avaient cependant beaucoup engagé à me trouver à Paris à cette époque, en me disant qu'il pouvait m'en arriver quelque chose d'avantageux. J'ai quelque raison de le croire actuellement, d'après plusieurs lettres que j'ai reçues. Malgré cela, je ne me plains réellement que de ce que le plaisir de revoir ma patrie, ma famille et les per-

sonnes auxquelles je dois une si grande reconnaissance est ajourné, et que je n'en peux même présumer le moment. Je travaille toujours et ne peux que me louer du sort, puisque j'ai continuellement des travaux commandés qui deviennent toujours plus importants. Je vous informerai dans cette lettre, mon cher monsieur, que j'ai enfin terminé un tableau pour M. Coulon ; il sera expédié dans huit jours et mettra au plus deux mois en route. Je crains beaucoup qu'il ne soit fâché de ce que j'ai été si longtemps avant de remplir la commission qu'il m'a fait l'honneur de me faire ; je le prie de vouloir me pardonner. Mon impatience est très-grande d'apprendre si j'ai réussi au gré de ses désirs, et mon plaisir serait très-vif si je l'apprenais. Le sujet est assez pathétique et on a trouvé assez généralement que j'ai assez bien exprimé la douleur méridionale (si je puis dire) qui est bien différente de celle des habitants du Nord, qui est plus concentrée ; plusieurs fois j'ai été à même de le voir, et le mouvement de ma figure a été pris sur la nature. Je désire bien savoir si vous avez été voir l'exposition de Paris. Les journaux en ont moins parlé cette année que les précédentes. Il paraît réellement que l'attention que les arts attiraient diminue et que les amateurs sont en bien plus petit nombre. Il est vrai qu'il y a tant d'artistes actuellement qu'en vérité ce

n'est plus une carrière à parcourir. Figurez-vous que tous les artistes presque de Rome n'ont plus rien à faire; je veux parler de ceux qui ont une réputation : de Verstappen, Vogt, Catel, Bassi; aussi on se plaint généralement, et c'est bien naturel. Je plains les jeunes gens qui commencent; leur perspective n'est pas brillante; aussi il y en a beaucoup qui se découragent. Combien j'aurai du plaisir à vous revoir! je ne puis y penser sans accuser ma destinée de me tenir éloigné depuis si longtemps de vous que j'aime tant. Vos si bons conseils me sont toujours présents et je peux vous assurer qu'ils m'ont bien souvent encouragé et que je leur dois peut-être une réussite qui n'aurait pu être telle si je n'eusse eu le bonheur de les recevoir; c'est vous dire assez la reconnaissance que j'en ai et que j'en aurai toujours. Je vous en prie, ne me laissez pas trop longtemps sans vos chères nouvelles; je vous en demande avec instance et je vous demande, de plus, tout en me rappelant au souvenir de madame et de votre famille, de leur présenter mes respects et mes humbles salutations. Je suis avec les sentiments les plus vifs de reconnaissance et d'amitié votre tout dévoué serviteur et ami, « LÉOPOLD ROBERT. »

« Mon frère, qui fait toujours de nouveaux progrès

et qui sous tous les rapports me contente si bien, me charge de vous exprimer toute sa reconnaissance pour les bontés et les attentions que vous avez eues pour lui à son passage en Suisse. Veuillez aussi présenter mes respects à M. Coulon, auquel je prendrai la liberté d'adresser une lettre dans peu. Si vous aviez la bonté de me donner des nouvelles de M. Roulet de Mézerac, j'en serais on ne peut plus reconnaissant. Si je ne consultais que mon cœur je lui écrirais souvent ; mais comme je n'ai rien d'autre à lui dire qu'à lui témoigner combien je sens toujours vivement les bontés qu'il a eues pour moi, je crains de l'en fatiguer. Je vous prie, veuillez le lui dire, et lui présenter mes respects et les vœux que je forme pour lui et pour tout ce qui le touche.

« Je ne vous ai pas parlé encore d'une chose qui cependant m'intéresse beaucoup : c'est de savoir quels sont les ouvrages qui vous occupent maintenant et si vous en avez eu d'exposés à Paris. Ne soyez pas surpris de cette demande. Nous sommes à quatre cents lieues et bien peu instruits de ce qui a été remarqué. J'ai eu le plaisir de voir ici M. Bonstetten, qui m'a parlé avec les plus grands éloges de vos ouvrages, de même qu'un artiste dont je ne me rappelle plus le nom, mais qui a fait les portraits de vos enfants.

« Je suis obligé d'ajouter ce petit carreau pour vous dire que dans la caisse qui contient le tableau de M. Pourtalès, il y en a aussi sept ou huit autres en grande partie tous de mon frère. Il y en a deux qui appartiennent à M. de Verdt, de Berne. Mon frère, aussitôt après son arrivée à Neuchâtel, en débarrassera M. Pourtalès et les portera lui-même. Il y en a aussi deux de Bourcardt; je suis impatient d'apprendre ce que vous pensez de ce talent et si vous trouvez qu'on fait mal de chercher à le faire parvenir. Il est vrai que l'état d'artiste à présent est qu'il y en a beaucoup, qui ont du talent, qui n'ont pas d'occupation. Il faut croire pourtant que ça tient à l'état politique des choses qui peut changer. Cependant, si on ne veut pas lui fournir le nécessaire pour vivre, qu'on le rappelle. On le lui promet toujours sans lui jamais rien envoyer. Mon frère, qui est plus lié avec lui que moi, lui a déjà avancé quarante-huit écus romains sans lui dire ce qu'on nous autorise de faire pour lui. On lui a envoyé quatre louis il y a plusieurs mois, et plusieurs mois avant il avait reçu cinq ou six louis avec lesquels il avait payé des dettes. Pour vous donner une idée de son dénuement je vous dirai qu'il n'a pas même un habit à mettre, et que ce qui lui sert pour tous les jours est une veste d'été seule et simple. »

Robert ne donna donc pas suite à son projet d'accompagner à Paris son *Retour de la fête de la Madone de l'Arc* qui figura à l'exposition de 1829, avec quatre autre tableaux : *Pèlerins reçus à la porte d'un couvent; Filles d'Ischia au rendez-vous; l'Ermite de Saint-Nicolas recevant des fruits d'une jeune fille; Pèlerine avec son enfant mourant.* Il explique lui-même dans la lettre qu'on vient de lire les raisons qui le retinrent et dont la principale était bien certainement, comme il l'avoue, « la présence à Rome d'une société de dames charmantes et très-aimables où il avait été accueilli avec grande bonté ». Ces dames étaient la princesse Charlotte Napoléon, fille de Joseph, comte de Survilliers, mariée à son cousin Napoléon, fils aîné de Louis Bonaparte et de la reine Hortense, et Mlle Juliette de Villeneuve, leur parente, qui plus tard épousa son cousin Joachim Clary. Je ne fais que noter en passant, comme une date importante, cette première mention que fait Robert d'une personne qui eut sur sa destinée la plus fatale influence et sur le compte de laquelle je n'aurai que trop l'occasion de revenir.

Le retour de la fête de la Madone de l'Arc fut accueilli avec faveur à Paris, et donna à penser à ceux qui jusque-là n'avaient voulu voir dans Robert qu'un peintre de genre et de costume. C'est l'un des

ouvrages les plus populaires du peintre et je me bornerai à rappeler les dispositions principales de ce beau tableau. Il représente en le simplifiant, en le résumant, en l'idéalisant, le pèlerinage que les Napolitains ont coutume de faire, à l'époque de la Pentecôte, à une chapelle située dans un village voisin de la capitale pour demander à la Vierge de répandre la fertilité sur les champs. Au centre de la composition, un chariot vu de profil, traîné par deux bœufs, porte six personnages : deux jeunes filles assises, l'une le bras étendu, s'appuie à un thyrse fixé sur le char, et est soutenue par un paysan qui la tient par la taille; l'autre cherche à saisir les feuillages du thyrse d'un jeune garçon debout sur le timon, le pied sur la croupe de l'un des bœufs qui se renverse par un mouvement d'une hardiesse extrême en s'appuyant sur un lazarone placé près de lui. Un joueur de mandoline, qui rappelle un peu l'*Improvisateur napolitain,* est assis à l'arrière du lourd véhicule. A côté du char, sur le devant du tableau, dansent deux femmes; l'une frappe sur un tambour de basque qu'elle tient élevé au-dessus de sa tête; l'autre relève son tablier avec une grâce, une noblesse exquises. Près des bœufs, un lazarone danse également en marchant en arrière et en jouant des castagnettes. En avant de l'attelage, deux enfants

ouvrent la marche; le plus jeune, presque nu, porte un thyrse sur l'épaule, l'autre fait retentir un instrument formé de trois marteaux de bois. Les bœufs, les personnages sont couverts d'ornements, de fleurs et de feuillage. En arrière du groupe principal, on aperçoit quelques pèlerins, et au fond une partie de la ville de Naples, la côte de Castellamare et le Vésuve.

Les critiques n'ont pas manqué à ce tableau, qui, avec les *Moissonneurs*, représente aujourd'hui Léopold Robert au musée du Louvre. On peut réellement lui reprocher sa disposition en bas-relief, et une sécheresse d'exécution dont Robert n'est que trop coutumier [1]. Mais cet ouvrage n'en marque pas moins un pas en avant très-significatif, et il me paraît supérieur de tous points à l'*Improvisateur napolitain*. Robert avait l'intention de donner une idée poétique de l'Italie méridionale, et on peut dire qu'il a pleinement atteint son but. Son tableau est clair, gai, léger. Le dessin, plus élevé et plus châtié que dans la plupart de ses ouvrages de genre, est d'une grande distinction. Les attitudes sont expressives, pittoresques, très-heureusement trouvées; les ajustements d'une

1. Robert écrit à ce propos à son ami Navez : « On me dit généralement que je suis tombé dans le sec et que je fais de l'allemand. »

extrême élégance. Le jeune garçon debout sur le char est admirable de tous points. Les deux figures principales au premier plan me paraissent être au nombre des meilleures créations de Robert. Elles ont, au plus haut degré, cette vivacité et cette grâce, jointes à une noblesse native, une sorte de gravité, de dignité, que les femmes de ce pays conservent jusque dans les plus extrêmes emportements de la gaîté. Du reste, l'auteur d'une intéressante brochure sur Léopold Robert, M. Charles Berthoud[1], a apprécié d'une manière si judicieuse le *Retour de la fête de la Madone de l'Arc*, que, pour terminer sur ce sujet, je me bornerai à transcrire ses paroles :

« C'est encore à l'Italie méridionale que Robert emprunta le sujet du second de ses grands tableaux, *la Madone de l'Arc*, de proportions plus considérables que le premier et dont la composition lui donna plus de tourments encore. Maintes fois il fut sur le point de renoncer à cette œuvre qui respire tous les enchantements du Midi et qui pour lui ne recélait que des difficultés sans cesse renaissantes et le sentiment d'une tâche qu'il croyait au-dessus de ses forces. « Toutes les figures ont des mouvements violents :

1. *Léopold Robert*, de 1831 à 1835, par Ch. Berthoud. Neuchâtel, 1869.

« par conséquent, la nature ne peut pas servir comme « elle le fait pour un sujet calme », écrivait-il à son ami Navez en lui racontant son tableau. Une autre difficulté provenait de ce que les *ajustements* étaient faits *d'idée* : avec sa timidité d'exécution, ses scrupules d'exactitude, son besoin de vérité et de justesse, on comprend qu'il ait été tenté souvent, comme il le fut d'ailleurs pour toutes ses œuvres capitales, sauf les *Moissonneurs*, de crever sa toile. Heureusement cette belle composition, la plus attrayante, la plus animée de toutes celles de Robert, la seule, me semble-t-il, qui respire le bonheur, put être terminée en 1829; et sans égaler le succès des *Moissonneurs*, il est juste de dire qu'elle le prépara. Ce fut comme une révélation. Jamais le catholicisme à demi païen de l'Italie, jamais le charme des environs de Naples, les harmonies secrètes du sol et du climat avec le peuple qui y vit n'avaient été mieux rendus que dans cet épisode populaire qui semble découpé dans quelque sculpture antique où serait reproduite une procession de Cérès, sur ce rivage de la grande Grèce. Ces rapprochements involontaires devinrent même l'occasion de critiques assez vives. On crut voir dans quelques-unes des figures de ce tableau des réminiscences de marbres grecs. Certains juges prétendirent que Robert n'avait pas fait un tableau, mais un bas-

relief. D'autres lui firent l'étrange reproche d'avoir concentré tout l'intérêt, tout le mouvement, toute l'*immensité* d'une grande fête populaire dans un groupe restreint. C'est pourtant au prix de cette concentration même que Robert avait dû de rendre, dans toute sa vérité, une pensée qui se fût dispersée çà et là dans les détails d'une composition plus vaste, dans une de ces grandes *machines,* par exemple, de l'école vénitienne qu'il ne put jamais admirer. Bref, il se trouva, comme toujours, des juges qui demandaient à l'artiste ce qu'il ne pouvait donner, et s'armaient contre leurs impressions instinctives d'idées systématiques et préconçues. En dépit de leurs critiques, le succès l'emporta, et de plus en plus on s'accoutuma à voir dans Robert le peintre prédestiné de la nature et du peuple italien. »

Le tableau de Robert fut acheté par l'administration pour la somme de 4,000 fr. et placé au musée du Luxembourg. L'un des plus chers désirs du peintre était ainsi rempli. Aussi se hâte-t-il de remercier Gérard, qui s'était entremis de la manière la plus amicale pour obtenir ce résultat, par une lettre dont j'extrais quelques lignes :

« Vous daignez me dire que le prix qu'on a mis à mon tableau est trop au-dessous du mérite que

votre indulgence veut y voir; mais ne suis-je pas grandement récompensé par l'honneur d'avoir un de mes ouvrages dans les galeries d'une nation à laquelle je voudrais appartenir! Cet avantage serait inappréciable à mes yeux si je pouvais l'envisager comme une adoption. » Et quelques jours plus tard il écrivait à son ami Navez : « Je viens d'avoir encore une preuve que le gouvernement français veut bien m'envisager comme un de ses nationaux, puisqu'il vient de faire l'acquisition de mon grand tableau du *Retour de la fête de la Madone de l'Arc*, pour le placer dans la galerie du Luxembourg. C'est un honneur qui me flatte beaucoup et qui me fait espérer de voir continuer l'attention qu'on veut bien accorder en France à mes productions. »

La joie que fit éprouver à Robert la réussite de son tableau du *Retour de la fête de la Madone de l'Arc* ne tarda pas à être cruellement troublée. La santé de Mme Robert, qui paraissait raffermie par le séjour de Rome, s'altéra de nouveau. Robert partit pour la Chaux-de-Fonds. Son arrivée inattendue détermina, me dit M. Aurèle, une crise fatale chez la malade, qui expirait au bout de huit jours, et Léopold, désolé, s'accusait d'avoir hâté la fin de sa mère bien-aimée. Mme Robert avait joué le rôle le plus important et le plus bienfaisant dans l'existence de

Léopold : elle avait été d'abord son guide tendre et vigilant, et avec les années les relations de la mère et du fils avaient pris un caractère de plus en plus intime et cordial. Léopold fut vivement affecté de ce nouveau malheur. Quelques lignes que je détache d'une lettre qu'il écrivit à M. Marcotte, après son retour à Rome, témoignent de son affliction profonde et de la reconnaissance qu'il gardait à cette femme éclairée et excellente :

« Je me trouve enfin de retour à Rome, et à mon arrivée, mon frère, que j'ai eu la joie de trouver en bonne santé, m'a remis vos trois chères lettres... Combien les consolations que vous me donnez m'ont fait de bien ! Il est vrai que, pour apporter un soulagement aux douleurs profondes, les grands discours sont superflus ; mais quelques paroles parties du cœur sont inestimables, et je les ai trouvées dans votre si excellente lettre. Je vous rends grâces aussi de m'avoir appris que vous avez le bonheur de posséder encore madame votre mère. Puissiez-vous la voir longtemps jouir de votre amour et de vos soins ! Hélas ! celle que nous pleurerons toujours était aussi heureuse par l'attachement de ses enfants. Si, dès l'âge de seize ans, j'ai presque toujours été séparé d'elle, sa sollicitude m'a toujours suivi. Elle n'a ignoré aucun événement de ma vie. C'est à elle que je dois

le courage et la persévérance que j'ai eus. Elle s'est séparée de son plus jeune enfant, à ma demande, pour me donner une compagnie qui m'était nécessaire, et ce sacrifice a été suivi d'exhortations et de conseils où sa force d'âme se faisait voir tout entière. Ses précieuses lettres seront à jamais, pour nous, une source inépuisable de réflexions et de regrets; mais elles nous rappelleront aussi continuellement les vertus qu'elle possédait et qu'elle a toujours cherché à inculquer en nous. Que de bénédictions j'adresse à la divine intelligence pour m'avoir donné la triste et grande satisfaction en même temps de la voir encore! Si mon cher frère Aurèle eût eu le même bonheur, cette mère adorée aurait eu le plaisir de voir tous ses enfants vivants à son lit de mort : — fin calme et résignée, où elle eut encore le courage de nous engager à modérer une douleur que nous ne pouvions pas toujours lui cacher!... »

Robert ne resta que peu de temps à la Chaux-de-Fonds. Il pensait déjà à son tableau des *Moissonneurs* et avait hâte de commencer les études pour ce grand ouvrage. Il prit sa route par le nord de l'Italie et Venise, et il nous racontera lui-même les impressions que lui fit éprouver un pays qu'il voyait pour la première fois.

V

(1828 à 1829)

Voyage de Robert par le Saint-Bernard, le val d'Aoste, Turin, Milan, Verone, Padoue, Venise, Ferrare et Bologne. — Il retrouve Aurèle à Rome et travaille au *Jeune Grec aiguisant son poignard.* — Ses opinions libérales à propos des persécutions exercées en Suisse contre les *séparatistes.* — Il se résout avec peine à la vente de la propriété des *Éplatures.* — Récit pittoresque de ses excursions dans les lieux où il veut placer la scène des *Moissonneurs* : Albano, Genzano, Velletri, Cisterna, Sermonetta, Sezze, Piperno, Fossa-Nuova, Sonnino et Terracine. — Il fait à son retour à Rome une esquisse peinte des *Moissonneurs.*

Lors de son premier voyage en Italie, Robert n'avait en vue que d'arriver à Rome le plus tôt possible. Aussi avait-il pris le chemin direct par le Simplon, le lac Majeur et les Duchés, se bornant à toucher barre à Milan pour y admirer *la Cène* de Léonard de Vinci. En retournant à la Chaux-de-Fonds, il avait suivi en toute hâte la même direction et traversé le mont Cenis. Mais, cette fois, plus maître de son temps, il passa le Saint-Bernard et visita, d'une manière assez complète, le nord de la péninsule. Il fit un séjour à Turin et s'arrêta à Novare,

à Milan, à Vérone et à Venise. Comme on peut le supposer d'après la nature de son talent et de son esprit, s'il apprécia les maîtres primitifs ainsi que Jean Bellin et le Titien, les ouvrages fastueux de la plupart des peintres de l'école vénitienne ne lui plurent que médiocrement. « Venise m'a enchanté, écrivait-il plus tard à son ami Navez. Entre nous, je dois cependant dire que j'y trouve trop de peintures et que beaucoup de ces grandes machines ne me disent rien du tout. Le Titien me semble toujours le premier de l'école. Au moins, il y a toujours un grand caractère et noble... Mais le Tintoret a beaucoup trop fait, et je vois bien du gâchis dans ces grands murs qui ont dû être couverts si vite et sans réflexion. Aussi y a-t-il beaucoup de remplissage. » Ces improvisations brillantes, où la pensée joue un si faible rôle et où tout est sacrifié au plaisir des yeux, ne pouvaient en effet satisfaire complétement l'esprit sérieux et sévère de Robert, et comme notre peintre connaissait certainement par de nombreux échantillons l'art séduisant des Véronèse et des Tintoret, on peut supposer qu'il n'avait pas, en allant à Venise, pour but unique de les étudier. Robert méditait longuement ses ouvrages. Il est probable que déjà alors il pensait à son tableau de *l'Hiver*, qui devait symboliser le nord de l'Italie. Il voulait reconnaître le terrain où il avait l'intention

de placer sa scène, en prendre en courant une première vue, de manière à avoir une base solide pour ses réflexions. N'anticipons pas cependant, et contentons-nous pour l'instant de suivre Robert dans ce voyage qu'il a raconté lui-même à sa sœur Adèle et à son ami M. de Meuron dans deux lettres qui complètent celles qu'a publiées M. Feuillet de Conches sur le même sujet.

« Milan et Vérone, novembre 1828.

« Très-chère sœur,

« Je ne puis assez te remercier d'avoir eu égard à ma demande et de m'avoir adressé une bonne lettre à Milan, qui m'a fait le plus grand plaisir puisqu'elle m'apprend que vous êtes tous en parfaite santé, sauf un peu d'ennui. J'en ai emporté une bonne part, je t'assure; ou plutôt la peine de vous avoir quittés me l'a fait venir, et il me fallait une lettre comme celle que j'ai reçue et trouver d'aussi bons parents que ceux qui sont ici pour me redonner un peu de ton. J'ai écrit à notre sœur aînée, de la ville d'Aoste qui est au pied du Saint-Bernard, et dans ma lettre je lui ai fait part d'une partie de mes désappointements; mais je dois avouer que mon caractère devient charmant, parce que tout ce que je pourrais regarder

comme mal, mes raisonnements me le font toujours trouver un bien; par exemple, je n'avais pas l'intention de passer par Turin et j'ai été très-contrarié de voir que le commandant militaire d'Aoste me retenait mon passe-port pour me donner une simple feuille de route qui me forçait de passer par Turin pour y reprendre mon passe-port. J'ai fait un séjour de deux fois vingt-quatre heures dans l'emplacement qu'occupait une colonie militaire des Romains. Elle y a marqué sa demeure d'une manière incontestable et qui fera toujours regarder avec admiration les ouvrages de ces anciens conquérants de la terre. Ils ont choisi un des endroits les plus délicieux que je connaisse, et il paraît qu'ils l'ont pris en affection, puisque les ruines qu'on y trouve rivalisent avec celles de leur ancienne capitale. Je suis parti de ce lieu plein de charmes, où cependant je n'ai pas eu des moments sans ennui; mais, enfin, quand il est supportable, c'est déjà quelque chose. Je remets à un autre instant de te dépeindre cette belle plaine, ces montagnes imposantes, ces ruines majestueuses. Les habitants, tout laids qu'ils sont, m'inspireraient pourtant plus que ceux de bien des endroits où ils passent pour être beaux; cela te paraîtra d'une bizarrerie inconcevable; eh bien, c'est cependant ainsi, et ma raison est que je leur trouve un caractère que je ne puis apercevoir

dans beaucoup d'autres endroits. On longe cette belle vallée pendant une quinzaine de lieues, et les points de vue changent à chaque instant. La Doire, qui prend sa source au Mont-Blanc, la parcourt dans toute sa longueur : tantôt ses eaux coulent tranquillement entre deux rives couvertes d'une verdure de printemps, et ce paysage est plus riant encore à cause de la quantité de bestiaux qui parcourent ses bords; tantôt ce fleuve est terrible, roule dans des précipices, à travers les débris des éboulements de tous les siècles, qui restent inébranlables, malgré le mouvement continuel d'une masse d'eau extrêmement imposante et dont les flots d'écume effrayent.

« Nous avons traversé aussi une ancienne forteresse qui a été ruinée dans les dernières guerres et dont l'aspect est tellement singulier qu'on ne conçoit pas que des hommes aient pu la forcer. A Ivrée la campagne s'élargit, cette immense plaine de Lombardie commence; elle est belle dans un sens, mais bien ennuyeuse à voir pendant quatre-vingts lieues. Nous arrivâmes à Turin à huit heures du soir, et le lendemain, en me levant, je vis que le temps était changé. Après avoir couru toute la journée, je finis par ravoir mon passe-port. Ne trouvant aucune occasion pour Milan, je fus obligé d'aller retenir une place dans le courrier, et j'eus le bonheur de trouver

au bureau Biscarra (premier peintre du roi), qui m'a accueilli avec une amitié dont je me souviendrai longtemps. Ce que c'est que de nous!... Il y avait longtemps, bien longtemps que je n'avais été aussi triste que cette première journée à Turin; la seconde, malgré un temps épouvantable, se passa très-agréablement. Je dînai chez mon ami B., qui me fit connaître sa charmante et aimable épouse, et qui me conduisit à la voiture à six heures du soir.

« Je m'arrêterai un jour à Padoue, de là j'irai à Venise, où je serai trois ou quatre jours; j'en partirai pour Ferrare et Bologne. Dans cette dernière ville, je prendrai la diligence pour Rome, où j'arriverai en quatre jours par Ancône. Je me fais violence, en vérité, de rester si longtemps sans revoir Aurèle. Ma très-chère, il me semble que je n'ai rien pu te dire, au moins pour ce qui regarde le sentiment. Vois-tu, dans mon malheur (la mort récente de Mme Robert), je me suis trouvé si bien à la Chaux-de-Fonds, avec vous et nos si braves amis, que j'ai toujours eu l'idée, depuis le jour où je t'ai quittée, que mon bonheur, au moins le plus positif, serait d'aller passer ma vie dans ma patrie, entouré d'affections si douces; encore quelques années et après que la fièvre de produire sera passée, ou plutôt se sera amortie, j'irai, oui, j'irai vous retrouver; mais vivez

pour cette réunion. Ma chère et tant chère sœur, vois ce jour en perspective comme je le vois et laisse couler la vie. C'est toujours une victoire que nous remportons quand nous voulons être plus forts que le mauvais génie qui nous veut du mal. Adieu, ma chère, etc.

« L. R. »

« Venise, ce 7 novembre 1828.

« Très-excellent ami,

« Vous avez bien voulu me faire promettre de vous adresser une lettre de Venise. Quoique je sente que je ne puisse en faire une à votre satisfaction ni à la mienne, je ne veux cependant pas me priver d'une heure agréable. Et je vous assure qu'elle l'est bien, puisque je préfère la passer comme cela que d'aller me promener dans la ville la plus unique que l'on puisse voir et qui est éclairée par le plus beau soleil d'automne. Je n'y suis arrivé que le 4, et malheureusement tout m'oblige à en partir plus tôt que je ne voudrais. Je suis étourdi par la quantité de peintures que j'ai déjà vues, et je sens que le temps est trop court pour que je puisse bien en profiter; quoi qu'il en soit, j'ai eu un véritable plaisir de voir plusieurs des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne : je dis plu-

sieurs parce que je ne peux pas dire tous. C'est une peinture qui étonne d'abord; les compositions sont toujours bien entendues comme apparat et annoncent une verve et un génie très-féconds; plusieurs sont admirables, mais il ne faut pas être étonné s'ils n'ont pas toujours été aussi heureux; ils en ont fait beaucoup trop, et surtout les sujets qu'on leur a donnés ne les ont pas toujours inspirés. Le maître que j'aime et que je mets sans contredit bien au-dessus des autres est le Titien : je me mettrais à genoux devant plusieurs de ses tableaux. Je trouve qu'il réunit toutes les qualités, et qu'il en a porté les principales à la perfection. Ce n'est pas seulement sa qualité, si éminente, de grand coloriste qui est à considérer; c'est toujours une grandeur, et je dirai une poésie dans sa manière de sentir ses sujets, et une noblesse en même temps, qui est tout autre que cette froide noblesse des contours d'une figure qui ne dit pas beaucoup à l'âme, et qui parle moins aux yeux que cette magie de couleur qu'on trouve dans ces beaux ouvrages. Ne croyez cependant pas que je devienne maniaque; Raphaël et Michel-Auge sont toujours mes dieux, et mon adoration pour leurs ouvrages est toujours la même. Je trouve que le soleil de Venise a quelque chose de particulier; les fonds comme les premiers plans peuvent se rendre parfai-

tement; il n'a pas le brillant désespérant pour la peinture du ciel de Naples, mais la nature vivante, les hommes, les animaux n'ont ni cette beauté ni cette simplicité de formes qu'on admire plus au midi. Je trouve, comme dans la Suisse que je connais (ce qui me déplaît beaucoup), que rien ne peut monter la tête si on veut représenter les habitants qui font la caractérisque d'un pays, ou ses usages ou ses coutumes.

« *Du 8.* Hier j'ai été distrait et obligé de laisser ma lettre. Je viens de me lever et j'ai été fort surpris de voir la neige tomber à gros flocons et les toits couverts entièrement; c'est un spectacle que je n'ai plus vu depuis bien des années, car à Rome il ne neige pas de cette manière. La vue qui me frappe me transporte en imagination dans ma chère patrie; oh! oui, chère! Cette imagination agit quand je suis seul, mais elle ne peut durer bien longtemps malheureusement. Je dois vous dire quelque chose de mon voyage qui a été fort heureux jusqu'à présent. Vous savez que ma place était retenue dans la diligence de Berne. J'y suis arrivé par un fort beau temps et j'ai eu beaucoup de plaisir de voir cette ville que je désirais connaître; mais surtout j'ai eu un véritable bonheur d'y rencontrer M. Lory, qui a bien voulu être mon *cicerone*, et qui m'a fait voir tout ce que

cette ville renferme de curieux en fait d'art et d'artistes. Il doit se trouver actuellement à Neuchâtel; je vous prie de vouloir bien lui témoigner ma reconnaissance et lui dire que je ne serai pas longtemps avant de le faire moi-même. Je l'ai beaucoup engagé, ainsi que madame, qui a réellement le sentiment des arts, à venir passer une saison ou plusieurs à Rome; il me semble qu'il pourrait le faire fort bien, comme vous également, très-cher ami; je crains cependant de vous revoir plutôt à Neuchâtel qu'à Rome. Enfin, ce dont je prie le ciel, c'est de vous faire prendre la détermination qui sera la plus avantageuse pour votre bonheur, celui de votre chère épouse et le bien de vos enfants, et malgré le grandissime plaisir que j'aurais à vous voir à Rome je le sacrifierais de suite, si je pensais que vous pussiez avoir quelque regret d'une détermination qui changerait certainement votre manière de vivre. Mais je reviens à mon voyage. J'avais envie, comme vous le savez, de passer le Splugen; à Berne on me déconseilla beaucoup de le faire, parce que la Via-Mala avait été entièrement endommagée. Je me déterminai donc à passer une seconde fois le Simplon, et pour cet effet je pris la voiture de Fribourg. En y arrivant je vis celle de Vevey qui allait partir; je demandai au conducteur une place et un quart d'heure de répit. J'en profitai

pour aller faire une visite à M. de Féguely; j'eus le désappointement de ne pas le trouver, mais je vis son vieux père qui me reçut comme une connaissance, ce qui me fit regretter de partir trop tôt. Je me trouvai le lendemain à Vevey, puis le même jour à Saint-Maurice. La voiture qui m'avait conduit n'allait pas plus loin, et je me trouvai obligé d'y passer un grand jour pour attendre la diligence du Simplon, sans être certain d'y trouver une place. Il faisait un temps admirable qui paraissait vouloir durer; j'avais toujours eu envie de voir le grand Saint-Bernard qui se trouvait presque sur ma route; une place dans un char se présenta fort à propos pour me décider. Il me conduisit jusqu'à Martigny. J'en partis à neuf heures du matin par le plus beau temps, par un ciel sans nuages, et j'arrivai à huit heures du soir avec un mulet qui me porta à travers les horreurs des précipices et sur les glaces qui couvrent une partie de la sommité de ce passage si élevé. Je fus reçu par les frères avec une affection particulière, parce que j'avais quelque chose à leur dire. Snell avait obtenu du pape une relique fort belle pour ces braves religieux; ils venaient de la recevoir, mais elle a été bien endommagée dans la route, au moins tout ce qui était en cire. Je les ai un peu consolés en les assurant que je leur ferais envoyer les parties qui ont

souffert. Je me suis arrêté une grande demi-journée dans ce lieu si intéressant et si pittoresque en même temps, et après avoir fait un bon repas, je me mis en route avec un mulet qui portait mes effets. On descend extrêmement rapidement, et après trois heures de marche on arrive aux premières douanes piémontaises. Mes effets furent visités avec une rigueur sans pareille, et très-heureusement que ces vilains ne trouvèrent d'autre objet en contravention qu'une dizaine de livres qui étaient tous à mon usage; on me les prit, je fus obligé d'en faire un ballot, et je priai les douaniers de le remettre aux frères du Saint-Bernard. Après plus de deux heures de retard je me remis en route pour arriver à Aoste; j'avais encore quatre lieues à faire; aussi j'arrivai en conséquence. Mais comme j'étais toujours favorisé par le beau temps et une pleine lune, cette course fut très-agréable, malgré le désagrément que je venais d'éprouver. En me levant, j'aperçus de ma fenêtre la plus belle vue que l'on puisse imaginer; je me hâtai de sortir pour voir tout ce qui devait m'intéresser, et j'admirai les beaux restes de la grandeur des Romains. L'arc de triomphe est admirable de conservation et de bon goût, et si bien placé que je n'ai pas la pensée qu'on puisse lui désirer une autre position. Cette vallée d'Aoste est vraiment remarquable; on a des

montagnes superbes; la Doèse, qui est très-imposante, la campagne d'une richesse de végétation rare, de beaux et grands arbres, des ruines nombreuses et conservées et les fabriques modernes tout à fait italiennes de goût. La population généralement est vilaine, et c'est là qu'il faut aller pour voir le *crétisme* dans toute sa force et bizarrerie. Je fus obligé de m'y arrêter deux jours à cause de mon passe-port, et de plus forcé d'aller le rechercher à Turin où je ne voulais pas passer. Il se trouvait qu'il n'était pas parfaitement en règle; il était pour partir de Rome, et pour qu'il fût valable pour rentrer en Italie, il fallait qu'il fût apostillé par les ministres des puissances qui sont en Suisse. J'avais pensé que cette formalité n'était pas nécessaire, puisqu'on m'avait déjà vu dans ces mêmes gouvernements; je me suis trompé et j'en ai été puni. Je ne voulais pas passer à Turin et j'ai très-bien fait de m'y rendre; j'ai pu faire apostiller mon passe-port par l'ambassadeur d'Autriche et le consul du pape. J'ai eu, de plus, à Turin l'avantage d'y retrouver un de mes anciens amis qui est actuellement premier peintre du roi et fort considéré. J'ai passé une journée entière avec lui, ce qui m'a été fort avantageux, parce que, si je n'eusse eu cette bonne compagnie, je me serais abandonné à la tristesse, parce que le temps avait changé

et que la pluie et le froid avaient remplacé le beau soleil des jours précédents. J'avais bien envie de prendre une place pour Rome dans le courrier; mais je vous assure que par raison je suis revenu à ma première idée de voir Venise; je me suis donc dirigé sur Milan, où j'ai revu de bons tableaux qu'elle renferme, et où je me suis arrêté quatre jours pour jouir de la rencontre de plusieurs bonnes connaissances. J'en suis parti avec un petit (de taille) rentier du Marais à Paris et nous sommes arrivés ici après avoir fait des séjours à Vérone et à Padoue. Nous partons ce soir pour Ferrare dans un bâtiment qui remonte la Piave. Cette manière est moins coûteuse et plus prompte que d'aller par terre; de là j'irai à Bologne où je prendrai la diligence pour Rome. Ainsi, s'il plaît à Dieu, dans six à sept jours j'embrasserai mon bon frère, que je suis désireux de revoir. Voici ma lettre finie, je voudrais qu'elle exprimât mieux ce que je sens pour vous et pour votre chère famille. Je voudrais que le temps me permît aussi d'écrire à ce cher M. Perrot; j'attends à Rome de le faire. Veuillez le lui dire en lui faisant connaître combien l'amitié qu'il a bien voulu me témoigner si vivement m'est chère. Je vous le dis encore : je suis trop heureux d'avoir fait un voyage qui m'a rapproché beaucoup de ma patrie et qui me laisse l'espérance de jouir un

jour de m'y retrouver encore quelques années, et peut-être que cette démangeaison de produire me passera et que je m'abandonnerai à un bonheur plus positif, celui de vivre entouré de modèles de vertus qui veulent bien m'accorder quelque amitié; mon plus grand désir est de m'en rendre digne et de la voir s'augmenter. Notre ami M. Perrot m'a fait le grand plaisir de me faire don, quand je suis parti, d'un ouvrage que j'ai eu le temps de lire en partie, mais que j'aurais voulu tenir toujours avec moi; il a eu le sort de mes autres livres et c'est celui que je regrette le plus. Je vous prie aussi de dire à Mme de Meuron que je ne peux être plus reconnaissant de ses bontés; mais il faudrait des pages et des pages pour exprimer combien est grand le bonheur qui m'est resté de mon voyage. Je vais me remettre au travail avec ardeur, et, si Dieu le permet, je ferai mieux que je n'ai encore fait : au moins j'en ai plus d'envie.

« Je vous demande encore que vous veuillez présenter mes respects et mes salutations à M. Sigismond et à mademoiselle votre sœur. Si vous vouliez aussi dire à M. de Montmolin que je le remercie on ne peut plus de ses bontés, je vous serais très-obligé. J'ai écrit à mes deux chères sœurs trois lettres; je pense qu'elles les ont reçues. Si vous pouviez trouver

l'occasion de leur faire savoir que je vous ai écrit de Venise, j'en serais très-content.

« Je vous prie de me pardonner ma lettre, que j'ai écrite trop vite, et où vous trouverez je suis sûr bien de l'embrouillement; je n'ai pas seulement le temps de la relire. »

Aussitôt arrivé à Rome, Léopold écrit à sa sœur Adèle et lui raconte la seconde partie de son voyage :

« Rome, 18 novembre 1828.

« Très-chère sœur,

« Me voici enfin arrivé à Rome, où j'ai eu le grand plaisir de retrouver notre cher Aurèle en très-bonne santé, mais un peu maigre. Je respire enfin après bien des jours d'ennui; mais si mon voyage s'est un peu prolongé, je t'assure encore que je l'ai fait si long parce que la raison me l'a commandé. Je vais me remettre au travail après avoir vu tout ce que les différentes écoles d'Italie ont de plus saillant, et m'être inspiré de ce qui fait l'admiration de tous les êtres organisés qui ont, avec un cœur, des connaissances suffisantes pour bien juger. Je vais commencer à te parler de mon voyage, qui a été on ne peut plus heureux. Je t'ai écrit de Vérone; de là j'ai été à

Venise en passant par Vicence et Padoue. Ces villes ont toutes quelque chose d'intéressant, mais l'ancienne capitale ou plutôt maîtresse des mers surpasse tout ce qu'on peut penser. J'en avais entendu parler comme d'une ville ruinée ; j'ai été surpris de la trouver plus vivante que je ne me l'étais imaginé, et je t'assure que j'y vivrais volontiers. J'avais retrouvé à Milan un Français avec lequel j'avais fait connaissance à Saint-Maurice : nous nous réunîmes pour faire ensemble le voyage jusqu'à Bologne. Nous n'avons séjourné à Venise que quatre jours, mais nous les avons bien employés. J'ai vu tout ce que cette ville étonnante offre de curieux en fait d'arts, et j'ai *revu* ce qu'il y a de plus beau. Nous nous sommes embarqués pour Ferrare. Notre navigation n'a pas été dangereuse, mais extrêmement ennuyeuse, puisque nous avons été obligés de mettre cinquante heures pour arriver où on va ordinairement en vingt-quatre; nous avons couché deux nuits dans cette malheureuse barque, sans avoir la faculté de se faire descendre sur le bord du rivage. Du reste, à présent je suis fort content d'avoir vu et contourné ces lagunes, d'avoir observé les anciens ports de Malamocco, Pallestrina et Chioggia. Je me rappelais encore parfaitement l'histoire si intéressante du comte Daru et je pouvais voir et comprendre la force de cette

ville, qui ne peut être prise que par famine. Nous entrâmes à Ferrare dans les États de l'Église, et je t'avoue que j'en ressentis une véritable joie : je croyais être chez moi ; cependant j'avais encore bien du chemin à faire avant de rejoindre notre cher Aurèle et avant de pouvoir reprendre mes occupations. Ferrare, ville chantée par l'Arioste et le Tasse, est presque abandonnée. Tous les palais tombent en ruine, ou au moins ne sont pas habités ; les mendiants vous assaillent, et leur situation fait peine. Nous nous arrêtâmes un jour entier pour rendre hommage aux lieux qui ont donné naissance aux plus célèbres poëtes italiens. De Ferrare, nous avons pris deux places dans une voiture qui partait pour Bologne et nous avons mis huit heures à faire ce trajet. Bologne est une ville que tu connais, ma chère, ainsi je m'abstiendrai de t'en parler. Je m'y suis arrêté deux jours encore pour y voir de la peinture, mais, en vérité, j'ai fini par en avoir par-dessus les yeux. J'étais si pressé de me retrouver à Rome, que je me suis arrangé avec un courrier que je connaissais déjà. Je suis parti vendredi soir, et lundi matin au jour nous étions à la douane de Rome, où on n'a pas été aussi méchant qu'à Saint-Remi de malheureuse mémoire. Il faut que je te raconte tout : quand nous descendions la hauteur qui est au-dessus de l'endroit

appelé *Acqua traversa*, une des limonières s'est détachée, et trois chevaux des cinq qui étaient à la voiture sont devenus libres; le sabot n'avait pas été mis, et la voiture commença à aller à son gré; le postillon effrayé commença à crier : « Per carità, buttatevi! Per l'amore di Dio, fuori della carrozza! » Nous ne nous étions pas aperçus de l'espèce de danger qui nous menaçait, mais ces cris et cette voix effrayée agirent sur nous si vivement, que, pour un spectateur, c'eût été un spectacle bien risible de voir quatre individus se jeter hors des portières avec vélocité sans faire attention aux boues qui couvraient la route : aussi les plus maladroits tombèrent, se couvrirent de fange jusqu'aux yeux. Quand chacun se fut reconnu, et surtout après avoir eu le plaisir de ne voir ni jambes ni bras cassés, on ne fit que rire de cet accident qui aurait pu être funeste. Je n'étais pas tombé à plat dans la boue comme les autres, mais sur mes mains et mes genoux, ce qui m'engagea à prendre une voiture à la place Colonna pour me conduire à la maison avec mes effets. J'arrive à la porte de notre habitation. En voyant de loin à une de nos fenêtres notre Aurèle, je m'évertue à lui faire des signes; mais lui, qui a la vue basse, ne s'en aperçoit pas, est même ce ne fut qu'au moment où la voiture s'arrêta qu'il s'imagina que je pouvais être dedans.

Je te laisse, ma chère, imaginer le reste... En le serrant dans mes bras, je pensai bien à notre vertueuse mère, notre excellente mère si vivement aimée ! J'aimais me figurer que son esprit était présent à cette entrevue; je me représentais aussi mes chères sœurs présentes à cette réunion : c'est ce qui a fait pour moi de ce moment un des plus heureux de ma vie. Mais, ma chère, très-chère, je sens, malgré un contentement apparent, que je suis éloigné de toi, de notre sœur, de nos bons parents!... Car je dois parler d'eux aussitôt qu'il est question de contentement pour moi; dis-leur donc encore combien je les apprécie, et combien le plaisir d'avoir obtenu de bons amis met de charme dans ma vie. Je te dis, ma chère, sois persuadée que j'ai l'espérance de ne pas me priver toujours du bonheur de jouir de près de mes bons parents et amis. Encore quelques années de travail, et nous verrons ce qui en résultera, si Dieu nous donne la santé, le courage et la réussite.

« C'est à mon tour, très-chère sœur, de venir te remercier de tes bonnes et nombreuses pages. Je t'assure que je ne peux avoir de plaisir plus véritable que celui d'apprendre que la raison te conduit toujours, comme elle l'a toujours fait. Tu te plains de ne pas être assez gouvernée par elle, de te laisser aller quelquefois et trop souvent à la tristesse et à

l'ennui; mais, chère... ne t'effraye pas, la corde toujours tendue peut se rompre; il faut penser que nous ne pouvons être toujours dans les mêmes dispositions d'esprit, notre nature ne le comporte pas; mais, bonne sœur, je te fais une recommandation à laquelle je voudrais que tu fisses attention, c'est que lorsque tu as de mauvais moments, tu prennes nos lettres, et que tu veuilles y voir ce que nous ne pouvons exprimer que bien faiblement : c'est notre amour et notre amitié pour toi. Cette pensée doit faire du bien à ton cœur aimant et qui demande des affections : en cela nous nous entendons parfaitement, puisque le mien a les mêmes désirs et les mêmes besoins. Je suis heureux de pouvoir te dire et te répéter que j'ai autant de raisons que toi pour me faire souhaiter le seul charme vrai que je comprenne dans ce monde; hors celui-là il n'y a plus que les plaisirs matériels, qui ne pourraient me faire aimer la vie.

« Ce que tu me dis à l'égard de la rupture dont je vous ai parlé est si vrai, que je ne puis qu'admirer ta sagacité et ton bon raisonnement : grâces au ciel, il vaut infiniment mieux que cela soit arrivé tôt que tard, et là-dedans j'aime aussi à croire que notre bien-aimée mère a été une protectrice et un aide spirituel; c'est à elle aussi que je reconnais devoir le

calme parfait que j'éprouve relativement à cela, parce que je me fais les raisonnements qu'elle ne manquerait pas de me faire si elle vivait ; aussi le Seigneur l'envoie auprès de moi pour m'être utile après sa mort comme pendant sa vie. Je souhaite aussi que son âme vertueuse soit toujours avec toi, ma chère, qu'elle t'aide aussi à regarder notre existence comme un devoir *que nous nous devons les uns aux autres*, et que pour cette raison nous devons même chercher, pour faire plaisir aux êtres qui s'intéressent à nous, de prendre toutes les distractions permises pour nous procurer quelques moments de gaieté. Nous ne devons pas tant penser aux mêmes choses : il n'y en a qu'une qui me paraisse véritablement consolante : c'est que notre vie doit être vertueuse pour avoir un jour part aux bénédictions futures. Je voudrais que tu lusses la vie de Martyn, que M. Perrot m'avait donnée, et que je n'ai pu entrer en Italie ; j'ai eu le bonheur de retrouver ce livre ici : un ami de M. Perrot avec lequel j'ai fait connaissance me l'a donné, et j'ai infiniment de plaisir de suivre dans sa courte carrière un homme qui est pénétré de ce qu'il doit faire. Tout le monde ne peut lui ressembler, parce que chacun a sa tâche et sa position ici-bas ; malgré cela j'en retirerai un bien.

« Tu l'auras peut-être déjà lu, puisque notre chère

sœur a actuellement l'exemplaire que M. Perrot m'avait destiné. J'ai eu le plaisir de recevoir de lui une bonne lettre par un M. de B***, qui est arrivé ici depuis deux jours; il m'en a remis aussi une charmante de M[me] de R***, qui me fait les plus aimables compliments.

« Maintenant, pour changer de thèse, parlons un peu d'affaires : ce que je te dis, c'est pour tous, et c'est un colloque de famille. Il est décidé de mettre en vente les biens : c'est une chose qui a été pensée comme cela. J'aimerais cependant savoir une chose; je prie tout le monde de me faire ses observations sur ma demande, puisque je vais exposer bien franchement ma position. J'ai une envie très-grande de retenir la propriété des Éplatures (je répondrai plus bas à tes observations). Je pourrais le faire à présent; malgré cela je pense que si nous faisons notre entreprise avec Aurèle, cela me gênerait un peu. Si cette entreprise réussit, comme tout l'annonce, je ne me consolerais pas de voir le bien de nos pères entre d'autres mains, et je t'assure que je ferais de grands sacrifices pour le ravoir; je me rappelle toujours notre bonne maman nous faisant la recommandation de le garder. Sans doute que l'on pourrait en tirer la quintessence en le morcelant, comme on me l'a dit, mais plus j'y ai repensé, plus cette idée m'est pénible

et désagréable; je vois dans cette propriété de famille un bien que je vénère, si je puis dire, puisqu'il nous vient d'une mère à laquelle nous disons être tant attachés. On trouvera peut-être mes réflexions hors de saison; soyez persuadés pourtant que je ne voudrais influencer personne, et que je voudrais que chacun fût content; car tout ce que je dis ici, nous avons le temps de nous en entendre et de nous dire nos raisons. On me dira à cela avec vérité que j'ai toujours été assez peu intéressé. Chacun a ses petites idées, et je ne peux vous cacher une chose : c'est qu'avec tout le plaisir que j'aurais de me fixer en Suisse, il me serait bien et bien pénible de voir la maison où nous sommes nés être la propriété d'étrangers. En somme, en vous demandant vos avis à tous, je prie le ciel qu'il nous inspire pour faire les choses les plus convenables et qui nous donneront le plus de tranquillité. »

La lettre suivante, adressée par Robert à M. de Meuron, ne porte pas de date; mais elle doit avoir été écrite immédiatement après le retour du peintre à Rome, dans les derniers jours de 1828. Léopold vient, en effet, de quitter Venise et de revoir son frère Aurèle, qui, on se le rappelle, ne l'avait pas accompagné à la Chaux-de-Fonds, et il envoie à M. de Meuron ses vœux pour l'année qui va com-

mencer ; enfin il parle de son *Grec*, qu'il faisait alors pour M. de Pourtalès.

« Votre très-chère lettre m'a fait trop de plaisir pour que je n'y réponde pas de suite. J'aime à croire cependant que vous avez reçu celle que je vous ai adressée de Venise. C'est de cette ville qu'en partant je m'étais proposé de vous écrire; je vous l'avais même dit, et certes il aurait fallu des choses majeures pour m'empêcher de le faire. Je suppose que vous aurez reçu cette lettre peu de jours après m'avoir écrit. J'ai vu, par le contenu de la chère vôtre, qu'absent comme présent, votre bonté et votre amitié pour moi est toujours la même. Je suis extrêmement flatté de la proposition de M. de Pourtalès et de son souvenir, et l'envie qu'il témoigne par votre lettre me fera terminer avec plus de soin mon tableau du *Grec*. Je lui avais donné une autre destination, ou plutôt j'avais pensé à le lui donner; mais son désir de l'avoir m'a fait changer d'idée et cela est bien naturel, puisqu'il me procure le moyen d'envoyer dans ma patrie un tableau plus considérable et d'un caractère plus sévère que ceux qui s'y trouvent. Je n'ai pas commencé encore à le finir, parce que j'ai eu des choses très-pressantes à faire; mais aussitôt qu'il sera terminé je m'empresserai de l'écrire à M. de Pourtalès, auquel je vous prie de présenter

mes respects. J'aimerais bien aussi que vous me rappelassiez au souvenir de madame. Et à vous, très-cher et bon ami, je n'ai que des remerciements à vous faire; je voudrais vous les exprimer d'une autre manière que par des mots sur le papier. Toutefois mon plan est fait et ma vie en est plus heureuse : c'est d'aller jouir un jour, qui peut-être n'est pas bien éloigné, du bonheur de me trouver avec vous et d'entreprendre une carrière nouvelle. Si ce n'est pas pour ma fortune que je travaille, ce sera du moins pour chercher à rendre un peu convenablement les belles actions de nos ancêtres. Je vais me décider, quoique avec peine très-grande, de me séparer de mon frère; il ira à Paris pour voir par ses yeux ce que nous devons entreprendre à l'égard de nos dessins; il aura l'avantage de vous voir à son passage et de recevoir vos avis. Et moi je chercherai à faire quelques tableaux pour la prochaine exposition de Paris. J'y mettrai mes soins, comme vous pensez. M. de Fortin est ici; il y est arrivé fort malade, mais s'est remis insensiblement. Il me fait beaucoup d'accueil et m'a parlé de vous avec un plaisir fort grand; il regrettait de ne pas avoir vu de vos ouvrages aux dernières expositions, et faisait un éloge tout particulier de votre talent et de votre personne. En cela il se sera rencontré avec le juge-

ment général. J'ai vu plusieurs fois M. de Chateaubriand, qui est certainement un homme extrêmement aimable. Il reçoit les artistes avec beaucoup de bonté; mais il n'est pas probable qu'il sera longtemps ici; il ne s'y amuse pas du tout, ou, pour mieux dire, son ambition ne se contente pas d'un titre qui lui donne, à la vérité, une grande considération, mais qui le tient éloigné du centre des affaires. Hier soir, il a eu sa première soirée de réception; elle a été d'une magnificence particulière à Rome, par l'affluence et le luxe des personnes qui se sont présentées chez lui. Horace Vernet n'est pas encore parti de Paris, mais rien ne doit plus l'arrêter, que quelques préparatifs. Il y a fini le dernier tableau qu'il doit y faire. Il s'est un peu dépêché pour le terminer. C'est un tableau de trente pieds, qui représente, je crois, une bataille; il l'a fait en six mois; c'est aller rondement.

« Je désire beaucoup recevoir de vos chères nouvelles plus fréquemment qu'avant mon retour au pays; je vous le demande instamment, surtout aussitôt après le départ de mon frère. Recevez, je vous prie, les vœux que je forme pour vous et que vous entriez dans l'année qui va suivre avec un contentement et une santé parfaite, que je souhaite vous voir conserver, ainsi qu'à madame et à votre chère

famille, pendant un long espace de temps. J'aime aussi à penser que l'éloignement ne vous fera pas changer les sentiments que vous m'avez montrés. Pardon, si je ne vous ai pas remercié encore de votre chère et bonne lettre; je l'ai relue bien souvent et je vous assure que tout ce qu'elle me dit est trop aimable et obligeant pour que mon cœur n'en ressente pas un véritable plaisir. Ma lettre est finie et je voudrais vous dire encore mille choses; il faut remettre cette jouissance pour une nouvelle. En attendant, je ne peux que vous dire et vous répéter que vos chères lettres me donnent de l'énergie, et qne je les désire beaucoup. Adieu; veuillez recevoir mes embrassements les plus sincères et présenter mes respects et mes remerciements à madame. Je suis tout à vous, votre très-dévoué et obligé serviteur et ami

« LÉOPOLD ROBERT.

« J'oublie de vous présenter les salutations de mon cher Aurèle, que j'ai eu le plaisir de trouver en bonne santé et qui est toujours un bon garçon. Il fait aussi bien des vœux pour vous et pour toute votre famille. Je ne pensais pas non plus de vous dire que certainement, si je ne suis pas content de mon *Grec,* je ne l'enverrai pas à M. de Pourtalès, et en cela je

ne ferai que consulter mon intérêt. Je ne voudrais pas avoir dans son salon, qui est si bien orné, un ouvrage qui ne m'honorerait un peu.

« Je pense que M. Lory est à Neuchâtel. Je vous prie de lui dire combien je suis reconnaissant de l'obligeance qu'il a eue pour moi, qui le salue de tout mon cœur.

« Par ce même courrier j'écris à M. Perrot; sans cela je n'aurais pas manqué de vous dire combien son amitié m'est précieuse. »

Trois lettres que Léopold écrivit à M[lle] Adèle Robert dans le courant de l'année 1829 sont certainement au nombre des plus importantes de cette correspondance. Dans la première, Robert avertit sa sœur qu'il commence un tableau qui lui donnera beaucoup de peine et de soucis, et qu'il pourra résulter de ces préoccupations quelques inégalités dans son humeur, dont elle ne doit pas s'affecter. Mais il y touche surtout un sujet très-sérieux, qui a beaucoup agité la Suisse française et est de toutes manières bien éloigné de nous. Entre 1820 et 1830 une vive agitation religieuse se manifesta dans les cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève. Pour échapper à la torpeur qui avait envahi l'Église nationale, et afin de se rapprocher davantage des doctrines

évangéliques obscurcies par un formalisme banal, un grand nombre de personnes se constituèrent en communautés indépendantes de l'État. Ces *Églises libres* se virent exposées aux persécutions des gouvernements, aux sarcasmes, aux injures et même aux mauvais traitements d'une partie de la population, qui était restée attachée à l'ancien ordre de choses. Il paraît que Mlle Robert, très-hostile aux nouvelles doctrines, avait écrit dans ce sens à son frère. Léopold était profondément religieux; mais sa religion n'avait rien d'étroit ni de dogmatique, et l'on peut conclure de ses lettres que ses idées se rapprochaient beaucoup plus d'un déisme éclairé et vivant que des opinions des séparatistes. Cependant il plaide avec la plus grande énergie la cause de gens auxquels on ne pouvait reprocher rien autre que de vouloir servir Dieu suivant leur conscience. — La seconde de ces lettres est pleine de ces bons et tendres sentiments de famille qui débordent à chaque instant de l'âme de Robert. Il y revient sur l'affaire des *Éplatures* et ne peut prendre son parti de voir passer le domaine paternel dans des mains étrangères. Il forme des projets de réunion pour l'avenir et s'étend sur le bonheur que lui fait éprouver l'affection des siens. — Dans la troisième, il parle longuement à sa sœur du voyage qu'il vient de faire dans

les lieux où il a l'intention de placer la scène des *Moissonneurs*. Comme il résulte d'une lettre de M. Aurèle Robert que j'ai entre les mains, les deux frères avaient fait, dès le mois de juin 1828, une exploration de Rome à Terracine, en longeant les Marais Pontins par les premières pentes des Apennins. L'année suivante, Léopold fit une seconde excursion dans les mêmes contrées en compagnie de Schnetz, de son frère et du jeune Bourcardt, ami de ce dernier. Il visita Cisterna, Norma, Sermonetta, Sezze, poussa jusqu'à Sonnino, la patrie de ses *Brigands*, et séjourna à Terracine. A son retour à Rome, Léopold fit une esquisse peinte, premier projet de son tableau des *Moissonneurs*, que M. Aurèle Robert conserve précieusement.

« Rome, 25 mars 1829.

« Il faut, chère sœur, que je vienne me justifier à tes yeux d'une imputation que je ne méritais pas; bien certainement tu ne me l'eusses pas faite si tu connaissais bien mon intérieur et les pensées qui m'occupent continuellement. Si je pouvais, chaque fois que je vous écris, les exprimer d'une manière nouvelle, ce serait bien certainement ce qui remplirait presque mes lettres. Ne pouvant le faire, et surtout ayant l'idée que nous nous connaissons bien, j'ai

jugé à propos de t'entretenir des affaires qui me concernent, et je l'ai fait à plus forte raison parce que je n'avais que de bonnes nouvelles à vous apprendre. Je ne te cacherai pas, chère sœur, que ta lettre m'a fait un peu de peine dans un sens, puisque je sens combien tu peux t'affecter sans raison. Malgré cela, j'ai le grand plaisir de voir l'affection que tu as pour moi, mais je ne voudrais pas qu'elle te procurât des ennuis; au contraire, j'aimerais qu'elle contribuât toujours à ton bonheur. Ce qui m'a fait plaisir, c'est que, malgré tes petits reproches, ta lettre n'est pas triste. Ma chère sœur, il faut que je t'avertisse d'une chose, et j'aime à saisir cette occasion pour le faire. Je vais commencer un tableau pour le Salon, qui doit soutenir ma réputation et l'augmenter s'il plaît à Dieu. Il va m'occuper, j'en suis sûr, beaucoup et probablement me donner des moments de dégoût, d'ennui et de vexation, que je pourrai faire sentir dans mes lettres. Je t'en prie, ne t'en inquiète nullement, et sois sûre que c'est une fièvre qui peut contribuer à notre bonheur à tous. Ne crois pas non plus, si je ne t'exprime pas comme je le sens mon amitié et mon attachement, qu'ils n'existent pas et qu'ils ne soient pas aussi forts qu'ils peuvent l'être. Tu te rappelles sans doute mon autre tableau (*la Madone de l'Arc*) et les soucis qu'il m'a donnés; je sais

que tu trouverais du plaisir à m'épargner ces moments désagréables, mais sois persuadée, ma chère, que sans eux on ne peut produire rien de remarquable. Je saisirai aussi ce moment pour te dire comme je suis étonné de voir combien tu connais peu les mérites des personnes qui ont assez de bonheur pour s'aider de la religion pour passer cette vie si remplie de peines et d'événements malheureux. Il est fâcheux qu'on place dans la même catégorie des fanatiques peut-être, avec des êtres qui ont toute leur raison et qui se conduisent non en êtres insensibles, mais au contraire suivant les plus saints préceptes de la religion; or cette religion, si elle est bien observée, nous demande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Il me semble que les parents sont en première ligne de compte, et que pour moi, par exemple, ma sœur qui m'aime comme tu veux bien le faire, doit avoir une immense part non-seulement aux souhaits que je fais, mais encore à mon bonheur. En relisant ta lettre, ma chère, je reviens encore à l'article *mômiers*. Mon étonnement est extrême en voyant combien tu es prévenue contre des gens qui sont bien préférables à la société et à tant d'individus dont tu ne parles pas. Tu me parles des troubles à P.... Là-dedans, comme dans toutes les choses fâcheuses qui sont arrivées dans ce genre, je

trouve que ce sont les *anti-mômiers* qui ont tous les torts, et mon amour pour la liberté fait que je suis convaincu de ce que je dis : car enfin que font-ils, ces pauvres gens, pour s'attirer des persécutions qui ressemblent beaucoup à celles de l'inquisition? Est-ce un crime si énorme de se rassembler dans des maisons particulières pour prier?.... Les accuse-t-on d'autres délits? et n'est-ce pas criant que, dans le siècle où nous sommes, il y ait encore des esprits qui sont privés non-seulement de bon sens et de raison, mais si remplis d'injustice et d'idées ridicules?.... A propos de cela, de W., qui est un homme rempli de qualités, mais avec une manière de voir semblable à peu près à celle de B., nous racontait l'autre jour que dans le temps qu'on était le plus échauffé à B.... sur ces points religieux, un pasteur de G...., qui s'y trouvait, et qui passa malheureusement pour un *mômier*, fut insulté de la manière la plus sale, la plus infâme, et par qui? par les jeunes gens des premières familles de la ville, qui, à la suite d'un repas où plusieurs s'étaient enivrés, se rendirent devant la maison où il habitait. Comme c'était au premier, leur agression fut plus hostile; ils s'amusèrent d'abord à lui casser ses fenêtres et à remplir sa chambre de l'eau sale du ruisseau..... Peut-on trouver que cette manière

d'agir soit bonne pour amortir une tendance à l'interprétation de la religion un peu différente de celle que l'on a généralement? N'est-ce pas, au contraire, mettre le feu aux étoupes? car il est reconnu que les persécutions ont plus servi à la propagation des religions que l'indifférence. Je suis intimement convaincu que l'on ne parlerait pas de mômiers actuellement si dans l'origine on ne s'en était pas tant occupé. Ma chère sœur, pour finir, je te dirai encore que je suis bien sûr que si tu connaissais bien ceux que l'on appelle *mômiers*, peut-être n'aurais-tu plus les mêmes idées. Je pense qu'on doit toujours se conduire d'après sa conscience et son cœur, autrement on se perd; mais quand on peut se conduire comme un M. P., il me semble qu'on ne peut être accusé de folie.

« En apprenant ce que je vais te dire, tu vas peut-être être fâchée, mais écoute mes raisonnements. Aurèle avait l'intention de se mettre en route ce printemps; nous avons changé d'idée et voici pourquoi. Il vient de faire plusieurs tableaux de figures qui sont véritablement bien; il a la tête montée et il est possible que cet été il fasse quelques pages qui le classent tout à fait. Il serait donc tout à fait maladroit à lui de s'en aller avant de faire voir ce qu'il peut faire. D'un autre côté, je suis bien aise

qu'il reste ici avec moi encore,..... car outre la société d'un frère, j'ai avec lui des observations franches et justes et journalières, ce qui est entièrement avantageux. Enfin, ma chère sœur, prends patience et sois sûre que nous avons autant besoin de ton attachement que tu as besoin du nôtre. Je suis loin de t'en vouloir de tes petits reproches, au contraire; je te répète que je n'y vois qu'une amitié parfaite. Cependant évite-toi des peines, et qu'une malheureuse lettre ne te fasse pas penser que mon affection peut s'affaiblir. Mes chères sœurs, combien je vois avec délices que vous vous trouvez bien ensemble et qu'il règne une douce intimité entre vous; mais, au fait, peut-on avoir de meilleurs amis et amies que des frères et des sœurs? Soyons donc toujours amis et que le centre de notre affection, qui est à présent au ciel, le soit toujours en idée. Si je ne vous parle pas plus de mes occupations, c'est, en vérité, parce que je ne me suis pas encore mis comme il faut au travail depuis mon retour. Je n'ai fait que deux tableaux : un petit, et retouché le *Grec*, que j'enverrai dès qu'il sera tout à fait fini. Il faut que je te dise, ma chère sœur, que j'ai dîné l'autre jour chez le roi de Bavière, qui est on ne peut plus aimable. Il ne reçoit absolument chez lui que les artistes, et traite ceux qui ont quelque réputation en amis. Je

n'ai plus de place ; notre première lettre sera mieux remplie parce que nous aurons plus de temps pour le faire. Ce bon ami de W. nous prend un peu tous les moments que nous ne consacrons pas à nos occupations. Nous allons assez souvent dans le grand monde ensemble..... »

« Rome, 26 mai 1829.

« Très-chère sœur,

« Tu auras vu, par la lettre d'Aurèle, que nous avons attendu ta lettre avec beaucoup d'impatience. Moi qui me tourmente toujours mal à propos, j'ai fait les suppositions les plus tristes ; je ne sais pourquoi j'ai toujours cette propension à voir toujours en mal les choses ; je devrais changer ma mauvaise manière de les interpréter ; mais ce qu'il y a de bizarre et en même temps de peu gai pour moi, c'est que, malgré l'expérience journalière que je fais, qui me fait voir si souvent que je suis en défaut, je ne puis me changer, et plus je vieillis, plus je crains de voir s'opérer des changements dans mes relations. Je suis bien aussi comme toi, ma chère : la vie sans affections serait une mort, et cependant je vois tant de gens qui n'en ont aucun besoin en apparence, et

même ils paraissent être plus véritablement heureux que nous autres; mais je dirai comme Mlle de P* : que je n'ambitionne pas leur vie matérielle. Elle se disait très-malheureuse, et ce qu'il y avait de drôle, c'est qu'elle ajoutait qu'elle cherchait dans le monde un être avec lequel elle aurait voulu changer et qu'elle ne le trouvait pas. Il faut que je te dise, chère sœur, combien ta chère lettre nous a fait plaisir par l'annonce d'un caractère assez calme. Oh! oui, ma chère, je le sens cependant aussi qu'il faut avoir un but dans la vie pour pouvoir la parcourir avec quelque plaisir; je te trouvais bien chez M., mais je reconnais qu'en étant plus occupée, le temps te paraîtra plus agréable. Quand nous aurons bien travaillé et tous, encore quelques années, alors nous penserons à prendre du bon temps : je pense combien un voyage en Italie en famille serait charmant, ma chère petite. Tu vas dire : ce Léopold est toujours pressé, mais je t'assure qu'aujourd'hui je le sens plus que les autres fois. Aurèle me pousse pour faire de manière à envoyer cette lettre par ce courrier pour que vous receviez la procuration. Lui, écrit dans la journée; moi, je t'avoue que je me ferais un scrupule de le faire, de crainte de prendre une mauvaise habitude, et je le fais à moments perdus comme je me figure : je dis que je crains de prendre

une mauvaise habitude, entends bien, ma chère : je dirai et je répéterai (ce que je pense), c'est que je ne peux en avoir de meilleure et qui me soit plus chère que de m'occuper des êtres qui veulent bien m'aimer et que j'aime tant ; ce que j'ai dit plus haut est dans la règle que je me suis formée. Ne pense pas, ma bonne, que je puisse te répondre concernant tes nouveaux projets ; j'attends de le faire dans une lettre que je vais t'adresser bientôt ; en attendant, dis à notre cher père que je suis heureux, autant qu'un bon fils peut l'être, de le voir s'occuper avec plaisir et succès, ce qui lui donnera un intérêt plus positif dans ce monde, et il passera encore bien des années heureux et content. Dis-lui tout le plaisir que j'ai éprouvé par ces nouvelles ; rappelle-lui aussi que pendant tout mon séjour au pays, jamais je n'ai été plus heureux, ni plus *aimant* que la soirée que nous avons passée chez lui, tu t'en rappelles ?.... Il me semblait que c'était une réunion de rapprochement entier, et je l'espère encore ; notre admirable mère ne sera-t-elle pas satisfaite de voir du haut du ciel que l'amour que nous lui portions se reporte sur un père auquel nous le devons actuellement, un père que nous avons jugé trop sévèrement, qui cependant a montré à tous ses enfants un amour positif et l'envie de les placer convenablement dans le monde ?

Voilà ce que nous devons voir et pas voir l'homme aigri et malheureux, qui ne reconnaît plus dans ses enfants et ses parents que des sentiments qu'il pensait ne pas mériter. Mais, *basta così*, je pense dans le fait que vous pourrez être très-bien tous les deux; pour moi, je jouis d'avance de vous sentir ensemble, car enfin notre père n'est plus jeune, et il peut avoir besoin de soins : je n'étais pas tranquille de le sentir seul. A l'égard de ce que tu me dis du bien des Éplatures, il faut bien se rendre et convenir que ce n'était pas une spéculation à faire; cependant sois sûre que si j'eusse eu quelques centaines de louis de plus, je l'aurais pris, quand même je n'aurais pu penser à en avoir que de petits intérêts, et je te promets bien à présent que dans la suite des temps, suivant la fortune que j'aurai, je chercherai à le ravoir, même en faisant des sacrifices, tellement j'ai de respect pour la première habitation que j'ai connue, où j'ai eu les soins des auteurs de mes jours. Ma chère, mon modèle vient de sonner, j'ai beaucoup à faire aujourd'hui; je t'embrasse donc et te souhaite toujours dans les mêmes dispositions où tu étais en écrivant ta dernière lettre. Je n'ai pas le temps de dire à nos chers parents tout ce que je voudrais pour les assurer de ma vive et constante affection et reconnaissance. Embrasse-les tous; je leur

écrirai aussi, adieu encore; à la première pour vous répondre.

« Nous n'avons pu faire légaliser la procuration pour le courrier d'hier, il faut donc attendre à celui de demain pour vous l'envoyer, je peux donc encore te dire quelque chose.

« Je répondrai à quelques-unes de tes questions. D'abord à l'égard du roi de Bavière : il a fait son voyage d'Italie, premièrement parce qu'il aime beaucoup le séjour de Rome, et ensuite parce qu'il a une inclination... Je crois ensuite qu'il aime à courir, puisque l'on dit dans les journaux qu'il doit quitter sa capitale presque en y arrivant pour faire un voyage en Prusse. Il a beaucoup recherché la société des artistes, mais tous ceux qui ne sont pas ses sujets ne peuvent espérer d'avoir des commandes de lui, et à cet égard on ne peut le blâmer; il a fait beaucoup pour les arts, et aime à donner des travaux considérables à faire à Munich. Le directeur de l'académie de France, Horace Vernet, m'a dit qu'il viendrait voir les portraits que je viens de terminer des D^lles de Celles : elles sont en costume de Frascati et le sujet a été demandé par Mme de Valence (fille de Mme de Genlis), leur grand'mère; elles sont occupées à parer de fleurs la *Madone de l'Arbre* qui est entre Marino et Grotta Ferrata; il paraît que ce tableau m'a assez

réussi, au moins on le trouve assez gracieux. Je finis aujourd'hui mon *Tremblement de terre*, qui est tout à fait un sujet de circonstance, puisqu'on ne parle que de cela. Je ne t'en dirai pas davantage aujourd'hui. Notre Benjamin désire avoir quelque place pour vous dire encore des douceurs; je lui laisse cette place pour lui en procurer une. Adieu donc, ma chère, je t'embrasse toujours avec une plus grande effusion de cœur. »

M. Aurèle Robert ajoute : « La douceur que j'ai encore à vous dire, c'est que le bruit court que nous sommes menacés d'avoir bientôt dans notre voisinage un nouveau volcan : on ressent continuellement des secousses au Monte-Cavi; on dit que le niveau des lacs s'est abaissé, que l'eau est chaude, qu'elle fume, etc., etc. On en dit quarante fois plus qu'il n'y en a. Le fait est que les habitants d'Albano, de l'Ariccia et de Marino sont dans la plus grande frayeur; le gouvernement leur a envoyé une commission de savants qui les ont rassurés en leur disant que le tonnerre, au lieu de se faire sentir en dessus, était en dessous; on parle de gens qui se sont fait donner l'extrême-onction... »

« Rome, juillet 1829.

« J'ai beau me dire de chercher à m'arranger pour ne plus mériter ni blâme, ni reproches, il faut que je sois bien aveugle pour ne pas les prévoir et faire en sorte de ne pas les mériter. J'espère qu'à l'égard de celui que tu me fais, chère sœur, de ne plus serrer autant mes lignes, je ne l'encourrai pas cette fois, puisque moi seul je remplirai toute cette lettre : tu diras peut-être que je le fais parce que j'y suis obligé, Aurèle étant absent, et que ce n'est pas une preuve de l'attachement que j'ai pour toi, qui, malgré ce que tu en dis et ce que tu en penses peut-être, est bien entier ; mais, chère sœur, comment peux-tu le mesurer par quelques lignes de plus ou de moins que nous mettons dans nos lettres ?... Notre chérissime mère ne nous l'a jamais ; dit cependant je suis persuadé qu'elle était certaine de notre amour, et pour y croire elle n'avait pas besoin de cette preuve, qui ne dénote vraiment que de la facilité pour couvrir le papier et du temps pour le faire. Tu nous dis, ma chère, qu'aussitôt que nous verrons tes lettres moins remplies, nous pourrons penser avec vérité qu'il y a une diminution d'attachement de ta part ; mais à ceci je vais répondre une chose qui me paraît

incontestable : c'est que si tu eusses des occupations bien majeures, et qui demandassent *positivement* ton temps, peut-être que tu ne dirais pas cela, et que cependant tu ne nous en aimerais pas moins. Si tu savais combien souvent je pense à toi, combien je voudrais te voir heureuse, que mes idées, mes projets les plus chers sont de me rapprocher au plus tôt de vous, et que pour cela je suis obligé de consacrer tous mes instants pour arriver à un résultat qui puisse me permettre de le faire. Je voudrais pouvoir trouver un langage particulier pour t'exprimer autrement que je ne le fais mon amour fraternel, et surtout je voudrais pouvoir trouver la manière de parler à ton cœur pour lui prouver que tu as en moi un ami véritable. Si je pouvais relire ta lettre, peut-être trouverais-je autre chose à y répondre, mais je l'ai envoyée à Aurèle aussitôt après l'avoir reçue, parce qu'il était à jeun de vos nouvelles. A présent que je vous ai dit ce que j'avais sur la conscience, il faut bien vous apprendre que le petit Benjamin s'émancipe et qu'il est parti pour Naples. Remontons plus loin pour vous informer de ce qui a provoqué cette résolution, et comment il l'a mise à exécution. Nous avons dit, ce me semble, dans notre précédente, que nous pensions faire un petit voyage ; il y a donc plus de vingt jours que nous sommes partis, en compagnie du jeune

Bourcardt : c'était immédiatement après la procession de la Fête-Dieu, que ces deux jeunes gens sont allés voir le matin, pendant que je mettais toutes choses en ordre à la maison, où ils vinrent me prendre. Nous mangeâmes un morceau, et, après, sans prendre nos dieux lares, nous partîmes, espérant en l'assistance de Dieu. Nous avions chacun un gros sac, et moi, qui tiens toujours au qu'en dira-t-on, je n'ai pas voulu traverser toute la ville de Rome *comme un conscrit*. J'ai donc fait venir devant notre porte une voiture où nous nous sommes placés et qui nous a conduits jusqu'à la porte Saint-Sébastien. (Tu te la rappelles, n'est-ce pas ?) Nous en sommes descendus ; nous nous sommes arrangé nos sacs tant bien que mal, et nous avons pris notre pas de route, bien contents, bien disposés, et moi espérant d'aller *moissonner* en voyant les moissonneurs. A chaque endroit où nous passions, nous aimions à nous rappeler les remarques que vous aviez faites quelques années auparavant, notre chère mère et toi. Nous arrivâmes au tombeau de Cécilia Metella et nous continuâmes le chemin que nous avions fait avec notre ange : j'aimais à me figurer qu'il était en esprit parmi nous, et cette idée me procura une douce mélancolie ; enfin nous passâmes l'endroit où nous avions (alors) fait retourner le cocher. Après avoir contemplé avec

admiration cette immense et si belle plaine de Rome, à quelque distance de là, ces messieurs se mirent à faire un petit croquis, et moi, qui aime à explorer les endroits peu connus, je m'aventurai dans la plaine pour arriver à une ruine, d'où, à ce qu'il me semblait, il devait y avoir une vue admirable, ce que je trouvai effectivement. Après m'y être arrêté un peu, je voulus regagner le sentier plus haut que je ne l'avais quitté, pour retrouver plus vite ces jeunes gens; je passe une palissade et je marche bravement contre le point qui était notre rendez-vous; je m'approche d'une habitation qui en était voisine, mais au moment où je croyais arriver, deux chiens énormes qui en étaient les gardiens s'élancent contre moi avec une telle vélocité, que si je n'eusse eu la présence d'esprit de me baisser comme voulant saisir une pierre, ils seraient tombés sur moi et j'aurais eu bien de la peine d'échapper, car ils étaient sans maîtres pour les arrêter. Je vous assure que cela peut compter parmi les dangers que j'ai déjà rencontrés dans ma vie. C'est incroyable combien ces animaux ont en horreur les pierres lancées contre eux : elles produisent sur eux une véritable terreur panique, car ils se sauvent ordinairement la queue entre les jambes; je restai donc maître du champ de bataille, mais en homme prudent et prudentissime, si vous voulez, je pensai

qu'il ne fallait point aller trouver l'ennemi dans ses foyers, et qu'il est beaucoup plus brave quand il pense qu'on veut l'attaquer; d'ailleurs n'ayant à y gagner que des coups de dents sans témoins, je fis un mouvement oblique en sonnant la trompette, et en peu d'instants le corps d'observation se trouva à même, après ses fatigues, de prendre un peu de repos en attendant le centre et l'arrière-garde qui débouchèrent insensiblement. La colonne se remit en marche au pas accéléré : toutefois l'arrière-garde restait en arrière; on fut obligé plusieurs fois de remonter son moral par ces airs patriotiques qui font toujours effet sur tout bon citoyen; notre centre avait une musique parfaite, et elle n'a pas été peu de chose dans la réussite complète de l'entreprise aussi hardie que bien combinée de cette campagne. Le deuxième bulletin à demain.

« La route était affreuse, les dangers se succédaient; mais pour arriver à la première étape, il fallait braver les obstacles sans nombre qui se rencontraient à chaque pas, car nous n'avions pas plutôt évité les atteintes pointues d'une armée de *vaccine* (bœufs), que nous devions craindre les dents acérées des braves défenseurs de la gent moutonne, ou, ce qui était plus effrayant, les têtes buffalines. Enfin nous nous retrouvâmes à une lieue et demie de notre espé-

rance et il ne fallait pas plus pour nous encourager à poursuivre ; l'armée était brave, mais elle n'était pas à l'abri des fatigues d'une route longue et mauvaise : l'avant-garde, dont le fournisseur est un voleur, lui avait procuré une mauvaise chaussure et un mauvais système de sac ; l'arrière-garde, qui était véritablement à la queue de l'armée, était en plus mauvais état encore, ce qui n'est pas étonnant : elle avait passé ses quartiers d'hiver dans un lieu de délices et s'était engraissée un peu outre mesure, ce qui rendait ses évolutions beaucoup trop pénibles et difficiles ; le centre, auquel on ne peut faire assez d'éloges, qui au fait était la jeunesse de l'armée, outre le bagage très-considérable qu'il se trouvait avoir, se chargea de celui de l'arrière-garde, et le rendit intact à Albano ; nos billets de logement en poche, nous nous hâtâmes d'aller les faire sonner pour qu'on nous plaçât convenablement suivant notre mérite. Le lendemain nous prîmes à notre solde un détachement de cavalerie jusqu'à Genzano : nous aurions pu nous en passer, mais la politique exigeait que nous traversassions cette distance dans un état à nous faire respecter. Arrivés dans cet endroit délicieux, nous ne voulûmes pas en faire une seconde Capoue, la cavalerie de nos alliés nous quitta, et nous nous retrouvâmes comme la veille. L'arrière-garde était alerte

et même prit la place du corps d'observation, parce que ce dernier, composé d'un vétéran, prit le prétexte (comme étant l'âme délibérante de la masse) de dire qu'il devait travailler avec un moment de repos et de réflexion aux plans qu'on devait adopter; dans le fait c'était pour laisser essouffler ses moustaches blanches, qui au lieu de travailler à satisfaire son ambition feraient beaucoup mieux de se retrancher aux Invalides; mais enfin la volonté donne de la force, et notre marche à travers la ville peuplée de Velletri fut très-belle et attira les regards. Je crois que pour vous faire plaisir et même pour l'intelligence de la chose, je dois vous dépeindre le costume adopté par nos différents corps. Le premier, qui dans ses campagnes précédentes avait toujours enlevé quelque chose à l'ennemi, était peut-être le plus brillant; il était aussi fort bien armé, car outre les armes offensives qu'il portait sur lui, il en avait adopté une à chaque main : l'une, très-belle, avait quatre pieds de haut; elle ressemblait assez au bâton du tambour-major, mais elle avait de plus une pointe en fer à un des bouts, très-longue et pointue; l'autre était moins dangereuse, aussi la porte-t-on à la main gauche : elle peut servir au besoin, mais au fait elle sert pour faire des observations; l'uniforme gris, léger et d'une bonne coupe; le centre bien armé,

mais mal vêtu, et donnant peu d'envie de le dépouiller. — La queue de l'armée était aussi très-simplement couverte, non cependant pour tout ce qui regarde les agréments de la vie, car si nous parlons du sac on le trouverait assez bien garni.

« Velletri ne nous arrêta pas longtemps; nous en partîmes en bon ordre, l'avant-garde soutenue par la cavalerie du pays : il y avait encore sept milles jusqu'à Cisterna et nous voulions y arriver avant la nuit, pour faire nos remarques sur ce lieu où on ne s'arrête jamais. Nous y arrivâmes donc et nous demandâmes après la *locanda nobile :* on nous conduisit dans un grand chenil qui était un repaire d'insectes divers; mais enfin il fallait bien nous y arranger : tant bien que mal nous le fîmes, et les quatre jours que nous nous y sommes arrêtés, nous avons bien travaillé. Moi, je n'ai pas perdu de vue le but qui m'avait conduit dans cet endroit; j'ai couru les environs, et j'ai été chercher les moissonneurs jusque dans leurs tentes. J'ai vu des choses extrêmement pittoresques, et je suis certain que mon tableau ne me demandera pas autant de temps que l'autre (la *Madone de l'Arc*), et peut-être (au moins je l'espère) il sera beaucoup mieux, parce que je le sens mieux. J'ai déjà fait mon esquisse peinte depuis mon retour; j'ai dessiné tout

mon tableau, et je vais l'ébaucher; enfin nous verrons ce que ça donnera.

« Mais poursuivons notre voyage : de Cisterna nous avons passé deux journées dans une métairie de buffles. Figurez-vous comme tout ici est en grand : elle contenait plus de trois milles bêtes. Vous demandez le rapport : chaque jour ils font dans leurs huttes cinq à six cents livres de fromage; les femmes sont bannies tout à fait de cet endroit, on n'y rencontre que des hommes de tous les âges; chacun a son emploi. C'est une chose très-curieuse à voir; nous y avons rencontré de très-bons enfants, très-complaisants, officieux. — Je m'y suis arrêté autant pour faire une étude de buffles avec un de ces chars immenses, tu te rappelles, chère sœur? c'est presque le motif de mon tableau, ou plutôt c'est le détail le plus considérable. Le lundi soir, nous fûmes surpris bien agréablement par l'arrivée de Schnetz qui, quand nous sommes partis, m'avait dit qu'il viendrait nous retrouver; je ne l'attendais cependant plus. Nous, qui nous arrangions assez bien dans notre mauvaise auberge, lui parûmes bien extraordinaires. Nous couchions les trois dans la même chambre sur de mauvaises paillasses; il fallut qu'il allât coucher dans une autre chambre : nous nous quittâmes le soir en nous souhaitant une bonne nuit. Ce pauvre S. ne

savait pas ce qui l'attendait; aussitôt qu'il eut éteint, une armée *pucienne* s'empara de son lit et en fut maîtresse toute la nuit. S'il eût connu mieux les localités de l'auberge, il serait venu nous demander l'hospitalité pour le reste de la nuit, mais il fut obligé d'attendre le matin; il bénit le ciel quand il vit l'aurore. Je dois te dire que la veille de l'arrivée de Schnetz, nous allâmes jusqu'à une petite ville bien intéressante qui est à quatre lieues de Cisterna : c'est Sermonetta, où est un château superbe, mais qui va tomber en ruine : il appartient, comme toute la ville, au duc Gaëtano, qui est propriétaire d'une grande partie des marais Pontins. Je te demande, ma chère, si, dans nos pays, un individu était propriétaire d'une vingtaine de lieues de territoire, quelle fortune il aurait!... C'est cependant ce que l'on voit ici : eh bien, ils n'en sont pas plus riches. D'abord il faut l'attribuer au mauvais mode de culture, mais surtout je crois que cela tient à ce que ces propriétaires sont obligés d'avoir tant de gens soldés et quelquefois très-bien : voilà précisément ce qui mange leurs revenus; ensuite ils n'y vont jamais eux-mêmes, et naturellement chacun les vole à qui mieux mieux. Quoi qu'il en soit, c'est ma folie que les marais Pontins; je crois que j'y passerais ma vie. La métairie où nous sommes allés est adossée à une forêt immense

dont les arbres, aussi anciens que le monde, soutiennent leur caducité et leur vieillesse, ordinairement très-fraîche et vigoureuse, par les agréments des pampres et des broussailles les plus touffues; on dirait que dans ces endroits délicieux les oiseaux les plus rares se sont donné rendez-vous pour y aller mesurer leurs chants divers. Combien j'ai pensé à notre chère mère!... qu'elle aurait eu de plaisir d'entendre leurs beaux chants!... et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'ils ne sont pas du tout sauvages : cela vient probablement de ce qu'ils n'ont pas l'idée du mal que l'homme leur a juré dans les terres civilisées : là ils sont en repos et n'ont aucun danger à courir. Revenons à notre *osteria :* le mardi soir nous nous décidâmes à nous transporter dans un autre lieu. Si Schnetz ne fût pas venu nous trouver, nous avions l'idée d'aller à Nettuno, qui est au bord de la mer, et qui est un endroit qu'on ne visite jamais. Nous aurions traversé tous les marais Pontins jusqu'à la mer, et il y a quatorze milles à faire de cette manière. On ne rencontre qu'une métairie sur la route, et beaucoup de buffles et de bœufs. Schnetz, qui est assez prudent, fit ses observations, et nous, qui ne tenions pas positivement à y aller, nous changeâmes nos plans. Nous partîmes donc le mercredi matin à sept heures pour aller à Sezze, où nous avions déjà

été Aurèle et moi; mais comme nous devions suivre une autre route que celle de l'année passée, nous consentîmes volontiers à faire cette promenade. Je ne te décrirai pas le chemin, qui en plusieurs endroits est extrêmement beau, mais je te dirai que jusqu'à deux heures et demie après midi, qui a été l'heure où nous sommes arrivés, nous n'avons absolument rien pu prendre pour nous restaurer. Aussi en montant cette montagne rapide où est Sezze, nous ne savions plus de quoi nous étions faits : la chaleur était si grande qu'elle aurait pu produire sur nos têtes quelque inflammation forte, si par un bonheur que nous n'avons assez pu admirer, le soleil ne s'était couvert pendant toute la dernière heure. En somme, après le repas qui suivit notre arrivée, nous nous retrouvâmes très-bien. Nous aurions pu le même jour aller jusqu'à Piperno, mais comme c'était un jour de fête et qu'il y avait prodigieusement d'habitants rassemblés dans la ville, nous eûmes l'envie de les voir à notre aise. Ce que c'est que l'imagination!... L'année dernière, je n'y avais aperçu que des faces de brigands; cette dernière fois tous les visages me parurent riants et portant l'empreinte de bons caractères, tellement que j'aimerais à y rester. Un ancien soldat de Napoléon Ier nous parla en français assez longtemps. La vue qu'on a de là est unique, et je

n'en connais pas de plus belle à mon goût. Les puces sont une des calamités de ces pays ; j'en souffris considérablement pendant la nuit, ce qui m'empêcha de dormir ; c'est pour cela qu'aussitôt que j'aperçus une petite lueur d'aurore, je réveillai ces messieurs pour faire de manière à profiter de la fraîcheur du jour.

« Après avoir payé et pris du café noir, nous partîmes nos sacs sur le dos ; il y a quatre lieues que nous fîmes assez lestement jusqu'à Piperno (Pivernium, ancienne capitale des Volsques). Nous y déjeunâmes dans la même auberge où nous avions logé l'année précédente, et nous nous arrangeâmes avec un individu pour avoir deux chevaux, parce que la chaleur était forte et qu'il fallait aussi beaucoup monter.

« A midi nous étions à Fossa-Nuova (ancienne abbaye), où nous nous arrêtâmes plusieurs heures pour dessiner ; nous traversâmes après le fleuve Amazeno qui coule dans ces belles contrées ; chaque endroit, en approchant de Sonnino, m'intéressait, parce que je connaissais de réputation les lieux (indiqués par des croix) où des assassinats épouvantables avaient été commis par des brigands, qui alors étaient maîtres absolus de ce coin de pays : je nous voyais marchant paisiblement sur cette terre qui avait reçu

tant de sang et de larmes!... Je croyais que le paysage était plus sauvage ; j'ai été bien surpris de voir la végétation la plus belle et comparable à celle de Sicile.

« Sonnino est une ville de *quatre mille* habitants, d'une construction telle que je n'ai pas d'idée d'une réunion aussi nombreuse et aussi singulièrement nichée : figure-toi des rues à perte de vue, qui n'ont pas plus de quatre pieds de largeur, souvent voûtées, et qui vont toujours en montant par des escaliers qui se succèdent aussi rapidement que les escaliers ordinaires, mais qui sont le double plus hauts. L'intérieur des maisons est en rapport avec la construction des rues, mais on est étonné de trouver dans chaque habitation non-seulement l'aspect de la propreté, mais même de l'aisance. On peut faire la même observation sur la manière dont les hommes comme les femmes sont habillés ; les Sonninais ont ce qu'aucune population italienne n'a, c'est l'amour de la propreté. Note, ma chère, que pour laver un mouchoir, les femmes sont obligées d'aller à près de deux lieues de l'endroit, toujours en descendant; c'est un bien grand inconvénient : du reste, ils ont tant de raisons pour se trouver heureux, que réellement on les blâmerait de ne pas l'être. Ils ont toujours eu la même horreur pour l'asservissement, car du temps

de leurs seigneurs suzerains, ils les traitaient si durement, que la famille Colonna, qui avait ce fief, et qui dans ce temps était bien puissante, fut obligée, pour tirer quelque parti d'une propriété qui lui était plutôt onéreuse, de la vendre au gouvernement, qui a été bien longtemps sans pouvoir y commander positivement. Je crois que les brigands sont provenus à cause des mauvaises institutions, car il ne se formait jamais de réunions dans la montagne que de gens qui avaient voulu se rendre justice d'eux-mêmes, ne l'attendant pas des autres; d'ailleurs, avec un sang chaud comme ils l'ont tous, il n'est pas étonnant qu'ils aient trouvé à monter leur imagination en s'entendant raconter l'histoire de leurs ancêtres. On y est actuellement on ne peut plus tranquille. Pour vous en donner une idée, je vous dirai que l'État y avait, du temps des brigands, jusqu'à *cinq cents* hommes qui, il est vrai, ne restaient pas toujours dans la ville, mais qui faisaient des excursions dans les montagnes; nous n'y avons trouvé qu'un lieutenant de carabiniers, un brigadier et un carabinier, avec deux chasseurs de campagne, et on n'entend plus parler d'aucune mauvaise rencontre, si ce n'est que nous avons compté quinze têtes de brigands exposées dans des cages en fer, scellées dans le mur au-dessus de l'une des portes de la ville. La masse des habitants

est heureuse de cette tranquillité actuelle, surtout ceux qui sont à leur aise; ils peuvent au moins, sans crainte d'être enlevés, rançonnés, mutilés ou tués, aller voir et soigner leurs propriétés. Le territoire de Sonnino est très-considérable et très-bien cultivé, son huile est surtout très-estimée. Les Sonninais n'ont pas l'habitude de voir chez eux des étrangers; je veux dire des habitants des petits pays voisins qui ont abandonné leurs villages, n'y pouvant vivre, et qui cherchent fortune par *le trafic,* comme à Sonnino on appelle le commerce. C'est un métier si peu honorable dans leur idée, qu'ils se regarderaient déshonorés de le faire : aussi aurions-nous été épouvantablement mal, si la force militaire, par l'organe de son brigadier, ne nous eût offert deux lits que nous avons été enchantés d'accepter; ils se trouvaient dans l'ancienne caserne, qui est le plus cossu logement du pays, comme murs, mais qui est vide à présent. Je suis cependant convaincu que nous aurions été reçus dans les meilleures maisons si nous avions prolongé de quelques jours notre séjour; mais après deux fois vingt-quatre heures nous en partîmes pour aller à Terracine, où nous trouvâmes cependant que la vie matérielle produit de grandes douceurs quand on peut avoir un bon lit et un bon dîner. C'est une ville de passage, par conséquent il y a une *locanda*

très-bien tenue à présent ; nous nous y sommes arrêtés quatre jours à faire des études peintes et des dessins ; j'avais envie de chercher à m'installer dans un endroit quelconque pour faire mon grand tableau, mais partout j'ai trouvé des difficultés pour trouver un local convenable : je me suis décidé à venir le faire ici.

« Étant tous quatre là, j'ai commencé à prêcher à Aurèle que, se trouvant à *mezza strada* (à mi-chemin) de Naples, il ferait une bêtise très-grande en n'y allant pas, surtout ayant l'intention de quitter Rome et l'Italie bientôt. Schnetz se joignit à moi, et Bourcardt s'offrit pour compagnon de route à pied ; enfin il ne put résister à tant de sollicitations. Nous sommes partis, Schnetz et moi, il y a huit jours, et de suite après mon retour j'ai envoyé à nos jeunes gens des passe-ports et une lettre de crédit. Je me retrouve très-bien à Rome, avec une grande envie de travailler. Un des derniers jours que j'étais à Terracine, je me suis baigné dans la mer ayant chaud ; cela m'a donné un rhume extrêmement fort, que j'ai rapporté ici. Il passe cependant, mais j'ai cessé de fumer à cause de mon mal de cou qui, aussitôt que j'ai quelque chose, se fait sentir. Je suis content de me sentir plus libre, et je vais procéder à faire sortir quelque chose de bien de ma manche. Schnetz et moi

nous sommes revenus en voiture, en nous *carrant* comme des milords, et faisant la remarque que cette manière de voyager a ses mérites.

« Chères sœurs, ma lettre n'est qu'une narration de notre voyage ; une autre fois je vous parlerai sentiment. A propos, j'oubliais de vous remercier de votre offre de services à l'égard des fonds ; tout en vous remerciant bien, je vous dirai que j'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se ruiner que de faire des dettes pour acheter une propriété ; je ne le ferai donc pas, quoiqu'il me faille peu pour cela, d'abord parce que j'ai pris mes arrangements différemment.

« Vous me plaignez d'une manière bien lamentable de ce qu'après avoir travaillé autant, je ne puis pas disposer d'un grand avoir?... Je vous assure cependant qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'artistes qui puisse se dire avoir été aussi heureux que moi (en mettant à part qu'il est très-facile d'acquérir le même talent), mais véritablement j'ai été et je suis heureux.

« Cependant je ne suis pas riche : il faut dire que si je n'ai pas une grande envie d'accumuler, je n'ai au moins pas des vices à dépenser follement mon argent. J'aime à agir noblement peut-être : si j'eusse été plus économe, j'aurais bien certainement quelques

centaines de louis que je n'ai pas ; mais chacun jouit à sa manière : par exemple, je n'aurais pas eu le grandissime bonheur d'avoir vécu ici avec notre si excellente mère... »

Robert était rentré à Rome muni d'une ample provision d'études et d'impressions. Comme il nous l'apprend dans cette dernière lettre, au mois de juillet, son projet était parfaitement arrêté : il avait peint l'esquisse de son tableau et même dessiné sur la grande toile sa composition dont il allait commencer l'ébauche. Il prévoyait que cet ouvrage lui donnerait moins de peine que les précédents, et, préparé comme il l'était, cette confiance n'a rien qui doive nous étonner.

VI

(1829 à 1831)

Robert travaille aux *Moissonneurs*. — Il tente quelques ouvrages en grandeur naturelle, entre autres le *Jeune Grec aiguisant son poignard* et une Tête de femme. — Il ne peint pas le *nu*. — Détails sur un tableau d'Aurèle Robert. — *Pique-nique* chez Robert avec Schnetz, Lemoyne, Horace Vernet, Bonnefonds, Roger, Orsel, Constantin, etc. — Il va passer quelque temps à Frascati et y fait son testament. — Il expose au Capitole son tableau des *Moissonneurs* avant de l'envoyer à Paris. — Description et jugement. — *Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains* et autres ouvrages exposés au Salon de 1831.

Robert passa toute l'année 1829 dans la fièvre du travail. Il menait concurremment sa grande composition des *Moissonneurs* et le *Jeune Grec aiguisant son poignard*, qu'il avait promis à M. de Pourtalès. Il se préoccupait du *Carnaval de Venise* et aussi probablement des *Vendanges*, qui devaient compléter cette suite de quatre compositions capitales sur lesquelles il comptait pour établir sur une large base sa réputation de peintre de caractère. Mais ces travaux de l'esprit et de la main ne l'empêchaient pas de s'occuper très-activement des intérêts des siens et de

songer à ses amis. Le labeur excessif auquel le peintre se livrait n'absorbait pas l'homme tout entier. A force d'activité et surtout de régularité, d'application, de méthode, il suffisait à tout. Robert est de ceux dont on peut dire qu'ils n'ont pas perdu un instant, et son immense correspondance elle-même est une preuve de la puissance de son organisation. Dans ses lettres à M. de Meuron qui datent de cette époque, en outre des détails sur ses travaux d'artiste, Léopold parle longuement d'un jeune peintre nommé Bourcardt, cet ami de M. Aurèle Robert qui accompagna les deux frères dans leur voyage aux marais Pontins et à Terracine, et dont la position difficile, plus que le talent, intéressait l'artiste déjà illustre. Il entretient aussi son ami de ses projets à l'égard de M. Aurèle Robert, qu'il dirigeait avec la plus tendre sollicitude. Il veut l'envoyer à Paris pour qu'il puisse y continuer et y perfectionner ses études, et, comme il le dit ailleurs, pour le soustraire à sa propre influence, qui risquait de devenir dominante et d'étouffer l'originalité du jeune peintre. Enfin, il est un point important que Robert touche dans ces lettres et sur lequel j'attire particulièrement l'attention. Comme on l'a vu, l'ambition de Robert avait grandi avec le succès. D'abord peintre d'intérieurs, il s'était élevé jusqu'au demi-caractère dans ses tableaux de brigands et autres du

même genre; puis il avait conçu le projet et commencé l'exécution de quatre grandes compositions qui marquaient un pas décisif vers la peinture de style. Mais vers cette époque et sur le conseil de Gérard, dit-on, Robert s'était essayé à peindre en grandeur naturelle deux de ses ouvrages les plus remarquables : le jeune Grec destiné à M. de Pourtalès, et une tête de femme, qui parurent au Salon de Paris de 1831. Je crois cependant qu'il est heureux que Robert n'ait pas persisté à suivre cette nouvelle direction. Il était loin d'entendre la beauté plastique au même degré que la beauté pittoresque. De plus, il lui était resté, de l'éducation sévère qu'il avait reçue dans sa famille, des scrupules à l'égard du *nu* qu'il ne surmonta jamais complétement et dont nous trouvons une trace dans une curieuse lettre qu'il adressa le 12 août 1827 à M. Marcotte. « Des deux sujets, dit-il, que j'ai traités pour messieurs vos frères, quelques personnes ont trouvé dans celui qui était destiné à M. Marcotte aîné un peu de liberté. Ce n'a été nullement mon intention. Cependant pour ne pas faire toujours des figures vêtues de la tête aux pieds, j'ai peint deux jeunes filles qui se déshabillent pour se baigner. Je les ai supposées dans un endroit entièrement retiré, où elles ne doivent craindre aucun regard curieux. » Le ton seul de ces lignes suffit pour montrer que Ro-

bert aurait eu une répugnance invincible à peindre des nudités. D'une autre part, les ajustements pittoresques, contemporains, nationaux, ne peuvent en aucune manière convenir à des figures de grandes dimensions qui, pour échapper à la vulgarité, exigent absolument le nu et le style le plus élevé. En revêtant de costumes modernes des personnages de grandeur naturelle et de caractère réel, Robert se fût certainement fourvoyé. Malgré la noblesse qu'il savait leur donner, les sujets qu'il aimait à traiter et qui étaient dans la portée de son talent nécessitent les proportions restreintes qu'il a généralement adoptées. Quoi qu'il en soit, voici les lettres que Robert écrivit à M. de Meuron et dans lesquelles il traite ce sujet et quelques autres que j'ai indiqués.

« Rome, ce 12 septembre 1829.

« Cher monsieur et ami,

« Que penserez-vous de moi et de mon peu d'empressement apparent de répondre à votre chère lettre? Je vous avoue que moi-même je ne comprends rien à ce procédé; je vais cependant vous expliquer quelques raisons qui peuvent, sinon me justifier tout à fait à vos yeux, au moins me faire trouver un pardon que je réclame avec empressement. J'ai toujours

attendu pour pouvoir vous annoncer définitivement le départ du tableau de M. de Pourtalès, et ce qui l'a retardé, c'est premièrement qu'ayant à aller à la campagne dans le mois de juin pour mon tableau de Salon, j'ai remis à mon retour d'y mettre la dernière retouche; j'ai été un peu plus longtemps à la campagne que je ne pensais d'abord; ensuite, quand j'en suis revenu, j'ai été assez longtemps que je ne me suis pas trouvé bien du tout; j'avais pris un bain de mer à Terracine ayant chaud (cette indisposition n'est pas même tout à fait passée), et aussitôt mon retour, Torwaldsen vint me voir et me demanda avec tant d'empressement une répétition, plus petite que demi-nature, de mon Grec, que je n'ai pas pu refuser de la faire, d'autant plus qu'il m'avait demandé un tableau depuis plus de trois ans, que je n'avais pas eu le temps de faire; et le dernier empêchement au départ de cette caisse, c'est que le jeune Bourcardt, ayant presque terminé deux petits tableaux, j'ai eu l'envie de les mettre dans cette caisse, pour que l'on juge de son talent à Neuchâtel. Je crois cependant pouvoir dire que je ne regarde pas ces deux petites choses comme une mesure positive de son talent, et je crois que ceux qu'il va faire seront mieux; on peut voir malgré cela ses qualités et ses défauts : je crois que quant à la couleur, il y vien-

drait, mais il manque de goût et n'a pas fait toutes les études qu'il faut à un artiste, par exemple la perspective et un peu d'architecture. Quand nous sommes partis pour la campagne, mon frère et moi, nous avons proposé à Bourcardt d'être des nôtres, ce qu'il a accepté d'autant plus volontiers qu'il avait l'intention d'aller passer quelques semaines dans les montagnes pendant les grandes chaleurs. Nous avons fait cette petite excursion avec beaucoup d'économie; un de mes amis était venu nous joindre et nous nous trouvâmes tous quatre à Terracine. Mon frère, qui n'avait pas encore été à Naples, fit la remarque que s'il ne profitait pas de cette occasion pour y aller, il ne connaîtrait pas cette ville remarquable, ni ses environs délicieux. Je fis de mon côté tout ce qu'il me fut possible pour l'engager à faire ce petit voyage avant son départ pour Paris. Bourcardt, qui peut-être n'était pas dans le même cas, eut envie de l'accompagner et de faire cette course à pied; je ne lui fis pas de grandes observations, parce qu'il me semblait que de voir quelques natures différentes, ça lui formerait le goût, et puis ensuite il était obligé à Rome, comme ailleurs, de vivre et de dépenser ce qui lui était nécessaire pour cela, et dans les grandes chaleurs il ne pouvait guère faire ses tableaux d'après nature à cause du danger qu'il pouvait y avoir. En

somme ils sont partis tous les deux pour passer quinze jours à Naples, mais ils se sont arrêtés plus d'un mois pour pouvoir en emporter quelques souvenirs; la beauté du pays les a tout à fait séduits; ils sont arrivés avec un bon nombre de dessins et croquis qui pourront leur servir, et une grande envie de travailler. B., auquel sa sœur avait annoncé, il y a déjà plusieurs mois, une lettre contenant un effet, l'attend toujours; sa situation est triste parce que cette nécessité où il se trouve de faire des dettes doit le disposer mal pour travailler. Ce n'est pas que d'un autre côté je ne comprenne tout ce que doivent éprouver les personnes qui seraient peut-être disposées à faire des sacrifices pour lui, mais qui ne peuvent s'y décider, n'ayant pas assez d'espérance de le voir réussir; c'est encore cette considération qui m'a empêché de lui déconseiller le voyage de Naples. Il me paraît qu'à sa place je voudrais vaincre ou mourir : que pour vaincre il devait profiter de tous les moyens possibles pour le faire, et qu'un artiste, pour y arriver avec plus de sûreté, doit avoir la tête montée. Nous allons voir ce qu'il va faire à présent; s'il fait quelques tableaux qui réussissent, nous chercherons à les lui placer. Très-cher ami, je viens de relire votre dernière lettre, et figurez-vous que je ne puis me rappeler si j'ai répondu aux demandes que

vous me faites relativement à Bourcardt dans une autre lettre que celle que j'ai remise pour vous à M. Desoulavy. Je m'en veux beaucoup, mais beaucoup, d'avoir été si longtemps sans vous écrire ; votre chère amitié m'est cependant si précieuse que je m'étonne d'un si long silence de ma part. Ne m'en voulez pas trop, je vous prie, et recevez mes excuses. Peut-être vos bâtisses ne vous ont-elles pas fait apercevoir de ce laps de temps; enfin je ne pouvais vous écrire; il me semblait que de vous dire toujours que le tableau de M. Fritz de Pourtalès n'était pas parti, ça devait vous ennuyer; le voilà enfin en route, et dans sept semaines il arrivera à Neuchâtel. Précisément ce sera à l'époque des vendanges; je pense que c'est un meilleur moment qu'en été [1]. Généralement on m'a fait assez d'éloges de cet

1. Dans une lettre écrite à M. Marcotte en 1829, Robert insiste sur cette idée et parle ainsi de son ouvrage : « On a trouvé que la couleur et l'exécution sont assez vigoureuses et j'ai cherché un dessin ferme et positif... J'ai eu beaucoup de plaisir à faire ce tableau de grandeur naturelle, et je vous avoue que j'aimerais quelquefois changer comme cela mes occupations. » — Avant d'être envoyé à Paris, le *Jeune Grec* avait été exposé à Berne, où il avait été honoré d'une médaille d'or. Comme on le voit par cette lettre, cet ouvrage ne fut terminé qu'à la fin de 1829. C'est donc par erreur que M. Feuillet de Conches l'a catalogué comme appartenant à 1828.

ouvrage, et surtout on a trouvé que pour une peinture de *petite dimension*, il y avait assez de verve : quant à moi, je vous avouerai que la peinture en grand me séduit, et que j'espère bien dans quelques années ne plus faire de petits tableaux que pour me reposer. A présent, c'est le contraire, je fais quelque chose en grand quand je veux jouir et avoir véritablement du plaisir. Je suis impatient que vous le voyiez, pour que vous puissiez m'écrire *bien franchement* votre sentiment. Je suis, à vrai dire, tombé dans le noir, surtout dans les habillements ; je crois que ça vient en grande partie de l'ennui que j'ai éprouvé en peignant le costume que je n'ai pu avoir que par moments. Veuillez me dire si ce tableau se soutient à côté de celui de M. Coulon, et si M. et Mme de Pourtalès en sont contents ; je serais bien contrarié s'il n'en était pas ainsi. J'ai commencé, comme je vous l'ai dit, mon tableau de Salon. Je ne sais si je me flatte, mais il ne m'inquiète pas du tout. Je crois cependant devoir dire que ce n'est pas d'être tout à fait assuré de sa réussite, mais c'est plutôt une espèce d'insouciance sur de nouveaux succès. Je vous assure, malgré cela, que je n'ai jamais eu plus de plaisir à travailler et que je me sens encore comme devant faire des progrès, si le bon Dieu m'accorde la santé ; mais l'intrigue et les menées me semblent si avilis-

santes qu'elles diminuent à mes yeux beaucoup du mérite des gens, surtout quand ils doivent leur réussite au bonheur et à ce savoir-faire adroit plutôt qu'à un véritable talent; on en rencontre beaucoup dans ce cas-là. Je suis fâché que mon papier soit tout rempli; j'aurais beaucoup de plaisir de recommencer ma lettre pour vous dire toute autre chose encore. J'attends au départ de mon frère pour remplir une autre feuille; il aura lieu, je pense, avant un mois. Combien je suis impatient de recevoir de vos chères nouvelles et de celles de toute votre chère famille! Veuillez présenter mes très-empressées salutations à madame. Pourquoi ne venez-vous pas passer l'hiver à Rome avec elle? quel bonheur pour moi de vous y recevoir et de vous y installer! Je vais écrire à M. de Pourtalès dans quelques jours; si vous avez l'occasion de le voir ou madame, je vous prie de leur présenter mes respects. Il y a bien et bien longtemps que j'espérais recevoir des lettres de M. Perrot; il paraît qu'il m'a tout à fait abandonné; veuillez toutefois me rappeler encore à son bon souvenir. Mon frère est très-impatient de partir et se réjouit au delà de toute expression de vous voir; il s'arrêtera peut-être pendant l'hiver en Suisse et ne partira qu'au printemps pour Paris : que je voudrais être à sa place pour vous voir! Je vous demande avec empressement que vous

me fassiez le grand bien de ne pas me laisser sans nouvelles de vous ; c'est en souhaitant que cette feuille vous trouve heureux et content, ainsi que toute votre famille, que je suis avec le plus entier dévouement votre dévoué serviteur et ami,

« LÉOPOLD ROBERT. »

« Rome, ce 27 septembre 1829.

« Il n'y a que peu de jours que je vous ai écrit ; cependant je crois devoir venir encore vous parler d'une chose qui m'occupe assez désagréablement l'esprit ; c'est concernant ce jeune Bourcardt, qui se trouve dans une position bien fâcheuse. Ne sachant véritablement quel conseil lui donner, je viens avoir recours à vous et à votre sagacité. Je vous ai dit dans ma dernière que sa sœur lui avait promis une somme depuis bien longtemps. Enfin une lettre de change est arrivée, de douze louis, qui aurait été suffisante pour payer ses dettes, ce qu'il n'a pu faire qu'en partie, ne voulant pas tout à fait se dépourvoir. On lui annonce dans la lettre qui renferme cet effet qu'il ne peut plus avoir aucune espérance d'en recevoir d'autres ; toutes les personnes qui s'intéressaient à lui l'abandonnent ; le tuteur de sa famille, M. L. Roy, qui lui écrit, lui dit que sa famille ne

pouvant plus rien faire pour lui, il s'est décidé à faire un sacrifice pour lui envoyer la somme dont j'ai parlé. Il a engagé trois de ses connaissances à y participer; ils se sont cotisés chacun de trois louis, ce qui fait les douze louis qu'il a reçus, desquels on lui demande un reçu en règle dont le modèle est dans la lettre et qui stipule bien que du jour où il recevra cet effet il doit en payer l'intérêt au quatre pour cent l'an. J'ai la lettre de M. Roy sous les yeux, ainsi je ne peux pas me tromper en faisant cette citation. Je désirerais beaucoup que la caisse de tableaux que je vous ai annoncée dans ma précédente eût été expédiée plus vite. Vous pourriez voir, par les deux petits tableaux de lui que j'y ai renfermés, ce que vous pensez de ses progrès futurs, et vous me donneriez vos conseils et à sa famille aussi pour chercher à continuer à faire quelques sacrifices ou à l'arrêter. Je crois devoir ajouter que mon frère et moi nous le connaissons pour un jeune homme fort tranquille et qui a une vie très-réglée; ce qu'on pourrait désirer en lui serait un peu plus d'énergie. Il travaille bien, mais il faudrait que ce fût avec plus de *rage*, si j'ose dire. Pour justifier cette espèce d'apathie, je la rejette sur sa situation si précaire qui doit l'affecter grandement : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il doit avoir bien peu d'espérance de venir à bout

de vivre ici de ses ouvrages ; il y a tant d'artistes qui ont du talent et qui se plaignent de ne pas pouvoir tourner, que réellement c'est attristant pour un qui commence. Il a fait la connaissance, à Naples, de deux peintres suisses à l'aquarelle, qui sont occupés à faire un ouvrage lithographié ; il leur a écrit l'autre jour pour leur demander s'il ne pourrait pas leur être de quelque utilité pour cela; qu'il n'exigeait que bien peu de chose. Nous verrons leur réponse. J'attendrai aussi la vôtre, très-cher monsieur et ami. Si vous pensez, avant de la faire, d'attendre la caisse pour voir ses ouvrages, je vous dirai qu'elle doit arriver à Neuchâtel à la fin du mois prochain. Je vous en prie, ne différez pas longtemps de m'instruire de ce que vous pensez devoir faire. Nous devons, mon frère et moi, lui donner quelques habillements qui lui feront passer très-bien l'hiver ; c'est une dépense à laquelle il ne devra plus penser. On ne peut pas l'accuser d'avoir trop dépensé depuis qu'il est à Rome. Il y a juste une année et il a reçu en tout, à ce qu'il m'a dit l'autre jour, 41 louis. M. de Bonet, qui a passé l'hiver dernier avec lui et que vous aurez vu à son retour en Suisse, nous a écrit qu'il avait combiné toutes ses espérances d'encouragement et de secours même, et nous dit qu'elles lui paraissent si peu sûres, qu'à sa place il se déterminerait à entrer au

service de Naples : en étant recommandé aux chefs et en se faisant aimer d'eux, il pourrait espérer de pouvoir faire quelque chose dans son art, et il n'aurait pas besoin de s'occuper de se procurer le nécessaire pour vivre. Je ne sais, jusqu'à certain point, si on doit lui donner le même conseil. En somme, ne pouvant pas rester à Rome, lui-même disait que le dernier parti qu'il prendrait, serait de retourner en Suisse (parce que probablement il n'y connaît que très-peu de moyens de ressources, et que si on lui en indiquait, il s'empresserait à s'y rendre). Il fait un tableau du Campo Vaccino qui peut réussir. Je ferai toujours mon possible pour les lui placer. — Très-cher ami, je viens de recevoir votre lettre et je ne peux assez vous en remercier; mais dans celle-ci, je n'ai pas la place de le faire. Notre voyage dans les marais Pontins a été fort agréable et je suis fort aise de l'avoir fait. Si je réussis au tableau que je fais, bien certainement c'est aux choses que j'ai vues que je le devrai; je suis heureux dans ces endroits presque inhabités, et je trouve que le caractère en est bien autrement vierge que dans les environs de Rome plus rapprochés. Je suis bien étonné du temps que vous avez eu cet été; ici il n'a pas été aussi chaud que les autres années; mais nous avons eu cependant plus de trois mois sans pluie. La vendange sera

belle et bonne. Je vous félicite d'avoir un atelier comme vous désirez, mais cependant il ne vous était pas nécessaire pour faire de belles choses et pour faire la gloire des arts en Suisse et ailleurs. Mon frère va partir et vous en dira plus que je ne peux faire ici. Il s'en réjouit beaucoup. Pour moi, j'envie son sort; mais comme la patience est une vertu que l'homme doit avoir, je veux tâcher de mettre en œuvre celle qui m'a été allouée. En attendant, Aurèle me charge de vous présenter ses salutations et ses respects à madame. Je me joins à lui avec empressement et je vous embrasse du plus profond de mon cœur. Votre dévoué serviteur et ami,

« Léopold Robert. »

« Rome, ce 4 novembre 1829.

« Vous trouverez peut-être que mes lettres se succèdent trop promptement, et que j'aurais pu vous dire dans mes deux précédentes ce dont je viens vous informer ici ; si ma supposition est vraie, veuillez me pardonner et rejeter les oublis que j'ai faits sur mes travaux, qui tyrannisent peut-être trop mes idées présentes. J'aime à croire cependant que la crainte que j'ai n'est pas tout à fait fondée, et que l'affection dont je reçois des preuves si journalières

vous empêche de condamner d'une manière trop sévère mon importunité. Mon frère, comme vous savez (je crois) par ma dernière lettre, passera encore cet hiver à Rome et en voici la raison : Vous savez que dans les arts on avance par sauts et par bonds; jamais je n'en ai mieux été persuadé que dans cette circonstance. Avant de partir, voulant faire un tableau plus considérable que ses précédents, il entreprit un sujet qui est fort difficile et qu'il a traité avec un rare bonheur. Sa toile a quatre pieds et demi de hauteur, sur trois de large. Ce sont les figures qui sont principales, puisqu'elles ont deux pieds et demi. Le sujet représente un fait qui est arrivé à la cascade de Terni, il y a une dizaine d'années : Trois religieux, traversant la rivière sur un petit bateau au-dessus de la chute, furent entraînés par la rapidité du courant ou par l'inexpérience du petit conducteur. Le sujet est lorsqu'ils vont tomber dans le gouffre. Il est allé sur les lieux simplement pour s'inspirer et voir la manière dont il pourrait composer sa scène. Ça lui a servi admirablement, puisque n'ayant pas fait ce voyage, il n'aurait pas autant osé. Toutes les personnes qui ont vu sa nouvelle page ont été étonnées généralement de la vigueur d'expression et de la manière de faire habile qu'ils y ont remarquées. Voyant cette réussite, je l'ai beau-

coup engagé à commencer un nouveau tableau plus considérable, qui pourra le classer d'une manière honorable parmi les peintres; ensuite son voyage sera infiniment plus agréable et plus avantageux pour lui. Voilà les raisons qu'il y a eu pour cette suspension de projet. La caisse où est renfermé le tableau de M. de Pourtalès en contient plusieurs autres. Nous les avons joints ensemble pour éviter quelques tracasseries de douanes, et étant certains qu'Aurèle se trouverait à Neuchâtel à l'époque de l'arrivée de la caisse, et qu'il pourrait expliquer à M. de Pourtalès nos raisons, et l'engager à recevoir sa part des frais du port, ce qui est trop naturel. Voudriez-vous, très-cher ami, le remplacer dans cette circonstance et expliquer à M. de Pourtalès qu'il y a deux à trois *propriétaires* qui doivent *leur dû* de port? Ensuite, auriez-vous l'extrême bonté de vous charger momentanément de donner une petite place dans votre maison aux tableaux que je vais vous indiquer? Il y a des tableaux pour M. Armand de Werdt, de Berne; un de mon frère, représentant le baptistère de Sainte-Marie-Majeure, et un de moi, qui est une vieille et deux petits enfants. Ces deux tableaux seront réclamés par notre ami de Berne, je pense, à M. Pourtalès ou à vous. Je vous prie de les lui faire remettre, ou de les remettre vous-même à sa

demande. Ils nous sont payés, ainsi rien n'est plus juste que de les donner sans autre explication. Ensuite, il y a deux petits tableaux de figures, de mon frère; *un*, des jeunes filles dans la campagne, et *l'autre*, des piferari. C'est à M. Fritz Courvoisier, de la Chaux-de-Fonds, qu'ils appartiennent. Ils vous seront demandés par lui ou par mes sœurs. Quant aux autres, mon frère vous prie de les garder jusqu'à son retour. Il y a *deux ébauches*, *un tableau* de l'intérieur de Saint-Jean de Latran, qu'il a fini il n'y a pas longtemps, et l'*intérieur* de mon atelier. Je pense que vous y trouverez du mérite, surtout dans son Saint-Jean qui est plus fini. Il l'emportera à Paris, où je suppose qu'il trouvera quelque amateur. Cependant, s'il s'en trouvait à Neuchâtel, il n'en serait pas fâché, parce qu'il aura couvert quelques toiles plus grandes pour les placer à la première exposition. Dans la caisse sont aussi les deux petits tableaux de Bourcardt, qui vous serviront pour juger son talent. J'ai écrit à M. de Pourtalès et j'ose lui faire quelques recommandations pour ces deux premiers ouvrages. Je pense que me voici au bout de mes demandes ennuyantes. J'ai eu le grand plaisir ces derniers jours de recevoir des nouvelles de M. L. Perrot, qui me parle beaucoup de vous et de vos occupations. Il m'annonce aussi le départ de M. E.

de Pourtalès et son arrivée prochaine à Rome, ce qui me charme beaucoup. Mon tableau avance, et jespère l'avoir fini assez tôt pour aller faire un voyage à Venise dans le temps du carnaval, afin de me monter la tête pour un nouveau tableau. J'y resterai un mois ou deux, et sur les lieux j'avancerai mon œuvre. Je reviendrai ensuite ici pour la finir. Je vous prie de faire mes salutations empressées à M. Lory, qui doit être à Neuchâtel, et de le remercier de l'obligeance qu'il m'a montrée à Rome. Veuillez ne pas m'oublier auprès de M. et Mme Perrot, et surtout auprès de Mme de Meuron ; c'est toujours avec délices que je me rappelle le bon accueil qu'on m'a fait à Neuchâtel et chez vous particulièrement.

« En commençant, je me figure que je ne vous ferai lire que deux pages au plus. Mais vous voyez, quand je commence de causer avec vous, il me faut toujours les revers. Si vous veniez pourtant passer un hiver ici, quelle délectation ! Votre ardeur me ferait du bien. Je puis dire cependant que je travaille avec véritablement du plaisir à mon tableau. A propos, je me rappelle ici que dans la lettre que j'ai écrite à M. de Pourtalès, malgré sa demande, j'ai oublié de lui indiquer un prix pour son tableau, et cet oubli vous expliquera ceux dont je vous parle dans ma lettre. Je vous prie de lui faire mes excuses en lui

disant qu'à Rome j'en aurais demandé 300 écus romains. Je suis grandement impatienté d'apprendre si, à son arrivée, il aura fait plaisir. Je vous en prie, distes-moi ce qu'il en est *au juste*. Si M. de Pourtalès demandait si je désire avoir la rétribution de ce tableau ici ou en Suisse, je vous prie de lui dire que c'est à Rome plutôt pour le moment que j'aime à retirer ce qui me revient. Par une lettre de M. L. Perrot, j'ai appris que M. E. de Pourtalès allait se mettre en route pour l'Italie, et je suis très-impatient de le voir. Nous avons ici depuis quelques jours un compatriote très-distingué dans les arts; c'est M. Constantin, de Genève, qui a, avec un talent reconnu comme peintre en porcelaine, beaucoup d'amabilité et de qualités attrayantes. Granet, qui est de retour depuis quelques jours, vous fait beaucoup de salutations; Catel aussi, que j'ai vu aujourd'hui à la maison; Verstappen est encore à la campagne. J'attends aussi des lettres de vous avec impatience, pour savoir quelque chose à l'égard de Bourcardt et si ses tableaux ont trouvé quelques amateurs. Mon frère me charge de vous présenter ses salutations particulières, et à madame, et moi je prends encore cette petite place pour vous assurer du dévouement de votre affectionné ami et serviteur,

« Léopold Robert. »

Je place ici une lettre sans date, que Robert adressa encore à M. de Meuron, et qui doit avoir été écrite au mois de janvier ou de février 1830. Le peintre y parle en effet de son projet de partir dans quinze jours pour Venise, afin d'y voir le carnaval et de faire des études pour le tableau qu'il a le projet d'exécuter après ses *Moissonneurs*. Il laisse ce dernier ouvrage en bon train et avec l'espoir de le reprendre l'été suivant. Enfin, il parle de l'arrivée de M. de Pourtalès et continue de se préoccuper de son idée de peindre en grandeur naturelle. On verra plus loin que Robert n'effectua pas alors ce voyage à Venise.

« Je viens un peu tard répondre à votre chère lettre, très-excellent ami, et vous dire que vos éloges m'ont fait éprouver un véritable plaisir, parce que d'abord ils doivent avoir la plus grande franchise, et que si je les ai trouvés trop favorables à mon talent, je ne peux pas douter que ce ne soit l'amitié que vous voulez bien avoir pour moi qui leur a donné ce caractère : ainsi j'ai toujours un grand motif de me favoriser. Le tableau que vous avez reçu a été fait avec des ennuis de tous genres ; c'est ce qui me fait croire que si je commençais quelque chose dans ce caractère et que je fusse plus heureux que je ne l'ai été en n'ayant pas à chaque instant

des bâtons dans les jambes, je crois que j'aurais mieux réussi; c'est ce qui me fera un jour ou l'autre commencer quelque chose de grand. J'ai bien plus de plaisir que de faire de petites figures, où il faut toujours chercher la touche, qui m'est antipathique. En grand, le positif est nécessaire pour faire de la bonne peinture, et on ne peut pas se sauver avec un peu d'adresse, et si on sent un peu le sublime de la belle nature, il est présumable que la représentation plaira, quoique bien au-dessous. Ce qui me rend heureux, c'est que la nature me semble si belle que je vois que toujours je serai avec le désir et l'espérance de faire des progrès. Si j'avais seulement l'âge et surtout la vigueur de santé que j'avais en arrivant à Rome, je crois que je ferais quelque chose, mais j'ai eu de trop fortes atteintes morales qui ont produit un changement trop considérable en moi; mais enfin il faut poursuivre sa carrière. Dans quinze jours, j'aurai quitté Rome pour aller voir le carnaval de Venise, ou plutôt m'inspirer d'un sujet que j'ai en vue. La saison n'est pas bien engageante, mais le beau temps doit venir un jour. Le tableau que je laisse ici est en assez bon train et j'aurai bien du plaisir de le reprendre en été. Mon frère passera encore une partie de l'été en Italie et ira séjourner en Suisse un ou deux mois, en automne ou en hiver, et

il est possible que je lui adresse là mes deux tableaux pour qu'il en fasse les dessins; de cette manière j'aurai l'avantage de savoir ce que vous en pensez, et si vous croyez qu'ils méritent l'honneur de la gravure. J'aimerais bien à être transporté à Venise pour pouvoir commencer mon second tableau de suite. Je ne sais encore jusqu'à quel point j'avancerai sur les lieux. Si je puis m'arranger convenablement et trouver toutes les commodités pour le faire, je l'avancerai beaucoup; sinon, je me contenterai d'ébaucher, et je ferai toutes les études nécessaires pour que je puisse le finir à Rome. Nous avons le plaisir bien grand d'avoir avec nous M. E. de Pourtalès. Il a été et il est bien désappointé à cause du temps, qui ne lui a pas permis encore de faire une étude d'après nature. Quoique ce soit un petit mécompte pour lui, je pense qu'il ne perd pas tout à fait son temps. Il copie de mes études (figures et animaux) et même il a commencé à travailler d'après le modèle. J'en ai assez habituellement; ainsi il en profite. Du reste, il a beaucoup de zèle et je crois qu'il ira bien. Il n'a pas eu de peine de s'habituer au genre de vie des artistes de Rome. Ce pauvre Bourcardt n'a pas eu un grand succès avec ses premiers tableaux. Vous l'avez jugé comme il doit l'être sans doute; si je ne l'ai pas fait comme vous, c'est que

son âge si jeune m'a fait penser qu'il avait besoin d'indulgence; et puis encore une chose : il me semble qu'une fois se trouvant à Rome, on ne pouvait pas l'obliger à en partir de suite sans avoir fait des essais. J'espère bien que la petite collecte ou plutôt la somme provenant d'une exposition sera assez considérable pour le laisser travailler pendant quelques mois. Nous le voyons rarement, parce qu'il est toujours avec des peintres allemands. Il a fait connaissance avec le plus jeune des fils de la duchesse de Saint-Leu, qui lui a fait faire quelques dessins. Il est arrivé aussi à Rome un jeune Bourcard, de Bâle, fort riche, qui est son ami et qui peut-être l'aidera. Pour la carrière des armes, il ne veut pas en entendre parler. Vous concevez que je n'ai pu la lui conseiller bien vivement; car pour un homme libre, c'est toujours bien humiliant d'engager sa vie et sa liberté. Mon frère, qui vous présente ses salutations, vous fait mille remerciements des observations et des conseils que vous lui donnez; il me charge de plus de vous dire qu'il désire conserver son petit tableau d'atelier. Quant à l'autre, il pense que la dépense d'un cadre est inutile, puisqu'il est probable qu'il l'emportera à Paris. D'ailleurs, à son retour en Suisse, il verra ce qu'il doit faire, et il retournera avec deux tableaux plus considérables, et il fera voir

aux amateurs le tout ensemble ; ainsi il pense que ce sera mieux de ne pas l'exposer. Je suis bien aise que vous voyiez enfin l'époque où vous pourrez vous remettre tout à fait à vos occupations. Je suis déjà impatient de voir d'autres choses que des études dans votre atelier. A l'égard des frais du port des tableaux de mon frère, je pense que mon beau-frère vous aura remis les débours, ce dont je l'ai chargé depuis longtemps. Je vous en prie, dites à madame qu'elle devrait bien vous engager à venir passer l'hiver prochain en famille, et qu'elle en aurait beaucoup de plaisir. Quelle joie de vous faire les honneurs de Rome ! Nous en parlons souvent avec Pourtalès. Veuillez présenter un respectueux hommage à madame, et recevez en famille les vœux que je fais en commençant l'année. Si je ne vous les ai pas adressés plus tôt, ils n'en sont pas moins vrais et sincères. Je vous prie aussi de remercier M. L. Perrot de sa lettre, et de lui dire que si je savais avoir quelque chose d'intéressant à lui dire, je lui aurais déjà répondu. J'ai appris par M. de Bosset, auquel nous avons écrit dernièrement, que Mme Roulet était malade ; j'espère beaucoup qu'elle se sera remise promptement. Si vous en avez l'occasion, rappelez-moi à son souvenir et à celui de monsieur. J'ai reçu de M. F. Pourtalès une charmante lettre à laquelle

je me propose de répondre de Venise. Il n'est pas, je pense, à Neuchâtel; sans cela je vous demanderais de lui faire mes soumissions et à ce bon M. Lory. Remerciez-le, je vous prie, des bontés qu'il a eues pour moi à Berne. »

Nous possédons trois lettres écrites par Robert à sa famille dans le courant de l'année 1830. Les deux premières sont très-gaies. La seconde, adressée à sa confidente, Mlle Adèle, est même un peu folle, et on est très-surpris de voir l'austère Léopold raconter avec tant de verve et de bonne humeur tous les détails d'un repas d'artiste. Il est évident que son tableau marchait bien.

« Rome, 13 mars 1830.

« Chérissimes sœurs,

« Il est pourtant bien désagréable, quand on a une si bonne occasion, de ne pouvoir en profiter davantage. M. P. est revenu trop promptement à Rome, et il en part trop vite. Que vous dirai-je dans cette petite place? Vous savez toutes deux combien je vous aime; aussi pour cette fois je ne vous en dirai pas davantage à cet égard. Mes occupations vont toujours leur petit train. Vous ne savez pas? Le roi

de Bavière (Louis) est venu voir mon atelier; ainsi voilà déjà une tête couronnée qui me fait ce grand honneur. Je suis allé pour le revoir chez lui. Il reçoit quelques artistes; mais ni princes, ducs ou ambassadeurs. On ne se fait pas d'idée de son amabilité. Il est vrai qu'une chose paraît singulière; je veux dire son sang bout si ardemment, et ses nerfs sont si sensibles, qu'il a des mouvements bizarres. Cependant on voit que ses idées n'y ressemblent nullement, puisqu'il fait preuve de sentiments nobles qui devraient servir d'exemple à d'autres souverains. Voilà comme il ne faut pas juger sur les apparences. Je pense un peu qu'il m'invitera à dîner un jour, car il reste ici encore deux mois. Nous sommes tout dérangés depuis cette affaire de M. W., car par notre manière d'agir, tous les ambassadeurs se sont intéressés à cette affaire. Il a même eu par écrit une satisfaction du gouvernement de Rome. Comme naturellement il s'est lancé dans le monde, je l'accompagne et je sors plus souvent qu'auparavant. Je pense qu'il restera ici encore une quinzaine de jours; il attend M. de B., et ils partiront ensemble. De W., qui ne se plaît pas dans la maison qu'il habite, vient aujourd'hui demeurer chez nous. Nous en sommes très-contents, car c'est un parfait bon enfant. Nous nous faisons du bon sang pour en avoir pour cet été,

afin de travailler avec ardeur à mon tableau du salon (*les Moissonneurs*). Nous attendons bientôt de vos chères nouvelles et nous vous écrirons aussi, et nous vous dirons beaucoup de choses qui vous intéresseront. Je vous assure que je suis dans une véritable colère de ne pas avoir plus de temps pour vous écrire. Je vous embrasse tous. »

« Mars 1830.

« Nous avons reçu l'autre jour votre chère dernière qui, comme toutes, nous a fait grand plaisir; on l'a apportée un soir, une heure avant l'*Ave Maria*, et c'est une heure où le facteur ne vient jamais; mais en voyant l'empressement d'Aurèle à monter les escaliers de mon atelier, je lui dis de suite : « Tu as une lettre. » Lui, très-étonné de ma perspicacité, s'empressa de l'ouvrir. Grâces à Dieu, il n'y avait que de très-bonnes nouvelles, et vos santés sont très-bonnes; nous sommes émerveillés, surtout de la bonne tienne; que j'en suis content! Mais, ma chère, ne joue pas avec et pense un peu à la conserver longtemps. Pour le faire plus sûrement, il faut chercher à entretenir ton moral en gaieté; pense toujours à nous, et en y pensant, aie toujours à l'esprit que notre attachement est basé sur le roc, et qu'il n'y a que la mort qui puisse le détruire. Pense

qu'il faut acheter nos années de paix et de repos, je veux dire de réunion, par une séparation qui, si elle est pénible, a cependant de beaux moments, et qu'il faut travailler pour jouir un jour sans soucis; puis pense que cela ne peut plus se prolonger bien longtemps, et que nous serons encore jeunes, *tutti quanti*, au moins nos cœurs. Mais il faut en venir aux autres sujets de votre lettre; voici les réponses aux demandes de notre chère sœur. Nous ne voyons pas beaucoup d'étrangers, parce que je n'y tiens pas, n'ayant rien de considérable de fini, et puis j'ai des tableaux plus que je ne peux en faire avant l'exposition; ainsi je ne tiens pas à en avoir d'autres de demandés, et surtout je ne veux pas perdre mon temps. L'hiver a été si vilain que nous avons été obligés de profiter des moments où on voyait; du reste, nous n'avons pas souffert du froid; il n'a pas été très-fort, mais long. Nous en avons été quittes pour brûler le double de bois, surtout parce que nous faisions du feu en haut et en bas, et le soir, parce que de P. vient toujours, et nous passons toutes nos veillées au coin de la cheminée. J'ai été cet hiver toujours un peu éclopé; c'est ce qui m'a obligé de rester à la maison; mon moral s'en trouve plutôt bien, et la solitude ne me fait pas venir du noir, probablement parce que j'ai toujours quelque chose à penser de mes travaux : ça

m'occupe agréablement. Qui sait si, à présent que mon voyage de Venise est tombé dans l'eau, je n'entreprendrai pas cet été un grand tableau de deux ou trois figures, *grandeur naturelle*, ce qui m'amuserait beaucoup? Notre servante se conduit admirablement, et chaque jour nous sommes l'un et l'autre enchantés de l'avoir; elle est très-sûre, de très-bonnes manières et toujours de bonne humeur. Le matin, elle vient m'apporter un verre de lait d'ânesse, et je fais encore un petit sommeil qui me fait beaucoup de bien. Ma chère petite, si je te dis ceci, n'en prends aucune peine, c'est une ordonnance qui n'est pas prescrite comme dans nos pays à ceux qui ont la poitrine attaquée : ici, c'est un fortifiant; après mon rhume je craignais de m'enrhumer encore, et pour m'empêcher cela il me faut un fortifiant; mais n'admirez-vous pas combien le bon Dieu est bon pour moi? Si je m'étais mis en route avec cette mauvaise disposition, peut-être qu'elle n'aurait pas passé ainsi. Je tourne la page, je changerai tout à fait de sujet, et je vous donnerai, comme vous le désirez, une petite relation de notre fameux *pique-nïque*. D'abord, il faut vous dire qui le composait : Schnetz, Lemoyne, Horace Vernet, Bonnefonds, Roger, Quecq, Orsel, Pourtalès, le comte Benevelli, Houzeal (Anglais), Constantin avec son frère et nous deux Aurèle.

« Il faut vous dire que, depuis longtemps, c'était sur le tapis, car il y en avait plusieurs parmi nous qui devaient des bouteilles de bordeaux et de champagne ; Schnetz devait un reste de compte et proposa pour cela une dinde. Constantin dit qu'il payerait les truffes, c'était un commencement de dîner. Comme on voulait absolument s'amuser et être libres, on n'avait pas envie de faire cette *allegria* au restaurant ; on parla de notre grand appartement que j'offris volontiers, ce qu'on accepta avec plaisir. Quelques jours avant, on régla l'ordonnance du repas, et voici la liste des plats : Schnetz donna sa dinde, Quecq en donna une autre pour renfort, Constantin alla acheter avec Lemoyne cinq livres de truffes pour les garnir, et, le matin du jour, ils vinrent pour inspecter l'opération. Constantin jeune ordonna un pâté aux bécasses, Orsel une gelée de poulets, Roger une gélatine ; Houseal les hors-d'œuvre, se composant : d'olives de Marseille, de thon mariné, d'anchois, et de toutes espèces de fruits au vinaigre fort, et des fruits secs de première qualité et rares ; Horace Vernet des glaces ; Bonnefonds deux bouteilles de bordeaux, Schnetz une, Lemoyne trois, moi deux, le comte Benevelli deux de champagne, Pourtalès deux idem ; Quecq, un pari que je lui avais gagné, trois bouteilles bordeaux. Outre cela, comme le dîner n'était pas com-

plet, la masse commanda potage, bouilli, entremets et dessert, et Aurèle le sucre et les oranges pour le vin chaud qui n'était que du bordeaux, que la masse paya avec plusieurs autres bouteilles et quatre de champagne. Tu vois, ma chère, qu'il y avait de quoi arroser pour faire venir la gaieté. Le rendez-vous fut fixé à huit heures. On arriva successivement. Bonnefonds n'arrivait pas, on s'impatienta et on se mit à table; il arriva enfin à neuf heures, quand les dindes étaient toutes découpées, et Horace, qui avait fait dire qu'il ne pourrait pas venir de suite, entra quand tout le monde était déjà en train; son arrivée fit une explosion, et on l'engagea à se mettre à niveau, ce qu'il fit très-gracieusement en vidant les verres pleins qui étaient sur la table. Mais je dois te dire un peu pour votre satisfaction comment j'avais ordonné la fête. Il faisait un temps pitoyable. Ces messieurs arrivèrent près d'un grand feu de cheminée dans le premier atelier, en passant par l'antichambre où il y avait un quinquet qui donnait beaucoup de lumière; le corridor que tu te rappelles était éclairé par un autre quinquet que j'avais placé au fond, entre la porte de la salle à manger et votre chambre; la lumière qu'il donnait éclairait parfaitement et faisait un effet très-piquant sur les cadres que j'avais placés en symétrie d'un côté et de l'autre : il y avait

le tableau d'Aurèle, le portrait de notre chérissime mère, plusieurs autres choses et beaucoup d'études, etc. La salle de réception était éclairée par une superbe lampe à la mode, dont de Werdt nous a fait cadeau en partant. Quand tous ces messieurs furent réunis, hors Bonnefonds et Horace, j'ouvris la porte à deux battants, qui sépare les deux salles d'exposition, et ces messieurs se précipitèrent dans la seconde qui est celle où j'avais fait placer plusieurs de nos tables réunies, sur lesquelles le dîner était servi. La décoration de la salle était très-simple et cossue, et par cela fit de l'effet.

« La salle est un carré parfait; à chaque angle j'avais fait mettre sur leurs piédestaux quatre bustes de philosophes, et des quatre côtés, au milieu de chaque pan de mur, il y avait des lustres avec miroirs derrière, qui étaient à deux bougies chaque; au milieu de la table était la lampe à trois becs, d'un côté, et de l'autre les chandeliers avec les bougies; tant de lumières firent un fort bel effet, et on cria pour faire l'éloge de *mon goût simple et beau*. Tu seras étonnée que je ne parle pas d'Aurèle, mais ces jours-là, il était très-occupé à finir son tableau, et me laissa cette besogne que je fis volontiers, ne pouvant pas travailler. J'en reviens à la fin du dîner : au dessert, on se mit à chanter, car plusieurs de ces mes-

sieurs sont forts; on chanta toute la soirée presque, enfin on se leva de table et on repassa dans la salle à cheminée où le vin chaud était servi : c'est ce qui mit le sceau à une gaieté générale. Enfin, à une heure du matin, on commença à faire des farces : Bonnefonds fit le pauvre aveugle mendiant, Horace Vernet, le petit nain du Kamtchatka, qui fit bien rire. Enfin on s'amusa parfaitement, royalement même (mot du reste impropre), et ces messieurs partirent à quatre heures du matin. Maria Grazia était venue pour aider à notre servante, dont le fils, qui est un garçon très-intelligent, nous servit à table. Tout alla très-bien, comme si c'était l'usage ici de faire souvent de ces grandes réunions. Il est vrai que Lemoyne m'aida bien. Pour te donner une idée combien ces messieurs se sont amusés, c'est qu'ils étaient très-disposés après de faire des réunions semblables tous les mois; il n'y a que moi qui aie été froid pour cela, à cause des embarras. Encore une chose : l'escalier était éclairé par un lumignon, ce qui ne donnait pas une idée bien cossue de la fête; tout ça était préparé.

« Voilà, ma chère, des détails; je pense que vous en aurez assez sur ce sujet; mais quand on me demandera une chose, je veux y répondre avec les points sur les i, pour ne pas encourir le reproche de ne pas faire attention à ce qu'on me demande.

« Une dizaine de jours se sont passés depuis que j'ai commencé cette lettre; je ne pensais pas que la relation de notre pique-nique serait suivie d'un événement qui nous attriste beaucoup, c'est la mort de Mme L. Je te laisse une idée, chère sœur, de la terrible situation de son mari qui, à vingt-huit ans, se trouve seul avec deux enfants! Les voies de Dieu sont impénétrables, car c'est bien le cas de le dire : pourquoi séparer pour toujours deux êtres qui s'aimaient et qui vivaient l'un pour l'autre, tandis qu'il y a tant de ménages qui vont si mal et pourtant qui vont toujours?... Ma demande est inutile, puisqu'elle n'aura pas de réponse; malgré cela, tout en m'affligeant sur nous, pauvres humains, je ne peux empêcher la foule d'idées tristes d'assaillir mon être moral, et, en vérité, la vie me paraît bien insipide si on n'est pas assez heureux pour avoir une foi vive et constante. Oui, ma chère sœur, Mme L. a été enlevée en quelques jours; et avec de tels exemples, marions-nous!!... Ce pauvre L. doit la vie à ses amis, car s'il n'eût pas eu des marques d'une amitié positive, il n'aurait pu résister à ce coup inattendu; pour mon compte, moi qui n'aime pas perdre mon temps, jamais je n'ai moins regretté celui que j'emploie dans ces moments pour obliger et redonner du courage à un ami malheureux qui l'a perdu. Dieu! si j'étais à

sa place, combien je le serais, malheureux!!! Il a encore sa mère qu'il aime beaucoup, c'est ce qui peut lui redonner un peu d'énergie, et les larmes qu'il versera avec elle auront quelque douceur. Il se propose de partir bientôt, c'est ce que je lui conseille et c'est ce que je désire, car à présent, s'il tombait malade chez nous, ou bien son enfant, ce serait un fameux ennui pour tous; qu'en dis-tu, chère sœur, toi qui sais ce que c'est que la douleur?... Nous blâmeras-tu d'avoir retiré chez nous ce pauvre ami?... Mme S. s'est chargée de la petite et de la nourrice, qui se portent très-bien. Son aîné est avec son papa et nous par conséquent, etc., etc.

« Je n'ai pas encore répondu à toutes vos demandes, et il me reste la plus importante. Je remercie d'une manière particulière nos chers L. et S. de ce qu'ils pensent m'associer à leurs plans. Je reçois cette invitation comme une marque de l'envie qu'ils ont de resserrer les liens qui nous unissent. Si je pensais que leur projet est nécessaire pour cela, je m'y laisserais aller, mais des affections aussi vraies que les nôtres n'ont besoin d'aucun secours étranger pour se maintenir. J'espère qu'ils en sont bien persuadés. J'ai eu, comme tu sais, grande envie de retenir l'héritage de notre chère mère; si je ne l'ai pas fait, c'est parce que vos raisons m'ont fait chan-

ger d'idée, et je dirai franchement que le climat de la Chaux-de-Fonds étant beaucoup trop rigoureux pour moi, je ne peux pas avoir un grand désir d'y bâtir. Si jamais je me fixe dans ma patrie (ce que j'ai dans la tête bien solidement imprimé), ce sera plutôt à Neuchâtel que je m'établirai, ou à Berne, pour être toujours à même de parler d'arts et de voir des artistes et des amateurs ; ce sera donc plutôt là que je voudrai avoir un chez-moi. Toi, ma chère, n'es-tu pas sensible aussi aux beautés de la nature? Pense que, pour nous, un séjour qui réjouit les yeux réjouit le cœur ; mais, avant de faire quelque acquisition, je veux voir, choisir, réfléchir et augmenter autant que possible *mon petit magot*. D'ailleurs, pour dire véritablement ce que je pense, c'est que cette fureur de bâtir à notre Chaux-de-Fonds peut passer : les affaires politiques s'embrouillent, il peut en résulter bien des combustions. Avez-vous été à l'exposition de Neuchâtel? Parlez-nous-en. Chère chérissime sœur, ma lettre, assez longue, ne renferme que bien peu l'expression des sentiments que j'ai pour toi. Sois assurée cependant qu'on ne peut avoir un amour plus fraternel que celui que j'ai pour toi ; un jour nous nous reverrons et nous pourrons en parler tout à notre aise. J'empiète encore ce peu de lignes sur Aurèle pour vous dire que l'on a commencé à publier un ouvrage

assez intéressant en italien et en français ; il s'intitule *Journal des Beaux-arts*. Chaque mois il y aura une livraison contenant quatre gravures (et le texte), qui sont des traits exacts, d'après ce qui paraît de nouveau et de plus marquant dans les arts. Deux cahiers ont déjà paru, dans lesquels il y a une gravure d'après *Camuccini*, le premier peintre romain, Schnetz, Thorwaldsen, Walladier, premier architecte, Gibsen, sculpteur anglais, Alvarez, célèbre sculpteur espagnol ; celui qui va paraître renfermera la gravure du tableau d'Horace Vernet : *Pie VIII porté dans Saint-Pierre à son couronnement*, mon *Tremblement de terre* dont on fait le dessin dans ce moment, une figure en marbre d'un habile sculpteur flamand (Kessels), et des camées de Girometti. Je finis ma lettre, chère sœur, en te disant que ma santé est très-bonne; j'espère que le printemps me reverra comme j'ai été. Je t'embrasse mille fois, et si tu en as trop, distribues-en aux amis et connaissances. »

La troisième lettre écrite par Robert à la même personne et datée de Tivoli, 16 octobre 1830, est beaucoup plus sérieuse que celle qu'on vient de lire. Robert avait sans doute terminé à ce moment ses *Moissonneurs*, et avant d'entreprendre un nouvel ouvrage important, fatigué du grand effort qu'il venait de faire, il était venu chercher dans les gra-

cieuses collines des environs de Rome quelques jours d'un repos bien gagné. C'est de cette retraite, où il ne restait pourtant pas complétement inoccupé, qu'il écrivait à Schnetz, en date du 15 septembre, ces lignes qui respirent le bonheur : « Je suis dans un calme de passion qui me charme; je philosophe tout seul bien doucement, en contemplant notre belle plaine de Rome, l'horizon et le ciel, et je respire avec un véritable ravissement l'excellent air que nous avons ici. J'ai commencé une tête de grandeur naturelle d'après la plus jolie créature que j'aie vue. Je suis sûr qu'elle vous plairait, mais beaucoup. Elle a seize ans, plus grande que Maria Grazia, admirablement faite, une tête d'une pureté remarquable, mais surtout d'une expression délicieuse; enfin c'est une figure qui ferait partout le plus grand effet, même à côté des plus belles voisines. »

Cependant l'exécution de cette belle toile qui obtint un si grand succès à l'exposition de 1831 n'occupait pas seule Robert pendant son séjour à Tivoli. Il venait de déposer un lourd fardeau; après une longue contrainte, son esprit se détend, et c'est vers son village que se transporte sa pensée attendrie. Le souvenir de ses parents bien-aimés l'accompagne dans ses promenades solitaires. Il songe qu'il peut mourir bientôt et qu'il ne doit pas tarder davan-

tage à prendre des dispositions pour répartir de la manière la plus équitable sa petite fortune entre les membres de sa famille. Le 16 octobre 1830, il faisait donc son testament, et c'est le même jour qu'il écrivait à sa sœur Adèle une lettre qui n'est que la paraphrase pleine de tendresse de l'acte de ses dernières volontés[1].

« Frascati (près de Rome), le 16 octobre 1830.

« Ma très-chère sœur Adèle, il y a bien longtemps que j'avais l'intention de régler mes dernières volontés, non que je me croie menacé de la mort, mais enfin, comme elle peut arriver d'un jour à l'autre, ce m'est une grande satisfaction de penser que dans le cas où je viendrais à manquer, tu auras une preuve, chère sœur, du désir que j'ai de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, ce dont tu peux avoir à te plaindre du sort. Je ne l'ai jamais dit comme je le pense, ne le jugeant pas nécessaire lorsque je ne pouvais te donner que des mots ; mais voici les raisons qui m'ont engagé à te faire le legs qui est dans mon testament.

1. Le testament de Robert, daté en effet de Frascati 16 octobre 1830, et qui confirme les dispositions indiquées dans cette lettre, a été publié dans l'ouvrage de M. Feuillet de Conches : *Léopold Robert,* p. 381.

Il servira à payer la pension annuelle que je fais à notre cher père ; ma volonté est qu'elle se continue jusqu'à sa mort. Si je lui survis, ce qui est dans les probabilités, mais non dans les certitudes, cette somme de dix mille francs t'est allouée par moi pour que tu en fasses ce que bon te semblera. Mon but, en faisant ceci, est de contribuer à ton indépendance, car je ne vois rien de plus triste que de ne pas l'être, surtout quand on est seule et femme comme toi. Je vois notre chère sœur jouissant par son mariage et sa position dans le monde d'une considération qu'elle n'avait pas étant seule. D'ailleurs sa famille l'attache à cette terre et même ses soucis. Notre cher Aurèle fera son chemin ; il a du talent, de l'ordre, et il est jeune. Mais ta position ne peut pas devenir bien différente, parce qu'une femme ne peut guère sortir par elle-même de l'état où elle est, ses moyens d'avancer ses affaires étant trop petits et trop faibles, et surtout toi, très-chère Adèle, qui n'aime le matériel que juste à point pour ne pas le mépriser. J'ai pensé que pour te donner un peu d'attrait pour ce monde, une aisance raisonnable le ferait plus facilement que toute autre chose ; je suis bien heureux de pouvoir y contribuer. Du reste, très-chère sœur, si le ciel me redemande avant toi (ce qui est plus que probable), que ma mort ne te donne pas trop de

tristesse. Chacun doit faire sa tâche dans ce monde, et moi jusqu'à présent, et s'il plaît à Dieu jusqu'à la fin de mes jours, j'y travaillerai avec courage. Une recommandation que je te fais, ma chère Adèle, c'est de faire lire cette lettre à ma chère Sophie et à mon cher Aurèle. Je les prie de croire que mon affection pour eux comme pour toi ne se mesure pas, parce qu'elle est la même, et que s'ils trouvent une différence dans ce testament, c'est la justice qui l'a exigée de moi.

« Adieu, chère et bonne Adèle; nous nous reverrons quand il plaira au bon Dieu. Adieu, très-chère Sophie, je ne désire que notre réunion éternelle avec les êtres que nous pleurons et qui nous ont devancés dans les régions inconnues. Adieu, mon cher et fidèle Aurèle. Adieu, mon cher frère Louis. Je prie pour votre union parfaite, je vous embrasse tous; recevez cette dernière marque de l'amitié la plus constante et la plus vive. Ma chère Adèle, ma lettre est finie et je n'ai rien dit pour notre très-cher père : ce n'est pas que je ne ressente pour lui le plus sincère attachement, mais je ne pensais pas que quand on fait un testament on doit y parler comme si la mort était voisine. Je ne peux pas assez lui dire que j'ai la plus vive reconnaissance pour lui et pour l'amour véritablement paternel qu'il m'a toujours montré : je

l'embrasse de tout mon cœur et lui demande sa bénédiction.

« Léopold Robert. »

Avant d'expédier à Paris son tableau des *Moissonneurs*, Robert l'avait exposé au Capitole, et l'accueil qu'il reçut des artistes et de la population romaine put lui donner un avant-goût du succès qui attendait en France ce magnifique ouvrage. L'*Arrivée des moissonneurs dans les marais Pontins* avait en effet ce qu'il faut pour plaire aux connaisseurs et pour séduire la foule : un sujet intéressant, facile à comprendre et traité d'une manière vraiment magistrale. La scène se passe dans les marais Pontins, non loin de Terracine. C'est le soir d'un beau jour d'été ; le ciel est légèrement voilé de chaudes vapeurs ; on aperçoit dans le lointain la belle ligne du *Monte Circello*, le cap Circé des anciens. Au premier plan, le char, vu de face et attelé de buffles, vient de s'arrêter. On va dresser les tentes pour la nuit. L'un des conducteurs a mis pied à terre et, son aiguillon à la main, s'appuie nonchalamment, les deux bras sur le timon de la voiture. L'autre est encore à cheval sur sa pesante monture. Sur le char, le père de famille, qui a reconnu le lieu favorable pour le campement,

vient d'ordonner la halte. Près de lui sont un jeune homme qui déploie les tentes, et une jeune femme de la plus noble tournure, avec son petit enfant dans ses bras, qui domine la scène, forme le centre du tableau, le résume et lui donne en quelque sorte sa signification symbolique. A droite, des moissonneurs dansent en s'accompagnant du *piffero;* à gauche se tiennent quelques femmes, dont une relève son tablier gonflé d'épis. A l'arrière-plan, on aperçoit les rustiques ouvriers qui attendent les ordres du maître.

Robert, après avoir terminé ce tableau, pensait qu'il était capable de s'élever plus haut encore, et il chercha en effet plus tard à s'approprier ce qui, jusqu'ici, avait manqué à son talent. Bien des personnes estiment qu'il atteignit son but dans les *Pêcheurs de l'Adriatique*, et que cet ouvrage est en somme supérieur à celui qui nous occupe dans ce moment. Sans prétendre que Robert ait complétement échoué dans ses nouveaux et louables efforts, je ne puis partager cette opinion. La composition des *Moissonneurs* est de tous points admirable. Elle est au nombre de ces rares créations qui semblent nées spontanément dans l'âme émue et ravie du poëte. Elle est complète et parfaite. Pour ma part, je ne sais ce qu'on pourrait y ajouter ou en retrancher, et je ne pense pas que Robert se soit jamais servi plus utilement des res-

sources pittoresques dont il était doué. Ces lignes si savamment et si harmonieusement balancées ; ces types empreints de tant de noblesse, de gravité, de beauté ; ces physionomies si caractérisées et si variées ; ces pantomimes simples, vraies, et cependant pleines de grandeur et, on peut le dire, de majesté ; cet ensemble si vivant, si habilement pondéré, si réel et si poétique : toutes ces hautes qualités rachètent bien certaines lacunes qui existaient dans l'organisation de Robert, et empêchent même d'y songer. La facture elle-même, qui souvent laisse tant à désirer chez Robert, est ici non-seulement savante et soutenue, mais aisée et pour ainsi dire allègre. On sent que le peintre a pris plaisir à ce travail, et on sait en effet qu'il exécuta presque sans ratures et d'une haleine cet ouvrage qu'il avait médité pendant trois ans. Robert est arrivé à l'apogée, à la pleine maturité de son talent ; et si l'on veut la preuve que la réussite exceptionnelle de ses *Moissonneurs* n'est pas due seulement à une rencontre heureuse, on n'a qu'à se souvenir que le dernier tableau qu'il fit à Rome, et qu'il termina peu de temps après avoir mis la dernière main à son chef-d'œuvre, est cet *Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains*, qui, pour la beauté de l'ordonnance, la vérité et l'intensité des expressions, la fermeté de la facture peut

aller de pair avec les *Moissonneurs*, et à certains égards les surpasse peut-être.

Le tableau de l'*Arrivée des moissonneurs dans les marais Pontins*, exposé à Paris en 1831 en compagnie de sept autres toiles : — *Une Femme napolitaine pleurant sur les débris de sa maison, Jeunes Filles de Sonnino*, les *Pifferari à Rome*, les *Petits Pêcheurs de grenouilles, Jeune Grec aiguisant son poignard, Tête de femme de grandeur naturelle, Enterrement d'un aîné de famille*, — fut acclamé par tous les partis. L'école déjà bien dispersée de David reconnaissait Robert pour un des siens. D'un autre côté, les romantiques le réclamaient comme une précieuse recrue. Les uns et les autres avaient raison, et le concert de louanges qui s'élevait autour de l'œuvre du jeune peintre fut pour ainsi dire unanime. Robert avait l'ambition bien légitime de voir son tableau figurer au musée du Luxembourg, et il l'avait conservé dans cette intention, malgré des offres très-libérales qui lui avaient été faites à Rome. Son espérance fut trompée. C'est la liste civile qui acheta les *Moissonneurs* pour le prix de 8,000 francs, et le roi Louis-Philippe plaça dans sa galerie du Palais-Royal le tableau qui entra au Louvre après la mort du peintre. En haut lieu, on ne méconnut cependant pas le mérite de Robert, car il fut, avec son ancien

camarade, M. Henriquel-Dupont, le seul artiste décoré de la Légion d'honneur à ce Salon de 1831. Robert a fait pour le comte Razienski une répétition, de moitié plus petite que l'original, et avec des changements assez importants, de son tableau des *Moissonneurs*. Cette réplique n'était pas complétement achevée au moment de la mort du peintre, et elle se trouve aujourd'hui chez l'amateur de Berlin dans l'état où il l'a laissée. Les *Moissonneurs* ont été gravés un grand nombre de fois et reproduits par tous les procédés. Nous nous bornerons à signaler la merveilleuse petite planche à l'eau-forte que Mercuri a faite d'après cet ouvrage pour le journal l'*Artiste*, et dont les belles épreuves atteignent aujourd'hui des prix fabuleux.

VII

(1831 à 1832)

Robert quitte Rome pour se rendre à Paris. — Insurrection des Romagnes. — Il rencontre à Terni Napoléon et Louis Bonaparte. — Il s'arrête à Florence et y termine l'*Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains*. — Il s'occupe de son tableau des *Vendanges*. — Mort du prince Napoléon. — Relations de Robert avec la famille Bonaparte. — Il s'oublie à Florence. — Son amour pour la princesse Charlotte. — Il part brusquement pour Paris où il retrouve son frère Aurèle. — Succès des *Moissonneurs*. — Robert fait la connaissance personnelle de M. Marcotte. — Il commence la *suite* de lithographies publiées par Mme Delpech et par Rittner et Goupil. — Voyage à la Chaux-de-Fonds. — Retour à Florence. — Idées de Robert sur le mariage. — Il part pour Venise.

Robert suivit de près ses tableaux et partit de Rome pour Paris en février ou tout au commencement de mars 1831. Il se rendit d'abord à Florence, où il ne comptait séjourner que peu de temps, en suivant la charmante route qui passe par Civita-Castellana, Borghetto, Otricoli, Narni, Terni, Pérouse et le lac Trasimène. Cette contrée, si paisible d'ordinaire, était alors en pleine ébullition. L'insurrection des Romagnes venait d'éclater. Les constitutionnels n'eurent pas de peine à entraîner dans cette échauffourée Louis Bonaparte. Son frère aîné, Napoléon,

l'avait suivi à contre-cœur dans une entreprise que, tout porte à le croire, il jugeait désespérée. Cette tentative, mal préparée et mal conduite, échoua en effet. Louis s'échappa. Napoléon alla mourir misérablement à Ancône. Sa fin soudaine fit naître mille suppositions. On parla d'un duel mystérieux, d'un empoisonnement, d'un accès de fièvre jaune. Mais j'adopterais volontiers l'opinion de Robert, plus à même que personne, par ses relations intimes avec la famille Bonaparte, de savoir la vérité, « qu'il succomba à une vie trop active pour lui qui avait toujours vécu dans le calme et le repos[1]. »

Pendant ce voyage, Robert traversa l'armée papale et les bandes insurgées. A Terni, il rencontra les deux princes, causa longuement avec Napoléon qui lui expliqua les projets des révoltés et ses propres intentions. Aussitôt arrivé, Léopold écrivit à son frère Aurèle, qui était alors à la Chaux-de-Fonds, deux lettres pleines de détails curieux sur cette entrevue, sur son voyage et sur son installation à Florence. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'extrême intérêt que présente le récit naïf fait par l'artiste de la première aventure où s'essayait le héros de Strasbourg, de Boulogne, du deux décembre et de Sedan.

1. A M. Marcotte. Florence, 18 avril 1831. Voir *Léopold Robert*, par Feuillet de Conches, p. 316.

« Florence, 1831.

« Mon cher Aurèle,

« J'ai eu le grand plaisir, le jour ou la veille de mon départ de Rome, de recevoir ta lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir, parce que je serais parti très-inquiet en ne recevant pas de tes nouvelles ; enfin je suis content à cet égard.

« Vous avez dû recevoir ma lettre qui vous annonçait mon départ ; celle-ci vous apprendra notre arrivée à Florence. Il faut que je vous fasse le récit de notre voyage, qui, jusqu'ici, a été assez heureux. Nous partîmes donc dimanche, il y a huit jours, dans une bonne voiture, où nous étions nous quatre seuls ; nous arrivâmes à Baccano pour dîner, et là nous fîmes la connaissance d'un voyageur qui était dans une autre voiture, qui suivait la nôtre. Il s'est annoncé à nous comme un ancien major au service de Hollande, du canton du Tessin, qui retournait avec son fils en Suisse pour lui faire prendre du service dans sa patrie ; mes compagnons ne sont pas de grands causeurs et n'aiment pas faire des connaissances, etc. A Monterossi, tu sais que les routes de Sienne et de Civita-Castellana se séparent, et, à l'embranchement même, nous nous décidâmes pour

cette dernière, parce que nous connaissions celle de Sienne, et que, de plus, on disait qu'elle n'était pas sûre à cause des brigands; sur l'autre, il est vrai que nous avions deux armées à traverser, et nous pouvions recevoir quelques balles dans notre voiture, mais enfin la curiosité nous poussa et nous en sommes très-contents. Nous allâmes coucher à Nepi, où l'arrière-garde du pape se trouvait : figure-toi des *ciociari* avec leur costume, auxquels on a affublé un sarrau de laine brun foncé, avec *padroncine* pour les cartouches, sabres et fusils. Plusieurs avaient véritablement la figure de brigands. Nous ne pouvons pas nous plaindre de la manière dont ils nous ont reçus, mais nous avons remarqué qu'il régnait parmi eux un morne silence. Le lendemain, nous étions à Civita-Castellana de bonne heure. Ces messieurs me firent voir là leur belle hôtesse, qui est véritablement admirable : j'en conserve un souvenir qui me durera : j'ai peu vu de têtes aussi belles. Nous traversâmes la ville, où nous ne trouvâmes que fort peu de troupes; il est vrai que dans la forteresse il pouvait y avoir (à ce qu'on nous a dit) six à sept cents hommes. La porte du côté du Terni était fermée, et il y avait un poste assez fort; on nous l'ouvrit sans difficultés, et nous voilà trottant sur la route. Nous n'avions pas fait une portée de fusil que nous aper-

çûmes, sur la route même, trois chevaux tués par des balles. Notre voiturier alors nous amusa beaucoup, et son inquiétude était des plus grandes : il croyait toujours voir d'un côté ou d'un autre quelque vedette avancée, avec l'arme en joue. Nous aperçûmes à peu de distance de ce champ de bataille une colonne noire qui garnissait la route : notre prudent voiturin s'arrêta en nous criant que c'étaient les révoltés qui venaient assiéger la ville; mais nous fûmes détrompés, puisque c'était un corps de l'armée du pape qui revenait d'une excursion. Nous le laissâmes passer et nous continuâmes notre route; plus loin, nous vîmes sur une hauteur où passe la route un poste avancé. Véritablement je serais fâché de ne pas avoir pris cette route de Civita-Castellana, car nous avons vu du pittoresque très-beau, des tableaux très-beaux et tout faits. Nous arrivâmes à Borghetto, et nous fûmes très-étonnés de ne pas trouver dans tout l'endroit un seul soldat. Le pont Felice, qui pouvait être si bien gardé, avait été abandonné; nous ne trouvâmes un poste des révoltés qu'à une demi-lieue d'Otricoli; il ne fit aucune difficulté de nous laisser passer; au contraire, nous fûmes reçus par lui avec beaucoup de facilité. Mais en arrivant à Otricoli même, ou, pour mieux dire, à une portée de fusil, nous fûmes arrêtés par un cri (*qui vit*). Nous étions

descendus de la voiture pour faire la montée à pied ; nous nous arrêtâmes aussitôt, en disant naturellement : AMICI, et nos yeux se portant sur la porte, nous vîmes une barricade en avant, une compagnie de canonniers qui tenaient la mèche allumée, et un détachement d'infanterie qui avait l'arme en joue. L'officier nous envoya un sergent qui vint à nous, toujours l'arme en joue : il s'arrêta à moitié chemin et fit signe à l'un de nous. B., qui sait la manière, s'approcha de suite ; il n'eut qu'à dire que nous n'avions aucune intention hostile, pour nous faire passer. Nous fûmes bien surpris, en entrant dans la ville, de la trouver remplie d'hommes armés de toutes manières, et non de soldats enrégimentés ; il y avait des officiers de toutes armes, et tous paraissaient très-montés pour les nouveautés. Ils nous ont questionnés, mais comme nous sommes des hommes très-prudents, nous n'avons rien dit de trop. En partant de Rome, j'avais appris que le prince Napoléon et son frère Louis s'étaient mis à la tête des révoltés ou des constitutionnels ; on en avait été généralement très-étonné, et leurs parents en étaient, à ce que l'on disait, très-fâchés. Je fus bien surpris, à Otricoli, d'apprendre, en causant, que Louis en était parti le matin pour retourner près de son frère, à Spoleto. Je crois qu'il y avait à Otricoli cinq à six

cents hommes, tous jeunes gens, beaux garçons, et de toutes les conditions. Nous en partîmes, et nous passâmes à Narni, où on visa nos passe-ports. A Terni, nous arrivâmes au coucher du soleil, et nous allâmes loger dans le bon hôtel que tu connais, sur la place, et, un moment après, j'appris que Napoléon était arrivé peu d'instants auparavant. La curiosité de le voir, de l'entendre se justifier, me poussa à lui écrire un mot pour lui dire que j'étais arrivé et que je désirais le voir. Il m'envoya de suite un capitaine, que je pris pour son aide de camp, pour me dire de sa part qu'il aurait beaucoup de plaisir de me voir. Après mon souper, je m'y rendis, et j'entrai dans l'appartement où il était, et figurez-vous sa réception : il me sauta au cou comme s'il eût revu un ancien ami, et me dit doucement, pour ne pas se faire entendre, qu'il m'expliquerait comment il se trouvait là; il fit un signe pour qu'on nous laissât seuls, et j'eus avec lui une conversation d'une grande heure. Il commença par m'assurer qu'il n'était que simple volontaire parmi le parti qui s'est élevé, et que son frère n'était pas plus que lui; il me dit qu'il s'était mis, étant très-jeune encore, d'une réunion occulte et nombreuse, qui avait juré de profiter des circonstances pour procurer la liberté à leur patrie, et où il y avait les jeunes gens des meilleures familles

de l'Italie : il n'avait pu s'en retirer par conscience, mais que toutefois il était malheureux que sa démarche troublât la tranquillité de sa famille. Ensuite, il me dit que ce qui l'avait tenté plus encore de se mêler de ces affaires, c'était l'espoir de remplir un rôle noble et désintéressé, et de se mettre médiateur entre les révoltés et le gouvernement du Saint-Siége, le nom qu'il a lui donnant assez de poids pour cela. Je lui dis franchement que j'avais entendu dire à Rome qu'on l'accusait d'ambition, et que même la France, pensant que cette ambition pouvait le pousser à vouloir s'élever, serait bien plus mal disposée pour ces changements. A cela il me dit de suite qu'il avait si peu ces intentions, que s'il était persuadé qu'il donnât quelques craintes, il se retirerait tout à fait. Je ne sais jusqu'à quel point on peut compter sur ces assurances, mais véritablement il a un caractère qui me plaît, et j'aime à croire ce qu'il dit. Il me dit bien d'autres choses que je voudrais vous répéter, mais que je ne peux. Il paraissait sûr de leur réussite et me dit que six mille hommes bien armés et tous bien disposés formaient leur avant-garde et que douze mille les suivaient. Effectivement, nous avons vu plusieurs détachements très-beaux. Ils cherchent à gagner par la douceur avant d'employer la force ; leur réussite est certaine si l'Autriche n'intervient

pas. Napoléon me dit aussi que la nuit précédente ils avaient fait une excursion contre cent cinquante à deux cents paysans armés, auxquels on avait promis le pillage de Terni. Ils s'étaient approchés à six milles de la ville, et aussitôt qu'on apprit leur approche, on alla pour les recevoir. Leur tentative était ridicule, car il aurait fallu vingt fois plus de monde pour faire craindre la ville; ils furent surpris et dispersés de suite : on leur tua six hommes et cinquante furent faits prisonniers et conduits à Terni; j'en vis plusieurs le lendemain, lorsque j'allai faire mes adieux au prince. Louis était arrivé la veille, et tous les deux allaient partir pour Ancône, où on devait traiter. L'intention bien positive de la masse qui s'est levée dans plusieurs provinces est d'enlever au pape sa puissance temporelle, mais de lui laisser la spirituelle avec l'amour et la dévotion des catholiques. Ils en veulent beaucoup à plusieurs des cardinaux. Le cardinal Benvenuti, qui avait été envoyé par le pape à Bologne, aussitôt après avoir appris la rébellion de cette place et de la Romagne, a été arrêté, et même on dit, ce que je ne peux croire, qu'on a trouvé dans sa voiture une grande quantité de cigares empoisonnés et plus de quatre-vingt mille *doppie*, probablement pour user de ce moyen pour regagner la puissance pour l'Église.

« Nous nous embrassâmes comme de bons amis, et je les quittai en les assurant que je tranquilliserais leur famille. Ils me répétèrent encore d'assurer leur mère et la princesse Charlotte qu'ils n'étaient que simples volontaires, et qu'aussitôt qu'ils ne verraient pas toujours une modération très-grande dans leur parti, ils s'en retireraient. Je dois vous dire qu'avant d'aller faire cette visite du matin qui m'avait été demandée, nous avions été voir de très-bonne heure la chute, où je n'ai pas entendu de musique céleste, comme la première fois, ce dont bien je me fâche, car j'en ai toujours le souvenir : probablement que mon estomac m'avait bouché les oreilles. Nous partîmes à dix heures et, à deux lieues de la ville, nous rencontrâmes un détachement de trois à quatre cents hommes qui m'ont paru être des vieilles moustaches de Bonaparte et qui se dirigeaient sur Terni, très-gais et contents et criant vive la liberté. Il faut vous dire qu'à notre arrivée à Otricoli, on nous engagea à mettre la cocarde tricolore italienne (rouge, verte et blanche). Nous répondîmes qu'étant étrangers, nous ne pensions pas devoir la porter. On nous répliqua que nous n'y étions pas forcés, mais que, par prudence et pour éviter des observations, nous devions le faire, et celui qui nous parlait donna à P... une cocarde que celui-ci garda en main : ces messieurs

ont été militaires, et cette idée de mettre des couleurs qui ne sont pas celles de notre nation les blessait. Moi, qui suis plus philosophe et plus prudent peut-être, et qui, de plus, n'envisage pas être avili d'une marque qui est nécessitée par les circonstances, je la pris après avoir vu à Terni deux Anglais, voyageurs comme nous, qui la portaient, ce qui fit bien rire ces messieurs. Ma véritable cocarde, je l'ai dans le cœur : c'est l'amour des hommes, de la paix et de la justice. Dieu veuille que les masses finissent par s'entendre et n'être mues que par ces sentiments, nous aurions le paradis sur la terre ! — Nous arrivâmes à Spoleto avec une faim violente, et nous débarquâmes à l'hôtel de la poste. Malheureusement, il se trouvait envahi par une masse de jeunes gens de la ville et des environs, qui se préparaient à marcher et qui, auparavant, faisaient main basse sur tous les comestibles de l'hôtel. Dans la crainte fondée qu'il ne nous restât rien, nous sortîmes pour aller ailleurs et nous courûmes dans toute la ville pour trouver quelque endroit pour nous restaurer. Pas moyen, la plus petite auberge, rien... il n'y a que des cabarets, où il est défendu de donner à manger ; mais boire avec l'estomac vide ne nous convenait pas. Ce n'a été qu'après la perquisition la plus minutieuse qu'enfin nous nous sommes colloqués dans un trou où on nous a

fait une omelette. Je vous assure que nos réflexions n'étaient pas à l'avantage du gouvernement papal, que nous accusions de n'avoir pas fait en sorte que dans les villes peuplées et grandes il n'y eût pas tant de misère. Nous arrivâmes très-tard à Foligno, et, pendant la nuit, je fus réveillé par des troupes qui venaient des Marches et qui se dirigeaient sur Rome; plusieurs canons avec leur attirail les accompagnaient : il n'en fallait pas davantage pour me faire sortir de mon sommeil. Le lendemain, nous allâmes dîner à Perugia, ville que je ne connaissais pas et qui m'a beaucoup intéressé à voir. Elle est remplie de monuments de la Renaissance et de très-belles peintures; sa situation sur une montagne très-élevée, d'où l'on a des vues admirables, lui donne un charme particulier. Nous y trouvâmes le régime constitutionnel, et les habitants paraissaient fort contents. Il faut le dire, pourtant, généralement dans toutes ces villes les femmes ne paraissaient pas contentes, parce que, certainement, elles sont plus dévotes que les hommes. Nous quittâmes Perugia à deux heures après midi, et nous arrivâmes sur les bords du lac Trasimène au moment où le soleil se couchait et nous eûmes véritablement un grand plaisir. Le voiturin s'arrêta à Passignano, qui est une petite ville de pêcheurs dont la situation est délicieuse; nous avions presque envie

de nous y arrêter pour y faire des études, mais enfin, devant payer notre conducteur jusqu'à Florence, nous continuâmes notre route.

« Nous entrâmes en Toscane quelques heures après et, jusqu'à Florence, je ne remarquai rien de particulier. Il était nuit quand nous y arrivâmes. Nous avions déjà appris en route que les étrangers ne pouvaient rester à Florence que trois jours, et nous fûmes bien contrariés de nous entendre dire que cette mesure était générale, à moins que l'on n'eût des répondants gros bonnets.

« Nous fûmes plusieurs jours avec cette vilaine pensée que l'on nous chasserait; mais enfin, grâce à Moritz et au marquis de Corsi, qui est le premier chambellan du grand-duc, nous avons obtenu la permission de rester quinze jours, et nous pourrons, après ce temps, avoir une prolongation, car l'ambassadeur de Prusse répond aussi de nous. Il faut que je vous dise que, le lendemain de notre arrivée, j'allai, comme je l'avais promis au prince Napoléon, chez sa femme que je trouvai véritablement irritée contre lui et se plaignant de la position où les princes mettaient leur famille. Cette position est telle, que j'ai été surpris grandement de m'entendre dire par presque chacun que si je voulais rester à Florence, je devais éviter beaucoup d'entrer chez les Bona-

parte, qu'il n'en fallait pas davantage pour se faire proscrire : c'est ce qui m'a empêché, bien malgré moi, d'aller voir la duchesse de Saint-Leu. J'ai trouvé ici plusieurs connaissances, et le séjour de Florence sera agréable pour moi. Figure-toi, mon cher, que le ministre de France ici est le comte de Ganay, que je connais particulièrement. L'autre soir, j'étais invité à passer la soirée chez M. de Martens, ambassadeur de Prusse, qui règle la considération qu'il a pour les gens sur celle des autres. Quand il vit que M. de Ganay me saluait comme un ami, et que le prince Gortschakoff, ministre de Russie, me dit qu'il avait reçu de la princesse Galitzin une lettre pour ne pas oublier de lui faire son petit tableau, sa considération en crut considérablement, et je puis dire à présent qu'il m'envisage comme un galant homme.

« J'ai déjà vu plusieurs fois aussi le vicomte de Villestreux et sa femme, qui sont les plus aimables personnes que l'on puisse trouver, et je les verrai souvent. Nous avons dîné aussi avec tous ces messieurs chez M. de N..., banquier, qui a épousé une nièce de M. de R..., charmante dame. Constantin, que nous avons été voir chez M. G..., son ami, où il loge, nous soigne aussi pour que nous restions. Vous voyez que je suis agréablement. Ce qui nous manque, c'est un logement où nous puissions travailler. Z... et B...

sont allés à la découverte. P... et moi nous écrivons pour profiter du courrier d'aujourd'hui, ce que je désire beaucoup. Je ne t'ai pas parlé encore, mon cher, de Moritz : il se porte très-bien et m'a chargé de mille salutations pour toi, et madame aussi pour Adèle, qu'elle se rappelle avec plaisir ; ils partiront peut-être ce printemps. Quant aux affaires politiques, on ne sait pas grand'chose. Les Florentins aiment le grand-duc et son gouvernement ; une garde nationale a été organisée, et elle est bien différente qu'à Rome, car tous les meilleurs bourgeois d'ici ne croient pas être déshonorés de monter la garde, comme dans la Ville sainte. J'espérais recevoir des lettres de Rome, mais... Je vous prie qu'aussitôt ma lettre arrivée, vous veuillez bien m'en adresser une ici, *poste restante*. Nous comptons y rester un mois ou six semaines, ainsi je pourrai la recevoir. Je te prie, mon cher Aurèle, d'embrasser pour moi nos chères sœurs, notre cher père et L..., enfin tout le monde que j'aime à la Chaux-de-Fonds. J. B... est venu m'apporter une paire de bretelles de ta part, chère A..., mais il n'a pu me dire si elles m'étaient destinées ou si elles étaient pour Aurèle. Mon cher, as-tu demandé à M. F... de P... et à M. C. que j'aimerais bien avoir leurs tableaux à l'exposition de Paris ? Avant quinze jours, je vous écrirai encore, surtout si j'ai

quelque chose à vous dire. Mille embrassements à tous. »

« Florence, 1831. Palazzo Passerini, via della Pergola.

« C'est à toi, mon cher Aurèle, que j'adresse cette lettre : elle n'en est pas moins pour nos bonnes sœurs. J'ai attendu bien longtemps ta longue lettre, qui m'a fait bien plaisir, et la nouvelle de l'arrivée des dessins est venue fort à propos pour que je ne te gourmandasse pas d'avoir ainsi abandonné tes peintures et tes dessins. Enfin, grâces à Dieu, tout va au mieux. Il y a une chose qui m'a blessé presque dans ce que tu me dis ; c'est que l'ennui commençait à te prendre. Je l'attribue pourtant à l'inquiétude que tu devais avoir à l'égard de la boîte, mais encore une fois je t'engage, autant qu'il sera en ton pouvoir, de te mettre de suite à travailler, c'est le remède véritable à ce mal : nous l'avons tous éprouvé ici. Figure-toi que nous avons attendu dix jours l'arrivée de nos caisses ; il nous était impossible de rien entreprendre, d'abord parce que ces messieurs ne pouvaient se décider à prendre un appartement, tellement ils étaient ennuyés. J'ai tant poussé à la roue, qu'enfin ils se sont fixés sur une habitation qui m'a de suite donné dans l'œil, et ils en sont aussi contents qu'il

est possible; je me félicite d'avoir été le principal moteur dans cette décision. Il est vrai que nous payons assez, mais notre logement est dans une charmante rue; il est dans un palais dont nous occupons le premier étage en entier, qui se compose d'abord d'une fort belle entrée; après la première porte et au fond du *met à terre* est une belle grille qui est toujours fermée; derrière sont toujours les domestiques de la maison, qui l'ouvrent aux personnes qui entrent dans le palais; vient ensuite l'escalier vaste et spacieux. — Au premier est un palier qui sert d'entrée à l'appartement, et sur lequel se trouvent deux portes qui rendent nos chambres tout à fait indépendantes les unes des autres; celle qui se trouve à gauche de l'escalier donne dans une jolie petite antichambre qui conduit à un grand salon de quarante pieds sur trente-quatre, des plus richement meublés : la tenture est en soie rouge, et il est orné de cinquante et un tableaux, tous copies des meilleurs maîtres; un superbe lustre est au milieu; une belle cheminée en marbre sur laquelle se trouve placée une glace de six pieds de haut, et en face de deux grandes croisées qui éclairent l'appartement; douze chaises rembourrées, aussi en soie rouge, et six plus légères; deux tables dorées, avec dessus de marbre, sont placées en symétrie et adossées aux

deux faces latérales. Deux beaux canapés, aussi en soie rouge, se trouvent à droite et à gauche de la cheminée, et devant eux sont deux jolies tables en acajou : c'est sur une d'elles que j'écris. — La salle à manger est très-vaste, toutes les pièces sont dans la même direction, donnent sur une petite rue qui fait l'angle avec la rue de la Pergola. Il s'y trouve un beau et grand balcon donnant sur cette rue, ainsi que les deux croisées de ma chambre. — Le second étage est habité par le maître de la maison, sa femme, et leurs serviteurs. — La maison est d'une tranquillité parfaite, et meublée avec un luxe remarquable, quoique un peu ancien. Je vous dirai encore qu'un petit escalier dérobé conduit à un charmant jardin dont nous avons la jouissance et où nous allons faire la méridienne. Nous payons pour tout cela trente-deux piastres par mois, donc chacun huit. Ce n'est pas encore trop pour être si bien. Nous avons eu le bonheur de recevoir nos caisses le lendemain du jour où nous avons été casés; nous avons commencé immédiatement à travailler, et hier j'ai fini entièrement mon tableau que tu as vu commencer (l'*Enterrement d'un aîné de famille*). J'y ai travaillé longtemps, il est vrai, mais aussi je suis sûr que dans son genre je n'ai rien fait d'aussi ferme et qui ait autant d'effet et d'expression : chacun me le dit, et j'ai pu déjà

le voir, puisque j'ai déjà eu quatre ou cinq fois l'occasion de le vendre ; même M. le vicomte de N... m'en a demandé avec prière une copie. A propos de M. de V..., il a vu à Rome le dessin que tu as fait pour Mme de M..., et il désirerait beaucoup en avoir un semblable. Si tu peux le faire et le porter à Paris, il le prendra avec plaisir; il y sera dans deux mois ; je me suis lié avec lui et sa dame, qui est charmante, et nous avons fait ensemble plusieurs promenades : il vient aussi fumer son cigare avec nous, probablement parce qu'il ne se trouve pas compromis de venir dans notre bel appartement. Ce bon M. de Ganay (chargé d'affaires de France) vient aussi souvent, et m'a demandé avec tant d'instances un tableau, que je vais le lui faire. Nous avons aussi parmi nos connaissances M. le baron Martens, ministre de Prusse ici ; il est venu hier avec sa femme qui est Française et très-aimable. Nous avons déjà dîné chez lui avec P... ; il cherche tous les moyens de nous être agréable; il nous a apporté un jour des invitations pour aller à une grande soirée que donnait le prince Galitzin, où on jouait la comédie. Hier encore, il nous a dit qu'il nous enverrait des invitations pour un grand bal que donne la noblesse de Florence, où se trouvera le grand-duc. Si nous restons plusieurs mois ici, nous serons tout à fait lancés

dans le grand monde. — Le temps passe, et malgré les affaires politiques, pour mon compte, je suis peu inquiet. — Il y a un autre monsieur qui est venu avec M. de Ganay, qui m'a demandé un tableau. Véritablement il me faudrait avoir bien des bras. — La princesse Galitzin, de Rome, m'a écrit pour me rappeler sa demande. Si le bon Dieu veut me conserver la santé, je suis sûr que nos affaires iront toujours bien, car *je me sens fort*, et je ne suis pas arrivé au point où je peux venir; c'est ce qui fait que j'envisage mes épargnes comme rien. N'imaginez pas pourtant que nos rentes sur Rome sont perdues; malgré les changements de gouvernement ces choses sont sacrées, et j'aurais de l'argent que je le placerais toujours dans les fonds publics de préférence. En partant de Rome, je vous ai dit que j'avais arrangé mes affaires pour ne pas avoir de soucis si je ne pouvais y retourner. J'ai fait partir pour la Suisse deux grandes caisses qui sont adressées au docteur B..., à Neuchâtel, parce qu'il y a beaucoup de choses qui vous gêneraient; d'ailleurs, quand je retournerai en Suisse, j'arrangerai tout cela. En attendant, fais-moi le plaisir de t'arranger avec lui pour ces caisses, d'en payer le port et de les faire placer dans un endroit sûr en m'attendant. — Votre lettre m'a bien surpris. Je ne sais comment, mais jamais je n'ai eu l'idée, ou je

n'ai pas cru d'avoir l'idée de vous avoir dit que je retournerais directement en Suisse. J'ai, au contraire, l'intention, si la chose se peut, d'aller à Paris, après avoir passé deux et même trois mois ici et aux environs; je me trouve si près de Massa et Sarzane que je ne veux pas manquer cette occasion de voir ce beau pays quand la végétation sera en pleine vigueur, pour m'inspirer et faire des études d'après nature pour mon troisième tableau, car je suis entêté comme une mule : quand j'ai quelque chose à la caboche, je ne l'ai pas au pied. Je suis si sûr que ça réussira et les gravures aussi, que c'est bien naturel que j'y tienne. Mais vraiment nous nous trouvons extrêmement agréablement, car outre les connaissances dont je vous ai parlé, nous en avons tant d'autres, que même le nombre nous gêne plutôt (à cause de notre travail). Il y a M. V... de N... et sa famille, banquier; M. Gonin de Berne, qui a un superbe établissement: Constantin demeure chez lui; M. Müller, qui a un très-beau magasin de soieries, et qui m'a parlé de toi, ma chère Adèle, et de notre bien bonne mère; Moritz et sa femme; Leblanc et la sienne. A l'égard de notre genre de vie, le voici : on nous apporte du café, notre déjeuner du matin. Nous nous sommes arrangés pour avoir à midi, d'un traiteur voisin, une soupe et deux plats, et le soir nous allons dîner chez

un restaurateur qui est bien meilleur que le nôtre de *bocca di leone* (à Rome), mais qui est, à la vérité, un peu plus cher. — Pour changer de sujet, avez-vous appris la mort de ce cher prince Napoléon? je ne peux être une heure de la journée sans y penser et sans en avoir un chagrin profond. C'était la perle des honnêtes gens, le modèle de douceur, de bonté, de franchise : on ne pouvait le voir sans l'aimer; je me rappellerai toute ma vie les deux conversations que j'ai eues avec lui à Terni. Il faut avouer qu'il s'est aventuré un peu, et que même sa femme et sa famille lui reprochaient de les avoir tous mis dans une très-fausse position : il était jeune, son âme était ardente de tout ce qui lui paraissait beau et noble; il s'est laissé aller trop vite à des idées qui devaient avoir pour lui beaucoup d'entraînement, mais toutefois j'ai pu voir qu'intérieurement, malgré toutes les espérances de succès, il n'était pas tranquille en pensant à sa famille. Il est mort, dit-on, d'une rougeole rentrée, d'autres disent d'un coup de feu, et les autres prétendent que le poison l'a enlevé! Dieu sait ce qui en est. S'il n'était pas mort, il aurait été bien malheureux de voir que l'Autriche intervient dans les affaires de l'Église, ce qui gâte tout à fait le parti des révolutionnaires, d'autant plus que la France paraît vouloir la paix. — Ici on ne sait rien, et on débite

tant de nouvelles fausses que vraiment c'est une pitié. L'autre jour on nous a assuré que M. de Sainte-Aulaire, revenant de Rome, où il avait été envoyé comme ambassadeur, et même une personne qui est logée chez Mme Hombert nous a assuré qu'on avait fait demander deux fois à cet hôtel de la part de M. de Ganay si le comte de Sainte-Aulaire y était arrivé. Hier que M. de Ganay était ici, je le lui ai demandé : il m'a assuré qu'il n'en était rien du tout. Cette nouvelle, si elle eût été vraie, aurait décidé à la guerre générale : c'est ce qu'on disait. — En arrivant ici je n'ai rien eu de plus pressé que d'aller voir la princesse Charlotte, pour lui donner des nouvelles de son mari, qui m'avait dit aussi de voir sa mère, pour laquelle il m'avait remis un paquet. Mais pendant la première journée, la crainte de me faire renvoyer *infailliblement* de la Toscane (ce dont je n'avais nulle envie) m'engagea à envoyer à la duchesse de Saint-Leu ce dont j'étais chargé pour elle. Ce n'est que huit jours après notre arrivée, quand j'ai vu que *les frayeurs* qu'on m'avait données n'avaient que peu de probabilité, que je suis allé. J'ai eu le déplaisir d'apprendre qu'elle était partie pour Ancône, et ces jours on m'a de plus assuré que la reine avait désiré beaucoup me voir pour me parler de ses fils. Je m'en veux grandement d'avoir été si craintif en n'allant

pas de suite lui rendre mes devoirs ; c'est une si bonne personne!... Je n'ai pas vu la princesse Charlotte depuis son malheur ; figurez-vous que sa mère est à la veille de mourir d'une maladie dont elle ne peut guérir!... voilà de grands malheurs!... Chacun a ses peines dans ce monde, et il ne faut pas croire que les grands n'en connaissent pas. — Jusqu'à présent nous n'avons pas eu une température bien agréable, ce qui nous ferait regretter un peu celle de Rome, si du reste nous n'étions pas aussi bien ici. — Nous avons appris aussi la révolution du Val de Travers. Vous avez été bien sages dans nos montagnes, car vraiment c'est une misère que toutes ces révolutions ; on ne sait plus où s'arrêter. Je suis pour la liberté, mais pas de licence, car il faut bien être persuadé que chaque individu ne peut se mêler de la chose publique, faute de capacités.

Mon cher Aurèle, je te répète que ta lettre nous a fait beaucoup de plaisir, car j'en ai lu une partie à ces messieurs ; ils te saluent bien affectueusement, et le bon Z. me charge de le faire plus particulièrement. Mes compagnons ne sont pas visiteurs ; en somme, c'est moi qui ai le plus de plaisir à faire ces visites. Il faut avouer que, quand on est bien reçu, c'est plutôt un plaisir. C'est dommage qu'on vieillisse ; j'aimerais assez, sans pourtant trop le désirer, me

retrouver dans ma position présente et n'ayant que vingt-cinq ans; alors je répondrais que je me ferais une réputation à faire époque. Encore deux ou trois, ou quatre lustres, et je me trouverai dans les *perruques :* patience, c'est la destinée de l'humanité, chaque âge a ses plaisirs, surtout quand on n'a rien de trop fort sur la conscience. Je n'ai rien dit encore à ma bonne Adèle; il faut pourtant que je l'informe à peu près de mes projets, autant que je peux le savoir. Je n'ai plus l'envie de faire de la peinture comme par le passé; c'est pour cela que je me suis décidé bien vite à mettre tous mes costumes dans une caisse, avec toutes mes études peintes, auxquelles j'ai joint le tableau d'Aurèle commencé, et que je les ai envoyés en Suisse, où par la suite des temps je pourrais m'en servir. Il est possible que je retourne encore à Rome après avoir fait mon voyage, mais mes occupations ne seraient plus les mêmes; je veux faire mes deux tableaux en vue, et puis après, nous verrons. En attendant, les rentes augmentent, les croix viennent, et les cheveux blancs aussi, ce qui donne plus de considération; et puis Dieu me fait espérer, si c'est sa bonne volonté, que nous accomplirons ensemble notre carrière terrestre. Puisse-t-elle nous valoir les grâces d'en haut!... Pour mon compte, si j'ai eu des peines et des soucis, je dois reconnaître que le bien

l'a toujours emporté sur le mal dans ma vie : c'est ce qui me donne bien quelques craintes, car je n'ai pas été autant éprouvé que d'autres, et j'ai moins de récompense à espérer, puisque j'ai eu moins de tribulations. Il est vrai que ma carrière n'est pas finie, et que bien des événements malheureux peuvent m'arriver : s'il en était ainsi, je demanderais au ciel le courage de les supporter.

« Je vous prie, chérissimes sœurs, de ne pas me parler de reconnaissance pour des bagatelles qui n'en valent pas la peine. Surtout ne me dites pas que cela vous gêne; il est bien plus naturel que les frères fassent des cadeaux aux sœurs bien-aimées, que les sœurs aux frères. A propos de cadeaux, je ne sais si dans ma dernière lettre je vous ai dit avoir reçu par J. B. des bretelles charmantes; il n'a pu me dire si elles m'étaient destinées, ou à Aurèle. Quoi qu'il en soit, elles sont venues bien à propos, car celles que j'avais méritaient une retraite; j'ai donc endossé les vôtres neuves, et elles me vont à ravir; elles risquent pourtant de me procurer quelques rhumes, parce que, pour les faire voir, je reste des heures en manches de chemises et avec les croisées ouvertes, et il fait encore froid.

« Mon cher, je suis enchanté de ce que tu aies été si agréablement reçu à Berne. A propos, je suis

bien étonné que tu n'aies pas reçu à Milan les lettres que je t'y ai adressées : il y en avait une pour M. Fischer (ancien avoyer), et une pour M. de Montmollin; fais-moi le plaisir d'aller le voir et de le lui dire, en lui faisant mes salutations respectueuses. Salue aussi M. de Meuron, L. Perrot et la famille P. Je viens de recevoir une lettre de M. Marcotte; il m'engage beaucoup à aller de suite à Paris; je lui ai répondu. Schnetz m'a aussi écrit. Si tu désirais savoir quelque chose de Paris, écris-leur, je suis sûr qu'ils recevront tes nouvelles avec plaisir. Ulrich m'a aussi écrit pour me demander une commission; il m'a dit qu'il t'attendait toujours à Paris. Ma lettre est finie, je n'ai que la place de te dire que j'embrasse nos chères sœurs, notre cher père (je suis bien content d'apprendre de ses bonnes nouvelles), notre beau-frère, notre oncle, nos neveux et nièce et toi, mon cher. Nous parlons bien souvent de toi, et nous disons que si tu étais ici, nous serions encore plus gais. Moritz te salue, Constantin et Leblanc. Adieu. »

Les deux lettres qu'on vient de lire ne sont pas datées. La première a été écrite (Robert le dit précisément) au moment de l'arrivée du peintre à Florence, huit jours seulement après son départ de Rome. La seconde lui est un peu postérieure, mais

pas de beaucoup, et l'esprit de l'artiste a déjà fait du chemin, car il y parle de son projet de rester deux ou trois mois dans la capitale de la Toscane. Cependant il avait annoncé à ses amis l'intention de ne pas s'y arrêter, comme on peut l'inférer de ces quelques lignes d'une lettre à M. Marcotte, datée du 16 mai 1831, dans laquelle il semble s'excuser de son changement de résolution. « Qu'allez-vous dire de moi en recevant encore une lettre de Florence? Vous allez penser que je me presse bien peu pour aller à Paris. Que vous dirai-je, sinon que Florence m'est chère pour plus d'un motif, et je pensais bien peu y trouver des *empêchements si forts* pour la quitter! Quoi qu'il en soit, autant que je puis le dire à présent, mon parti est pris, et je partirai aussitôt que nos ouvrages seront terminés. Toutefois, veuillez croire que ce n'est rien d'indigne d'un honnête homme qui me lie ici, et sans donner, pour le moment, d'autres détails, je vous prie de me conserver votre estime. »

Quels étaient ces *empêchements si forts* dont parle Robert? Nous en connaissons quelques-uns. Il termine son *Enterrement d'un aîné de famille*, et d'autres ouvrages de moindre importance; il est entouré d'attentions, de prévenances, de témoignages de sympathie et d'admiration; il est accablé de commandes. Ce n'est pourtant pas cela qui l'ar-

rête. On le comprend assez : Robert a retrouvé la princesse Charlotte. Elle est sous le coup d'un affreux malheur; Léopold ne peut la quitter dans un pareil moment, et faudrait-il s'étonner si l'amour avait remplacé dans cette âme candide l'attachement réservé que l'artiste ressentait depuis plusieurs années pour la femme de son ami? Il est probable que depuis que la princesse était veuve, il s'abandonnait avec moins de scrupules à l'entraînement de son cœur. Son nom commençait à être célèbre, et malgré sa timidité naturelle, il rêvait parfois peut-être que la gloire efface la distance des rangs.

Nous avons dit plus haut que les relations de Robert avec la famille Bonaparte avaient commencé à Rome, en 1828 au plus tard. Il s'était beaucoup lié avec le prince Napoléon, « homme charmant, dit-il, réunissant toutes les qualités, estimé de tous, aimant l'étude et fort instruit ». Ce caractère sérieux avait séduit Robert, qui, peu à peu, s'était trouvé comme chez lui au palais Bonaparte. C'est là qu'après son rude labeur de la journée, il allait passer une grande partie de ses soirées. On y parlait d'art, de littérature, de politique, de moralc, et même de religion. Le prince Napoléon et sa femme dessinaient agréablement, et c'est pendant ces premières années de douce intimité que les trois amis firent en colla-

boration les lithographies que j'ai déjà signalées. C'est la princesse qui transportait sur pierre les paysages composés par son mari, et dont Robert faisait les figures. D'après ce que me disent des personnes qui ont particulièrement connu cette jeune femme, elle n'était ni belle, ni précisément jolie. Son esprit simple, naturel, était plutôt solide que brillant. Nature franche, nette, hardie, un peu virile, c'est plus encore, me semble-t-il, par les contrastes que par les similitudes, qu'elle attacha le cœur aimant de l'artiste. Du reste, plus tard, dans sa correspondance, Robert peindra lui-même un caractère dont je n'ai voulu qu'esquisser les traits généraux. Pour le moment, il est à Florence (qu'il nomme dans une de ses lettres *Firenze benedetta*), et s'y oublie auprès de la jeune veuve. Le 4 juin il écrivait à son ami Snell : « ...Je comptais aller à Paris pour l'exposition, mais je ne partirai pas, bien que je dusse le faire, parce que je suis lié à Florence, bien innocemment, soyez sûr. Voici le fait : je suis inspiré pour travailler, et si je vais à Paris, je perdrai peut-être six mois. Je n'aurai pas la croix, je m'en moque, je ne veux pas aller la mendier quand je la mérite. D'ailleurs ne vaut-il pas mieux viser au solide qu'à un morceau de ruban qui se déchire ou s'use?... Je reste donc à Florence.

« Mes compagnons de voyage sont tous à Massa. Je suis donc seul dans un immense appartement, je travaille assez et vais peu dans le monde; *il n'y a qu'une maison où je vais assidûment.* »

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Robert changeait brusquement sa résolution et partait pour Paris, où, comme nous l'avons dit plus haut, il fut accueilli de la manière la plus flatteuse et la plus empressée. Son nom était dans toutes les bouches. On était curieux de connaître l'auteur d'un tableau qui réunissait l'immense majorité des suffrages, et qui excitait, on peut bien dire le mot, un véritable enthousiasme, à peine troublé par quelques voix discordantes. Robert ne fut certainement pas insensible aux témoignages d'admiration que lui prodiguaient les artistes et la foule. Les amateurs, les éditeurs d'estampes le sollicitaient, et c'est pendant ce séjour qu'il entreprit une série de lithographies auxquelles il travailla encore à la Chaux-de-Fonds, et qui parurent chez Mme Delpech et chez Rittner et Goupil. Mais ce qui combla de joie l'âme affectueuse de Robert fut de faire la connaissance personnelle de son excellent ami M. Marcotte, avec qui il n'avait eu jusqu'alors que des rapports épistolaires.

Robert, arrivé à Paris le même jour, dit-on, que son frère Aurèle venant de la Chaux-de-Fonds, s'était

installé avec lui chez un artiste suisse de ses amis, M. Ulrich, de Zurich, dans la maison du peintre Gassies, l'un de ses anciens camarades d'atelier[1]. C'est de là qu'il a écrit à M. Snell, à la date des 29 et 30 juillet. « ...Je vous dirai, cher ami, que j'ai été accueilli et fêté à Paris plus que je n'aurais jamais osé l'espérer. Malgré cela, je désire beaucoup me retrouver en Italie, où l'on est tranquille, où l'on se sent vivre, et où l'on peut penser. Ici l'on est toujours dans un état extraordinaire de crispation; il est impossible d'aller tranquillement dans les rues; chacun se hâte et court; tout le monde est pressé... Je suis logé assez agréablement, car mes croisées arrivent aux boulevards. Le 27, il y a eu une grande fête pour les morts de l'année passée; j'avais un billet pour une tribune au Panthéon, où le roi s'est rendu avec l'ex-empereur Don Pedro. J'ai eu le plaisir de voir parfaitement la cérémonie, qui était bien particulière. Les troupes françaises sont admirables... On ne peut pas dire que Louis-Philippe ne soit pas populaire; l'autre jour, au Panthéon, il s'est trouvé pendant deux heures dans une foule dont on ne peut avoir l'idée.

« Hier, le roi a passé la revue de la garde natio-

1. *Léopold Robert, de 1831 à 1835,* par Ch. Berthoud, p. 15.

nale et des troupes. Il était sur la place Vendôme, et depuis onze heures jusqu'à sept heures du soir la rue de la Paix n'a pas été un moment dégarnie... J'étais très-bien placé, chez une Anglaise de ma connaissance, qui a un hôtel à quelque cent pas de la colonne Vendôme. Le roi a annoncé une grande victoire des Polonais; enfin tout le monde paraît content pour l'anniversaire de ces trois fameuses journées : le beau temps les a rendues bien plus gaies et plus belles. Les Parisiens, après avoir vu leurs troupes, ne pensent pas qu'ils puissent jamais être vaincus. Si le commerce reprenait un peu, ce serait la meilleure chose.

« L'exposition de peinture se prolonge et on ne sait quand elle sera fermée. J'en suis très-contrarié, car je ne me sens pas de retourner en Italie pour recommencer autre chose; je me sens capable de faire mieux que je n'ai fait. J'irai passer quelque temps en Suisse chez mes parents, et de là j'aurai encore le plaisir de vous écrire... J'ai trouvé à Paris mille anciennes connaissances; j'en fais tous les jours, et je m'appartiens si peu que je suis étonné d'avoir rempli ces trois pages. »

Robert quitta bientôt Paris et se rendit à la Chaux-de-Fonds. Malgré le bonheur qu'il éprouva au milieu des siens, ce séjour ne fut pas sans amertume. Il

trouvait son pays profondément troublé. Or, on a pu s'en apercevoir, Robert était par nature éminemment conservateur. Il disait des révolutions : « Je les trouve bonnes quand c'est la plus grande masse qui les fait, *quand personne n'est sacrifié,* et qu'elles arrivent à ce point de satisfaire tout le monde ou à peu près. » Le pauvre Robert avait des amis dans les deux camps, et ces divisions l'affligèrent beaucoup. Il écrivait à M. Marcotte, le 12 septembre 1831 : « J'ai traversé notre canton, et j'ai cru remarquer parmi les jeunes gens de plusieurs villages une effervescence extraordinaire. Le lendemain de mon arrivée à la Chaux-de-Fonds il y a eu un banquet de plus de cent jeunes déterminés pour fêter notre réunion à la Suisse, après quoi le plus grand nombre est parti en armes pour s'emparer de la ville de Neuchâtel, casser le gouvernement existant, et ne plus reconnaître le roi de Prusse pour souverain. De chaque village sont également partis des détachements, et toutes ces jeunes têtes ardentes sont arrivées en même temps aux portes de la capitale sans défense. Ils s'en sont emparés, après avoir fait tirer contre elle deux coups de mitraille. Ils voulaient faire abdiquer les membres du gouvernement; mais ceux-ci s'étaient dispersés. Sur ces entrefaites, toute la population s'est armée, les uns (et c'est le plus grand nombre) pour main-

tenir l'ordre dans chaque village; les autres, les paysans surtout, pour aller à l'aide du gouvernement et maintenir le système actuel. Nous voilà donc en guerre civile. N'est-ce pas épouvantable d'avoir des amis, même des parents, à la tête du mouvement révolutionnaire? Mais les hommes sont si fous qu'on ne se reconnaît plus dans ce monde.

« Il perce évidemment dans la masse de la population un désir de s'affranchir de la domination prussienne; mais les personnes les plus sensées voudraient que cela se fît paisiblement, et gémissent de voir que pendant quelque temps les affaires seront menées par des têtes peu raisonnables. Mon arrivée, pour tous ces motifs, a été bien peu agréable, quoique je puisse dire que chacun des partis me considère et m'accueille d'une manière très-distinguée. Cela me donne peut-être plus qu'à personne, en ma qualité de neutre, la faculté de faire à ces désespérés des observations mieux écoutées qu'elles ne le seraient d'une autre bouche.

« Je voudrais que vous vissiez notre Chaux-de-Fonds; vous seriez étonné de voir autant d'aisance, autant d'industrie, une population que le commerce fait accroître si rapidement et qui cependant désire un autre état de choses et d'autres avantages. C'est bien le cas de dire que les hommes sont insatiables.

Enfin, nous sommes entrés dans une route dont on ne peut voir le bout. Aussi je ne cesse de gémir de ne pouvoir vivre avec les personnes que j'aime, que je respecte, et dont toutes les actions et tous les sentiments ont la raison pour principe. J'ai cependant beaucoup de bonheur à me retrouver avec mes parents les plus rapprochés, qui m'aiment et qui me le témoignent.

« Mais vous, mon cher ami, vous dirai-je combien j'ai été peiné de vous quitter? Je puis vous assurer que ç'a été pour avoir le bonheur de vous connaître que j'ai été à Paris. L'amour-propre satisfait et la vanité n'auraient pas été capables de me faire me déranger de mes occupations. Je vous dois les plus beaux moments que j'ai passés dans la capitale. Combien je pense à vous et à votre chère famille! Ma reconnaissance pour vous est partagée par tous mes parents. Mon père, mes sœurs s'intéressent à vous, monsieur, et désirent ce qui peut vous être agréable. Ils aiment à m'entendre m'extasier sur le bonheur que j'ai eu d'obtenir votre amitié. Vous voulez bien prendre tant de part à mes occupations, et l'intérêt que vous avez témoigné à mes succès me fait désirer d'en obtenir d'autres. Mais comment entreprendre des tableaux ici, où l'on ne parle que guerre civile?

« Neuchâtel, enlevé par les patriotes, les membres du gouvernement, à ce qu'on m'assure, se sont réunis en grande partie à Valengin, où se forme un noyau pour les soutenir. Il est déjà imposant, et l'on dit que M. Fritz Pourtalès est à la tête. Quelle douleur ! Vous savez combien je désire la paix et l'ordre, et combien je suis persuadé que la liberté fait plus de progrès véritables pendant la marche régulière des années, que par des secousses violentes où les passions entraînent tant d'injustices et de malheurs ; mais enfin, souffrons les choses que nous ne pouvons empêcher. Heureux celui qu'une philosophie sage dirige, et qui peut placer les espérances du vrai bonheur hors de ce monde, où il ne saurait se trouver ! »

Robert quitta la Chaux-de-Fonds à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre. Il fit un voyage fatigant qui ne l'arracha pas à ses préoccupations politiques, car aussitôt arrivé il écrivait à M. Snell : « ... J'ai laissé notre pauvre Suisse dans une situation bien triste ; il y a une fermentation incroyable, et je ne sais (comme tout le monde) comment cela pourra finir. Les *unitaires* voudraient changer absolument l'organisation générale et centraliser le gouvernement. C'est un désir qui, je l'avoue, est louable : mais, en vérité, est-il possible de le satis-

faire tout de suite? je ne le crois pas... » Et quelques jours plus tard, s'adressant au même ami, il reprenait : « Je viens de recevoir des nouvelles de mon canton ; elles sont affligeantes. Neuchâtel est tout à fait en état de siége... Il s'est formé dans les cantons de Genève et de Vaud des corps qui se préparent à marcher contre le gouvernement du nôtre. Je suis sûr que beaucoup d'ouvriers qui ont quitté Lyon, et sont entrés en Suisse, se sont réunis à ces corps d'incendiaires. Voilà pourtant qui peut nous faire la loi, à nous autres gens pacifiques, qui aimons la justice ; mais j'ai dit que je ne parlerais plus politique, et j'y retombe toujours. Que voulez-vous ? Je désirais la réunion avec la Suisse, et voyais que tout se disposait à cela, et voilà qu'une masse de têtes sans cervelle vient tout brouiller et établir une belle et bonne guerre civile dans ce canton, ce qui lui fera un tort irréparable... »

Robert avait donc trouvé sa patrie bien troublée et bien changée. En retournant à Florence, il espérait échapper à des discussions fiévreuses qui l'inquiétaient et l'attristaient, et reprendre les causeries sur l'art, les travaux en commun, ces relations douces et trompeuses qui lui permettaient de nourrir une passion qu'il ne s'avouait peut-être pas encore à lui-même. Il ne fut pas longtemps à se détromper. C'est

aux questions du moment, à la politique et à la littérature, que l'esprit positif et hardi de la princesse Charlotte s'intéresse maintenant, et le pauvre Robert se trouve tout dépaysé chez ses amis... « Le prince de Montfort est ici, comme vous le savez, écrit-il à M. Snell en décembre 1831, mais il vit très-retiré ainsi que tous les Bonaparte. J'allais avant mon départ très-assidûment chez la comtesse de Survilliers et chez sa fille la princesse Charlotte, mais la politique les occupe actuellement, et je n'ai plus envie d'en parler. » A la même époque, il s'expliquait sur ce sujet d'une manière plus complète avec son ami M. Marcotte : « Me voici enfin à Florence, après dix jours d'un voyage assez fatigant... J'ai trouvé toutes mes connaissances assez bien portantes, mais je remarque que la politique est capable d'opérer bien des changements. Des relations particulières que j'ai eues ici, il ne me reste plus que celles de gens mutuellement mécontents de leur manière de voir, ce qui jette beaucoup de froid dans les rapports...

« Plusieurs personnes qui ne vous connaissent que par votre réputation et votre beau caractère m'ont demandé de vos nouvelles aussitôt que je les ai vues, ce qui m'a fait grand plaisir. Parmi elles le comte de Ganay, qui est un charmant homme, franc et loyal. La princesse Charlotte et sa famille se sont égale-

ment informées beaucoup, non-seulement de vous, mais de tous les vôtres. J'aime à saisir cette occasion de vous dire, cher et excellent ami, que les rapports que j'ai et que j'aurai toujours avec cette famille n'auront rien que de très-simple. J'ai trouvé ces dames mieux que je ne les avais quittées, et même la princesse Charlotte, pendant mon absence, s'est fait d'autres occupations qu'elle préfère à celles que nous avons eues ensemble. Elle s'occupe de littérature, et cherche à voir tous les hommes qui se distinguent un peu dans un genre ou dans l'autre. Je suis bien content, je vous assure, d'avoir sous les yeux un exemple de ce que le temps peut faire pour diminuer la plus grande douleur.

« Ces dames ne sortent pas du tout. Leur société m'est très-agréable parce qu'elle est douce, et que les conversations y sont plus instructives et plus de mon goût que celles qu'on entend dans d'autres maisons. Elles ont beaucoup d'esprit. Mlle de Villeneuve est une personne d'une instruction extrêmement étendue, et qui avec une manière large et grande de voir les choses a beaucoup de sensibilité et de charme. La princesse Charlotte est peut-être moins distinguée sous le rapport des connaissances ; mais si ses raisonnements n'ont pas un caractère aussi prononcé, ils ont ordinairement plus de naturel, d'autant qu'ils

viennent d'un cœur droit, ami de la franchise et de la vérité. Il n'y a qu'une chose sur laquelle nous soyons toujours en discussion : c'est la religion. Malheureusement, ces dames n'ont pas une foi bien solide, et elles sont persuadées que les têtes fortes n'ont pas besoin des consolations de la religion. Cet esprit est généralement dans la famille, et il n'est pas extraordinaire que les personnes qui n'ont jamais entendu parler que d'une manière dérisoire du christianisme, comme de toutes les autres croyances, aient une espèce d'éloignement pour tout ce qui est mystique.

« Pardon, cher ami, de vous parler si longuement de personnes qui ne vous sont point connues, mais l'intérêt qu'elles mettent à ce qui vous concerne m'a fait croire que ce que je vous dis d'elles ne vous paraîtra pas trop long. C'est d'ailleurs vous faire connaître en quoi consistent mes distractions et mes plaisirs... »

Plus tard, peu de temps après son arrivée à Venise, Robert, revenant sur son séjour à Florence, complétait dans une lettre à M. Marcotte les renseignements qu'il nous a donnés sur la famille Bonaparte : « C'est la soirée seulement que j'allais chez ces dames ; encore n'y allais-je point chaque jour. J'avoue que je trouvais un grand charme à ces visites. Cette tranquillité, cette douceur de rapports, me rappe-

laient mes soirées dans votre maison. Ces dames se contentent pour toute distraction de la société de quelques amis. Les conversations, toujours intéressantes, donnent l'envie de se conduire bien, élèvent l'imagination en faisant consister la véritable gloire dans le mérite et le talent. Si vous connaissiez leur intérieur, vous ne pourriez leur refuser la plus grande estime pour leurs vertus. La comtesse de Survilliers étant depuis longtemps malade, sa sœur, Mlle de Villeneuve, et sa fille firent un voyage en Italie pour la voir, comptant n'y rester que peu de temps. L'état de la comtesse est tel actuellement qu'il y aurait barbarie de la part de sa sœur à la quitter... Avant le malheur arrivé dans cette maison l'année dernière à cette époque, il y régnait plus de gaieté. Aujourd'hui, beaucoup la trouveraient triste. Pour moi, je la fréquentais toujours avec plaisir, parce que j'y trouvais des idées en rapport avec les miennes. Quant à des sentiments autres que ceux de l'estime et d'une vive amitié, je crois qu'ils n'existent pas. Ne serait-ce pas d'ailleurs une grande folie à moi que de lâcher la bride à des sentiments toujours combattus par la raison : car enfin, quelle illusion puis-je avoir? Cher et excellent ami, je vous le répète encore : cette liaison ne peut que m'élever l'âme et me donner le désir de me maintenir dans le chemin

de la vertu. Quel avantage n'y a-t-il pas dans ces relations qui donnent de l'intérêt à la vie et retrempent le cœur d'énergie! Votre amitié n'a-t-elle pas ce mérite pour moi? Vous avez bien voulu me distinguer : le bonheur que j'en éprouve ne doit-il pas toujours régler mes actions pour conserver votre affection qui m'honore? Il en est de même des rapports intimes que l'on peut avoir dans la vie, quand la vertu en est la base. J'espère faire voir que mon art possédera toujours mes pensées les plus continues. »

On ne peut se le dissimuler; malgré la résistance que sa forte et saine raison opposait aux envahissements de cette passion, Robert était profondément atteint, et pour ma part je suis persuadé que les deux séjours qu'il fit alors à Florence eurent sur sa destinée la plus fatale influence. On me dira qu'il est facile d'être sage pour autrui et après coup : je le sais bien; mais enfin la prudence la plus vulgaire conseillait à Robert d'aller directement à Paris, et de ne pas revoir une femme qu'il aimait et qu'il ne pouvait ni ne voulait épouser. Ce n'est pas, certes, que je lui eusse déconseillé le mariage; bien au contraire. Robert fait partie du très-petit nombre d'artistes que les obligations et les assujettissements sociaux ne sauraient détourner de leurs travaux, et qui puisent même dans l'exercice des devoirs régu-

liers une force nouvelle. Je vais plus loin, et je pense que ces devoirs précis et impératifs auraient eu une influence aussi bienfaisante sur son esprit que sur son talent et l'auraient arrêté sur la pente du découragement, et (on verra plus loin que le mot n'est pas trop fort) du désespoir où il glissait. Robert n'avait, à cette époque, que trente-six ans; sauf quelques rares entraînements, sa vie avait été régulière, et quoi qu'il en pensât, il n'était pas trop tard. Il lui fallait, non pas une princesse Charlotte, mais une compagne de « ce caractère doux, simple et aimant que l'on trouve, disait-il, dans nos montagnes, et qui, lorsqu'il est joint à l'esprit naturel et même à une instruction solide, est plus fait pour plaire. » Ses idées sur ce sujet étaient modestes et très-arrêtées. Il estimait « que les femmes manquent toujours leur vocation quand elles veulent sortir des soins du ménage, de l'aiguille et du fuseau ». La femme qui lui convenait était celle de Corneille d'après Ducis :

> Une très-simple ménagère,
> Qui fît avec lui sa prière,
> Et répondît : Ainsi soit-il!

Ses amis, témoins de ses tristesses et de ses anxiétés, comprenaient bien que le mariage était son port de salut. M. Marcotte, particulièrement, l'avait

vivement sollicité, et c'est même en réponse à des conseils pressants sur ce point que Robert lui écrivit cette belle lettre autobiographique en date du 24 juin 1830, dont j'ai déjà cité divers fragments, et dans laquelle l'artiste expose à son vigilant ami les raisons qui l'ont empêché jusqu'ici de prendre ce grand parti. « Vos conseils m'émeuvent, dit-il entre autres choses, et je les regarde comme parfaitement bons. Ce que vous me dites du mariage, je le pense; et pourtant qui sait si jamais je me sentirai la raison de me régler sur ce que vous m'engagez à faire? Je ne suis pas arrivé à l'âge où je me trouve sans avoir eu le cœur engagé, et même sans avoir eu des espérances de bonheur; elles se sont évanouies par les combinaisons les plus singulières, et je reste avec des regrets! Ils me seraient plus pénibles si je n'étais pas assuré que mon état de célibataire me lie plus étroitement avec ma famille que si j'avais une femme, lien que j'ai toujours cherché à entretenir avec les miens par un motif de reconnaissance. Jamais je n'épouserai une Romaine, ni une femme qui ne soit pas de ma religion, et vos idées sur ce sujet me paraissent être de toute justesse. Je suis de la religion réformée, et j'aime à croire que je suis religieux, non de cette manière étroite qui a fait tant de mal au monde; mais il me semble que les préceptes de toutes les croyances

peuvent concourir au bonheur de l'homme, parce que tous tendent à amortir les passions qui rendent quelquefois bien malheureux si elles n'ont pas d'autre frein, ou si on n'a un sentiment inné de justice pour ses semblables. Un homme égoïste peut se livrer peut-être à tous ses penchants sans en souffrir. Ne s'occupant que de lui, il n'éprouve aucune peine s'il est de quelque chose dans le malheur des autres. C'est de cette manière que je m'explique le calme et même le contentement que j'aperçois chez tant de personnes qui, à ce qu'il me semble, ne devraient pas en éprouver.

« Chacun voit le monde à sa manière; chacun y a ses goûts, ses plaisirs. L'un jouit du présent, l'autre pense à l'avenir, et, en prenant des routes bien différentes tous visent cependant au même but : celui de passer l'existence avec le plus de plaisirs et le moins de peines, physiquement et moralement parlant. Qui a raison? qui pense le mieux? Il y a longtemps que l'on ne peut s'accorder sur ce point.

« Mais j'arrive à ce que je veux vous dire, monsieur. Je veux vous exposer ma vie, et vous jugerez si je pouvais aspirer à un autre bonheur que celui qui jusqu'à présent m'a fait agir. Je ne parle pas d'une circonstance qui aurait pu me faire dévier, parce que les illusions du bonheur le plus incroyable

avaient bouleversé ma tête... Mais c'est une histoire tout entière que je n'entreprendrai pas de raconter ici.

... « Je reprends mon discours. Ce ne fut que plusieurs années après l'arrivée de mon frère que je pus m'acquitter entièrement vis-à-vis de ma famille et de M. Roulet de Mézerac. Je me trouvais sans aucunes avances par devers moi ; je ne pouvais donc raisonnablement pas penser à me marier ; d'autant moins qu'à cet égard j'ai des idées positives, et que j'ai toujours craint de mettre une femme et des enfants dans une position peu aisée. Jamais non plus je n'ai eu l'idée de prendre une femme par des motifs intéressés. Ces raisons vous expliqueront peut-être, cher monsieur, la cause de mon état présent. Ne pensez pas, je vous prie, qu'il dénote de ma part de l'aridité de cœur, et que je sois semblable à tant d'hommes qui craignent le mariage parce qu'ils l'envisagent comme un lien qui peut les empêcher de se livrer à une vie libre et peu réglée. J'aime trop l'ordre et la tranquillité pour cela, et j'ai toujours envisagé une union assortie comme le bonheur le plus complet que l'on puisse éprouver. Si je ressens quelque peine de ne l'avoir pas, je dois dire que j'ai eu des dédommagements, tels que le contentement d'avoir toujours d'heureuses nouvelles à apprendre à

ma famille dont chacun de ses membres jouissait véritablement; ce contentement a fait jusqu'à cette heure mes plus chères délices. »

Plus tard, à Venise, lorsque ses succès répétés ne lui laissaient plus la plupart des prétextes qu'il invoque auprès de M. Marcotte, Robert écrit à M. Snell : « Oui, cher ami, je le pense aussi : le sort le plus heureux dans le monde, est d'avoir des liens qui y attachent, et le mariage, quand il est basé sur la raison, l'estime et des sentiments plus tendres encore, est peut-être le plus fort; mais chacun n'est pas destiné par le sort à éprouver ce bonheur. La volonté de rendre heureuse la personne qui est disposée à se consacrer à vous n'est pas suffisante pour un bon cœur; il faut en voir la possibilité, et pour ceux qui regardent le mariage comme le lien le plus sacré et le plus saint, bien des réflexions les occupent avant de se décider à le former. Il y a longtemps que je me les fais, mais une vie en apparence un peu agitée l'a bien été par un caractère disposé à s'affecter de tout et une imagination trop ardente peut-être. Ce caractère en a pris une teinte qui ôte bien des idées de bonheur forgées dans l'âge où l'âme est jeune encore, et je reste avec le désir de me faire une existence qui me promette beaucoup de calme et de repos... Je ne saurais me faire d'il-

lusions : le bonheur que j'aimerais à donner ne peut être comme je le voudrais, car celui que je puis éprouver dans toutes les positions de la vie doit toujours être si mêlé, que je n'ai pas le courage de changer celle où je me trouve présentement. »

Cette lettre est navrante, et lorsque Robert l'écrivit, la maladie morale qui le rongeait avait déjà fait d'irrémédiables ravages. A Florence, il n'en était pas là, tant s'en faut, mais il souffrait d'une inquiétude vague causée par l'ambiguïté de sa position. Il paraît cependant avoir eu un moment l'intention de se fixer pour un temps assez prolongé dans cette ville, et d'y exécuter son tableau des *Vendanges*, dont il voulait placer la scène dans les environs pittoresques de San Geminano. Il fit même deux petits croquis pour cette composition que possède son frère. Mais on ne peut distinguer dans ces légères indications que le motif central représentant un char de vendanges qui rappelle assez celui des *Moissonneurs*, avec cette différence qu'il est vu par derrière. Les épisodes qui devaient compléter et animer cette scène manquent absolument, de sorte que ces petits dessins ne peuvent donner aucune idée du projet de l'artiste, et je ne les mentionne que pour établir, à l'encontre de l'opinion contraire, très-généralement admise, que Robert s'est occupé de son troisième grand ouvrage. On sait aussi que

pendant son second séjour à Florence, Robert exécuta deux petits tableaux dont l'un représentait *Deux jeunes filles des environs de Berne caressant un chevreau*. C'est, je crois, le seul tableau *suisse* que Robert ait jamais fait.

Au mois de février 1832, Robert ayant renoncé à l'idée d'exécuter pour le moment son tableau des *Vendanges*, quitta Florence pour se rendre à Venise en compagnie du jeune fils de M. Roulet de Mézerac et de M. Joyant, peintre français. Au moment de partir, il écrivait à M. Marcotte : « Mon troisième tableau des *Saisons* serait bien en train maintenant; mais en y pensant bien, j'aime mieux quitter Florence; *il y a une épine qui m'y pique, peut-être à distance la sentirai-je moins.* »

VIII

(1832)

Robert à Venise. — Il entreprend son tableau du *Carnaval.* — Il visite les îles à la recherche de types et de costumes. — Il modifie la composition de son tableau et y introduit quelques figures non travesties. — Il renonce au sujet du *Carnaval* et arrête le plan des *Pêcheurs de l'Adriatique.* — Il en fait une esquisse et se remet au travail avec une ardeur fiévreuse. — Robert malade de corps et d'esprit. — Il fait une chute dans son atelier. — Description détaillée que Robert fait à ses sœurs de son projet définitif. — Il engage son frère Aurèle à venir le rejoindre à Venise.

Les *Moissonneurs* sont un fruit de pleine maturité et marquent le point culminant du talent de Robert. Pendant les deux ou trois années qu'il consacra à ce travail, ses facultés pittoresques étaient arrivées à leur complet épanouissement; son esprit, exalté par une passion naissante, possédait l'énergie, la virilité qui permettent d'accomplir de grandes choses, de sorte qu'il exécuta cette page capitale dans cet instant unique et si court que tous ne savent pas saisir, mais où l'homme aimé des dieux fait son chef-d'œuvre. En quittant Florence, Robert faisait le premier pas sur

cette *voie douloureuse* qui devait si rapidement le conduire au désespoir et à la mort. « A partir de ce moment, m'écrit M. Aurèle Robert, dans notre rencontre à Paris en 1831, dans sa correspondance, et plus tard à Venise quand j'allai l'y rejoindre, je fus témoin (et unique témoin) jusqu'à sa mort d'une lutte que je puis dire héroïque. Une préoccupation constante, un voile sombre de jour en jour plus épais se répandirent sur cette existence que tant de bons éléments auraient pu rendre si heureuse. » Les traces de ses souffrances se montrent, en effet, dans toutes les lettres que Robert écrivit depuis cette époque, et nous n'aurons pas besoin de souligner les cris de détresse que, malgré son courage, sa réserve, sa froideur apparente, le malheureux laisse échapper de son âme oppressée.

Robert, arrivé à Venise en février 1832, se mit aussitôt à son tableau du *Carnaval*, qui devait symboliser l'hiver et le nord de l'Italie. Les premières impressions ne furent pas favorables. Il ne trouvait pas à Venise même les ressources sur lesquelles il comptait. Il avait probablement fait son tableau de tête avant d'avoir suffisamment étudié le pays, et la réalité ne répondait pas à son attente. « Les fonds de tableaux ne manquent pas, disait-il; ce qui manque, ce sont les costumes : ils n'ont rien de beau, ni de

riche. Tout est trop mêlé. » Cependant il ne tarda pas à rencontrer dans les environs, à Chioggia et à Palestrina, des figures d'un grand caractère, des ajustements originaux, des accessoires pittoresques, et quoique bien hésitant encore il esquissa presque aussitôt sa composition dont il envoya un croquis à M. Marcotte, à qui il écrivait dans le mois de mars : « J'ai commencé mon tableau. C'est un sujet si original que je ne puis savoir ce qu'il en adviendra, et quoique j'aie la certitude qu'il ne sera pas reçu défavorablement, je suis capable, je vous assure, d'abandonner cette composition, car la première condition pour obtenir un résultat avantageux est d'être inspiré par son sujet, surtout dans le genre que je traite. Vous allez blâmer la présomption que j'ai montrée en disant que j'étais sûr du succès ; mais l'expérience m'a fait reconnaître qu'habituellement j'ai une idée assez avantageuse, non de ce que je fais, mais de ce que je ferai, tant la nature m'apparaît belle et noble. Aussitôt donc que j'entreprends un sujet que j'ai vu si beau dans mon imagination, je me dépite d'abord de ne pas faire comme je voudrais ; mais tout en étant tourmenté par les difficultés, je me sens une ténacité dans le caractère qui m'oblige à continuer, de manière qu'à force de patience, de raisonnements et de tâtonnements, j'obtiens quelque succès à la fin de mes

travaux. J'espère qu'il en sera ainsi pour ma présente page. J'ai fait une espèce de carton bien charbonné où je vois mes masses. Il me facilitera pour l'effet », et il ajoutait : « J'avoue qu'il est épineux de chercher à mettre de la noblesse là où tout le monde ne voit que caricature ; mais il faut la sentir, et j'ai quelque espérance. Il me tarde que mon tableau soit ébauché. »

Quelques jours plus tard cette ébauche est terminée, et écrivant à Aurèle qui était resté à Paris, Léopold lui fait une description très-complète de son projet. On savait déjà qu'il était occupé de ce nouvel ouvrage et M. Paturle lui avait fait faire des offres avantageuses. Robert, avec sa prudence et sa délicatesse ordinaires, refuse de s'engager et charge son frère d'expliquer au riche amateur les motifs de sa réserve.

« Venise, le 6 avril 1832.

« Mon cher Aurèle !

« Il y a longtemps que j'aurais dû t'écrire, et je me reproche de ne pas l'avoir fait plus tôt, mais enfin il vaut mieux tard que jamais. J'ai à répondre à bien des choses que tu me demandes ; n'ayant pas ta lettre avec moi, je chercherai à y suppléer de mémoire. Je commencerai par le plus pressé : c'est de

la proposition de M. Paturle que je veux parler. Elle m'a été extrêmement flatteuse et je voudrais qu'on le lui dît. Peut-être est-ce pour cette raison que je ne peux accéder à sa demande, et voici la raison qu'il ne faut pas lui cacher : le tableau que j'ai commencé est une composition que je ne suis pas certain de rendre intéressante, quoique j'en aie l'espérance; elle est de la catégorie de celles qui réussissent tout à fait ou qui sont tournées en ridicule, à cause d'une originalité qui peut plaire ou qui peut paraître bizarre. Dans le cas de non-réussite, M. Paturle serait fâché de s'être trop pressé d'avoir un ouvrage qui peut ne pas se rencontrer en aucun point avec l'idée qu'il s'en est formée d'avance; s'il tenait à remplir ses engagements, comme je le pense, je serais toujours peiné qu'il ne le fît absolument que par point d'honneur. Si, au contraire, j'arrive à faire une bonne chose, je serais moi-même contrarié de m'être lié avant de voir l'effet qu'elle produira. Mais voici encore une autre raison : je désire faire paraître mes deux tableaux en même temps, ce qui pourrait ne pas arranger M. Paturle, puisqu'il paraît désirer avoir celui que j'ai commencé aussitôt qu'il sera fini. Dans quinze jours l'ébauche sera assez sèche pour me permettre de le reprendre; pendant ce temps-là je ne perdrai pas mon temps. J'ai l'intention de faire quel-

ques courses aux environs, pour bien m'inspirer du caractère des habitants, et pour me procurer les costumes qui me sont nécessaires; j'en ai déjà plusieurs : ils sont aussi riches et plus neufs que ceux que l'on a faits des environs de Rome et de Naples. Sous ce rapport je ne suis pas inquiet de manquer de matériaux brillants et nouveaux, mais c'est pour le sujet principal que je ne suis pas aussi certain d'attirer l'attention, puisque c'est une scène de carnaval : il faut y introduire des masques, et les masques ont toujours quelque chose de déplaisant à voir.

« Voici mon sujet; j'ai dit à M. Marcotte que mon but serait manqué si je faisais des hommes d'autrefois dans mon tableau; mais les différentes scènes que j'ai vues ne m'ayant offert qu'un caractère bien trivial et plat, j'ai dû me retourner en quatre pour faire quelque chose qui ait un peu d'intérêt en conservant la vérité. Je ne sais si l'on me tiendra compte de mes peines. Ma scène a lieu sur la Piazzetta di San Marco; les deux colonnes qui sont à son extrémité sur le bord du grand canal sont placées dans mon tableau d'une manière assez importante, puisqu'elles arrivent presque au haut de ma toile, quoiqu'elles se trouvent à un troisième et quatrième plan; elles y sont symétriquement mises, comme on les voit dans la nature : elles ont une soixantaine de

pieds de hauteur ; l'une est surmontée du fameux lion de Saint-Marc si réputé, et l'autre de saint Théodore qui foule aux pieds un monstre. De l'autre côté du grand canal est la belle église de Saint-George et son couvent, le port franc, etc. ; plus loin l'église delle Zitelle et la Giudecca. Tu verras que mon fond est riche : ajoutes-y dans le grand canal des bâtiments plus ou moins grands qu'on peut varier à volonté. La partie du milieu et du premier plan est occupée par un groupe de jeunes gens du peuple que je costumerai aussi pittoresquement que possible : quatre portent sur leurs épaules une espèce de lit ou de fauteuil sur lequel est placé un mannequin en guise de malade : ils marchent en avant du spectateur et ils crient *carnevale si muore, el va, el va, el va*. Ils sont précédés d'un petit polichinelle qui fait résonner une corne avec peine pour l'annoncer ; à gauche du spectateur et tout à fait au premier plan sont deux Turcs qui regardent cette scène avec étonnement et en outre avec beaucoup de mépris. Pour ne pas trancher trop vivement de caractères, j'ai placé entre mes Turcs et mon groupe du milieu un jeune homme en caban vénitien, chemise rouge, qui porte une boutique ambulante très-pittoresque et qui regarde la scène d'une autre manière que mes Orientaux. A droite, est un groupe de jeunes filles qui sera charmant à faire.

Mon second plan est occupé par d'autres figures que je n'ai pas arrêtées encore bien précisément. On peut me faire l'observation pourquoi je n'ai ajouté à ma scène ni messieurs, ni dames? Mais je répondrai que mes principaux acteurs sont sur le milieu de la place, les promeneurs y passent moins que sous les arcades. D'ailleurs, ma scène *dans la nature* n'attire pas le beau monde : le peuple, au contraire, s'en amuse encore beaucoup ; quant à mes Turcs, je ne les fais pas courant après mon groupe, mais ils peuvent se trouver là et je les y ai vus.

« Voilà mon tableau sur le papier, je ne sais si ce que je t'en dis te suffit pour en avoir une idée assez précise. Ensuite, comme exécution, tout m'amusera à faire : je ferai un de ces beaux jours d'hiver où un léger brouillard se rapproche de l'horizon ; le haut de mon ciel sera beau et pur et mes colonnes feront un bel effet. Mais je dois te dire que j'ai dépassé de quelques pouces la hauteur de mes autres tableaux, pour donner à ma vue plus de justesse ; si mes deux colonnes étaient plus basses, j'aurais été obligé de faire voir d'un côté le coin du Palais des Doges qui aurait fait une ligne parallèle avec l'angle du Palais-Royal à droite, cela m'aurait fait deux lignes bien digracieuses : enfin voilà. Il me semble que non-seulement ma composition est trouvée, mais même je crois

que je ne serai pas obligé de changer le mouvement de mes figures, que j'ai ébauchées avec assez de soin. Si je pouvais aller voir les vendanges en Toscane, cela m'avancerait d'une année; je vais piocher pour cela. J'ai l'intention de faire une course à Trieste pendant que mon ébauche sèche, pour voir si je ne peux pas me procurer quelques costumes de Turcs : quant à ceux de mes femmes, ils sont tout trouvés, et j'ai un loueur de costumes du carnaval dans la manche, qui me donnera tout ce qui est nécessaire pour mes figures déguisées. J'espère aussi trouver des modèles avec assez de facilité; je n'ai fait encore aucune tentative, mais la misère du peuple me fait croire que je n'aurai pas de peine à en choisir.

« Pour en revenir à M. Paturle, je te prie de lui faire savoir ma réponse, en le priant de comprendre que mon refus provient de ma délicatesse et de l'envie que j'ai de satisfaire toutes les personnes qui ont affaire avec moi. Aujourd'hui, j'ai l'air assez content et assez sûr de réussir; depuis que j'ai commencé, j'ai pourtant eu deux découragements de plusieurs jours, qui ont été si forts que j'étais presque décidé à abandonner mon projet. J'avais ébauché mon groupe du milieu, et j'avais pensé avant de le faire de me servir de beaux hommes, de ces

pêcheurs à moustaches et favoris, mais sur mon tableau ils n'avaient l'air que de canailles et de gens de mauvais lieux, par conséquent déplaisants à voir. J'en étais ennuyé au dernier point; mais l'idée m'est venue de diminuer leur taille, de couper leur barbe, enfin d'en faire des jeunes gens de quinze à dix-huit ans; on pardonne bien plus facilement les extravagances à cet âge, et on est moins étonné et moins scandalisé des bêtises qu'ils peuvent faire, parce que l'on pense qu'ils y vont de cœur et d'âme; ils peuvent aussi jouer leur rôle avec bien plus de naïveté, j'oserai dire, et c'est ce que je cherche. Je sens cependant que mon sujet surprendra bien des gens qui se figurent le carnaval de Venise si étonnant, et en cela j'ai eu encore une pensée qu'on ne comprendra peut-être pas : j'ai choisi mon motif parce que véritablement le carnaval meurt; toutes les années il est moins remarquable partout, et insensiblement on n'en parlera plus. Mon sujet, sous ce point de vue, a quelque chose de philosophique.

« Aussitôt que je commencerai à me servir de modèles et que je verrai que par une exécution soignée je peux arriver à donner de l'intérêt à un sujet qui n'a plus rien de noble, je serai peut-être moins disposé à me décourager. En somme, comme je le disais en commençant, c'est un tableau qui fera effet par la

bizarrerie du sujet, ou qui fera crier contre mon choix, s'il n'est pas rendu comme j'en ai envie. Si tu penses aussi tout à fait à faire ces gravures, il me semble que si elles peuvent paraître avec mes deux tableaux, la réussite en sera bien plus certaine. Tu es pour le « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », et tu as peut-être raison; mais moi, j'ai un peu de confiance en ma manière de faire, car elle m'a toujours réussi; d'ailleurs, avec mon imagination, cette vie au jour le jour ne me suffirait pas. Il faudra voir si mes espérances déçues n'abattent pas mon énergie et si j'ai assez de philosophie pour prendre paisiblement et sans trop m'affecter les mécomptes d'une mauvaise manière de voir; je crois que je l'aurais si elle ne faisait souffrir que moi, et c'est ce qui me fait toujours craindre de t'influencer trop pour t'engager à suivre ma fortune.

« Je suis en barque pour aller à Palestrina, il fait un fort vent; nous allons avec nos voiles très-vite, et je profite de mon temps, car je connais si bien la route qu'elle ne m'intéresse plus beaucoup. R... est resté, et je suis seul avec trois hommes. Je vais pour me munir encore de costumes et pour chercher à me procurer des modèles dans l'endroit; j'ai toutes les facilités pour les loger dans les dépendances de mes ateliers, et cela m'arrangerait bien parce que je les

aurais tout à fait comme je le voudrais, et qu'ils seraient toujours à mon commandement.

« Ta lettre m'a fait un grand plaisir et je t'en remercie ; j'en ai aussi reçu plusieurs de M. Marcotte qui m'ont fait du bien ; j'espère qu'il se remettra tout à fait et que les craintes que nous avons tous pour sa sœur, Mme W..., se dissiperont promptement. Je suis bien impatient de recevoir de ses nouvelles. Le printemps a commencé ici ; je voudrais bien vous envoyer la chaleur que nous avons déjà. Notre cher père n'a pas été très-bien ces derniers temps : ce que c'est que ce monde! tout vieillit et passe, chacun a son temps, et ensuite vient le moment qui nous sépare de tout ce que nous aimons. Combien celui qui n'a pas de religion doit trouver quelque chose de barbare dans la vie!... nous y avons des plaisirs, mais ils sont mêlés de tant de peines, de tant de désirs qui ne peuvent être satisfaits, de tant de désappointements de tout genre, que l'on ne sait si on doit être content d'être dans ce monde. J'ai été vraiment édifié quand j'ai vu par une de tes lettres que vous vous occupez de choses sérieuses avec ce brave Ulrich. A propos de lui, je suis bien fâché qu'il ait pu croire que je n'avais pas parlé de lui à ce jeune étourdi de M...; il est vrai que je ne l'ai vu que pendant un dîner chez de W...,

mais on y a tant parlé de toi, de ta manière de vivre à Paris et de la mienne, que j'ai nommé souvent Ulrich comme un de nos bons et chers amis. L'idée qu'il a de venir en Italie me charme ; quant à moi, je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour lui rendre ce séjour agréable et utile, mais la vie si simple que j'y mène et que j'ai toujours l'intention d'y mener ne rend pas mes recommandations bien profitables ; il faut que je dise ceci pour le repos de ma conscience ; toutefois l'envie que j'ai de servir mes amis est capable de me faire dévier de mes habitudes. J'ai bien des remerciements à faire à ce bon Ulrich pour la part qu'il a prise dans la demande de M. Paturle.

« Interruption très-longue, puisque je suis de retour à la maison. En y arrivant j'ai trouvé la dernière lettre de ce cher M. Marcotte ; toutes les pages qu'il m'écrit ont toujours une influence heureuse sur moi ; je me sens plus fort après, et plus disposé à vaincre les difficultés que je peux rencontrer. Que je suis aise qu'il soit remis et que Mme W... ne donne plus de craintes !

« Je te recommande, mon cher, de lui faire lire ma lettre, ou de la lui lire, car elle est si mal écrite que ce serait lui donner une grande fatigue que de la déchiffrer. Je me propose de lui répondre dans peu ;

il aura déjà reçu une longue lettre de cinq pages où je lui parlais de mes occupations. Je dois te dire comment mon voyage s'est fait : j'étais dans une petite chaloupe à voiles, mais le vent qui a été d'abord favorable est venu si contrariant que nous avons été obligés de ramer; je suis fort, ne t'en déplaise, et quand la peinture n'ira plus, je me fais gondolier. Nous sommes arrivés à Palestrina, qui est un endroit peuplé de cinq ou six mille âmes, tous pêcheurs ou mariniers bien misérables pour la plupart; je suis retourné dans l'espèce d'auberge où je me suis arrêté à un autre voyage et où j'avais déjà fait sensation. Aucun voyageur ne s'y arrête jamais, et il n'est pas étonnant qu'ils ne parlent jamais des costumes qu'il y a; moi, je prends la peine d'aller les trouver dans l'endroit même. Aussitôt qu'on a su mon arrivée dans le pays, toutes les femmes et les enfants ont assiégé l'auberge. Les premières étaient munies de leurs costumes les plus beaux; j'ai pu en faire un choix; jamais je n'en ai vu de semblables. Mais, à l'égard de mes modèles, je n'ai pas eu le temps de m'en procurer, et la confusion était si grande dans le pays que le moment n'était pas opportun pour cela; je m'en console, car dans notre chaloupe il y avait un jeune homme du peuple très-bien, avec lequel je me suis arrangé.

« Je suis arrivé ici à six heures avec des costumes qui ne m'ont pas coûté très-cher. Je commence à me munir ; ce sont mes antiques qui me font travailler. Je les prends, je les retourne dans tous les sens, et la démangeaison de la peinture me prend. Il y a ici un des professeurs de l'académie qui est vraiment bien aimable avec moi : c'est un jeune homme qui a un talent assez remarquable pour une ville comme Venise, où il y a si peu d'amateurs. Il m'a pourtant conduit chez un riche banquier, qui a fait construire une charmante maison, et qui est occupé à la faire décorer; plusieurs chambres sont disposées pour y mettre la peinture et il a déjà plusieurs tableaux. Il y en a un de ce jeune homme dont je viens de parler , qui est très-bien ; c'est ce tableau que j'allais voir. Le propriétaire est venu et m'a fait bien des grâces ; il m'a même demandé un tableau.

« Je suis très-heureux d'avoir reçu ta lettre. Pour répondre à M. Osterwald, je te prie de lui faire mes salutations et de lui dire que je me suis acquitté en partie et que je m'acquitterai de ses commissions. Tu vois, mon cher, que ma lettre est à la bonne foi ; c'est pour obtenir mon pardon d'avoir été longtemps sans t'écrire. Salue toutes nos connaissances ; je suis bien impatient d'apprendre des nouvelles du Salon.

Qu'il me tarde que cette maudite affaire de Ricourt soit finie! elle te donne bien des tracas. Mais j'avoue que quand on se trouve si bien dans son bon droit, on veut en profiter.

« Je viens de relire ta lettre et je suis bien coupable de ne pas t'avoir écrit assez promptement. Tu dois attendre ma lettre avec une impatience des plus grandes; pardonne-moi, mon cher, ce retard qui provient de mes occupations. Je voulais te dire quelque chose d'un peu positif relativement à mon tableau, et ce qu'il y a de singulier et de bien remarquable en moi, c'est que quand je suis ennuyé, tourmenté, je ne puis pas écrire, cela m'est impossible. Je crains de faire passer dans l'esprit des autres le même découragement; il me semble que c'est un service si mauvais à rendre, que je ne puis le faire, et ce n'est pas une vertu chez moi : je n'aime pas qu'on me plaigne; j'en suis honteux. D'ailleurs ma plume court quand je suis bien disposé, et dans des moments contraires, je ne trouve pas quatre mots de suite. Il faut que je te dise pourtant ce qui m'est arrivé à Chioggia; j'ai eu de ces moments que je ne sais à quoi attribuer. J'étais dans une mauvaise petite auberge, fatigué d'avoir couru toute la journée et de n'avoir pas dormi du tout la nuit précédente, enfin je voyais tout en noir; je prends mon petit

carton à lettres pour en commencer une; impossible de mettre deux mots; je ne pensais qu'à la mort. Je voyais sous mes yeux les débris d'une jetée battue par les vagues : enfin j'avais la fièvre, car je souffrais assez. Puis au moment où je me sentais arrivé au dernier point, une sainte colère me prend contre moi de ma faiblesse, je jette tout par terre avec rage, je commence à me dire les injures les plus mortifiantes; mon amour-propre s'en est choqué et mon énergie est revenue. Je me suis dit : Nous verrons si je suis une poule mouillée. Je tapais des poings sur la table pour exciter ma force morale par ma force physique; et dès ce moment je suis tout remis et je ris de mon aventure. »

A la fin de ce même mois d'avril, Robert avait déjà modifié son projet et introduit quelques figures non travesties dans sa composition. « Les courses répétées que j'ai faites dans les environs, écrit-il à M. Marcotte, m'ont donné une inspiration heureuse, je crois; et depuis que je me suis décidé à transporter ma scène et à y faire des changements, je n'ai plus ces moments d'angoisse si pénibles où je sentais que je sacrifiais la vérité à un arrangement qui eût pu déplaire et m'attirer beaucoup de critiques... Je me suis placé à Palestrina, où le costume des femmes conserve une originalité pittoresque. Le milieu de

mon tableau n'est plus occupé seulement par des masques, mais par une mère qui va prendre son enfant dans ses bras, et par une jeune fille qui l'engage à se retirer d'une marche d'individus déguisés jouant de différents instruments. A droite est un groupe de jeunes filles avec des barques et des pêcheurs arrangeant leurs filets. A gauche, au lieu de mes Turcs, sont d'autres pêcheurs qui reviennent de leur travail avec tous les accessoires si pittoresques dont ils se servent. Je suis certain maintenant de faire un tableau vrai et original et par conséquent intéressant. Enfin je m'envisage comme sauvé. Je suis aussi enchanté d'avoir changé le groupe de mes masques. Celui que j'avais projeté aurait pu suggérer un rapprochement avec ce que les cérémonies religieuses offrent quelquefois, et je respecte trop la religion pour laisser soupçonner que j'eusse voulu donner du ridicule à ses pratiques. »

Au mois de mai, Robert est dégoûté de cette nouvelle composition. Il ne trouvait pas dans ses figures, écrit-il au même ami, « cet accord de sentiments si essentiels dans une composition. Il n'y avait rien pour la pensée, rien qui fît réfléchir. » Il regrette d'avoir « choisi pour sujet d'un tableau important des scènes qui ne touchent point l'âme et que la plupart trouvent ridicules. » Il transforma encore sa

composition et, dit M. Feuillet de Conches à qui j'emprunte ces derniers détails, dont je n'ai pas de traces dans la correspondance inédite, « la scène à laquelle il se fixa fut un *départ pour la pêche* d'où les masques ne furent point encore bannis, mais où ils ne deviennent plus qu'accessoires. Il gratta impitoyablement toutes les figures cependant fort expressives qu'il avait peintes au centre de son tableau, et y substitua un groupe de pêcheurs arrangeant des filets. Derrière le personnage principal se trouvait une barque renversée sur laquelle étaient montés deux enfants regardant des masques relégués au second plan. Autour des masques se pressait une population dont la gaieté contrastait avec le sérieux des acteurs principaux de la scène. Le fond représentait toujours, avec les *murazzi* et quelques marins de Palestrina, cette ville de Chioggia, jadis résidence des doges, aujourd'hui déchue. A gauche devait être une grande barque prête à partir. »

En juin, Robert avait complétement renoncé à traiter le sujet du *Carnaval*, et il rejeta même les quelques figures comiques qui pouvaient le rappeler. Ce projet complexe et mal défini, où des personnages grotesques coudoyaient les nobles figures de ses pêcheurs, ne convenait certainement pas à son talent sévère et à l'état présent de son esprit. J'avoue même

que j'ai quelque peine à comprendre qu'il s'y soit arrêté. Il recommença donc à nouveaux frais ce tableau qui devait subir encore bien des vicissitudes. Il fit une esquisse de son nouveau projet qui doit se trouver encore dans la famille Marcotte. Elle a, du reste, été gravée pour l'ouvrage de M. Delécluze et on la consultera avec profit, car cette composition encore bien imparfaite est le véritable point de départ des *Pêcheurs de l'Adriatique*.

Nous n'avons rien à ajouter à la description si complète que Robert fait à sa sœur de cette première pensée de son grand ouvrage dans la lettre qu'on va lire. On remarquera la tristesse profonde dont ces pages sont empreintes. Robert a été malade. Il cherche à rassurer ses parents sur l'état de sa santé et de son esprit, et on a le cœur serré en l'entendant parler avec une sorte d'affectation de la *solidité de sa tête*. Sa composition est enfin arrêtée. Le sujet lui plaît. Précisément à cause de son caractère mélancolique, il le préfère à tous ceux qu'il a traités jusqu'ici. Il se livre avec une ardeur fiévreuse, et une sorte de fureur, à ce travail dans lequel il espère sans doute trouver, sinon un remède, au moins un palliatif aux angoisses de son âme. On remarquera le mot qui termine la lettre : « Il y a une pensée qui me plaît dans ce *départ;* il annonce la fin de tout. »

« Venise, 10 juin 1832.

« Très-chères sœurs,

« J'ai reçu vos lettres, qui m'ont fait un grand plaisir; c'est une jouissance bien grande pour moi qui n'ai que ce moyen pour m'égayer le cœur, surtout dans ces moments passés. Après avoir été très-bien (mieux à ce qu'il me semblait que jamais), j'ai eu une indisposition qui m'a obligé de passer plusieurs jours au lit. Il n'y a pas eu l'ombre de danger dans mon mal, mais pour moi, c'est un retard qui me contrarie singulièrement à cause de mes occupations, surtout à présent que je suis si bien en train pour mon tableau. Enfin il faut prendre les maux que le ciel nous envoie comme des épreuves qui peuvent être bonnes pour notre intelligence religieuse; oui, mes chères, pensons toujours, comme tu me le disais, ma chère Adèle, dans une de tes dernières lettres, que *tout ce qui nous arrive est pour notre bien*. Si on était assez heureux pour avoir ce précepte gravé dans le cœur d'une manière inaltérable, qu'on serait heureux!... mais il n'en est pas ainsi, et les événements qui dérangent nos projets attaquent trop nos passions mondaines pour que nous puissions les recevoir sans nous plaindre. Je vois

d'avance que vous désirez de voir ce qui a donné lieu à mon indisposition. Je n'en sais rien, mais cela a commencé par un refroidissement qui a été suivi d'un dérangement d'estomac dont je cherche à me débarrasser. Je ne conçois pas comment cela est venu, car la nourriture que nous avons est très-saine. Peut-être me suis-je livré avec trop d'ardeur à mon travail. Je ne suis plus jeune et je le sens ; mon sang est très-épais et j'aimerais trouver le moyen de lui donner de l'élasticité. Ce qui le rend comme cela, c'est quelque chose en moi qui le brûle ; c'est ma tête qui est un despote ; elle veut faire ce qui lui plaît ; mais elle se révolte et elle est obligée de reconnaître qu'il faut de la justice. Elle est forte, et elle pense que cette force doit exister partout, et elle se trompe. Enfin une chose que je dois reconnaître aussi, c'est que si ce petit accroc me fût arrivé un mois plus tôt, je me serais bien tourmenté dans mon lit, n'étant pas content de mes projets ; mais à présent que je suis irrévocablement fixé pour le sujet de mon tableau, j'ai été plus tranquille. Il va sans dire qu'il n'est pas fini et qu'il me donnera encore de la besogne ; mais plus de soucis, plus de ces moments pour lesquels vous m'avez plaint. Enfin, que je vous dise une chose que je pense bien véritablement : c'est que depuis que je fais des tableaux, je n'ai jamais eu un sujet

pour m'inspirer autant, pour être fait pour ma nature, pour ma tête, pour mon cœur, pour mon goût : *enfin il me va*. Vous allez faire une exclamation de curiosité ; je vais vous satisfaire, et je coupe court en vous disant que j'ai abandonné l'idée de mes masques. Il y a longtemps que je ruminais cela, puisque j'ai fait plusieurs figures qui resteront. Le sot amour-propre de faire ce que j'avais annoncé trop inconséquemment m'avait duré assez longtemps, et j'ai pris la ferme résolution de ne plus parler de mes projets de compositions avant de les avoir commencés. Je viens vous faire connaître enfin la composition du tableau *que le pays m'a inspiré,* car ce n'est qu'après l'avoir vu souvent que j'ai pu me décider et être encore avec l'espérance de rendre la nature avec vérité, simplicité et intérêt.

« Venise ne m'ayant fourni rien d'assez caractéristique en fait d'habitants, j'ai été obligé d'aller les chercher et de les voir dans les environs que j'ai parcourus à différentes reprises. J'y ai trouvé une population pauvre, il est vrai, mais active et laborieuse, et des hommes presque constamment exposés aux dangers de la mer. Ils quittent leurs femmes et leurs enfants pour aller parcourir toute l'Adriatique et quelquefois la Méditerranée ; ils restent trois, six mois et un an absents, et souvent il arrive des

malheurs; ce sont des pêcheurs qui se servent d'assez grands bâtiments, qui sont très-pittoresques, ainsi que tous les détails qui y sont.

« Les physionomies de tous ces habitants conservent un cachet oriental qui vient probablement des rapports que le pays a eus anciennement avec le Levant, et elles en sont très-pittoresques. Voilà les matériaux auxquels j'aurais dû penser de suite, tout en étant sûr pourtant que le tableau que j'aurais fait n'aurait pas été mauvais; mais celui-ci sera, si Dieu me donne les forces, ce que j'aurai fait de mieux : au moins il y a un cossu de pittoresque qui doit faire effet (non encore dans mon tableau, mais dans la nature), et vous savez que j'ai de la persévérance. Ma scène est prise à Palestrina, où est une peuplade sur le littoral qui sépare les lagunes de la mer, à huit lieues de Venise, et pourra se dire « préparatifs pour une grande pêche d'hiver ». En voici la distribution : dans le milieu de mon tableau est un vieux pêcheur assis; il a son caban (grand manteau) et est occupé à arranger un grand filet; à sa droite un jeune homme les met en rouleau; à sa gauche est le jeune chef de l'embarcation. Il attend la fin du travail pour donner ses ordres en étant appuyé sur le bout de colonne où est attaché le câble de son bâtiment; entre lui et le vieux marin est un pêcheur age-

nouillé; il réunit différents objets à transporter; d'autres figures seront à côté également occupées. Les femmes dans ces moments-là se réunissent sur le seuil de leur porte. J'ai placé celle du maître du bâtiment à la gauche du tableau; une vieille bisaïeule est assise sur la première marche; elle a filé; son fuseau est rempli; elle se repose et les événements de la vie ne la touchent plus bien vivement. Mais la jeune femme est plus émue; ses regards sont attachés à son époux qui va être exposé à des dangers; elle a besoin de consolation, et le sentiment maternel rapproche sa tête de celle de son enfant endormi qu'elle serre dans ses bras. Ce pauvre petit va lui rester seul et peut-être orphelin. A côté d'elle et également debout est une femme plus âgée; elle ne discontinue pas son travail; elle est habituée aux départs et sans doute aux malheurs. Voilà la distribution de mon premier plan. Voici mon fond : derrière le vieux pêcheur et dans le milieu du tableau seront placés différents groupes que je ferai concourir pour expliquer le sujet et pour être agréables à l'œil pour les lignes; — au-dessus d'une barque renversée sur la rive qui est derrière ces groupes, s'élèveront les mâts et les différentes voilures de ces bâtiments si pittoresques de l'Adriatique, qui suivent la rive en s'enfonçant dans le tableau, de manière

que, du côté à droite, on voit une partie des lagunes et les canaux qui s'y trouvent, les habitations de Palestrina qui suivent le bord de l'eau; une jolie église construite par Palladio s'y trouve tout à fait dans le fond, et un peu à droite des mâts et des voilures on aperçoit la ville de Chioggia ; elle est séparée de l'endroit où on se trouve par les lagunes et le port. Je ne sais si vous aurez bien compris cette description; enfin voilà ; — mais c'est bien contrariant quand j'y pense, de ne pas pouvoir y travailler à présent comme il y a un mois. Si mon état continue, c'est-à-dire si je ne me remets pas parfaitement, vous ne savez pas ce que je fais? devinez? je me mets en route pour aller passer l'été en Suisse. Mon sujet est pris en hiver et mes pauvres modèles ne peuvent pas tenir sur le corps ces grosses capotes ; le dernier que j'ai eu en a été malade, et j'ai eu bien peur qu'il ne prît une inflammation au cerveau. J'ai été obligé de le renvoyer avant d'avoir pu finir tout à fait ; c'est la figure principale, le vieux pêcheur. La partie qui est faite a bien réussi et a un caractère très-fort. Mais pour en revenir à mon projet, il a quelque chose qui me sourit, parce qu'enfin nous serions réunis, ensuite je ne perdrais pas mon temps, car il me serait facile de faire plusieurs tableaux pendant ce temps et nous reviendrions en automne avec

Aurèle, tous les deux bien disposés et pleins de santé. Je vois, à présent que je suis obligé de me ménager, qu'il ne me sera plus possible de finir mon tableau pour l'époque que j'aurais voulu, et cela se conçoit, car il me fallait toutes mes journées et toute mon énergie pour arriver à le terminer à cette époque. Je vous prie pourtant que ce projet soit *tout à fait entre nous;* à quoi sert d'annoncer des nouvelles qui peuvent ne pas se vérifier? Vous savez comme je suis; je me laisse singulièrement conduire dans bien des choses par l'inspiration du moment. Voilà aussi ce qui peut arriver : que je me décide à aller pour une quinzaine de jours à Trévise, qui n'est qu'à une dizaine de lieues d'ici et où l'air est très-sain; je m'y trouverais bien seul, R. ne voulant pas m'y accompagner. Nous sommes très-bien ici dans une maison bien tenue, où on ne manque de rien. Maintenant que je puis sortir, j'ai un peu plus de distractions. On me dit ici que les étés sont excessivement chauds à Venise et que les nuits également y sont suffocantes ; à Rome au moins ce n'est pas cela et on peut dormir.

« J'ai reçu l'autre jour une lettre de ce cher et excellent M. Marcotte qui m'a fait un grand bien. J'étais dans mon lit à m'ennuyer, et cinq bonnes pages d'un aussi bon ami sont lues avec grand plai-

sir et redonnent du ton. R. m'a tenu aussi bonne compagnie et vraiment il m'a prouvé de l'attachement; ensuite il a un caractère gai qui est très-bon quelquefois.

« Chère sœur, il faut que je te parle aussi de A. J. Je suis très-content de son souvenir et regrette bien de ne pas l'avoir vu; c'est vrai, c'est un excellent garçon, *tout cœur*, d'un grand abandon quand il a des affections à exprimer. Il aime donc toujours les arts? Tu ne me dis rien de sa santé, cela veut dire qu'elle est bonne : ces négociants sont heureux, ils se portent toujours bien, ce qui prouve que l'âme, quand elle travaille avec le cœur et la tête, fait sur le corps une impression nuisible. Ordinairement c'est après avoir eu tous mes esprits en mouvement que je suis le plus fatigué, et c'est par conséquent pour *trouver un sujet et l'arranger;* quand il n'y a plus qu'à faire des figures et à y mettre l'expression, c'est pour moi un repos, c'est alors que je jouis en travaillant. J'étais arrivé à ce point, mais enfin on ne peut aller contre les dispensations d'en haut, et bien souvent elles nous font voir notre-amour propre dans l'idée avantageuse que nous avons de nos forces. Quant à moi, j'ai bien quelque petite chose à me reprocher à cet égard, mais pourtant il me semble que je puis le dire : je sens en moi quelque chose de

fort, une énergie tenace, une persévérance qui ne se dément jamais pour chercher une vérité et une beauté qui existent, mais qu'il est difficile de trouver, parce qu'on ne peut pas voir tout ce qu'on fait, il faut savoir *deviner la nature* et voilà la grande difficulté. Je me surprends ici vous faisant un cours de sentiment pittoresque. C'est bien ridicule, quoique vous prétendiez entendre le noble langage des artistes (ce qui est vrai), de vous parler de choses qui ne peuvent vous amuser. Je voulais seulement vous dire que je serais un fier homme, si mon corps était aussi solide que ma tête.

« *Du* 14. Vous voyez, chères sœurs, par cette date, que je finis cette lettre plusieurs jours après l'avoir commencée, et j'en suis aux anges, parce que, ce que je vous dis plus haut vous aurait inquiétées. Ce que je vais vous dire vous ôtera tout sentiment de crainte à mon égard; je suis remis entièrement, le sommeil et l'appétit m'annoncent que mon indisposition, qui a été assez forte, est enfin terminée : me voilà sur pied et bien disposé à m'escrimer de nouveau. Je vous ai parlé d'un projet qui ne peut avoir lieu pour le moment; je sens que ce petit retard que j'ai eu est encore une nouvelle bénédiction de Dieu : mon corps avait besoin d'une petite secousse, et mon sang était trop fort, trop épais; saignée, sangsues et

médecines ont donc été bien administrées. Les jours qui suivent on est toujours faible, et la tête n'a pas repris toutes ses facultés, mais elles reviennent enfin me remettre dans un état de bien-être que je ne connaissais pas de longtemps : il faut en profiter, mais avec prudence, c'est bien ce que je compte faire.

« Si je ne prenais pas pendant une quinzaine une eau de Bohême, je m'en irais de suite à Trévise, mais je ne veux pas discontinuer une cure qui, à ce qu'il me semble, me fait du bien ; enfin je ne sais encore à quoi je me déciderai. Ma chère sœur Adèle, tu vois que tu peux apprendre que nous sommes malades, tu pourrais aussi apprendre que nous sommes morts, mais non que mes sentiments pour toi se changent. Il y a tant de possibilité de voir à chaque moment la fin de sa carrière, que je craindrais d'en parler ; mais pouvons-nous ne plus nous aimer, et cesser d'être unis par ces liens qui nous donnent tant de bonheur? non, c'est impossible. Parle-moi toujours bien de vous, c'est ce qui m'intéresse le plus.

« *La morale de la chose* est qu'on ne doit jamais parler de pressentiments funestes à ceux qui tiennent à vous et qui sont éloignés, car les inquiétudes qu'ils donnent sont un véritable martyre.

« J'ai relu le commencement de ma lettre l'autre jour, et je n'ai pas voulu l'envoyer avant de pouvoir

vous dire *bien positivement* que je suis entièrement remis; vous auriez pu vous attrister sur ce que j'avais, et votre imagination aurait pu le grossir beaucoup. Pardon, chérissimes sœurs, je vous gronde, mais voyez mon affection dans ce que je vous dis : si ce que vous m'écrivez m'était indifférent, je ne vous ferais pas ces observations. Quand vous lirez ce que je vous dis de mon tableau, tu penseras, chère S..., à ta conversation avec A.-C..., et tu penseras qu'il voit bien; je l'avoue aussi je l'ai pensé d'abord, malgré ce que j'en ai dit — c'est vraiment tyrannique de demander aux peintres leurs projets; toutes les idées ne sont pas susceptibles d'être rendues comme on le pense d'abord, et l'amour-propre fait que, quand on a eu le malheur de dire ce qu'on désire faire, on veut faire ce qu'on a dit. Pour parler un peu énergiquement, je ne suis pas si bête : je veux faire un bon tableau avant tout. Pourquoi n'ai-je pas pris des engagements avec M. Paturle? c'est pour ne pas être gêné; vous voyez que j'ai ma perspicacité. Enfin le sujet que j'ai choisi est incontestablement mieux pour faire suite à ma collection. Pour représenter l'hiver il fallait une scène plutôt triste et mélancolique, et il y a une pensée qui me plaît dans *ce départ*, il annonce la fin de tout.

« Léopold Robert. »

Dans une lettre datée de Venise, 15 octobre 1832, Léopold raconte à sa famile une nouvelle interruption à son travail, occasionnée par une chute dans son atelier; une jambe blessée le retient de nouveau captif pendant plusieurs jours. « Cela va sensiblement mieux (dit-il), demain je me fais conduire à mon atelier; je puis entrer en gondole à la porte de la maison et me faire débarquer au Palais Pisani, où je travaille. Je t'assure, mon cher Aurèle, que je serai enchanté de voir Ulrich ici, et que je vous engage tous les deux à y venir; on peut y vivre économiquement, y travailler tranquillement, et de plus y trouver mille choses intéressantes à faire; j'y suis attaché malgré tout l'ennui que ma santé m'y a donné; mes lettres ont dû s'en ressentir. Si Dieu veut que j'arrive à la fin de ma besogne et qu'elle me donne du plaisir, alors je serai en jubilation, et j'aimerai dire à ceux que j'aime qu'ils sont bien payés de retour. En attendant vous pouvez être sûrs du fond et ne pas trop faire attention aux mots. De grâce, soyez sùrs que j'ai été bien tourmenté ici; entreprenant un tableau difficile qui me donnait bien des soucis, ne pouvant y travailler comme je sentais qu'il était nécessaire, ne sachant quand je pourrais le faire sans crainte de retomber malade, et sans personne d'assez intime pour me donner des moments

de repos, et je dirai de consolation, il n'en fallait pas davantage pour me rendre malheureux ; enfin, grâce au bon Dieu, me voilà sorti de bien des motifs de peine. Je crois pouvoir compter sur la santé qui est si nécessaire; mon tableau est arrêté, et s'il m'occupe encore entièrement, ce n'est pas comme précédemment avec crainte; il est bien peu avancé, mais je l'ai dans la tête, je le vois; la scène est simple, touchante, et a du caractère. Je ne désire ici que quelques amis particuliers sur les conseils et l'amitié desquels je puisse compter; ce n'est pas étonnant que j'engage un frère que j'aime à venir me rejoindre, et que je sois content qu'un ami estimable, bon et qui a du talent l'accompagne. Je te prie, mon cher Aurèle, quand tu écriras à Ulrich, de lui dire mille belles choses de ma part; je t'en prie aussi, n'oublie pas de le charger particulièrement, quand il sera à Paris, d'y prendre pour moi ce qu'il pourra de laques Robert; je suis dans une crainte terrible d'en manquer, et si je suis obligé de commencer à me servir de momie, je ne sais comment faire sécher mes teintes sans huile grasse qui peut faire changer : car j'ai remarqué ici que la couleur ne prenait pas aussi vite sur la toile. Pendant l'hiver, je n'ai pas l'intention de voir le grand monde, ce serait sous tous les rapports une gêne pour moi : on y va

trop tard. J'ai l'intention de passer tout l'hiver ici comme je vous l'ai dit; je ne peux pas me presser dans ma besogne, car je suis sûr qu'elle en ira mieux. C'est drôle comme Venise m'a rendu : je ne pense, je ne souhaite que la tranquillité, pouvoir m'occuper de ma peinture et rendre mes inspirations; je désire sans doute des affections très-particulières, mais il me semble que la vôtre est plus sûre que toutes celles que je pourrais trouver; elle me laissera au moins toujours ma liberté qui est une si belle chose. J'ai aussi l'amitié la plus remarquable qu'on puisse trouver; ce cher ami (M. Marcotte), combien il nous prouve d'affection! j'ai reçu hier encore une lettre de cinq pages de lui; il me parle de ce malheureux procès, etc., etc. Il faut que je vous dise un mot de Desplan; j'avoue que des preuves d'amitié si positives sont autrement convaincantes pour persuader de son affection que bien des lettres, et je suis obligé de lui rendre justice, ce que je fais avec grand plaisir. Je vous embrasse tous du plus profond de mon cœur. »

On trouve déjà dans ces lettres les symptômes des dispositions d'esprit qui devaient amener une catastrophe. Nous allons voir comment le malheureux Robert y fut conduit.

IX

(1832 à 1835)

Robert vit très-retiré à Venise. — Progrès de sa passion pour la princesse Charlotte. — Confidences à M. Marcotte sur ce sujet. — Le caractère de Robert s'assombrit de plus en plus. — Ses idées sur Dieu, sur le monde, sur l'éternité. — Il fait trois esquisses du *Repos en Égypte.* — Opinion d'Ingres sur cette composition. — Il continue au milieu de mille difficultés son tableau des *Pécheurs.* — Son désespoir lorsqu'il le voit terminé. — Appréciation critique de cet ouvrage. — *Les Pêcheurs* d'abord exposés à Venise arrivent trop tard à Paris pour paraître au Salon de 1835. — Robert écrit à son neveu une lettre sur les dangers de l'isolement. — *Le Trou sans fond.* — Mort de Robert. — Lettre d'Aurèle Robert à M. Marcotte. — *Les Pêcheurs* exposés à Paris à la mairie du IIe arrondissement, puis au Salon de 1836, avec *deux jeunes Napolitaines se parant pour la danse et deux jeunes Suissesses caressant un chevreau.* — Conclusion.

Robert continuait à travailler à son tableau des *Pêcheurs*, qui, malgré les efforts les plus soutenus, n'avançait pas à son gré. Des difficultés imprévues se présentaient à chaque pas, et le courageux artiste remaniait son plan, grattait et refaisait des figures entières, de sorte qu'en fin de compte il mit trois longues années à exécuter un ouvrage qu'il avait espéré terminer en quelques mois. Robert vivait très-retiré à Venise. Dans les premiers temps de son séjour, il

fréquentait assez assidûment la maison du gouverneur, le comte de Spaur, et celle de la comtesse Palicastro ; mais la société italienne, bruyante et frivole, ne lui convenait pas, et il abandonna peu à peu la plupart de ses relations mondaines, ne faisant — et tout au plus — que ce que les bienséances exigeaient. Il ne voyait guère que son frère qui était venu le rejoindre et avec lequel il demeurait, le jeune Roulet dont il dirigeait les études de peinture, le peintre Joyant, et quelques amis de passage, tels que Bonstetten auquel il paraît avoir été très-attaché. Il avait fait la connaissance de M. Odier, homme de beaucoup de cœur, artiste d'un vrai et sérieux talent, qui devint l'un de ses meilleurs amis, et avec qui il lisait *Gil Blas*, La Bruyère, l'*Histoire de Venise* de Daru, *les Ducs de Bourgogne* de M. de Barante, etc. Mais à tout prendre il menait une existence solitaire, se renfermant et se concentrant de plus en plus. Il ne faisait rien de ce qu'il eût fallu pour dissiper ou pour amortir les souvenirs de Florence. Historien fidèle, je ne voudrais pas imiter des écrivains dont l'imagination féconde a fait de la vie du peintre neuchâtelois un véritable roman. Mais je ne puis davantage partager l'opinion de quelques biographes qui contestent l'influence qu'eut sur la destinée de Robert son affection pour la princesse Charlotte, qu'il nomme lui-même *sa*

passion. Cet attachement n'était qu'*une épine*, je le veux bien, dont tout autre n'aurait souffert que quelques semaines ou quelques mois. Mais il ne faut pas oublier que la constitution morale de Robert renfermait des germes morbides qui n'attendaient qu'une occasion pour se développer. Au lieu de se guérir, cette blessure légère s'envenima ; elle fut le prétexte, l'accident qui détermina une maladie générale et mortelle. Du reste, je ne peux mieux faire, pour mettre le lecteur à même de juger en connaissance de cause du caractère de l'amour de Robert pour la princesse Charlotte, que de transcrire quelques passages des lettres qu'il écrivait à M. Marcotte en 1833 et en 1834, et où avec sa réserve habituelle il touche ce sujet.

« . . . Plus je vois ce pays, Venise et ses environs, plus je voudrais y être avec un esprit tranquille. O mon cher ami, si vous saviez combien ma raison a déjà fait pour avoir ce calme ! combien elle travaille pour cela ! vous trouveriez qu'elle se défend vivement contre une imagination qui tend à la gouverner. Comme l'amitié véritable sait lire dans l'âme de ceux qui l'occupent, m'est-il permis de ne pas vous le dire ? Non, je ne peux pas cacher les faiblesses de mon cœur, et il ne m'est pas possible de ne point répondre ou de répondre d'une manière évasive à vos

excellents conseils et à vos observations. Comment pourrais-je vous expliquer le silence que j'ai gardé jusqu'à présent avec vous, si ce n'est en vous disant que c'est la honte qui me l'a fait garder? — J'ose dire que ç'a été aussi l'espoir de vaincre des sentiments en apparence bien téméraires et bien condamnables. Mais en suis-je tout à fait coupable? Quelle chaîne d'entraînements il y a dans la vie! et souvent, comme vous le dites, on en reste malheureux, si surtout on ne se persuade pas que tout est pour le mieux dans ce monde.

« J'aimerais à vous parler avec plus de détails de ce qui trouble bien trop le repos que j'ambitionne; mais à quoi cela pourrait-il servir sinon à satisfaire peut-être ma faiblesse? Je ne veux pas vous ennuyer; je ne veux que vous montrer la confiance la plus entière. Je vous le répéterai encore : un sentiment de honte m'a retenu jusqu'à présent, mais je ne dois plus l'écouter; oui, la honte d'avoir fait preuve de la plus grande inconséquence, la honte d'avoir montré aussi peu de prudence que de prévoyance en une rencontre qui en exigeait tant. Je me suis trop longtemps fait illusion. Vous le dirai-je? Tant que j'ai conservé l'espoir de *la revoir*, je croyais mes sentiments très-naturels. A présent ils m'occupent trop. Si je n'avais mon cher Aurèle avec moi, et si je ne voyais pas

mon tableau s'avancer vers la fin, je ne sais vraiment si je pourrais le continuer; mais, comme je vous le disais : avec l'idée que tout peut servir sinon à l'avantage temporel, du moins à l'avancement spirituel, on a déjà une grande consolation. Je suis bien éloigné de vous, cher ami, et pourtant vous êtes constamment avec moi. Tout ce que vous me dites se grave dans mon cœur, et mon attachement s'en augmente. Je n'ai pas voulu, je n'ai pas pu vous cacher la cause de cette disposition qu'avec raison vous blâmez en moi. En vous en faisant l'aveu je puis vous assurer des efforts que je ne cesse de faire pour la changer. Le temps, je l'espère, m'en fera triompher, mais je resterai toujours avec les sentiments de la reconnaissance la plus tendre pour vous qui avez été et qui êtes ma force.

« Voilà donc cette page que je vais vous envoyer et qui vous fera connaître cette inclination que vous avez soupçonnée et que je voudrais me cacher à moi-même. Si je pouvais, en même temps, vous dire ce qui l'a faite, ce qu'elle est, peut-être ne me jugeriez-vous pas trop sévèrement. Hélas ! vous le savez, le cœur est entraîné quelquefois. On doit être plaint quand il ne vous entraîne pas au point de mériter le blâme de ceux qui veulent que les passions soient toujours gouvernées par le sentiment de l'honneur...

« Il y a plusieurs jours que j'ai commencé ma lettre, et vous verrez par ce qui est écrit que je me suis laissé aller à vous faire une confidence qui vous fera bien mal juger de ma raison ; mais en beaucoup de choses vous me jugez trop avantageusement, et vos éloges me font trouver coupable de ne pas me faire mieux connaître à vous, cher ami... Je ne veux pas quitter ce sujet sans vous faire une prière, à savoir, de ne faire aucune supposition qui puisse être désavantageuse à une personne dont les qualités et les mérites appellent non-seulement la considération, mais l'attachement de ceux qui l'approchent. D'ailleurs mes sentiments sont nobles et purs, et quand ils auront plus de calme, ils me feront trouver un avantage dans ce qui m'a trop agité... Je ne ferai que quelques petits tableaux, après mes *Pêcheurs*, et j'irai m'installer tout à fait dans le pays où je trouverai le sujet de mes *Vendanges*. Je m'en promets déjà du plaisir. Je ne tiens pas à m'arrêter à Florence. J'y aurais même bien peu de satisfaction, n'y trouvant plus la personne que j'aimais le mieux. La princesse Charlotte n'y reviendra pas[1]... »

Robert écrit encore au même ami : « Vous avez bien voulu sympathiser avec une faiblesse que je n'ai

1. Elle était allée rejoindre en Angleterre son père, que l'on n'avait pas autorisé à habiter l'Italie.

pas craint de vous découvrir. Je ne sais si cet aveu ne déposera pas trop cruellement à vos yeux de mon imprudence; mais voilà le résultat de la peine que j'ai éprouvée en voyant une femme dans une affliction profonde. Sa sensibilité m'a ému; ses vertus ensuite ont augmenté cet intérêt que je pensais n'être d'abord que naturel. J'aurais besoin de vous en dire davantage pour que vous puissiez comprendre que je suis peut-être excusable. Quoi qu'il en soit, c'est un rêve bien glorieux.

« J'ai lu et relu votre dernière lettre qui m'a été si bonne; je la relirai encore, car je ne peux me dissimuler que c'est la raison la plus convaincante pour opérer sur mon esprit. C'est donc à vous que je devrai un état plus calme. Quelle sensibilité profonde je trouve dans tout ce que vous me dites! Et qui pourrais-je croire plus que vous qui voulez bien, non-seulement excuser une faiblesse que je condamne, mais encore m'aider de conseils pour ramener mon imagination dans la route qu'elle n'aurait pas dû abandonner? Comme je vous l'ai dit dans ma dernière, il me faudrait autre chose que la plume pour faire comprendre toute ma situation. Il m'est arrivé ce qui a demandé bien des sacrifices, et ici, en Italie, je sens que je suis toujours en danger par le besoin que j'ai de m'attacher et par l'impossibilité où je

suis de le faire de façon à satisfaire à la fois la raison, les convenances et, je le dirai, mon cœur. Malheureusement pour moi, en Italie, je n'ai jamais eu de rapports qu'avec des personnes dont la situation et l'existence, si différentes de la mienne, auraient dû me tenir toujours en garde contre des sentiments qui exigent bien d'autres rapports. On se laisse entraîner par je ne sais quel charme trompeur qui ne vous lègue en s'évanouissant qu'ennui et dégoût de la vie. Ma peinture, qui peut encore tant m'occuper, fait une diversion à cet état si pénible, et je dois encore m'envisager heureux de sentir ma passion pour mon état, loin de diminuer, prendre chaque jour plus de mes idées et de mon temps. Pourtant il me semble que ce n'est qu'une fièvre qui peut passer, et je me dispose à me ménager quelques forces pour le moment où cette ardeur se préparera à me priver d'énergie en me quittant. »

Dans une autre lettre, datée de la fin de 1833, Robert revient sur ce sujet avec une insistance qui prouve que, malgré ce qu'il en dit, sa blessure n'était pas en voie de guérison : « Votre état, en recevant ma lettre, était plus nerveux que de coutume, et cette lettre vous a affligé encore! J'en suis désolé, mon ami, d'autant plus qu'en l'écrivant je n'étais pas dans la situation d'esprit que vous avez cru voir. Il faut,

à propos de cela, que je vous fasse rire; j'en serais enchanté. Mon frère, avec son bon sens calme, après avoir lu les pages qui me sont adressées, me dit avec un sang-froid vraiment comique pour moi : « Ce bon M. Marcotte se tourmente beaucoup de ta « passion. Cependant il me semble que quand comme « toi on boit, on mange et on travaille, on n'est pas « bien malheureux. Tu devrais le lui dire. » Ceci vous instruira plus que tout ce que je pourrais vous écrire sur l'état où je me trouve.

« Mon bon ami, cet attachement ne me rend pas malheureux comme vous pouvez le penser, et, vous le dirai-je? tout occupé qu'en soit mon esprit, telle impression qu'en reçoive mon âme, je trouve mon état bien moins pénible que le vide du cœur. Mais comment puis-je parler du vide du cœur quand il est tout occupé de l'amitié qui nous lie et de mon affection pour ma famille? C'est un blasphème; mais le cœur n'a-t-il point de capacités pour recevoir des impressions diverses? Nous autres artistes, nous en avons besoin plus que d'autres pour que l'imagination ne reste point froide. Oui, monsieur, je vous le répète, et je mentirais si je disais le contraire : je ne puis penser à Florence sans émotion. La raison, le devoir, le caractère de mon attachement peut-être, ne permettent pas à une tristesse violente de s'em-

parer de moi, tout au plus à une mélancolie qui ne peut nuire à mes occupations. Une inclination qui n'a pour base que les sens, tourmente et abaisse; mais celle qui ne s'attache qu'à la beauté de l'âme, à la bonté du cœur, au charme de l'esprit, ne peut qu'élever. J'ai pu m'exagérer l'opinion d'Odier sur ces dames, mais ses lettres ne tarissent pas en éloges sur la mère et sur la princesse C... Vertu, naïveté, simplicité, tout est là. J'avais eu souvent l'occasion de parler de cette famille avec lui pendant qu'il était ici, sans lui donner aucune idée de mes sentiments (je sais les renfermer). Il ne pensait pas alors des Bonaparte comme il en parle aujourd'hui. J'avoue même que j'avais été plusieurs fois blessé de l'opinion qu'il émettait sur les membres de cette famille, et c'est surtout afin qu'il eût l'occasion de se détromper que je lui avais remis pour ces dames une lettre dont il ne voulait pas se charger. J'étais sûr qu'il m'en remercierait ensuite. Ce que je vous en dis est pour vous faire apprécier le charme de cette maison. Je ne puis pas parler du caractère d'attachement qu'on me conserve, mais ce que je puis dire, c'est que, dans tous les cas, je ne me sens pas capable de rompre des relations qui me sont chères. A une époque bien malheureuse pour la famille, j'ai montré du dévouement qu'on a apprécié ; rompre sans motif qui puisse

être su, je crois qu'on en ressentirait de la peine, éprouvant de la reconnaissance envers moi. J'aime mieux que le temps amortisse une inclination que vous voyez beaucoup trop ardente et la transforme en amitié. Je dirai plus : je n'aurais point fait mon tableau, si mon cœur n'eût été plein d'affections. Elles sont pour moi dans la vie les degrés qui me font monter. Ce sont elles qui ont donné à mon énergie un ressort qu'elle ne pouvait avoir sans elles. Si la religion condamne les passions qui conduisent au vice, défend-elle les penchants qui en éloignent? Oui, de quelque nature que ces penchants puissent être, tous ceux qui font aimer le bien doivent être considérés comme un bien... »

Malgré le calme relatif dont témoignent quelques passages des lettres écrites par Robert à cette époque, son esprit continuait à s'assombrir, et le temps ne lui apportait pas l'apaisement et le rassérénement qu'il en attendait. Le travail lui devenait de jour en jour plus difficile, et il ne parvenait pas à achever son malheureux tableau. A mesure qu'il sent ses forces décroître et sa raison perdre de son empire, les dispositions mystiques de son âme se développent, l'ennui de la vie l'envahit, il se détache de plus en plus de la terre et cherche au dehors un appui qu'il ne trouve plus en lui-même. « Je ne vois

que craintes, souffrances et chagrins dans ce monde, écrit-il à M. Marcotte en 1834 ; ce qui me fait désirer avec bien trop d'ardeur le repos éternel. » Le sentiment religieux avait toujours tenu une grande place dans la vie de Robert. Mais on a pu voir dans la suite de sa correspondance que ses idées sur ce sujet étaient très-larges et très-générales. Il ne paraît pas avoir jamais donné beaucoup d'importance aux questions de dogme et de forme. « Tout en pensant être religieux, disait-il à M. Snell en répondant à je ne sais quel bruit qui avait couru sur l'intention qu'il aurait eue de changer de communion, je vois la religion plus grande que ceux qui s'attachent aux petites pratiques et qui disputent sur les mots. » Il se représente Dieu comme l'*âme des mondes;* il le nomme l'Être Suprême, la Providence, la Souveraine Intelligence. Il croit qu'il dirige nos destinées, que nous devons nous résigner aux volontés du Maître bienfaisant, qui nous rendra suivant nos œuvres, et qui, après cette courte vie, nous réunira pour l'éternité à ceux que nous avons aimés. « Ma religion, dit-il lui-même, est celle du cœur qui peut être, si vous le voulez, de la philosophie; c'est en somme un sentiment bien intime que ce monde n'est pas notre seule demeure. » Il disait encore qu'il « croyait qu'il pourrait encore aimer

après sa mort les amis qu'il laissait sur la terre, et se trouver réuni avec toutes les âmes avec lesquelles il avait sympathisé. » Telle est en abrégé la doctrine religieuse de Robert. Mais chez lui, ce déisme n'était pas une froide théorie ; c'était une idée vivante, émue, pieuse, qui faisait partie de sa nature intime, et qui exerçait une action continue sur sa vie : une véritable religion.

Ce sont peut-être ces préoccupations constantes de son esprit qui, sans changer de caractère, s'accentuèrent et se précisèrent vers la fin de sa vie et, sans doute aussi, le désir d'agrandir et d'élever sa manière qui induisirent Robert à tenter un sujet religieux. Dans les intervalles de liberté que lui laissait l'exécution de ses *Pêcheurs*, il entreprit un *Repos en Égypte* qui lui avait été demandé par un de ses compatriotes. Cette composition, dont il fit trois esquisses, l'occupa beaucoup. Il paraît en avoir conçu l'idée dès 1832, car déjà le 14 septembre de cette année il écrivait à M. Marcotte... « J'ai parcouru un quartier que je ne connaissais pas, celui des Juifs. Vous savez qu'en presque toutes les villes d'Italie on les a circonscrits dans des limites qu'ils ne peuvent franchir. Ils forment, par cette raison, bien plus un corps à part que dans nos pays où ils sont libres d'habiter où bon leur semble. De là ce caractère extrêmement

marqué qu'ils conservent. J'ai admiré des têtes superbes qui pourraient servir, avec beaucoup de succès, pour peindre des physionomies d'un grand cachet. Je voyais des grands sacrificateurs, des prophètes, des Joseph et, parmi les femmes, des Judith, des Rebecca, même des Vierges[1]. Je vous avouerai qu'en faisant ces observations je ne pouvais m'empêcher de trouver l'immortel Raphaël bien au-dessous de la nature, et il me semblait qu'avec son sentiment sublime il aurait frappé bien plus fort s'il eût donné à tous ses sujets juifs tout le caractère qu'offre la nature. Il est vrai peut-être qu'il n'a pas eu l'occasion de voir en son temps, comme dans le nôtre, des réunions entières de ce peuple singulier, qui malgré sa dispersion n'en conserve pas moins un type si frappant et qui donne matière à tant de réflexions. Je n'oserais communiquer à personne, autre que vous, ces remarques qui pourraient paraître présomptueuses, mais comme je vous le disais tout à l'heure, je ne peux m'empêcher de trouver les œuvres du Créateur bien autrement sublimes que tous les représentations que les créatures les

1. Robert avait commencé une Vierge avec l'Enfant, de grandeur naturelle, que l'on trouva dans son atelier après sa mort. La tête de la Vierge est assez avancée, le reste du tableau n'est que frotté.

plus heureusement douées ont pu faire. » Au commencement de 1834, les trois esquisses du *Repos en Égypte* étaient faites et il écrit encore à son ami : « Je me suis occupé exclusivement à chercher une esquisse, et vous rirez peut-être de mes caprices qnand je vous dirai comment je l'ai faite. Je me suis installé dans une petite chambre de la maison que nous habitons. Je m'y suis enfermé, et pendant dix jours personne n'y est entré, pas même Aurèle. Je sentais le besoin de chercher seul à rendre l'idée que je me forme de sujets qui n'avaient encore occupé que ma tête. C'est toujours un travail de mettre sur la toile ce que voit l'imagination, et ce travail devient plus grand quand il s'agit d'un genre dont on n'a pas l'habitude. Aussi pensais-je que je devais chercher plus qu'un autre, mais j'ai voulu le faire sans influence. Avant de commencer, j'ai fait plusieurs promenades dans les meilleures réunions de tableaux, non pour prendre à droite et à gauche des idées ou des motifs, mais pour voir les bornes où l'imagination doit s'arrêter. J'ai trouvé dans mes courses que celle des artistes vénitiens les a presque toujours portés à parler aux yeux plus qu'au cœur, et sous ce rapport je ne sens pas comme eux, bien que j'admire une belle exécution... Pour inspirer une religieuse admiration, ce qui est assurément une

grande difficulté de l'art, il faut avoir l'esprit et le cœur pénétrés. J'ai fait trois esquisses peintes assez grandes (les figures ont trois pieds et le tableau quatre et demi). La première ne m'a pas contenté. Je pensais donner à ce sujet de la poésie par un effet nouveau. J'ai trouvé qu'il y aurait à le rendre ainsi une recherche qui ôterait la simplicité et la noblesse.. Une seconde ne m'a pas satisfait davantage; je n'y trouve aucune vérité historique; c'est une scène ordinaire. La troisième enfin, bien différente des autres, est assez réussie; au moins Odier se montre enchanté. La manière dont il me l'a dit m'a bien encouragé. Non-seulement il a trouvé les grandes lignes heureuses, mais même l'ajustement des détails... J'en juge bien, car cet essai m'inspire une sécurité et une confiance que je n'ai jamais eues pour mon tableau de Venise (*les Pêcheurs*), qui m'a donné tant et tant de travail... Après avoir passé autant d'années que je l'ai fait, uniquement occupé à rendre la nature d'une manière vraie, quoique je me sois efforcé d'accompagner la vérité d'une noblesse convenable, je reconnais qu'il y a dans les sujets classiques un caractère bien autrement élevé.

« Dans les arts où le sentiment joue un si grand rôle, c'est l'inspiration qui décide du genre de travail que l'on doit faire. Il y a une grande preuve de

raison à écouter cette inspiration. Aussi n'écouté-je plus maintenant que ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est le véritable charme des arts et ne peut venir que d'un sentiment intérieur... Je finirai mon tableau (*les Pêcheurs*) ces mois-ci, et je pourrai encore pendant les grandes chaleurs avancer ma *Sainte Famille*. Mon esquisse est faite. Chaque jour je trouve que je n'ai rien à y changer. Mon *Saint Joseph* est de l'âge que vous trouvez indispensable... Ce sujet me fera connaître mes forces, et si je peux changer mon genre de peinture... Je vous assure que si j'ai pris le genre qui m'a valu une réputation, ce n'est pas par goût. J'ai toujours trouvé la peinture historique plus en rapport avec ce que j'aime véritablement. Souvent, je l'avoue, les goûts peuvent tromper sur les moyens. C'est ce qui me fera toujours éviter soigneusement de me livrer à mes penchants avec trop peu de raison. Vous voyez que j'ai été prudent. »

Pendant qu'il travaillait à cette *Sainte Famille*, Ingres passant par Venise la vit, et Robert ne se méprit pas sur l'impression que l'auteur du *Saint Symphorien* reçut de son ouvrage. « Il m'a fait des éloges, écrit-il à M. Marcotte, mais, entre nous, je crois pouvoir dire que tout ce que je fais n'a pas à ses yeux le cachet qu'il désire et qu'il prêche. Il y

trouve peut-être trop de nature, c'est-à-dire un effet qui rend trop naturellement les choses. Je ne lui en veux pas le moins du monde ; il ne pourrait être autrement et demeurer sincère, et il l'est. Tout est connu par lui, tout a été consulté, et moi qui suis d'une ignorance si grande que je m'en étonne ! » Ingres avait raison, et Robert parlait d'or en disant tout à l'heure « que les goûts peuvent tromper sur les moyens ». Autant qu'on en peut juger sur une ébauche, le peintre des *Moissonneurs* ne serait pas parvenu à donner à sa *Sainte Famille* le grand style que réclament impérieusement de pareils sujets. Ce n'est pas, certes, que cet ouvrage soit sans aucun mérite. La scène est pittoresquement disposée, les types ont du caractère, et, quoique peu avancée, l'exécution s'annonce bien. Mais en voulant appliquer à l'histoire ses habitudes de vérité précise et locale, Robert se trompait assurément. Les motifs empruntés aux traditions religieuses en particulier, se sont, en traversant les siècles, dépouillés pour ainsi dire de tout ce qui les rattachait à un temps et à un lieu déterminés. De particuliers qu'ils étaient, ils sont devenus généraux et typiques. Transformés dans l'imagination de nombreuses générations, ils n'ont plus ni patrie, ni date. Ils sont le patrimoine commun de l'humanité, et l'artiste qui veut les traiter doit s'éle-

ver dans les régions pures de l'idéal, au-dessus de tout ce qui est transitoire et contingent. C'est dans ce but, pour ne prendre qu'un exemple, que les maîtres ont négligé le *costume* et adopté la *draperie*, et nous sommes persuadé qu'en appliquant aux sujets historiques les idées pittoresques qui l'ont dirigé dans toute sa carrière, Robert se serait brisé sur le même écueil où Horace Vernet a si misérablement échoué.

Au milieu des agitations nerveuses, de ces angoisses de l'esprit et de l'âme auxquelles Robert était en proie dans les dernières années de sa vie, il retrouvait parfois des moments de calme, et on aurait pu le croire guéri. La lettre suivante qu'il écrivit à M. de Meuron au commencement de 1834 est d'un ton simple et naturel et ne porte aucune trace de surexcitation :

« Venise, ce 5 janvier 1834.

« Cher ami,

« Il ne m'est pas possible d'attendre plus longtemps avant de vous écrire de nouveau ; il y a *si longtemps* que je n'ai eu de vos chères nouvelles, que je le remarque, ainsi que mon frère, presque chaque jour ! Vous avez quitté bien promptement l'Italie, et sans que j'aie eu le bonheur de vous y

voir. Quand j'y pense, j'en suis attristé, car je ne peux imaginer ce qui a pu vous obliger à changer vos plans de voyage. Pendant tout l'automne je vous ai attendu ici, et je me complaisais habituellement de l'idée de vous y voir arriver. Dieu veuille que ce ne soit pas votre santé qui nous ait privés d'un avantage sur lequel je comptais beaucoup, et si toutefois cette cause vous a fait agir, j'aime à penser que le retour au milieu de votre famille vous aura été salutaire. Quand on a un intérieur heureux, et que l'on y est habitué, une vie isolée et sans stabilité paraît bien triste à côté de l'existence calme et tranquille que l'on trouve au milieu de sa famille. Je n'ai pas voulu laisser passer cette époque sans venir vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous, et les vœux que je forme pour que tout ce qui vous arrive soit une succession de plaisirs et de contentements. Je vous en prie, ne soyez pas trop longtemps avant de répondre à ma lettre ; si vous saviez mon impatience d'en voir une de vous, vous me l'accorderiez bien vite. Depuis celle que vous m'avez écrite de Papigno, à laquelle j'ai répondu de suite presque, je n'ai eu qu'indirectement de vos chères nouvelles : on vous attendait à Rome avec impatience, et plusieurs personnes m'ont écrit qu'elles avaient été fort contrariées d'avoir appris que vous étiez retourné en Suisse sans aller

revoir vos anciens amis. Mais, dans cette vie, qui peut faire tout à fait ce qu'il se propose et même ce qu'il aurait du plaisir à faire? Tant d'événements imprévus arrivent que l'on est forcé bien souvent de se conduire différemment de ce que l'on ferait si l'humanité n'était astreinte à se régler d'après la volonté supérieure : en cela il faut penser qu'elle sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes, et chercher à voir en tout un avantage réel, quoiqu'au premier aspect nos désirs, et je dirai même nos passions, ne puissent en être convaincus. Vous serez étonné, excellent ami, d'apprendre que je suis encore à Venise; hélas! je suis une preuve de ce que je viens de vous dire. Vous savez que pendant cet été encore, j'ai été très-éprouvé, et ma santé a souffert assez (sans pourtant avoir eu de maladie qui m'ait obligé à garder le lit) pour que mon médecin me donne le conseil de passer l'hiver ici, où il est doux et convenable ordinairement aux personnes qui ont le système nerveux irrité; je me trouve très-bien de ce conseil, car depuis longtemps je ne me suis senti autant en force! J'ai aussi eu l'avantage de reprendre mon tableau, que j'ai été forcé de laisser quelque temps, pour y faire quelques changements que j'ai jugés nécessaires. J'ai eu le bonheur d'avoir ici les observations de quelques artistes de talent qui m'ont

parlé avec franchise; elles m'ont servi, puisque je me suis persuadé par elles que le sujet que j'ai entrepris de rendre pouvait s'expliquer mieux; du reste, ils ont trouvé que plusieurs parties les plus importantes m'avaient assez réussi. Mon frère est toujours avec moi, et je suis heureux de l'avoir; nous avons aussi un ami avec lequel nous nous sommes bien liés, et avec lequel nous sommes continuellement, travaillant tous les trois dans le même appartement, et logeant ensuite dans la même maison, Je vous en parle parce que je suis sûr qu'il vous intéresserait si vous le connaissiez : c'est un fils de M. Odier, de la Banque de France, député. Il s'est fait artiste presque contre le gré de toute sa famille, qui est dans la finance jusqu'au col, et qui, pour cette raison, ne comprend guère la vie d'un artiste, et qui n'apprécie pas le talent; cependant, comme il est aimé beaucoup par elle, vu son bon caractère, on n'a pas voulu combattre toujours une vocation qui est celle qui lui convient; il a déjà paru aux expositions d'une manière très-honorable, mais il n'est pas arrivé où il parviendra. Mon frère, qui m'a demandé de lui laisser une place dans ma lettre, serait contrarié si je ne le faisais pas. Je finis donc en vous priant de présenter à madame, à M[lle] votre sœur et M. Sigismond mes salutations respectueuses et mes vœux

pour leur bonheur et leur santé. Je pense aussi, bien, et bien souvent au vôtre, cher ami; c'est vous dire combien je le désire; ne soyez pas longtemps avant de m'écrire, et croyez-moi votre tout affectionné et dévoué ami,

« LÉOPOLD ROBERT.

« Je présume que notre bien cher ami M. Perrot est à Neuchâtel. Veuillez me rappeler à son bon souvenir, ainsi qu'à celui des personnes qui ont la bonté de s'intéresser à moi. »

Trois mois plus tard, nous trouvons Robert retombé au plus profond de ses idées noires. Le 10 avril il écrivait à M. Jesi à propos de son tableau des *Pêcheurs :* « Ce sujet m'est devenu insupportable; je suis comme l'homme dont l'ennemi, qui l'a fait cruellement souffrir, vient d'être terrassé : la victoire ne diminue pas en lui l'instinct de répulsion pour son ennemi. Cette œuvre aura bien vu blanchir ma tête par tous les chagrins que j'ai eus en la faisant. Je me demande quelquefois, quand surtout j'éprouve les plus grandes difficultés pour faire ce que je me suis proposé, à quoi sert tant de persévérance pour n'aboutir qu'à contrarier ses goûts et ses désirs. Cette réflexion, qui me semble prouver que l'on travaille volontairement contre son bonheur, me

porterait à changer mes idées à cet égard ; mais elles reprennent bien vite leur cours habituel et je suis effrayé du relâchement moral que la faiblesse de caractère me donne, et ce relâchement m'est plus pénible que tous les sacrifices qu'exige la continuité de la volonté. »

A la fin de 1834, ce malheureux tableau est presque achevé. Le 14 novembre, Robert écrit à M. Marcotte : « Enfin je me repose, mon ami, j'ai laissé mon tableau. Je me repose, parce que ce qu'il me reste à y faire exige tout ce que je pourrai mettre. Cinq ou six jours encore et il n'en sera plus question. C'est la fin d'un tableau qui le sauve pour un artiste, car alors il en sent la grande masse plus que l'exécution des détails. C'est à ce moment qu'on peut mettre dans ce qu'on a fait une dernière empreinte de génie si on en a ; c'est alors que vient la poétique par le charme mystérieux de l'effet ; c'est alors que la sensibilité indique ce qu'on doit sacrifier et ce qui doit attirer. Quand tout est fait matériellement, rien n'est fait véritablement par l'âme. J'ai bien regardé mon tableau ; je me suis pénétré de ce que j'ai voulu faire dès le principe et de ce qui me restait à faire. J'ai pris une grande résolution en me disant que je l'abîmerais ou que je réussirais à en faire une production originale. Je suis tombé sur ma

toile avec manches retroussées, et en huit jours j'ai fait un nouveau tableau. Il y a sans doute de la hardiesse à cela ; mais que voulez-vous, j'en suis plein. Si on ne se fait pas connaître à ses amis comme on est, à qui se fera-t-on connaître? Ne croyez pas cependant que je gâte ma peinture : jamais je n'ai eu autant de plaisir à y travailler. La persévérance est bonne : elle indique peut-être la capacité. »

Cette confiance et ce beau feu ne durèrent pas longtemps, et devant son œuvre achevée Robert est pris d'un véritable accès de désespoir. « *Le voilà enfin fini!!!* écrit-il à son ami. Mais le beau jour pour moi sera celui où il sortira de mon atelier. Il a été mon mauvais sort, et tant que je le verrai il me restera mille sensations pénibles. Puisque ma bizarrerie excite quelquefois votre gaieté, cher ami, je ne veux pas vous la cacher. Vous me faites du bien quand vous me dites que mes lettres vous font rire. Eh bien, je vous assure que dans ce moment, où toute la peine que je me suis donnée m'est encore présente, j'aurais un plaisir indicible, avant que le public eût jugé mon œuvre, de l'anéantir de façon qu'il ne restât plus rien que la poussière, en lui disant : Je te mets au néant pour qu'on ne dise pas que tant de constance n'a été mise en pratique que pour satisfaire ma vanité ! Ce sentiment est trop bas. »

On le voit, le *Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche de long cours* est de tous les ouvrages de Robert celui dont l'enfantement lui coûta le plus de labeurs et de chagrin, et en suivant les transformations que l'artiste fit subir à son projet, on a pu se rendre compte des efforts surhumains qu'il dut faire pour mener à fin ce grand travail. La scène du carnaval de Venise qui en forme le point de départ n'a laissé que peu de traces ; mais on connaît au moins par la gravure publiée par M. Delécluze l'esquisse des *Pêcheurs* que Robert envoya à M. Marcotte, et il est impossible de n'être pas frappé de l'intelligence avec laquelle le peintre transforma sa première pensée, et de la sûreté de goût dont il fit preuve en développant les éléments utiles qu'elle renfermait. Cette esquisse, en effet, présente des défauts capitaux : l'intention de l'auteur n'est pas clairement exprimée, car on ne sait s'il s'agit d'une arrivée ou d'un départ, et la plupart des figures étant disposées au même plan sur un terrain uni, les têtes se trouvent à la même hauteur et forment une ligne droite de l'effet le plus monotone et le plus malheureux. Dans le tableau définitif, Robert a conservé à gauche la belle jeune femme debout qui tient son enfant dans ses bras, ainsi que la vieille assise tout au coin de la toile. Mais il a fait disparaître les deux figures en

arrière et les a remplacées par le mur d'une terrasse qui sert de repoussoir. A droite, les deux personnages principaux ont à peine été modifiés. Quant au centre de la composition, il a subi une transformation radicale. Le pêcheur vu de face au premier plan, l'une des plus malheureuses conceptions de l'esquisse, est devenu le beau jeune homme à la tournure un peu théâtrale, mais pleine de caractère et d'élégance, qui déroule le filet. Derrière lui, élevé sur les blocs de la jetée, le patron de la barque, la main droite appuyée sur des instruments de pêche, la gauche, étendue vers la mer, donne ses derniers ordres aux mariniers; des enfants et un homme portant des provisions complètent ce groupe qui forme le centre moral et pittoresque, la clef de voûte du tableau.

Au point de vue technique, cet ouvrage renferme de grandes beautés et de graves imperfections. La composition, péniblement élaborée, est tendue et outrée; on y sent partout l'effort, le labeur; elle manque de cette simplicité savante jusqu'à paraître naturelle et facile qui distingue les *Moissonneurs*. En cherchant à élever son style, Robert n'a pas su éviter l'emphase, et les figures ajoutées après coup s'agencent difficilement et imparfaitement dans les portions de la composition primitive que le peintre a

conservées. Mais quelques-unes des figures principales, celles des deux femmes à gauche notamment, sont au nombre des meilleures créations pittoresques et poétiques de Robert. Influencé, peut-être à son insu et contre son gré, par les ouvrages des maîtres vénitiens qu'il avait sous les yeux, Robert s'est préoccupé plus qu'il ne le faisait d'ordinaire de l'exécution matérielle de son œuvre. Il a diversifié et séparé ses plans par un clair-obscur vigoureux que l'on ne trouve pas dans ses précédents tableaux; il a accentué et précisé la couleur et l'effet : en un mot, il a cherché à s'approprier quelques-unes des qualités qui lui manquaient. Y a-t-il réussi?... Pour ma part je ne peux tenir, comme le font cependant de bons juges, les *Pêcheurs de l'Adriatique* pour le chef-d'œuvre de Robert. De ses quatre grandes pages, c'est peut-être celle qui me parle, qui me touche, qui m'émeut le plus. Mais cette impression n'est pas due uniquement aux beautés pittoresques du tableau. Ce que j'y vois surtout, c'est l'image et l'empreinte de l'âme engoissée de Robert, le témoignage trop éloquent de son découragement, de son incurable tristesse. Tout est ici d'une mélancolie profonde; plus que cela : sombre, navrant, désespéré. En se quittant, ces malheureux sentent que c'est sans retour et, comme le disait Robert

lui-même : « ce départ annonce la fin de tout. »

Les *Pêcheurs de l'Adriatique* furent d'abord exposés à Venise. Par son sujet, ce tableau chatouillait la fibre nationale. On le critiqua vivement, mais on peut pourtant dire qu'en somme il reçut de la population de la ville un accueil enthousiaste. On vint des localités avoisinantes, même de Padoue et de Trévise, pour le voir. Robert l'expédia à Paris ; mais, retardé par des difficultés de douane et des accidents de route, il arriva quelques jours après l'ouverture du Salon et ne put y figurer. Robert fut vivement contrarié de ce contre-temps. Dans sa lettre à M. Marcotte, en date du 15 mars, il témoignait encore l'espoir que l'influence de son ami pouvait faire lever la consigne qui excluait son ouvrage.

Ce dernier coup aggrava sensiblement l'état de santé de Robert. Son frère et ses amis s'alarmèrent. Ils le pressèrent vivement de changer d'air, de faire un voyage en Suisse. Après bien des hésitations, Léopold parut décidé à prendre ce parti et il écrivit à ses parents : « Aurèle a voulu enfin vous apprendre une grande nouvelle qui certainement vous fera une impression vive. Je ne le voulais pas, mes chères sœurs, par un sentiment indéfinissable. Il me semble que je ferais bien d'entreprendre un voyage, et je ne sais ce qui me retient ici. Je suis comme un

paralytique moralement parlant : je ne suis plus capable de prendre par moi-même un parti; il faut donc écouter les autres. Dieu veuille que cette détermination nous soit avantageuse à tous! Le bonheur de vous revoir, mes bien-aimées, sera toujours senti par moi, mais l'idée que j'en ai maintenant est accompagnée d'un sentiment pénible. Je me figure que je ne puis plus donner de plaisir à ceux même que j'aime le plus, à cause de la mélancolie profonde qui semble me suivre partout. »

Vers la même époque, Robert voyant chez son neveu un penchant à cette vie concentrée et solitaire qui l'avait perdu, lui écrit cette lettre navrante où l'on touche du doigt la plaie profonde de son âme et où l'on devine toutes les angoisses et les derniers efforts du lutteur épuisé :

« Venise, ce 27 février 1835.

« Mon cher neveu, mon cher filleul,

« Ton bout de lettre m'a fait tant de plaisir, et en même temps m'a tant fait penser que la première place de cette lettre sera pour toi; et pour te prier, pour ton bonheur à venir et celui des bons parents qui t'entourent, de faire la plus sérieuse attention à tout ce que j'ai à te dire.

« Ta lettre m'a attaché à toi, mais d'une manière

que rien ne saurait augmenter, parce que je trouve un rapport singulier de ton caractère avec le mien. Mon cher ami, écoute-moi, comme un bon conseil qui a son expérience de quarante ans et qui a passé par mille épreuves. Si je n'ai pas succombé à celles de la société, celles de la solitude n'en ont été que plus grandes. Sur le corps et l'âme, persuade-toi bien, mon cher ami, que nous nous devons à la société : c'est une de nos obligations les plus grandes pour notre bonheur à venir : si nous nous en écartons, que trouvons-nous en place? une imagination plus ou moins ardente qui nous fait naturellement désirer un genre de bonheur.

« Mais crois-moi, mon cher, crains-le; ce bonheur peut faire le malheur de toute une fin de vie; parce qu'il n'est pas naturel. Il nous écarte de nos semblables. Peut-être par un sentiment d'orgueil, nous nous croyons au-dessus d'eux, et nous avons du mépris pour leurs idées et leurs plaisirs; mais ensuite cet orgueil est bien puni, car si nous nous sommes écartés de nos semblables, eux à leur tour peuvent ne pas nous accueillir, quand nous voudrions nous replacer avec eux, après avoir reconnu que le bonheur solitaire est trompeur et contre notre nature humaine.

« Ainsi il faut, quand surtout il en est temps encore,

se vaincre soi-même. On cherche à surmonter les défauts de tout genre : celui-là en est un, *crois-moi, mon cher,* crois-en mon expérience *courante* par le monde, et non-seulement faite sur moi, mais aussi sur les autres.

« J'ai vu toujours que la misanthropie et même une mélancolie trop grande amenaient toujours des malheurs ; pourquoi alors ne pas s'en préserver !

« Mon sentiment à ton égard, mon cher neveu, est que tu ne dois pas fuir une société où tu ne trouveras pas de mauvais exemples. Tu n'y trouves pas de plaisir, dis-tu ; force-toi d'y en trouver ; tu es encore assez jeune pour te vaincre ; il le faut. Ta santé physique s'en accommodera aussi bien que le repos de ton esprit pour l'avenir.

« Si cette disposition nous jetait corps et âme dans l'adoration de la Providence, je serais loin de la déconseiller, car l'amour de Dieu, *dépouillé de toute faiblesse humaine,* est la seule passion qui amène l'homme à sa fin avec bonheur, mais ces faiblesses ne se retrouvent-elles pas à chaque pas dans la vie, surtout avec la vanité qui domine l'esprit du siècle? Ne veut-on pas faire sa maison ; n'a-t-on ni envie ni jalousie pour cela ; et comment accorder ces vices plus ou moins grands avec le désintéressement que l'amour de Dieu demande?

« Si on pouvait vivre comme les solitaires de la Thébaïde, cet amour de Dieu ne serait pas entravé; mais quand on est dans la société et que l'on doit y vivre, il faut bien réfléchir, et nous demander d'où nous vient cette disposition à se contenter par une existence différente de celle des autres. Après s'être bien éclairé par ces réflexions, et avoir bien reconnu que nous nous attirons la froideur et l'inimitié même de nos semblables en ayant l'air de les mépriser, on peut avoir la certitude que cela joint ensemble peut attirer bien des malheurs et des chagrins pour nous.

« Excuse-moi, mon cher neveu, mais je crois de mon devoir de te parler à cœur ouvert, et de t'engager, autant que j'ai d'éloquence, à te sauver de cette pente à la mélancolie. Tes premiers bouts de lettres étaient gais; ces derniers, tout pleins de sentiment, sont trop sérieux pour ton âge. Ne fais pas autant le philosophe, et ne raisonne plus aussi creux; on finit par trouver un trou sans fond; le moyen d'en sortir après, si on s'y laisse entraîner? — Tout ce que tu dis est parfaitement bien pensé pour un homme qui a déjà parcouru sa carrière; mais pour celui qui la commence, il faut plus d'espérances, de plaisirs.

« Fais bien attention, mon cher, à ces avis d'un oncle et d'un parrain qui t'aime, et qui voudrait

faire quelque chose pour ton bonheur. Je t'embrasse.

« LÉOPOLD ROBERT. »

Le lendemain Robert continue ainsi cette lettre en s'adressant à sa sœur Adèle :

« Aurèle, le bon frère si raisonnable et si sensé, restera. Je n'ajoute rien à ce qu'il vous dit à cet égard ; toutes ses réflexions sont si pleines de bon sens, annoncent un si grand fond de contentement intérieur, que j'en bénis le ciel. Notre *Benjamin* est destiné à remplir une vocation particulièrement désirable, je le prévois ! Sa santé est bonne autant qu'on peut le souhaiter, et sa tête est à l'abri des maux qui attaquent ceux qui désirent trop... Dieu le bénisse et vous aussi, chérissimes sœurs ! Je vous écrirai encore de Milan pour vous adresser mon itinéraire. Je vous embrasse de toutes les forces de mon âme, en attendant que je vous serre dans mes bras. *De grâce, n'annoncez pas mon retour; cela ne sert à rien.* »

A peine cette lettre était-elle en route que le malheureux Robert se coupait la gorge le matin du 20 mars 1835, dix ans, jour pour jour, après la mort tragique de son frère[1].

1. Acte de décès de Léopold Robert. Extrait du registre mor-

On a beaucoup écrit, longuement disserté sur les causes qui ont pu déterminer Robert à s'abandonner à cet acte de désespoir. Non-seulement les historiens, mais les moralistes et les médecins s'en sont mêlés. Hélas! il y aura toujours dans ce fait d'un homme qui se jette volontairement dans les mains de son plus cruel ennemi, un mystère, une *inconnue* que les plus habiles ne parviendront pas à dégager. Tout

tuaire de la paroisse de la confession d'Augsbourg, de Venise, année 1835.

« Léopold Robert, âgé de 40 ans, appartenant au culte évangélique, célibataire, chevalier de la Légion d'honneur, peintre d'histoire, né à la Chaux-de-Fonds, en Suisse, canton de Neuchâtel, séjournant à Venise, rue Fantino, *calle* Minelli, n° 3154. Fils d'Abram-Louis Robert et de Suzanne-Charlotte, née Robert; mort à Venise, le 20 mars 1835, inhumé le 23 mars 1835. — Cause de la mort : profonde hypocondrie. »

Le pasteur de la communauté évangélique allemande, de la confession d'Augsbourg, de Venise.

TH. ELZE.

Légalisé par le consul de la Confédération suisse à Venise, 28 septembre 1874.

CÉRÉSOLES.

On pourra consulter les pièces suivantes relatives à la mort de Léopold Robert et à la polémique soulevée par le tableau des *Pêcheurs*, que M. Victor Céresoles, consul de la Confédération suisse à Venise, a bien voulu me communiquer. Elles sont d'un grand intérêt; malheureusement leur étendue ne me permet pas

ce qu'on peut dire, c'est que Robert portait en lui un germe fatal qui s'est développé avec les années. Des circonstances accidentelles et assez légères en elles-mêmes : — avant tout son amour pour la princesse Charlotte; puis les difficultés qu'il trouve dans l'exécution de son dernier ouvrage et l'appréhension du sort qui l'attendait à Paris après le grand succès des *Moissonneurs;* l'affaiblissement de ses forces; la

de les donner, et je me borne à les signaler en exprimant le désir que M. Cérésoles ne tarde pas à les publier *in extenso*. Ce sont :

1° La nécrologie de Léopold Robert publiée dans la *Gazette privilégiée de Venise,* du 27 mars 1835 (n° 69). Cet article, ainsi que la solennité des funérailles de Robert, a donné lieu (A.) à une lettre du curé de la paroisse de San Stefano de Venise, au patriarche de cette ville, en date du 27 mars 1835; (B.) à la lettre du cardinal-patriarche Jacopo Monico, adressée le 29 mars à S. E. le comte de Spaur, gouverneur de la Vénétie; (C.) à une lettre de celui-ci à la direction générale de police de Venise pour obtenir des informations. (31 mars 1835);

2° Article de critique très-vive attribué à Zanetti, dans le *Gondoliere,* du 24 décembre 1834, sur les *Pêcheurs de l'Adriatique;*

3° Article du recueil l'*Apatistà,* du 24 décembre 1835, en réponse à l'article du *Gondoliere;*

4° Réplique du *Gondoliere,* du 21 janvier 1835;

5° Courte réplique de l'*Apatistà,* du 29 janvier 1835;

6° Feuilleton de la *Gazette officielle de Venise,* publié le 18 avril 1835 (n° 88), c'est la traduction d'un article de critique français.

crainte de ne pouvoir porter plus haut son talent ni même peut-être de le maintenir au degré qu'il avait atteint; la nécessité où il se trouvait de prendre une détermination au sujet de son voyage; quelques critiques acerbes que son tableau avait essuyées à Venise, — précipitèrent et déterminèrent la crise. Je suis persuadé qu'il n'y eut pas chez Robert une intention arrêtée d'avance, une préméditation précise. Il était épuisé au moral et au physique. Il avait résisté plus d'une fois à l'horrible tentation. Le souvenir de son frère lui traversa la tête, et il se frappa dans un moment de subite hallucination[1].

1. Robert avoua à son frère que plusieurs fois à Rome déjà, lorsqu'il craignait de ne pouvoir s'acquitter envers M. Roulet, il avait eu la pensée du suicide. Plus tard, en 1832, il écrivait à M. Marcotte : « Je ne sais ce qui m'entraîne à faire de ces raisonnements; c'est, je crois, la peur, non celle d'un danger présent, mais d'*un qui est arrivé* et qu'on n'envisage qu'avec un sentiment d'effroi quand on l'a évité. » Enfin on trouva dans ses papiers ce billet, sorte de codicille à son testament, écrit un mois et quelques jours avant sa mort, et où l'on peut bien voir l'indice d'une sinistre préoccupation : « Je laisse à mon frère Aurèle les dessins qu'il a faits d'après mes tableaux et que j'ai acquis à différentes époques. Il pourra faire de ces dessins tout ce qui lui semblera le plus avantageux dans son intérêt, ce qui est d'autant plus juste que ces dessins n'ont pas été payés par moi à leur juste valeur. C'est une petite marque de ma vive reconnaissance pour l'assistance de l'amour fraternel le plus dévoué.

« Léopold Robert. »

Un mois après la mort de Léopold, M. Aurèle Robert, revenu de la première émotion et ayant pu rassembler ses souvenirs, écrivit à M. Marcotte la lettre suivante, où l'on trouvera le récit parfaitement exact du tragique événement, et les suppositions les plus plausibles sur les causes qui l'ont amené :

« Très-cher et excellent ami,

« Le 15, date de la dernière lettre que vous écrivit Léopold, était un dimanche. Nous avions l'habitude de passer ce jour-là à la maison, soit à écrire, soit à nous reposer. Dans la matinée, un jeune peintre allemand vint nous prendre et nous conduisit chez des dames vénitiennes pour voir des miniatures. Après être rentrés et avoir déjeuné, nous étions dans la grande salle à causer avec J... En parlant de mes petits succès, Léopold, qui déjà la veille m'avait tenu un langage semblable, me dit que je devais me marier tandis qu'il en était temps, que ce serait une folie de ne pas le faire, etc., etc. Il me prêcha avec tant de chaleur et de force à ce sujet que toutes les raisons que j'aurais eues à lui opposer ne valaient plus rien. Le soir, nous dînâmes avec quelques amis chez le restaurateur, et notre Allemand nous conduisit chez un médecin de son pays venu ici pour sa

santé, et accompagné de sa femme et de sa belle-sœur. J'y allais assez ordinairement le dimanche soir, et enfin, à force de prières, j'étais parvenu, ce soir-là, à conduire Léopold chez ces dames, qui s'informaient toujours de lui avec intérêt.

« La soirée se passa d'une manière charmante. Ces dames, fort bonnes musiciennes, offrirent d'abord de faire de la musique et demandèrent à Léopold ce qu'il préférait qu'elles exécutassent. Elles avaient le *Requiem*, de Mozart, qu'il les pria de faire entendre; puis vinrent des valses et l'on se mit à danser. Léopold lui-même prit part à nos divertissements et se mit à causer avec une vivacité et une gaieté que je ne lui avais pas vues depuis longtemps. Je jouissais de le voir dans cette disposition; aussi me promettais-je bien de mettre tout en œuvre pour le faire revenir au milieu de cette aimable famille. Avant de rentrer, nous fîmes encore avec nos jeunes Allemands une assez longue promenade. Nous trouvâmes à la maison le *Journal des Débats*, dans lequel M. D... annonce l'arrivée du tableau des *Pêcheurs* à Paris; M. de Sacy avait eu l'attention de nous l'envoyer. Je fis lecture à Léopold de l'article qui le concerne, et après lui avoir donné le bonsoir je monte à ma chambre. Les jours suivants, jusqu'au vendredi, nous travaillâmes, selon notre coutume, l'un près de

l'autre dans le même atelier. Habituellement nous causions fort peu, autant par habitude que pour ne pas nous distraire de nos travaux; mais ce jour-là nous étions souvent en conversation. Il a toujours régné entre Léopold et moi une retenue silencieuse extraordinaire entre deux frères qui auraient dû être amis intimes. Cette disposition datait des premiers temps de mon séjour à Rome. Léopold, je dois le dire pour rendre hommage à la vérité, a toujours excité plutôt mon respect que ma confiance; et lui, de son côté, ne trouvant sans doute pas en moi cette profondeur et cette délicatesse de sentiments propres à correspondre avec les siens, et de plus ayant l'habitude malheureuse de concentrer et de cacher ce qu'il éprouvait, n'était jamais disposé à s'ouvrir franchement à moi sur tout ce qu'il éprouvait.

« Dans les derniers jours, il était inquiet; il se levait souvent de sa chaise pour allumer son cigare ou pour se regarder dans la glace. « Vois donc, « disait-il, quelle singulière figure j'ai; quels yeux « fixes »; et il voulait les comparer avec les miens. « Quelle différence! ajoutait-il. J'ai rencontré tel ou « tel qui m'a salué d'une singulière façon, qui m'a « regardé d'un drôle d'air... J'ai l'air d'un fou; je « n'oserai partir en cet état... S'il allait m'arriver « un malheur en route! Je t'en prie, viens donc avec

« moi en Suisse; tu te marieras. Je voudrais te « sentir avec une femme. Tiens, mon cher, crois-« moi, les fumées de la gloire ne sont rien; elles « laissent un vide immense dans le cœur. — Eh « bien, oui, lui disais-je, si tu le désires vivement, « nous partirons ensemble. »

« Tout en parlant de la sorte, il laissait voir tout ce qu'il avait de mobilité dans ses idées, dans ses projets. Sa parole était entrecoupée, ses discours peu clairs; et je m'efforçais de lui faire rendre sa pensée plus nettement afin de pouvoir combattre ce qu'il y avait d'inquiétant dans ses discours. « Excuse-moi, « me disait-il alors avec une douceur angélique qui « m'arrache aujourd'hui des larmes, je t'inquiète, je « te tourmente, mais j'aime à t'entendre; parle, cela « me fait du bien. »

« Un matin il me dit qu'il se sentait mieux; qu'il avait lu la Bible, qu'il croyait à la grâce. « Eh bien, « oui, lui dis-je; n'es-tu pas convaincu maintenant « que tu dois être heureux? que Dieu t'a accordé la « grâce d'atteindre ton but si noble, si difficile, et « qu'il t'accorde maintenant la récompense de tes « peines, dont tu recueilleras le fruit en jouissant « de l'amitié, de l'estime de tes parents et de tes « amis? »

« Souvent il venait mettre ses deux bras sur mes

épaules en regardant mon travail : « C'est bien, « c'est très-bien ; ta copie est mieux que la mienne, « disait-il en poussant un soupir. Ça ne va plus, ma « vue baisse ; je n'ai plus de plaisir au travail. » Je lui répondais : « Quand tu seras reposé et que tu « feras un tableau original, tu auras sans doute plus « de plaisir qu'en faisant cette copie (celle des *Mois-* « *sonneurs*.) »

« Enfin je faisais des efforts incroyables pour ranimer son courage ; mais si l'effet de mes paroles était bon dans l'instant, il était bientôt détruit par le conflit d'idées produit dans son cerveau altéré par la maladie. Une inquiétude constante et vague m'empêchait de manger et souvent même de travailler. Léopold, qui ne pouvait se dissimuler qu'il en fût la cause, s'accusait d'entretenir mon chagrin, et de son côté il paraissait tout aussi préoccupé de moi que je l'étais de lui.

« Quelquefois je l'entraînais à la seule promenade de Venise qui soit agréable, au quai des Esclavons ; mais il y revoyait des *Chiozzotti* qui lui rappelaient par trop péniblement les fatigues que lui avait causées son tableau des *Pêcheurs*. D'ailleurs il se plaignait toujours du froid, et particulièrement de celui qu'il éprouvait à la tête. Sa santé cependant paraissait assez bonne dans les derniers jours de sa vie.

« La dernière lettre qu'il reçut de Florence est arrivée le 8. Elle lui annonçait le projet d'aller à Rome, le félicitait de la réussite de son tableau, dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été quelques jours avant, avec un calme qui annonçait une détermination fixe. Il n'aimait pas à me parler de sa passion : cependant je ne pus m'empêcher alors de lui dire que c'était à elle que j'attribuais l'état de découragement auquel il était réduit. « Tu te trompes, me « répondit-il, j'en suis guéri, je n'y pense plus. — Si « ce n'est pas de la passion que tu souffres, c'est de ses « suites, lui dis-je ; maintenant que tu l'as arrachée de « ton cœur, tu dois sentir un vide, c'est le moment « d'essayer de te distraire. Allons en Suisse ou à Paris ; « là tu trouveras une occasion de te marier. — Ah ! « mon cher, il est trop tard ! O Dieu, si je pou- « vais revenir de dix ans en arrière, comme je le « ferais !... »

« La veille de sa mort, nous étions réunis le soir comme de coutume dans la chambre de nos *padroni di casa* avec MM. F. et J. Léopold était plus triste encore qu'à l'ordinaire, et il ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectais de paraître gai, mais par moment je sentais les forces m'abandonner, autant par inquiétude que par besoin de sommeil.

Ses yeux étaient sans cesse fixés sur les miens, et souvent il me demandait ce que j'éprouvais. Nous sortîmes enfin, et dans ce moment il me recommanda d'entrer dans sa chambre en montant dans la mienne; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure. Lorsque j'entrai chez lui, il m'attendait pour m'offrir un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger dans l'intention de favoriser mon sommeil, et il me tendit la main avec une expression tendre et triste qui me déchire maintenant le cœur.

« Je dormis fort mal. Le matin, je me levai un peu tard et Léopold, contre son habitude, monta jusqu'à ma chambre. Après nous être réciproquement demandé et donné de nos nouvelles, sans doute avec aussi peu de sincérité l'un que l'autre, Léopold me demanda ce que je lui conseillais de faire et s'il devait partir. Comme nous avions souvent parlé de ce voyage, de ses chances et de ses avantages; comme je savais que tous ses amis lui avaient conseillé de le faire, je ne vis dans cette question de Léopold qu'une preuve nouvelle du peu de fixité qu'il y avait dans ses idées et ses résolutions, et je me bornai à lui dire que je m'en référais à lui, et qu'il devait bien se consulter pour prendre le parti le plus sage. « *Eh* « *bien, je pars* », dit-il ; puis, après un moment de

réflexion, il fait quelques pas pour entrer dans la chambre de M. F., avec lequel il aurait pu se mettre en route le lendemain. Il s'arrête, il revient, il retourne; puis revenant encore tout à coup, et comme entraîné par un mouvement involontaire qui fut sans doute l'arrêt de sa mort, il me dit : « Avant « de me décider, il faut que j'aille dire deux mots en « bas. » Il descend avec rapidité en me criant : « Au- « rèle, voilà ton tailleur qui monte. » En effet, je suis forcé de m'arrêter quelques instants avec cet homme, puis je descends. J'étais à déjeuner dans la chambre de ces dames, et là je ne pus m'empêcher de témoigner l'inquiétude que me causait la situation de Léopold, qui, à ce que j'appris en cet instant, était allé à l'atelier. Comme nous avions l'habitude constante d'y aller et d'en revenir ensemble, son départ me surprit, et sans savoir pourquoi j'y courus plus vite que de coutume. En chemin, je m'aperçus que j'avais la clef de l'atelier dans ma poche : il n'aura pu entrer, me dis-je; où sera-t-il? En ce moment, il arriva qu'au détour d'une rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant, et de cet instant un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani; je demande à notre vieille servante si mon frère y est. Oui. Par où est-il entré? Il a donné le tour. Je donne le tour, je trouve

la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé; tout mon sang se met en mouvement; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours et je revole à la première porte que j'essaye encore d'ouvrir avec ma clef. Je frappe; j'appelle... Rien! Je m'élance comme un furieux sur la porte que je brise avec effort; je traverse un petit vestibule, j'enfonce la seconde porte comme la première... Grand Dieu! quel coup de foudre! Mon pauvre Léopold étendu la face contre terre au milieu d'un lac de sang!

« Pétrifié à cette vue, je tombe à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient encore de cette pauvre dépouille mortelle. Notre vieille bonne pousse des cris et des gémissements. Je la supplie d'aller chercher du secours et je reste seul; je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi mon malheureux frère, et je le vois posé sur une malle où le sang avait coulé d'abord, et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal...

« Devant ce cadavre sanglant, le souvenir de mon frère Alfred, mort de la même manière dix ans avant, jour pour jour, se présenta à mon esprit, et je sentis qu'il fallait rassembler tout mon courage pour ne pas succomber au désespoir, pour me conserver pour

mes chères sœurs. Je priai Dieu pour nous tous, mais mes idées n'avaient aucune clarté : un froid d'horreur les arrêtait; je ne pouvais proférer aucune plainte, car la douleur entrait en moi comme un liquide entre dans un vase...

« ... Léopold m'a avoué anciennement que deux ou trois fois il avait éprouvé des découragements tels qu'il avait eu l'affreuse idée de se détruire : c'était dans les premiers temps où il était à Rome, et où il était tourmenté de l'idée de réussir et d'acquitter les dettes qu'il avait contractées; mais depuis la mort de notre chère mère et de notre frère, les idées de Léopold s'étaient tournées vers la religion. Elles s'étaient fortifiées depuis, et il ne parlait du suicide qu'avec horreur et de notre pauvre frère qu'avec pitié.

« ... Lorsque nous vînmes habiter cette maison (à Venise) il avait éprouvé déjà une espèce de crise qui m'effraya beaucoup : c'était en été, la chaleur lui avait causé une inquiétude et un malaise qui lui firent croire qu'il était atteint d'une maladie très-grave. Un matin il arrive à l'atelier où je travaillais, se jette sur une chaise en poussant un grand soupir, et s'écrie : « Mon cher Aurèle, c'est fini de moi; dans quelques « jours je serai mort. » Je faillis tomber à la renverse. Cependant, comme je ne vis pas immédiatement des signes sensibles du mal qu'il disait éprou-

ver, je m'efforçai de le rassurer. Il m'assura alors avoir entendu dire qu'il existait des maladies venant tout à coup, et qu'il était certain d'en avoir une de cette sorte. Nous courons à la maison ; on fait appeler un médecin qui, après avoir visité et questionné mon frère, déclara qu'il n'y avait pas apparence de maladie. Léopold fut le premier à rire de sa terreur panique ; il se remit et bientôt les distractions que nous trouvâmes dans cette maison lui rendirent de la gaieté et son énergie. Nulle part ailleurs il ne se serait trouvé mieux qu'ici, entouré comme il l'était d'amis, de son frère, de trois dames remplies d'obligeance pour lui, et qui prévenaient tous ses désirs. Que lui manquait-il? Y a-t-il de la faute de quelqu'un? »

Le corps de Robert, accompagné de son frère, de ses amis, de quelques artistes italiens et étrangers, fut transporté à l'île de Saint-Christophe, située dans les lagunes, non loin de Murano, et où se trouve le cimetière de Venise. Il fut inhumé dans un petit enclos réservé à la sépulture des chrétiens qui ne professent pas le culte catholique[1]. Sa tombe, ombragée d'un grand cyprès, tapissée de lierre et d'églantiers, porte sur une table de marbre blanc

1. Les juifs ont un cimetière particulier au Lido.

en lettres de bronze incrustées l'inscription suivante :

A LÉOPOLD ROBERT

PEINTRE

NÉ A LA CHAUX-DE-FONDS, LE 13 MAI 1794

MORT A VENISE, LE 20 MARS 1835

Ses amis et ses compatriotes[1].

Malgré les efforts de M. Marcotte, le tableau des *Pêcheurs* ne fut pas admis au Salon de 1835, où ne parurent que *les deux jeunes Napolitaines se parant pour la danse* et *les deux jeunes Suissesses caressant un chevreau*. M. Paturle avait acheté le tableau des *Pêcheurs* le jour même de son arrivée à Paris. Il l'exposa au profit des pauvres dans une des salles de la mairie du IIe arrondissement. L'affluence des visiteurs fut considérable, et l'annonce de la mort tragique de l'artiste, qui parvint à Paris presque aussi-

1. Ce modeste monument ayant été endommagé par le temps, M. Cérésoles, consul de la Confédération suisse, à Venise, l'a fait remettre à neuf en 1871. Le cimetière protestant devant être transféré à quelques cents mètres de l'ancien, dans la nécropole qu'on est en train d'établir, M. Cérésoles a pris l'initiative d'une souscription destinée à acheter une concession perpétuelle et à élever un monument sur la place où seront déposées les cendres de l'illustre artiste neuchâtelois.

tôt, augmenta l'intérêt qu'excitait si légitimement ce bel ouvrage. On revit les *Pêcheurs* à l'exposition de 1836, en compagnie de la *Mère heureuse* et de l'esquisse du *Repos en Égypte*. Les romanciers s'emparèrent de la vie de l'artiste, la brodèrent à l'envi, et pendant quelques années la réputation de Robert ne fit que grandir. Peu à peu tout ce bruit se calma, et aujourd'hui c'est à peine si l'on rend justice au peintre neuchâtelois. Cependant Robert mérite et gardera une place des plus honorables dans l'école française du XIXe siècle. Il est vrai qu'il n'a pas atteint les plus hauts sommets de l'art; mais il n'y visait pas, et on peut dire que dans la sphère restreinte où le retenaient ses aptitudes et son goût, il a été complet et que, chose rare, il a touché le but qu'il poursuivait. Venu à une époque de transition, il a apporté dans l'exécution de sujets de genre le savoir qu'il avait acquis dans l'atelier de David et les habitudes sérieuses qu'il y avait contractées; d'une autre part, influencé par les idées modernes, il a cherché et trouvé dans l'étude directe et sincère de la nature la noblesse et la beauté. Il a été l'interprète intelligent et véridique de l'Italie contemporaine, et quoique beaucoup affectent de le tenir pour un *peintre de costumes*, il a saisi les traits fondamentaux des populations qu'il représentait, avec une

perspicacité, une sûreté, qui dénotent un observateur de premier ordre ; de sorte que ses tableaux sont à la fois des œuvres d'art très-distinguées et des documents moraux dignes du plus grand intérêt. Chez Robert, en effet, l'homme, comme on a pu s'en convaincre par sa correspondance, est au moins l'égal du peintre, et l'élévation, le sérieux de son caractère prêtent à ses ouvrages une saveur et un cachet tout particuliers. A force de volonté, de patience, de labeur, et je dirai d'honnêteté, il a tiré un parti merveilleux de ses facultés pittoresques, et leur a fait rendre tout ce qu'elles pouvaient donner. C'est par là que Robert se distingue de tant d'autres artistes qui le surpassent par le génie, et il est l'exemple le plus frappant que je connaisse de ce que la conscience peut ajouter au talent.

TABLE

Avant-propos. 1

I

(1794 à 1814)

Famille de Robert. — Son enfance. — Il étudie au collége de Porrentruy. — On le met en apprentissage de commerce à Yverdon. — Il part pour Paris et suit l'atelier de Girardet et celui de David. — La famille Girardet. — Lettres de Robert à ses parents. — Naissance du roi de Rome. — Opinion de David sur l'Académie. — Robert se prépare au concours pour le grand prix de gravure. — Séjour de Mme Robert à Paris. — Entrée des alliés à Paris. — Robert obtient le second prix. — Il grave le portrait de Mme David. — Séance de l'Institut pour le couronnement des lauréats. — Visite à David et à de Humboldt. . 5

II

(1815 à 1818)

Les Cent-Jours. — Robert lit Thucydide, Xénophon et Bossuet. — Visite de Napoléon à David. — Le champ de mai. — Retour des alliés. — Mort d'Ulysse Sandol, ami intime de Robert. — Robert termine la gravure du portrait de Mme David. — Visite à M. de Humboldt. — Il envoie à ses parents des académies et des études. — David ayant été exilé, il reçoit quelques conseils de Gérard. — Il monte en loge pour la deuxième fois et pense à se faire naturaliser Français. — Il est mis hors concours comme étranger. — Retour à la Chaux-de-Fonds. — Il y fait quelques portraits. — Liste de ses gravures. — Lettres à Brandt. — Aidé par MM. de Meuron et Roulet de Mézerac il part pour l'Italie. . 61

III

(1818 à 1821)

David et la nouvelle école. — Voyage de Robert à travers la Suisse et l'Italie. — Il arrive à Rome. — Ses premières impressions. — Son opinion sur Michel-Ange, sur Raphaël et sur Poussin. — *La Religieuse mourante*. — Lettres à ses parents, à Brandt et à M. de Meuron. Relations avec Granet. — Brigands de Sonnino transportés à Rome et enfermés aux *Termini*. — Robert s'installe au milieu d'eux. — Transformation de sa manière. — *Maria Grazia* et *Teresina*. — Robert exécute : *les Brigands dans une grotte; une Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonnino; Religieuses effrayées par des brigands qui envahissent leur couvent; Pêcheurs et Jeunes Filles de l'île de Procida, etc.* — Voyage à Naples. — Études et croquis pour *Corinne au cap Misène*. — *L'Improvisateur napolitain* et autres tableaux. . . . 121

IV

(1821 à 1828)

Succès des tableaux de genre de Robert et en particulier de ses *Brigands*. — Portrait de Robert. — Arrivée de son frère Aurèle à Rome. — Robert traite quelques sujets gracieux. — Qualités et défauts de sa peinture. — Opinion de Gérard sur son talent. — Mort d'Alfred Robert. — Séjour de Mme Robert à Rome. — Robert projette de personnifier en quatre grandes compositions les saisons et les principales régions de l'Italie. — *Le Retour de la fête de la Madone de l'arc*. — Succès de ce tableau à l'Exposition de Paris. — Séjour de Robert à la Chaux-de-Fonds. — Mort de sa mère. — Il quitte la Chaux-de-Fonds pour revenir à Rome. 189

V

(1828 à 1829)

Voyage de Robert par le Saint-Bernard, le val d'Aoste, Turin, Milan, Vérone, Padoue, Venise, Ferrare et Bologne. — Il retrouve son frère Aurèle

à Rome et travaille au *Jeune Grec aiguisant son poignard.* — Ses opinions libérales à propos des persécutions exercées en Suisse contre les *séparatistes.* — Il se résout avec peine à la vente de la propriété des *Éplatures.* — Récit pittoresque de ses excursions dans les lieux où il veut placer la scène des *Moissonneurs* : Albano, Genzano, Velletri, Cisterna, Sermonetta, Sezze, Piperno, Fossa-Nuova, Sonnino et Terracine. — Il fait à son retour à Rome une esquisse peinte des *Moissonneurs*. 240

VI

(1829 à 1831)

Robert travaille aux *Moissonneurs.* — Il tente quelques ouvrages en grandeur naturelle, entre autres le *Jeune Grec aiguisant son poignard* et une tête de femme. — Il ne peint pas le *nu.* — Détails sur un tableau d'Aurèle Robert. — *Pique-nique* chez Robert avec Schnetz, Lemoyne, Horace Vernet, Bonnefonds, Roger, Orsel, Constantin, etc. — Il va passer quelque temps à Frascati et y fait son testament. — Il expose au Capitole son tableau des *Moissonneurs* avant de l'envoyer à Paris. — Description et jugement. — *Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains* et autres ouvrages exposés au Salon de 1831. 301

VII

(1831 à 1832)

Robert quitte Rome pour se rendre à Paris. — Insurrection des Romagnes. — Il rencontre à Terni Napoléon et Louis Bonaparte. — Il s'arrête à Florence et y termine l'*Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains.* — Il s'occupe de son tableau des *Vendanges.* — Mort du prince Napoléon. — Relations de Robert avec la famille Bonaparte. — Il s'oublie à Florence. — Son amour pour la princesse Charlotte. — Il part brusquement pour Paris où il retrouve son frère Aurèle. — Succès des *Moissonneurs.* — Robert fait la connaissance personnelle de M. Marcotte. — Il commence la *suite* de lithographies publiées par Mme Delpech et par Rittner et Goupil. — Voyage à la Chaux-de-Fonds. — Retour à Florence. — Idées de Robert sur le mariage. — Il part pour Venise 348

VIII

(1832)

Robert à Venise. — Il entreprend son tableau du *Carnaval.* — Il visite les îles à la recherche de types et de costumes. — Il modifie la composition de son tableau et y introduit quelques figures non travesties. — Il renonce au sujet du *Carnaval* et arrête le plan des *Pêcheurs de l'Adriatique.* — Il en fait une esquisse et se remet au travail avec une ardeur fiévreuse. — Robert malade de corps et d'esprit. — Il fait une chute dans son atelier. — Description détaillée que Robert fait à ses sœurs de son projet définitif. — Il engage son frère Aurèle à venir le rejoindre à Venise 398

IX

(1832 à 1835)

Robert vit très-retiré à Venise. — Progrès de sa passion pour la princesse Charlotte. — Confidences à M. Marcotte sur ce sujet. — Le caractère de Robert s'assombrit de plus en plus. — Ses idées sur Dieu, sur le monde, sur l'éternité. — Il fait trois esquisses du *Repos en Égypte.* — Opinion d'Ingres sur cette composition. — Il continue au milieu de mille difficultés son tableau des *Pêcheurs.* — Son désespoir lorsqu'il le voit terminé. — Appréciation critique de cet ouvrage. — *Les Pêcheurs,* d'abord exposés à Venise, arrivent trop tard à Paris pour paraître au Salon de 1835. — Robert écrit à son neveu une lettre sur les dangers de l'isolement. — *Le Trou sans fond.* — Mort de Robert. — Lettre d'Aurèle Robert à M. Marcotte. — *Les Pêcheurs* exposés à Paris, à la mairie du IIe arrondissement, puis au Salon de 1836, avec *deux jeunes Napolitaines se parant pour la danse et deux jeunes Suissesses caressant un chevreau.* — Conclusion. 432

Paris. — J. Claye, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît. [1470]

